



LES EXPLORATEURS DE L'AFRIQUE









LES

EXPLORATEURS DE L'AFRIQUE

1re SÉRIE IN-4°

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Artères du globe
Les Premières Conquêtes de l'homme
Le Roi des métaux
Le Pain de l'industrie
Les Pays nouveaux
Nos Aliments
Les Grandes Entreprises modernes

En préparation :

Tablettes d'un Romain



Stanley et ses compagnons.

LES

EXPLORATEURS

DE L'AFRIQUE

NACHTIGAL, GALLIÉNI, STANLEY, DE BRAZZA,
SAMUEL BAKER, GEORGES RÉVOIL, ETC.

PAR

PAUL BORY



TOURS
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXIX

AVANT-PROPOS

L'Afrique fut pendant de longs siècles le continent des mystères : sur les cartes de Strabon et des anciens en général, nous la voyons, à part une étroite lisière au nord, marquée comme un océan de sable, comme une région désolée que les ardeurs du soleil de Libye rendaient inhabitable aux mortels. Après les découvertes des XVe et XVIe siècles, malgré les nombreux renseignements obtenus par les Portugais sur la partie centrale de cet énorme continent, renseignements qui tombèrent dans un oubli regrettable, on continua d'ignorer ce qu'était l'Afrique, tant sous le point de vue de sa géographie que sous celui de l'histoire et des mœurs des peuples qui l'habitent. Pendant un certain temps nos connaissances semblaient rétrograder; nos idées sur la direction des montagnes et des cours d'eau furent même moins exactes que celles de Ptolémée. On continua à couvrir de déserts inhabitables et de sables arides presque tout ce haut plateau de l'Afrique centrale qui semble, au contraire, d'après les découvertes modernes, être plus peuplé que bien des contrées de l'Europe. Enfin de longs et hardis voyages entrepris de nos jours dans l'intérieur de l'Afrique par des voyageurs et de courageux missionnaires ont largement étendu le champ de nos connaissances; ils ont révélé au monde l'existence de peuplades aux mœurs étranges, les unes tout à fait abruties, les autres singulièrement développées en civi-

lisation; ils ont signalé l'existence de fleuves magnifiques, de lacs immenses et pittoresques, de montagnes volcaniques, de forêts splendides, et jusqu'à des cimes couvertes de neiges éternelles là où nos pères supposaient que le soleil dévore de ses feux un sable aride et désolé.

On comprend combien il est intéressant de suivre les explorateurs dans ces régions si neuves, si originales, si fortement accentuées, surtout lorsque ces explorateurs ne vont pas seulement à la conquête de l'inconnu, mais à la conquête des âmes, lorsqu'ils portent, avec la boussole du voyageur, la croix sainte du missionnaire. L'intérêt s'exalte encore lorsqu'on réfléchit aux dangers de toute nature qui menacent l'Européen dans ses hardies tentatives et à la persistante énergie qu'il doit déployer au milieu des obstacles sans nombre qui se dressent contre lui.

En effet, elle est longue la liste des hommes énergiques enlevés à la science par la passion de la géographie africaine, depuis Mungo-Park jusqu'à Richardson, Overweg, Vogel; jusqu'à Petit, Dillon et Debono, Maizan, Brun-Rollet, Vayssière, Knoblecher et Vinco; jusqu'à Roscher, Cuny, Barnim; jusqu'à Peney, Le Saint, Lucereau, l'abbé Debaize et l'illustre Livingstone, tombés sur ces routes fatales; jusqu'à nos missionnaires assassinés au Tanganika et tant d'autres victimes de moindre notoriété, sans compter ceux qui n'ont rapporté en Europe que des déceptions achetées au prix de leur santé détruite!

L'Européen qui aborde le continent mystérieux de l'Afrique se trouve tout d'abord aux prises avec le mahométisme, gardien jaloux de cette malheureuse terre qu'il s'efforce d'étouffer. Obligé, dans les contrées de l'islam, de se joindre à quelqu'une de ces lentes caravanes de marchands et de pèlerins qui, sillonnant périodiquement l'Afrique intérieure dans tous les sens, entretiennent la vie religieuse et commerciale chez les tribus les plus reculées, il devra lutter à la fois contre la défiance et la cupidité des marchands arabes, qui craignent de voir la concurrence européenne s'installer sur leurs marchés, et contre l'exaltation religieuse des farouches *hadjis* ou pèlerins de la Mecque, dont la haine contre le nom chrétien vient de se retremper au sanctuaire

de l'islamisme. Il n'est pas d'avanies, d'humiliations, de trahisons, qu'il n'ait à redouter de ces deux classes de voyageurs, quand par hasard ils ne tentent pas de l'assassiner.

Lorsque, échappé à ce danger, il atteint les peuplades nègres où le mahométisme n'a pas encore chassé l'idolâtrie, il pourrait, là du moins, espérer un accueil hospitalier; mais partout les crimes des chasseurs d'esclaves ont soulevé ces races primitivement craintives et bienveillantes et leur ont appris l'astuce, le mensonge et le meurtre. Le guide qui accompagne le voyageur le trompe; le chef de tribu qui reçoit ses présents le rançonne et l'exploite; le foyer qui l'abrite le trahit.

Il rencontre un ennemi non moins redoutable dans le climat: sa route traverse-t-elle les déserts, il y trouve un soleil de feu cruellement réfléchi par des sables brûlants que soulève le vent mortel du midi, le manque d'eau, des nuits glaciales, la perspective monotone d'un horizon désolé qu'aucune verdure n'anime, la fatigue du voyage et les secousses insupportables du chameau; tout cela provoque inévitablement cette terrible fièvre africaine à laquelle l'Européen doit payer son tribut.

Plus malsaine encore est la traversée des basses régions tropicales pendant la saison des pluies. L'action puissante du soleil sur un sol détrempé communique à la vie végétale une activité exubérante, en même temps qu'elle dégage des immenses amas de détritus organiques ces miasmes perfides qui tuent aussi sûrement que la flèche empoisonnée du sauvage. Le choléra, l'ophtalmie, la dysenterie, les horribles accès cataleptiques de la fièvre paludéenne d'Afrique, avec la dent des bêtes féroces et la morsure des reptiles venimeux: telles sont les perspectives qui flottent dans l'imagination du voyageur.

Lorsque, dans les récits des hardis explorateurs du grand continent, on a suivi le progrès de nos connaissances géographiques, qu'on s'est convaincu du champ magnifique ouvert à l'activité européenne, qu'on sait au prix de quelles souffrances, de quelle ténacité, de quelles pertes ces résultats nous ont été acquis, on ne refuse plus son admiration à ceux qui se sont voués à ces explorations terribles.

Sans embrasser ce sujet dans toute son étendue, nous nous proposons d'esquisser ici quelques-uns des voyages les plus récents et les plus curieux.

Nous commencerons par ceux qui ont été accomplis dans les régions confinant le plus directement aux intérêts français. Par leur position géographique, nos possessions africaines sont placées comme des coins pouvant s'enfoncer dans le cœur de l'immense continent : au nord, l'Algérie ; à l'ouest, le Sénégal, sont d'excellents postes d'où l'on pénètre chaque jour davantage le riche Soudan, l'ancienne Nigritie. Le Congo français nous ouvre l'accès des immenses contrées, encore presque inconnues, qui bordent la rive droite du grand fleuve ; il nous permettra un jour, en nous avançant par le sud des régions soudaniennes, de tendre la main à notre belle possession de l'Algérie. Nous étudierons donc les explorations principales du Sàh'ra et du Soudan. Nous verrons à la suite de quelles découvertes s'est fondé le nouvel État indépendant du Congo. L'Afrique australe et l'Afrique équatoriale seront examinées dans la région des grands lacs, sur le cours du haut Nil et dans ses régions centrales, encore si peu déterminées. Enfin l'orient de cette grande terre nous réserve également d'intéressants récits.

LES

EXPLORATEURS DE L'AFRIQUE

I

LE SÂH'RA

I. — LES TOUAREG

Lorsqu'on examine une carte de l'ancien monde, on constate, non sans surprise peut-être, qu'un tiers à peu près de la surface terrestre se trouve occupé par une bande de largeur variable qui s'allonge dans la direction du nord-est, depuis la côte occidentale d'Afrique jusqu'à la mer du Japon, et se compose presque uniquement de contrées arides et désolées. Quelques oasis, dont la plus célèbre et la plus importante est l'Égypte, parsèment ce vaste espace, véritable océan de sables.

Le grand désert africain, la plus étendue de ces zones désolées, est large en certains points d'environ six cents lieues et long de douze cents; il présente une surface au moins égale à celle de l'Europe tout entière.

Les Arabes le nomment *Sâh'ra, Zarha, Ssahhra,* c'est-à-dire désert. Les contrées qu'il renferme, considérées pendant longtemps comme composées uniquement de plaines de sables sans limites, sans

produits et sans habitants, se présentent peu à peu sous un aspect nouveau, grâce aux explorations d'intrépides voyageurs. C'est, en réalité, un plateau de structure très variée, coupé par de nombreux lits desséchés de rivières, mouvementé par beaucoup de montagnes, avec des régions de dunes et de plaines d'alfa, de la *hamada* (plaines unies), des déserts de sable et de fraîches vallées.

Il est hors de doute qu'au centre même du grand désert, vers le 25e degré, sous le méridien de Sétif, c'est-à-dire à peu près à moitié chemin de l'Algérie et de Timbouctou, il existe une région montagneuse très abrupte, très variée, très pittoresque et d'une étendue considérable, — une véritable Suisse; — que dans cette région, nommée l'Ahaggâr et habitée par une forte et belliqueuse fraction de Touareg, il y a des montagnes assez hautes pour y conserver de la neige durant trois mois de l'année; qu'on voit là de belles et fraîches vallées avec des sources vives et des eaux courantes. Il s'y rencontre des rivières larges et profondes qui seraient de grands cours d'eau si les pluies, dont le désert est privé, leur apportaient des eaux permanentes. Ces rivières observent la loi géographique et divergent de ce noyau montagneux au sud, au nord, à l'ouest.

Tout cela n'empêche point le Sâh'ra d'être toujours un immense désert et le point de départ de la longue zone inculte qui se prolonge jusqu'au fond de la Tartarie; mais ce n'est plus le désert monotone et nu que l'imagination se représentait avec terreur.

Ces oasis plus ou moins vastes semblent presque placées là pour faire ressortir davantage toutes les misères, tous les dangers, toutes les horreurs de son immensité.

Dans les parties si nombreuses où domine l'aridité, le sol, couvert d'un sable épais ou d'un roc dur et rocailleux, ne présente au regard, souvent pendant de longues journées, ni un animal, ni un oiseau, ni un brin d'herbe. La nature semble plongée dans un sommeil léthargique des plus pénibles. Un soleil implacable lance ses rayons de feu au-dessus de ces espaces désolés, où il provoque un réveil plus terrible encore que le lugubre sommeil dont nous parlions.

Les trois quarts de sa superficie sont compris dans la zone torride, et le désert est, par sa nature, plus exposé aux influences météorologiques. Le soleil darde d'aplomb sur ce sol dénudé et brûlant qui lui renvoie ses feux. Sous cette double action, l'atmosphère s'échauffe à l'égal d'une fournaise; chaque rayon est une flèche aiguë qui vous



Oasis sâh'rienne. — La récolte des dattes.

frappe; l'air enflammé vibre avec une telle violence, que les montagnes semblent osciller sur leur base. La température ambiante, qui atteint parfois jusqu'à 60 degrés centigrades, brûle les poumons du voyageur, tandis que les sables, chauffés à plus de 70 degrés, lui brûlent les pieds comme un fer rouge et l'aveuglent par leur implacable éclat.

Les vents se donnent libre carrière dans ces vastes plaines; ils y acquièrent une telle violence, qu'ils déplacent d'immenses collines de sable et les transportent à des distances considérables. Sous le souffle de l'air, ces sables, d'une ténuité presque liquide, progressent et roulent à la façon des vagues de la mer; ils s'accumulent sur un versant de la dune mobile, et, s'écroulant sur le talus opposé, ondulent ainsi à la surface de la steppe.

L'aspect général de ces dunes est celui d'une mer en courroux qu'un miracle aurait instantanément solidifiée.

Ces vastes amas, qui recouvrent en partie le désert, sont parfois si épais, que la sonde n'en peut trouver le fond à plusieurs centaines de pieds.

Pour compléter les deux aspects du tableau, ajoutons que l'eau potable manque absolument sur de longs parcours, que la connaissance des puits est une science indispensable au voyageur, et que les guides le tiennent à leur merci, selon qu'ils veulent lui cacher ou lui révéler l'existence des orifices que souvent rien ne trahit.

On a vu plus d'une fois l'européen se livrer à d'inutiles recherches pour trouver certain puits sur lequel il campait, et que l'œil exercé du guide avait cependant aussitôt reconnu.

Les vents y amoncellent des sables et en masquent les abords de façon telle, qu'il faut souvent un long et pénible travail, à l'arrivée des caravanes, avant d'atteindre à la couche liquide.

Plus redoutable encore que la nature de ces contrées, l'homme du désert oppose une résistance fanatique aux explorateurs qui tentent de pénétrer les mystères du Sâh'ra. On ferait un long martyrologe des noms de ceux qui sont tombés, arrosant de leur sang les sables insatiables.

Cependant quelque lumière a pu être jetée par éclats de courte durée sur ces pays où l'européen est honni, repoussé, souvent mis à mort.

C'est à peine si la France elle-même, dont les possessions algé-

riennes bordent ces régions inhospitalières, a pu pénétrer jusqu'aux points dépassant quelque peu les territoires soumis à son autorité.

En 1859, quand M. Duveyrier, tout jeune alors et aujourd'hui l'un des membres les plus considérables de la Société de géographie, entreprit de partir de Biskra pour parcourir et reconnaître le Sâh'ra algérien, sa tentative était considérée comme si aventureuse, qu'il avait dû dissimuler le véritable but de son voyage. Il voulait, d'une part, atteindre jusqu'au Touat, à l'ouest du désert, pour essayer de réouvrir les routes de l'Algérie aux caravanes des Touareg et du Soudan ; la seconde partie de son projet consistait à renouer avec la farouche ville de Rhadamès les anciennes relations commerciales qui avaient existé entre elle et notre colonie, avant la conquête. Il se proposait, pour couronner l'œuvre, d'atteindre la lointaine, l'inaccessible, la mystérieuse Timbouctou.

Un pareil projet ne pouvait s'accomplir que progressivement, en marchant d'étape en étape et en élargissant successivement sa zone d'action.

M. Duveyrier choisit pour première base de son entreprise la tribu des Beni-Mzab, une des plus importantes du désert algérien, dont le territoire n'avait encore été exploré par aucun européen.

Le commandant militaire de Biskra put lui procurer, dès son arrivée, d'être admis dans une petite caravane de Mzabites qui retournaient chez eux.

En quittant Biskra en compagnie de ses hôtes, qui, dès le premier jour, lui avaient fait bon accueil, notre voyageur se dirigea sur Methlily, petite oasis placée dans une importante position sur la route du sud. Après cinq jours de marche à travers une contrée où l'eau est trop rare, il arriva à Guérara.

Comme la colonne approchait des murs de la ville, ceux qui la composaient furent invités, contrairement à l'usage, à ne pas faire *fantasia*. C'est que la ville, livrée aux compétitions de deux caïds, menaçait de prendre feu au bruit des coups de fusil. Cependant, reçu dans les deux camps ennemis, Duveyrier put contribuer à faire tomber, du moins pour quelque temps, leur irritation mutuelle.

Deux jours après il put voir, resserrées sur quelques lieues carrées, les cinq villes qui peuplent l'Oued-Mzab, admirer leurs belles plantations de palmiers et leurs jardins.



Une place de Biskra.

Installé chez le caïd même de Ghardaya, une de ces villes, il put faire tout à l'aise les observations les plus complètes sur la géologie, la météorologie, la faune et la flore de cette contrée, en étudier les habitants, les mœurs, l'histoire et la législation. Les renseignements de toute nature, recueillis par lui pendant un séjour de plusieurs mois dans cette région jusqu'alors si inhospitalière, forment un



Vue de Ghardaya, dans l'Oued-Mzab.

ensemble des plus intéressants; leur exactitude a été d'un précieux secours pour le gouvernement français dans les diverses circonstances où il a dû s'occuper des tribus de l'Oued-Mzab.

A part les vallées, où la végétation s'est réfugiée presque exclusivement, le pays est aride et nu; les moufflons fréquentent les parties accidentées; les gazelles recherchent le voisinage des jujubiers sauvages, ainsi que la vipère cornue ou céraste, très commune dans les ravins. La pluie n'y est pas aussi rare qu'on le pourrait supposer; elle est recueillie au moyen de travaux établis à la tête des vallées, là

où sont les plantations de palmiers. Malheureusement d'épouvantables orages s'abattent sur la contrée, emportent tout et consomment en quelques instants la ruine des habitants.

Les Beni-Mzab, tribu émigrée jadis de la régence de Tunis, pourraient être appelés les huguenots du mahométisme. Jusqu'au moment où la France les soumit à sa domination, ils étaient continuellement en guerre les uns contre les autres. Maintenant ils continuent, sous le protectorat français, à se gouverner eux-mêmes et se bornent à nous payer un léger tribut.

Rigides observateurs des prescriptions du Coran, ils se font un point d'honneur de trois choses capitales à leurs yeux : l'horreur du mensonge, la claustration de leurs femmes, la propreté de leurs cités. Ils se répandent volontiers dans les villes algériennes pour y exercer diverses professions industrielles.

Leur législation, toute différente de celle des Arabes et des Berbères, n'admet pas la peine de mort. Tout meurtre est puni, au profit de la famille et de la municipalité, d'une amende qui varie avec la qualité de la victime. Mais, chose curieuse, si deux hommes se battent, que l'un d'eux prenne une pierre et en frappe son adversaire même jusqu'à ce que mort s'ensuive, sa peine sera simplement une amende tout à fait minime; si, au contraire, il lance la pierre, même sans le blesser, l'amende est quintuplée. Dans le premier cas, on suppose la lutte; dans le second, une violence contre laquelle l'adversaire ne peut se défendre. Un voleur paye une amende et subit un exil de deux ans, quelle que soit la valeur de l'objet volé. Adresser la parole à une femme dans la rue entraîne une amende; si la femme a porté plainte en personne, c'est l'exil perpétuel.

Dans le but d'empêcher la hausse du prix des grains, il est interdit de vendre à un étranger pour plus d'un *douro*[1] de céréales.

Le fumeur n'a point droit aux aumônes, et il est privé de sépulture religieuse, ainsi que celui qui s'enivre.

S'ils s'adonnent au travail industriel hors de leur pays, en revanche, chez eux les Mzabites abandonnent aux femmes ce genre d'occupations. Les femmes tissent surtout des burnous dont la vente, très souvent, suffit à l'entretien de la maison. Les hommes se livrent au jardinage, d'où ils tirent de gros profits, ou bien se font commerçants.

[1] Cinq francs à peu près.

Ils ont pour le négoce des aptitudes fort remarquables, expliquant les très larges fortunes qui existent parmi eux. Ceux qui vont dans le Tell exercer des professions industrielles s'arrangent toujours de façon à accumuler leurs bénéfices, à les faire fructifier dans quelque entreprise commerciale, puis, au bout de quelques années, à rejoindre leur pays, possesseurs d'un avoir important.

Jeunes gens et jeunes filles sont mariés de très bonne heure, ces



Touareg.

dernières souvent de onze à douze ans. Dans le mariage, la dot est inconnue ; le fiancé se borne à faire à sa future un cadeau de noces en rapport avec ses ressources, et à offrir aux deux familles une fête plus ou moins somptueuse avec force *couscous* et force poudre brûlée.

Les mœurs de ces tribus vont chaque jour en s'adoucissant ; mais il n'était pas rare, avant l'arrivée des Français, de constater des actes d'une barbarie sans pareille. Quand deux villes étaient aux prises (ce qui était fréquent), le vainqueur tuait tout, hommes, femmes et enfants. Si un chef périssait, tous les siens étaient poursuivis jusqu'à extermination complète ; on allait jusqu'à éventrer

les femmes enceintes pour hâter l'épuisement d'un sang rival.

Cependant notre voyageur se proposait de pousser plus loin dans le désert. Grâce aux amitiés nouées dans l'oasis, il put se procurer des guides pour le Tidi-Kelt, au delà du pays des Chaamba. Mais, au moment d'entrer dans El-Golea, l'inhospitalité bien connue de cette ville effraya ses guides, qui l'abandonnèrent seul avec ses bagages. Découvert par un forcené, il était menacé d'être massacré, malgré la protection du caïd de Methlily. La *djemaa* (municipalité), à laquelle il était recommandé, refusa de le recevoir et d'écouter ses observations. Pendant deux jours et deux nuits il dut rester sur une petite place, séquestré comme un pestiféré, accablé d'injures et de menaces par la population, que sa présence surexcitait.

Enfin la *djemaa* lui fit savoir que si la pointe du jour suivant le trouvait encore dans la ville, il serait impitoyablement égorgé, lui et ses compagnons. Il dut partir de nuit, en cachette, abandonnant une partie de ses bagages, et rentrer à Methlily sans avoir pu réaliser ses projets.

Résolu à pénétrer dans le Soudan, Henri Duveyrier dut chercher une autre route. C'est alors qu'il rencontra quelques Touareg campés aux abords de la ville. Il se rendit près d'eux pour traiter d'un voyage dans les contrées qu'ils habitent.

Comme il est le premier duquel on ait reçu des renseignements précis sur ces peuples, il sera intéressant d'écouter de sa bouche le récit de leur première entrevue.

« Je trouvai en effet, dit-il, quatre ou cinq tentes, d'assez misérable apparence, composées moitié de cuir, moitié de nattes; en revanche, les Touareg eux-mêmes méritaient toute mon attention, et je ne pus m'empêcher d'admirer leur chef, un vieillard, qui se tenait droit, la tête haute, appuyé d'une main sur sa lance et soutenant de l'autre la poignée d'une longue épée droite. Sa grande taille, son geste noble et impératif en faisaient comme une résurrection de quelque chevalier du moyen âge.

« Ces Touareg venaient du Djebel-Hoggar et appartenaient à une des plus nobles tribus de la race. Ils étaient vêtus de blouses, les unes de cotonnade bleu foncé venant du Soudan, les autres de drap rouge ornées de broderies d'un bel effet. Leurs pantalons, dont la coupe est celle des *braies* antiques, étaient de même étoffe que la blouse. Une ceinture de laine entourait la taille et passait par-dessus

les épaules en se croisant sur la poitrine. A chaque bras, au-dessus des biceps, un bracelet de pierre destiné en même temps à donner de la fermeté aux muscles et à servir, dans les luttes *corps à corps*, à écraser le crâne de l'ennemi ; à l'avant-bras gauche, sur le côté, un poignard fixé par un bracelet de cuir, de façon à ne gêner aucun mouvement et à se trouver en même temps toujours à leur portée. Une longue épée droite, passée dans la ceinture, complète leur armement. A leurs pieds des sandales, sur la tête un immense *fez* enroulé dans un turban plat d'étoffe rouge ou noire; sur le visage, selon leur fortune, un voile blanc ou noir divisé en deux parties, dont l'une descend du front et l'autre monte du bas de la figure, de manière à ne laisser d'ouverture que pour les yeux.

« Tel était le complément du costume de ces hommes extraordinaires, si peu ou si mal connus, au milieu desquels j'allais vivre durant de longs mois. »

L'accord fut facile. Pour une faible somme, les Touareg s'engagèrent à emmener le voyageur avec eux, jusque dans leurs montagnes, à le laisser libre d'y séjourner et de les parcourir, puis à le ramener à son point de départ.

Comme marque d'amitié, ils lui offrirent le spectacle d'un combat simulé. Deux d'entre eux s'armèrent d'un grand bouclier de peau d'antilope et du long glaive qui ne les quitte jamais. Ils visent surtout au cou et au jarret ; si les armes leur manquent, ils se prennent corps à corps et luttent, chacun cherchant à enfoncer son poignard dans le dos de son adversaire ou à lui passer le bras autour de la tête pour lui écraser les tempes sur son anneau de pierre. Leurs lances se jettent de loin comme des javelots et sont barbelées comme des harpons. « Et, raconte M. Duveyrier, les Touareg me disaient tranquillement qu'en retirant leurs lances, ils retiraient *tout ce qu'il y a dans le corps.* »

Tels étaient les compagnons qu'il allait bientôt retrouver après avoir parcouru la partie occidentale du Sâh'ra algérien et le Sâh'ra tunisien. Avec eux et grâce à eux, il put voir Tougourt, entrer à Ghadamès et à Rhât; il put également, après Barth, se rendre à Mourzoug, la capitale du Fezzan. Aussi a-t-il eu à cœur, non seulement de faire connaître leur pays, mais aussi de faire apprécier cette race pour laquelle il avait comme une véritable amitié. Il s'est constitué son défenseur et semble avoir pris à tâche (emporté peut-être par

l'enthousiasme de la jeunesse) de réhabiliter les Touareg, dont la réputation, faite par les Arabes, leurs implacables ennemis, laissait fort à désirer.

Les Touareg forment un ensemble de tribus qui ont toujours refusé de se soumettre à la domination des Arabes. Ils habitent le centre du Sâh'ra, sur d'immenses espaces dont l'aridité générale leur a imposé une sorte d'industrie particulière. Placés sur la route des caravanes allant du nord de l'Afrique au Soudan, et du Maroc vers l'Orient, ils prélèvent un droit de passage en échange duquel ils assurent à leurs clients la sécurité des routes. Ils se sont constitués en quelque sorte les gendarmes du désert. Divisés en deux groupes principaux, les uns occupent le désert au-dessous de la route d'Ahaggar : ce sont les Touareg du Sud ; les autres sont répandus tout autour des montagnes du Tasili du Nord : ce sont les Touareg du Nord. Les uns comme les autres se subdivisent en sections qui appartiennent à des confréries constituant parmi eux de véritables castes de nobles, de marabouts et de serfs.

Le pouvoir souverain n'existe qu'en principe, car les héritiers du dernier sultan des Touareg ne portent plus qu'un titre maintenu par pure déférence et en souvenir de la haute situation des derniers titulaires.

Dans chaque tribu, ce sont les nobles seuls qui exercent les droits politiques et le pouvoir qui s'y rattache. Tout travail manuel leur est interdit ; en revanche, ils sont tenus d'être sans cesse aux aguets pour protéger les caravanes de leurs clients, surprendre l'ennemi, et d'être toujours par monts et par vaux, vigilants et actifs. L'espace que chacun d'eux parcourt dans une année dépasse toute supposition. Chez les Touareg, une femme franchit très bien sur son méhari 100 kilomètres pour aller à une soirée ; un homme devra voyager quelquefois vingt jours pour assister à un marché. On peut dire, en effet, que l'immensité du désert dévore la vie des nobles, car on compte à peine 30 000 Touareg, sur un territoire de 100 000 kilomètres de superficie.

Les marabouts sont des nobles qui ont abdiqué tout rôle politique pour conquérir l'autorité religieuse. Ils sont à la fois ministres de la religion, magistrats et instituteurs. Ils ont la garde des traditions, des dogmes et des sciences, qui sont beaucoup plus répandus qu'on n'imagine parmi ces peuples nomades. Mais, à l'inverse de ce qui

se passe chez les autres nations, ce sont les juges qui se rendent à l'appel des justiciables : on a vu certains marabouts, dont les tribus apprécient particulièrement le caractère, être des mois et des années entières absents de leur résidence.

Chez les Touareg, le serf n'a pas perdu toute liberté. C'est un sujet, mais un sujet tenu de nourrir son maître, de pourvoir à tous ses besoins, de marcher sous ses ordres quand ont lieu des levées de combattants. Il se livre au commerce, à l'industrie, à l'agriculture; souvent il devient riche, très riche, mais il n'en reste pas moins, comme sous notre ancienne féodalité, taillable et corvéable. Cependant il convient de dire que ses charges sont mesurées avec un sage ménagement, parce qu'il est entré dans la politique des nobles de ne point pressurer leurs vassaux afin de ne point tarir la source de leurs propres richesses.

Enfin il y a les esclaves, bétail noir provenant des marchés du Soudan et que tous, nobles, marabouts ou serfs, peuvent posséder. A eux les basses besognes ; mais leur condition n'a rien de pénible, car ils sont souvent considérés comme de la famille, et l'une des œuvres pies les plus recommandées est leur affranchissement à la mort de leur propriétaire.

Chez les Touareg, où la polygamie n'existe pas, contrairement à tout ce qu'on voit dans la société musulmane, la femme est l'égale de l'homme. Elle est instruite, dispose de sa main, et, quand elle est mariée, gère sa fortune personnelle sans avoir de charges à prendre dans les dépenses de la communauté. Aussi, par suite de l'accumulation des revenus, la plus grande partie de la fortune est-elle entre les mains des femmes.

Elles s'occupent exclusivement de l'éducation des enfants, qui d'ailleurs, par les dispositions légales des Touareg, sont plus à elles qu'à leurs maris. Leur situation est prépondérante dans la société targui [1], et l'on peut citer plusieurs d'entre elles appelées dans les conseils de la tribu.

Physiquement, les Touareg sont de haute taille, maigres, secs, nerveux ; leurs muscles semblent être des ressorts d'acier. La peau, blanche pendant l'enfance, ne tarde pas à se bronzer sous les morsures du soleil. A l'âge mûr, leurs yeux paraissent voilés et obscurcis,

[1] *Targui*, au pluriel *Touareg*.

tant l'intensité de la lumière et la réverbération solaire les prédisposent à la cécité.

La femme est également bien découplée, vigoureuse, d'une réelle beauté, mais sans distinction.

Tous, hommes ou femmes, ont la démarche grave, lente et saccadée.

Moralement, les Arabes eux-mêmes, leurs plus acharnés ennemis, reconnaissent qu'ils possèdent la bravoure, la fidélité, la patience, la douceur, l'indulgence pour autrui, la bonté, le respect des vieillards et des faibles, la probité, la générosité.

« Accordons, dit M. Duveyrier, qu'une certaine exagération dont se défendent mal les Orientaux ait dicté un portrait aussi flatteur, mais il faut bien reconnaître chez ces peuples une bravoure proverbiale, une fidélité religieuse à leurs promesses. »

Leur vertu par excellence est la défense de leurs hôtes et de leurs clients, qui seule rend possible le commerce à travers les déserts du Sâh'ra. Le mensonge, le vol domestique et l'abus de confiance sont inconnus aux Touareg. On cite d'eux des traits absolument remarquables de probité, de respect pour l'honneur et le bien de tout individu qui n'est point leur ennemi.

Quoiqu'ils possèdent des territoires fertiles et bien cultivés, leur genre de vie nomade ne permet généralement aux Touareg qu'un régime alimentaire des plus médiocres. Ils font peu usage de viande, surtout les gens des basses classes, qui sous ce rapport n'ont souvent que la desserte du seigneur et maître près duquel ils ont installé leur chaumière.

Le poisson, tout en n'étant pas rare, n'est guère apprécié. Par contre, les sauterelles, dont la venue est considérée partout ailleurs comme un épouvantable fléau, sont pour eux une manne ardemment désirée. On les sale ou bien on les confit dans l'huile pour les conserver.

La base essentielle de leur alimentation est le lait; ils ne consomment guère autre chose dans la saison des pâturages. Il est également, avec l'eau, le principal élément de leur boisson. Les riches seuls connaissent l'usage du thé et du café; mais tous, hommes et femmes, à l'exception des marabouts, font grand usage du tabac.

Leurs mœurs religieuses sont assez indéfinissables. Bien que musulmans, ils ne suivent guère les prescriptions du Coran ; ils ont

gardé de nombreuses superstitions qui s'accordent mal avec les préceptes du mahométisme.

La femme ne se marie pas avant vingt ans et l'homme avant trente ans; ce qui s'explique en partie par la remarquable longévité de ces peuples.

La polygamie, avons-nous dit, est inconnue dans la société targui; mais le divorce existe, imposant certaines obligations au mari qui répudie sa femme.

Comme pour multiplier les rapprochements avec la chevalerie du



1. Méhari. 2. Djemel.

moyen âge, on constate parmi eux l'usage et même la prescription de relations amicales entre les femmes mariées et les hommes. Compter beaucoup d'amis parmi les hommes est, pour une femme, un gage de bonne réputation, à la condition de ne montrer de préférence pour aucun. Les mœurs autorisent même des échanges de cadeaux, tels que voiles brodés par la main d'une amie ou vers écrits sur le bouclier de son chevalier. La foi conjugale ne souffre nullement de ces rapports, qui sont fréquents de tente à tente.

Les Touareg ne sont pas des travailleurs. Ils n'ont point d'agricul-

ture proprement dite, ne possédant ni bêtes de trait ni charrues; ils se bornent à soigner quelques jardinets dont les produits suffisent bien strictement à leurs besoins.

L'industrie, bien que moins arriérée que l'agriculture, n'a aucun développement et se renferme dans la satisfaction des besoins urgents; cependant chaque ouvrier est réellement adroit dans sa profession.

Ces peuples sont surtout guerriers. Néanmoins leur coutume est de toujours tenter les voies de la conciliation pour régler un différend. On croit voir la raison principale de cet esprit dans les assemblées où se règlent ces sortes d'affaires; car elles sont chaque fois précédées ou suivies de repas homériques dont les Touareg aiment énormément à prendre leur large part : c'est une compensation à leur maigre régime habituel. Quand les pourparlers de paix ont échoué, la guerre doit régler le différend.

Leur tactique ne varie jamais; elle consiste à surprendre l'ennemi. Dans ce but, de nombreux éclaireurs parcourent le désert, tant pour surveiller l'ennemi que pour éviter eux-mêmes les surprises. Mais, dès que la rencontre a lieu, ils se battent avec un grand courage et une grande loyauté. Ils ont si peu d'armes à feu, qu'on peut les considérer comme n'en possédant pas; d'ailleurs, ils les considèrent comme des armes de traîtrise.

Si la fortune leur est contraire, tous leurs efforts tendent alors à un retour offensif qui consiste invariablement à devancer l'adversaire sur un point où la présence de l'eau lui impose de venir. S'ils sont assez heureux pour s'emparer d'un pareil poste, ils se ruent au moment propice sur le vainqueur, dont le butin a retardé la marche, et ressaisissent les chameaux et les marchandises dont ils avaient été dépouillés.

Pour les Touareg, il n'existe qu'un seul animal de prix : c'est le dromadaire. Ce noble animal est sa monture de guerre et celle dont la vitesse fait disparaître pour lui l'espace, ce grand ennemi de l'habitant du désert. L'espèce recherchée entre toutes, le méhari, n'est pas commune, tant s'en faut; elle ne se rencontre que chez les riches, et seulement en très petit nombre. Nous ne pouvons en faire ici la monographie, mais cette race de choix est capable de prouesses incroyables comme vitesse et résistance à la fatigue.

Le cheval n'est pas inconnu chez eux, mais la difficulté de son entretien dans leur pays, privé d'abondants pâturages, en rend l'emploi des plus restreints.

La conclusion que M. Duveyrier tire de ses rapports nombreux et prolongés avec les Touareg est que ces hommes sont loyaux, dociles et susceptibles de fournir à la France de précieux intermédiaires pour nos relations avec le Soudan.

Nous allons voir, en suivant la dernière exploration entreprise dans cette partie du Sâh'ra, celle de l'infortuné colonel Flatters, à quel point ces bonnes dispositions se sont modifiées.

Avant M. Duveyrier, diverses tentatives, trop nombreuses pour être énumérées ici, avaient eu pour objet la pénétration du grand désert. Toutes avaient été ou vaines ou désastreuses; chaque fois la route était barrée aux voyageurs.

Depuis M. Duveyrier, le voyageur allemand Rholfs réussit, en 1863, à atteindre In-Salah, et revint en Europe par le Touat et le Maroc.

Onze ans plus tard, le sympathique Soleillet dut s'arrêter aux portes d'In-Salah sans parvenir à y entrer.

Vers la même époque, Dournaux-Duperré et Joubert, voulant pénétrer chez les Azgar, furent massacrés par des Touareg à peu de distance au sud de Ghadamès. Au même endroit, quelques mois auparavant, ces bandits avaient mis à mort, malgré la foi jurée, la comtesse Tinnée et sa fille, riches hollandaises passionnées pour l'Afrique, dont elles avaient, pendant plusieurs années, parcouru les plus intéressantes contrées.

Le docteur Von Barry, qui essaya la même tentative par l'est, dut revenir à Ghat; il y périt si subitement qu'on attribue généralement sa mort à un empoisonnement.

La même année, M. Largeau, voyageur des mieux préparés pour une telle entreprise, dut s'arrêter à moins de moitié chemin d'Ouargla à In-Salah, sans pouvoir dépasser Hassi-Djemel.

En 1878, l'enseigne de vaisseau Louis Say atteignit Timassinin.

En 1880, la première mission Flatters ne dépassait point le lac Menghough. En même temps, les missions africaines envoyaient un vaillant champion, le P. Richard, se fixer chez les Azgar.

En 1881 enfin, le colonel Flatters pénétrait chez les Hoggar, et sa mission était impitoyablement massacrée.

Mais avant de faire un rapide récit de ce désastre, dont le souvenir est encore dans la mémoire de tous, il convient de jeter un coup d'œil sur l'état du monde musulman en Afrique à cette époque, et d'expliquer le but poursuivi par le colonel Flatters. Ces courtes explications sont nécessaires à l'intelligence du drame. Nous les empruntons d'ailleurs à l'auteur le plus autorisé, à l'un des compagnons du colonel, qui a condensé dans un volume des plus attachants[1] les tristes péripéties de cette catastrophe épouvantable.

Avant la prise d'Alger par la France, la régence était un grand marché où venaient s'accumuler les produits de l'Afrique noire. Les routes perpendiculaires à la côte avaient un trafic considérable; leurs têtes de ligne étaient Ouargla et El-Golea, villes riches et puissantes alors. De nombreuses caravanes y arrivaient plusieurs fois par an avec leur chargement de matières précieuses, mince bagage à côté des innombrables files d'esclaves nègres qui venaient encombrer les *fondouk* des deux villes. Ce qu'était alors le Sâh'ra algérien, nous le voyons encore, quoique en petit, dans les Sâh'ra tripolitain et marocain. Le jour où les portes d'Ouargla s'ouvrirent devant les colonnes françaises (décembre 1853), c'en fut fait du commerce par caravanes dans le sud de l'Algérie. Les courants commerciaux, qui avaient marché pendant des siècles du Soudan aux villes de la régence, s'infléchirent à l'est et à l'ouest, se rendant, les uns au Maroc par le Touat et Figuig, les autres à Ghadamès par In-Salah. Les lignes de caravanes de l'est, par Ghat et le Fezzan, gagnèrent en importance, et l'Algérie devint un marché fermé au commerce du Soudan.

Il en est résulté que, du sud au nord, de l'est à l'ouest, le nom français a été voué à la haine la plus féroce. Tribus sâh'riennes de l'Algérie, Touareg et Berberès du Touat ne voient en nous qu'une race batailleuse et haïssable qui, en supprimant les marchés à esclaves, leur a enlevé le seul moyen de s'enrichir. Aussi les peuplades sâh'riennes supportent-elles leur joug avec peine et ne perdent pas une occasion de nous faire sentir leur inimitié.

D'autre part, la France, ainsi que les autres nations européennes, s'est lancée à l'assaut du marché africain. Plus que toute autre elle est placée par ses possessions en situation de pouvoir pénétrer l'im-

[1] *Les Deux Missions du colonel Flatters* racontées par un des membres de la première mission (le capitaine Brosselard).

mense continent et d'atteindre l'inaccessible Timbouctou[1], objectif constant des explorateurs et des gouvernements.

Cette idée n'a cessé d'être populaire en France et a produit bien des projets dont le plus hardi fut la création d'un chemin de fer traversant tout le Sâh'ra et reliant Timbouctou à nos possessions d'Algérie et du Sénégal. Très prôné par la presse française, ce projet, imitation du grand chemin de fer américain transcontinental, trouva non seulement des promoteurs ardents, mais aussi des hommes considérables par leur position qui entreprirent de réaliser cette idée hardie. Un comité d'études fut formé; le gouvernement lui-même, sous la pression de l'opinion publique, fut contraint d'accorder son concours et d'envoyer une mission faire sur place des études sur le tracé qu'il conviendrait de fixer pour la ligne du transsâh'rien.

Le lieutenant-colonel Flatters, ancien commandant supérieur de Laghouat, fut chargé des levés de terrain. Cette mission parut au monde musulman une menace directe contre l'indépendance et le commerce du Sâh'ra. Une grande émotion, surexcitée encore par un reste d'insurrection dans nos provinces voisines du Maroc, se manifesta dans les centres commerciaux du désert : Ghadamès, Rhât, In-Salah se concertèrent et résolurent de faire échouer par tous les moyens possibles la mission qui s'avançait déjà vers le Soudan.

C'est dans de telles conditions que, le 5 mars 1880, Flatters quittait Ouargla, accompagné d'ingénieurs et d'officiers, au nombre de dix, et d'une centaine de chameliers, de serviteurs et de guides. Ces derniers étaient pris pour la plupart parmi les Chaamba, tribus de Berbères qui parcourent la région située entre le Sâh'ra algérien et la grande Erg, immense région composée de dunes de sables, au delà de laquelle vivent les Touareg du Nord.

Ces guides avaient été en quelque sorte imposés au colonel Flatters, qui, il faut bien le dire, négligea, dans le choix de son personnel inférieur, des précautions de première importance dans une entreprise comme la sienne.

A peine engagé dans la grande Erg, il ne tarda pas à s'apercevoir

[1] Au moment où nous écrivons ces lignes, une nouvelle d'une incalculable portée arrive en Europe : le lieutenant de vaisseau Caron, de la marine française, est parvenu, en surmontant des difficultés inouïes de tout genre, à conduire une canonnière à Kabara, le port de Timbouctou. D'ailleurs, depuis plusieurs mois déjà, grâce aux efforts persévérants des colonels Borgnis-Desbordes et Galliéni, les couleurs françaises flottent sur le haut Niger.

que ses guides ne méritaient aucune confiance et qu'ils travaillaient sourdement à souffler l'esprit d'indiscipline parmi les hommes de la caravane. Au lieu de sévir, le colonel eut la faiblesse de fermer les yeux sur nombre de faits qui auraient dû l'éclairer; il alla même, dans l'espérance illusoire de les ramener à leur devoir, jusqu'à se montrer pour eux d'une générosité et d'une condescendance inquiétantes; si bien que lorsque la colonne eut dépassé l'oasis de Timassinin, sur la limite du pays des Touareg, il dut reconnaître que le sort de l'expédition était compromis. L'indiscipline avait pris le dessus, et ses guides ne dissimulaient plus leur entente avec les Touareg du voisinage. Ceux-ci, secrètement prévenus par les ennemis de notre influence, se montraient chaque jour plus nombreux autour de notre colonne. Bientôt ils tentèrent, par des moyens encore détournés, d'empêcher Flatters d'avancer davantage. Puis ils laissèrent voir leurs prétentions, sans toutefois les avouer; ils voulaient faire le vide autour de l'expédition, lui rendre tout ravitaillement impossible et l'obliger à retourner sur ses pas.

Enfin, le 20 avril, se présentant en nombre, ils signifièrent à la colonne de ne point continuer sa route sans l'autorisation de leur grand chef, auquel ils prétendaient avoir envoyé un courrier. On attendit inutilement jusqu'au lendemain le retour de ce messager; alors, guidé, il faut le croire, par des motifs de haute prudence, Flatters donna l'ordre de revenir en arrière.

Ce fut un malheur, car on sut plus tard par une dépêche du gouverneur général de l'Algérie, laquelle ne put arriver à temps, que s'il avait patienté deux jours de plus, le colonel aurait reçu à son dernier campement El-Hadj-Ikhenoukhan, grand chef des Azgar, qui se portait en personne au-devant de la mission transsâhérienne pour lui faciliter sa tâche.

Autant les Chaamba avaient jusque-là mis de lenteur et de mauvaise volonté pour pousser en avant, autant ils mirent dès lors de hâte à lever le camp et à forcer la marche. De leur côté, les Touareg, peu nombreux quelques jours auparavant, suivaient la colonne en grande troupe, guettant évidemment une occasion de la surprendre. Vaincu par l'évidence des faits, le chef de l'expédition leur signifia qu'il ferait feu sur eux s'ils continuaient à le suivre. Cet avis produisit un effet immédiat, les Touareg disparurent; néanmoins les rondes faites chaque nuit autour du camp prouvèrent qu'ils conti-

nuaient à suivre l'expédition en se tenant à distance respectueuse.

Cependant les Touareg pouvant croire qu'on fuyait devant eux, le colonel Flatters se décida, sur le conseil de ses compagnons, à envoyer un courrier à Ahitaghel, chef des Hoggar, pour le prévenir qu'il avait l'intention d'aller chez lui l'hiver suivant.

C'était le seul moyen d'engager le bon vouloir du gouvernement



Ouargla.

français pour renvoyer la mission à cette époque dans la même région.

Enfin, après de longues et pénibles marches à travers des plaines de sable sans fin et absolument dépourvues d'eau potable, la colonne finit par rejoindre Ouargla sans incident grave. Après y avoir pris quelques jours d'un repos bien nécessaire, on se remit en route pour gagner Laghouat à travers le pays des Beni-Mzab.

Laissant ses aides régler les derniers détails de l'expédition, le colonel Flatters se rendit à Paris. S'il ne put annoncer un succès, il

fut du moins à même de faire connaître les résultats très appréciables de cette première mission.

En effet, on avait relevé topographiquement le contour septentrional du Tassili des Azgar, les reliefs des montagnes et les pentes des vallées; on avait déterminé la configuration du massif de l'Erg, qu'on supposait continu depuis le golfe de Gabès jusqu'au Tafilet, au pied de l'Atlas marocain.

Le principal résultat de la mission Flatters fut atteint au retour : on trouva l'immense trouée où passe l'oued Igharghar, lequel traverse du nord au sud tout le massif de l'Erg. Enfin les levés ont déterminé, sur 450 kilomètres de longueur, la topographie de la vallée de l'Igharghar, le grand fleuve sâh'rien, qui est probablement la vallée de pénétration la plus facile pour aller rejoindre le Niger.

Dans les dunes, le fleuve se présente sous la forme d'un large lit, sans berges visibles, contrairement à ce que représentent les cartes allemandes, dont une nouvelle édition garde encore les erreurs anciennes, nombreuses dans cette région. Plus au sud, l'Igharghar prend l'aspect d'une vallée d'érosion à fond plat, très large et à berges hautes et escarpées. Cet aspect se prolonge jusqu'à El-Kheneg (la gorge), point situé à 100 kilomètres environ au sud de l'endroit où la mission traversa l'oued à son retour. Au delà, on n'a pu avoir de renseignements bien précis sur l'allure du fleuve.

Aux résultats géographiques, qui représentent un levé de plus de 1200 kilomètres dans un pays à peu près inconnu, au milieu des privations et des souffrances de chaque jour, il faut joindre une foule de renseignements et d'études sur la météorologie, la géologie, la faune et la flore du pays ainsi que sur les monuments préhistoriques que présente cette région.

Tout ce bagage scientifique est digne de ceux qui l'ont produit et parfaitement en rapport avec les sommes dépensées.

En présence de tels résultats, le gouvernement ne voulut point manquer aux engagements pris au nom de la France; la seconde mission fut résolue.

La première n'ayant rencontré aucune résistance matérielle, on crut pouvoir recommencer dans les mêmes conditions, mais sans le concours des Chaamba autrement qu'en qualité de guides.

Cependant, dans l'intervalle des deux missions, la société sâh'rienne, très émue par la quasi-réussite du premier voyage, se remua

pour gêner et arrêter, s'il était possible, les mouvements de la seconde. En Tripolitaine, comme au Touat et à In-Salah, on craignit que, par des procédés particuliers, chemins de fer ou autres, la France ne parvînt à rétablir les lignes commerciales directes de l'Algérie au Soudan. C'était, pour les centres commerciaux de ces régions, sinon la ruine, du moins une notable diminution de profits. Ni le temps ni les moyens ne manquaient aux instigateurs pour préparer leurs batteries; aussi le colonel Flatters n'avait pas quitté l'Algérie que tout était prêt pour faire avorter son entreprise ou la faire aboutir à un désastre.

Juifs, musulmans et autres agirent de tous côtés sur les Touareg pour les exciter à user de toutes les fourberies imaginables afin de mener la mission à sa perte.

Pendant qu'il organisait sa caravane, le colonel Flatters reçut une réponse d'Ahitaghel, le chef des Hoggar auquel il avait annoncé son intention de revenir vers son pays. Parlant au nom de tous les cheiks hoggar, Ahitaghel refusait le passage. Une seconde lettre, suivant de près la première, tâchait d'en effacer le mauvais effet; enfin une troisième montrait qu'Ahitaghel s'était trop avancé, qu'il était évidemment pris entre l'envie de tirer bon parti de la mission française et l'opposition très nette des autres chefs hoggar à l'entrée d'étrangers dans leur pays.

Tout cela n'était pas fait pour donner une grande confiance au colonel Flatters et à ses compagnons de voyage dans l'accueil des Touareg Hoggar. Aussi le chef de la mission chercha-t-il à changer l'organisation de sa caravane en lui donnant une force qui lui permît de résister effectivement, si besoin était.

La mission proprement dite comprenait neuf personnes :

MM. Béringer, Roche, le colonel Flatters, le capitaine Masson, le docteur Guiard, le lieutenant de Dianous; MM. Saintin, ingénieur civil; Dennery, Pobéguin, sous-officiers de cavalerie.

Le personnel du convoi comprenait quatre-vingt-huit personnes, dont deux Français : Brame, ordonnance du colonel, qui avait fait le premier voyage, et Paul Marjolet, engagé volontaire à Constantine, en 1880.

Les indigènes étaient au nombre de quatre-vingt-six, comprenant : quarante-sept tirailleurs de bonne volonté et trente et un Arabes civils, pour la plupart anciens tirailleurs; quelques-uns avaient fait

le premier voyage chez les Touareg Azgar. Les huit autres personnes étaient les guides et un mokaddem (vicaire) de l'ordre de Tedjini, lequel était censé couvrir la caravane de son influence religieuse.

L'organisation de la deuxième mission était bien supérieure à celle de la première, et l'on connaissait mieux les dangers à affronter.

D'un autre côté, le colonel avait préparé les voies aussi bien que cela était possible; il avait une quasi-autorisation d'Ahitaghel de traverser son pays; les Touareg Azgar, Abd-el-Hakem-ben-Hanfou et son fils Entiti, Hamma-ould-Djabour, cheik de la tribu des Ifoghas, étaient venus au-devant de lui jusqu'à Alger pour le conduire chez eux s'il le jugeait nécessaire. Mohammed-Sghir et Si-Maammar, chefs de la puissante confrérie musulmane des Tedjadjna, avaient écrit également à Ahitaghel pour lui recommander la mission française. Enfin, à la demande de M. Féraud, consul de France à Tripoli, El-Hadj-Tahar-Basidi, riche commerçant de Ghadamès, qui a une grande influence chez les Touareg, avait également recommandé les voyageurs à Ahitaghel et aux cheiks des Taïtok et des Kel-Oui, tribus touareg qui occupent tout le pays au sud des Hoggar.

Le 18 novembre 1880, quittant Laghouat, la mission marchait sur Ouargla, où elle arrivait le 30 du même mois.

Le 4 décembre, on quittait cette dernière oasis, on s'engageait dans le sud, laissant à l'est l'itinéraire suivi dans la campagne précédente, et l'on rencontrait l'oued Mya, principal affluent ouest de l'Igharghar.

Jusqu'au 19, la colonne suivit cette dépression ou ses rives, qu'on laissa à l'ouest pour longer l'oued Insokki, dont la direction est à peu près parallèle et qui présente une abondante végétation.

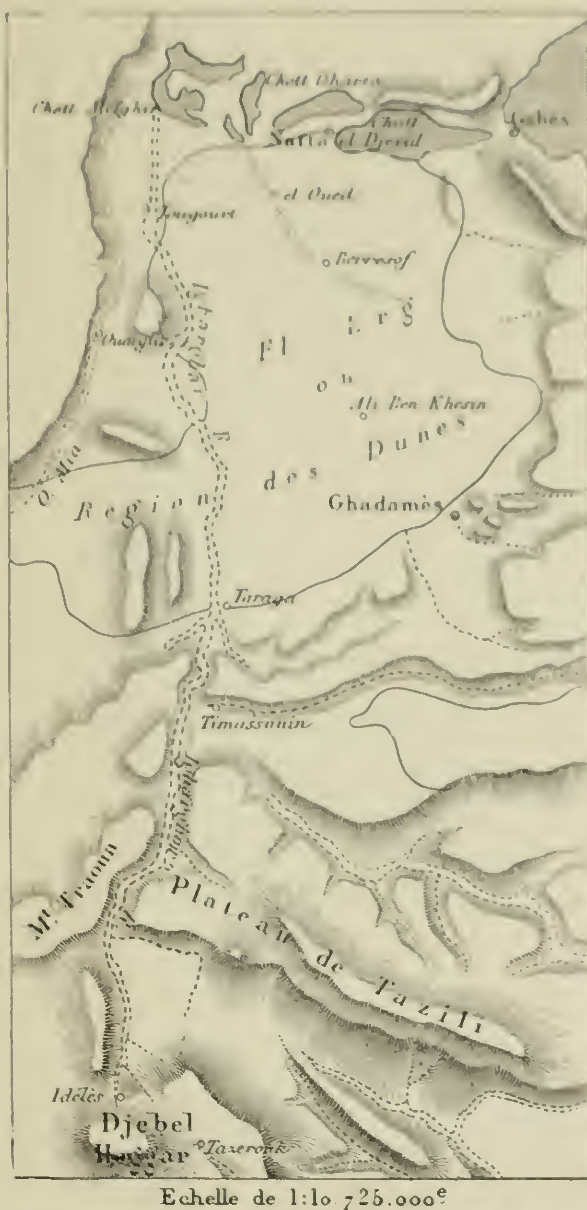
Le 21, on fit la rencontre d'une petite caravane dans laquelle se trouvait le parent d'un des guides. Les nouvelles qu'il donna semblaient prouver qu'Ahitaghel tiendrait sa promesse de bien accueillir la mission. Cependant, la conversation des deux parents ne coïncidant pas avec les déclarations faites au chef de la mission, les autres membres voulurent le dissuader de marcher vers le pays des Hoggar. Le colonel persista dans son premier projet.

Jusqu'au 28, on suivit l'oued Insokki ou ses abords, on franchit un petit territoire dépendant de l'oued Aghrid pour se tenir au fond de l'oued Aoulougui, à peu près dans la direction de l'ouest à l'est.

Cependant le voisinage d'In-Salah (voisinage relatif, car on en était

séparé par 250 kilomètres) engagea le colonel Flatters à envoyer à Ahitaghel, qu'on savait y être présent, un messager pour le prévenir de son arrivée prochaine. En même temps, divers indices révélaient la présence de rôdeurs contre lesquels il devenait bon de prendre quelques précautions.

Le 2 janvier 1881, au moment où l'on se reposait durant quelques



Carte de l'Igharghar, à travers la grande Erg
et le plateau de Tazili.

jours près du puits de Messegguem, le point le plus méridional qu'eût encore atteint un européen, on fit la rencontre d'une caravane allant à In-Salah; elle revenait de Ghadamès, où elle avait échangé diverses marchandises contre des produits de l'industrie européenne. Inutile de dire que le principal objet de ce commerce est toujours l'esclave nègre, qui trouve un facile placement à Ghadamès et en Tripolitaine.

Quelques jours après, on rencontra une autre petite caravane dont le chef était Sliman le Hartain, gardien de la zaouia de Timassinin, où la première mission était passée l'an dernier. Parmi les gens de la caravane se trouvait un nègre appartenant au cheik Abd-el-Hakem des Touareg Ifoghas. Il raconta qu'Ahitaghel était très mal disposé pour la mission française et conseilla au colonel de renoncer à son projet de marcher sur le Hoggar. Voyant que le colonel était décidé à aller de ce côté et que le fils de son maître, Entiti, suivait la mission, il supplia ce dernier de rentrer chez lui au plus vite. Le guide Radja essaya encore une fois, mais inutilement, de décider le colonel à marcher vers les Azgar.

Le 15 janvier, on abordait l'oued Iraoun, fertile et riche en gibier de tout genre. Pendant cinq jours, on parcourut une magnifique contrée s'étendant au pied des monts Iraoun jusqu'au Tassili des Azgar, qui se profilait dans le sud.

Bientôt, sous prétexte qu'ils ne connaissaient plus la contrée au delà, trois des guides quittèrent la mission en se chargeant de procurer des remplaçants.

En les attendant, Flatters résolut de pousser une reconnaissance vers la grande plaine d'Amadghor, qu'on savait être dans le sud-est.

Au cours de cette excursion, pendant laquelle il vit une partie du cours de l'Igharghar, qu'aucun explorateur n'avait encore entrevue, le colonel reçut d'Ahitaghel une réponse favorable à la continuation de son voyage.

Le 30 janvier, après avoir reçu un courrier d'Europe, la mission envoyait à Alger, par le même messager, le relevé de ses travaux (le dernier, hélas!) et repartait vers le sud, pourvue de nouveaux guides touareg.

Chacun était plein de confiance et d'espoir.

On avait pour objectif prochain la sebkha d'Amadghor, cette fameuse saline qui marquait la première étape vers le Soudan.

Cependant les guides, qui depuis deux jours conduisaient la colonne au milieu de terrains absolument désolés, vinrent dire que, n'étant pas allés de ce côté depuis fort longtemps, ils ne se rappelaient pas très bien où se trouvait la sebkha d'Amadghor, que la mission voulait visiter. Ils ajoutèrent qu'ils retrouveraient facilement leur chemin si on les laissait pousser une courte reconnaissance en avant. En conséquence, le chef de la mission fit dresser le camp de bonne

heure; les Touareg partirent aussitôt vers le sud et rentrèrent le soir, rapportant un peu de sel qu'ils avaient recueilli dans la sebkha, laquelle se trouvait à 15 kilomètres vers le sud.

Le lendemain, la caravane se mit en marche dès l'aube, suivant toujours la même direction, car la plaine est longue et il fallait arriver à l'eau. Le colonel laissa son convoi sous la garde des sous-officiers et se dirigea, accompagné de tous les membres de la mission, vers la sebkha d'Amadghor.

On chercha vainement l'immense bassin que les renseignements donnés l'année précédente au colonel avaient indiqué.

La sebkha est simplement une cuvette de 2 à 3 kilomètres de largeur, à peu près circulaire, dont le fond est un peu en contre-bas du sol de la plaine; un bourrelet de 2 mètres de hauteur l'entoure complètement. Elle est située au pied des derniers contreforts du djebel Hoggar, qui sont fort élevés ici.

C'est un gîte de sel gemme sec dont la puissance est évidemment très considérable. On remarque deux excavations assez profondes qui ont servi à l'extraction : on y voit le sel en bancs épais: il est blanc ou rougeâtre. A côte de la sebkha passe la route, abandonnée maintenant, qui mène au pays d'Aïr et au Soudan; cette route est très large et parfaitement tracée; à peu de distance est un cimetière considérable qui indique combien cet endroit fut fréquenté jadis. Maintenant encore, il y vient parfois des caravanes pour prendre du sel.

Le 4 février, la marche continua dans l'immense plaine caillouteuse. Vers le milieu du jour on releva vers l'est une série de ruines qu'il parut de toute importance de reconnaître. On constata qu'elles se composent de substructions basses en pierre de taille, couvrant le sol sur un espace assez considérable; on remarqua même un fût de colonne encore debout.

Sans rien préjuger sur leur origine, on ne peut négliger de dire qu'elles se trouvent précisément sur la route suivie par le général romain Balbus, quarante-quatre ans avant Jésus-Christ, et qu'elles marquent peut-être le point extrême atteint par lui.

Depuis plusieurs jours la marche devenait des plus pénibles par suite de la rareté de l'eau; l'inquiétude était grande malgré l'assurance donnée par les Touareg d'atteindre bientôt un puits.

La chaleur était épouvantable, et la caravane se traînait péniblement sur le sol brûlant qui rendait la marche excessivement pénible.

La situation devenait grave, car la colonne débandée n'était pas en état de résister si elle avait été attaquée.

Heureusement, à quelque distance, l'eau se trouva en abondance, à peu de profondeur dans le sable. Sur ce point de l'Oued sablonneux poussait une magnifique végétation. Chacun oublia ses souffrances. Les chameaux abreuvés, on prit un repos rendu bien nécessaire par les pénibles marches des jours derniers dans cette triste région.

Dans le sable, autour du camp, on remarquait une foule de pierres vertes qui furent reconnues bien vite pour être des émeraudes. Chacun se mit à la recherche de ces gemmes, et le chef de la mission promit une récompense à tout homme qui en rapporterait. Ces pierres sont tellement abondantes, qu'on en remplit presque une cantine; quelques-unes atteignaient la taille d'un œuf.

La mission fit séjour le 7 et le 8 février. Le premier jour, un mendiant targui vint demander l'aumône au camp; le colonel le renvoya après lui avoir donné une certaine somme et des vêtements. Le lendemain, cet homme revint, accompagnant trois Touareg, parmi lesquels on fut fort étonné de reconnaître Sghir-ben-Cheikh, un des guides, que l'on croyait chez les Azgar. Le colonel qui était, en somme, fort content de s'être débarrassé de cet individu, ne lui cacha pas sa mauvaise humeur. Celui-ci expliqua qu'il était allé à Tahohaït, où il avait rencontré les Touareg hoggar Khebbi et Baba, et qu'il avait cru devoir revenir pour rendre compte de la mission qu'on lui avait confiée. Le colonel garda pourtant les trois ou plutôt les quatre intrus, car le mendiant targui se joignit aussi à la caravane sans rien dire.

A peine la colonne était-elle repartie que trois autres vagabonds vinrent lui rendre visite; l'un d'eux était frère de Khebbi. On les reçut aussi bien que possible. Ces hommes amenaient deux mehara, dont un fut acheté quatre cents francs par le colonel.

Le soir même quatre Touareg disparaissaient, et avec eux deux mehara qu'ils avaient volés.

Le lendemain, après une marche difficile, pendant qu'on s'installait au campement de Temassint, arriva un cavalier targui monté sur un petit cheval bai dans un état de maigreur affreuse et fort mal équipé. Le targui était El-Alem, guide envoyé par Ahitaghel.

El-Alem annonça au colonel l'arrivée d'une députation nombreuse

qu'Ahitaghel envoyait à la mission française. Il devait servir de guide jusqu'au pays d'Aïr au moins; dans l'après-midi, en effet, une troupe de trente Touareg à méhari apparaissait au nord du camp; c'était la députation d'Ahitaghel.

Le plus marquant de ces hommes, Engadi, neveu d'Ahitaghel, chef



Le colonel Flatters.

de la ville d'Idelès, proposa au chef de la mission de le conduire dans cette localité; le colonel refusa, en disant qu'il ne pouvait se détourner de la route du Soudan; tous les chefs touareg assurèrent qu'on conduirait les Français partout où ils voudraient. Flatters ayant exprimé sa surprise de ne pas voir Ahitaghel, on lui répondit que celui-ci, très fatigué par son voyage à In-Salah, n'avait pu se déplacer.

Enhardis sans doute par l'accueil du colonel, les visiteurs se mirent à visiter le camp, examinant tout avec une persistance louche, et en vinrent à exiger des cadeaux, et surtout les deux juments que la colonne possédait. A peine eut-on accédé à leur demande, excepté pour les montures, que leur ton devint impérieux et leur attitude telle, que le colonel dut leur déclarer que rien ne l'obligeait à leur faire des cadeaux et que, s'il leur prenait envie de les obtenir par la force, il ne les craignait nullement.

Sur cet incident, les chefs touareg partirent, assurant la mission de leurs bonnes dispositions et promettant des lettres de recommandation pour plusieurs chefs nègres ou touareg du sud.

Cependant le soir on constatait de nouveau la disparition de plusieurs mehara et la présence, aux approches du camp, d'une quinzaine de cavaliers battant les environs.

Tous ces faits réunis en un si court espace de temps produisirent une fâcheuse impression sur l'esprit de tous; d'autant plus que, quelques heures après, deux des touareg de la veille se présentèrent de nouveau au colonel accompagnés d'un targui nommé Ahitaghel, comme le chef des Hoggar.

Cet homme était probablement connu par sa duplicité, car un des guides chaamba engagea le chef de la mission à se tenir sur ses gardes. Cet avis et quelques autres faits d'un caractère douteux finirent cependant par jeter l'inquiétude dans l'esprit de Flatters. Il se décida alors à donner des instructions à ses compagnons; mais son aspect sombre et préoccupé frappèrent tellement le personnel de la mission, que ses recommandations produisirent le plus fâcheux effet sur le moral de tout son monde.

Le 16 février, comme l'on sortait de la région désolée qu'on traversait depuis quelques jours, les guides touareg déclarèrent ne plus se rappeler la route à suivre. Cependant, au bout d'un instant, l'un d'eux parut rappeler ses souvenirs et assura que le puits se trouvait vers le nord-ouest. Il ajouta qu'on en était à peu de distance, que l'on pouvait camper où l'on était, puis mener les chameaux boire au puits.

Le colonel, à qui cet incident paraissait louche, hésita beaucoup à suivre les conseils de ses guides; puis, voyant que les hommes du convoi semblaient fort inquiets, il se décida subitement et donna l'ordre de camper. Pendant qu'on déchargait les chameaux, le chef de

la mission, accompagné de MM. Masson, Béringer, Roche et Guiard se dirigea du côté du puits sous la conduite des guides touareg et de Sghir. Cheikh-ben-Bou-Djemaa, mandé par le colonel, vint se joindre au groupe ainsi que Dennery.

Cependant les membres de la mission s'avançaient toujours vers le nord-ouest dans un chemin si étroit et si difficile, que l'on n'y pouvait passer qu'un par un. Le colonel, impatienté, demanda des renseignements sur la position du puits; on lui répondit qu'il était très proche. Cheikh, qui rejoignait le convoi en ce moment, s'avança vers le colonel et lui exprima combien était dangereuse cette marche dans une région pareille et si loin du camp. Le chef de la mission, déjà impatienté, accueillit fort mal ces observations en disant au chaambi que la peur seule les lui dictait.

Bientôt, au détour d'un mamelon, apparut un large oued encore humide des dernières ondées. Au milieu de cet oued, dit oued Ouantara, se trouvait un puits de quatre mètres de profondeur situé dans une large clairière entourée de grands tamarix formant un bois touffu. Vers le nord, on voyait une gorge étroite par laquelle débouche un ravin profond bordé d'escarpements élevés régnant tout le long de la rive droite de la rivière.

Le colonel, Masson et les autres membres de la mission, mettant pied à terre, reconnurent le puits dit Bir-el-Gharama, que comblait à moitié une foule de détritus; le chef de la mission donna l'ordre de procéder immédiatement au curage du puits. Comme il y avait encore peu de monde d'arrivé, les hommes qui tenaient les chevaux furent forcés de se mettre au travail avec les autres; les guides touareg, El-Alem et Ahitaghel, les remplacèrent et s'éloignèrent vers le nord, à quelque distance du puits. Cheikh, à qui cette manière de faire inspirait de la méfiance, conseilla au colonel de confier les juments à d'autres hommes qui se tiendraient à portée; le chef de la mission ne lui répondit même pas.

Les ingénieurs et le docteur, restés un instant auprès du puits, s'en éloignèrent bientôt et se dispersèrent aux environs, tandis que Béringer s'asseyait à peu de distance sous un tamarix et que Roche et Guiard s'enfonçaient dans le bois du même côté.

Tout à coup des clameurs épouvantables éclatèrent au bout du bois; puis on vit arriver comme une avalanche une masse énorme de Touareg à mehari. Ahitaghel, rejoint par Sghir, qui se trouvait près

de Béringer, abattit ce dernier d'un coup de sabre pendant que Sghir et El-Alem enfourchaient les juments que le colonel et Masson demandaient en vain; Khebbi montait à mehari et se joignait à la masse des Touareg.

Roche et Guiard furent massacrés dans le bois; le colonel et Masson, prenant leurs revolvers, se portèrent au-devant de l'ennemi, qui s'avançait au galop en leur lançant des lances et des javelines. Les deux officiers déchargèrent leurs armes sur les assaillants, en tuèrent plusieurs, mais ils tombèrent bientôt, hachés de coups de sabre et de lance. Les hommes occupés à curer le puits, saisis de frayeur, se sauvèrent en abandonnant leurs armes. La plupart furent tués à peu de distance; quelques-uns parvinrent à s'échapper. Quant à Dennery, il fut massacré après une courte résistance. Les autres groupes, qui suivaient, entendant des coups de feu, crurent qu'on chassait dans la vallée; les détonations devenant plus fréquentes, quelques-uns gravirent un piton élevé et se rendirent compte immédiatement de la situation. Les Touareg, à ce moment, se divisèrent en deux groupes; l'un poussa au nord par le ravin dont il a été parlé plus haut, l'autre au sud, de façon à couper la retraite aux divers convois de chameaux. Voyant ce mouvement, les chameliers se massèrent en trois groupes, réunirent une soixantaine de chameaux, et, se portant sur un mamelon assez élevé, se préparèrent à se défendre vigoureusement. Les Touareg, toujours à mehari, abordèrent le mamelon avec une audace incroyable; mais nos tirailleurs les accueillirent par des feux de salve qui les forcèrent à reculer en perdant beaucoup de monde. Ils revinrent trois fois à la charge; puis, voyant qu'ils ne pouvaient réussir ainsi, ils descendirent de leurs montures et cherchèrent à avancer pied à pied, en s'abritant derrière les rochers énormes formant les pentes du mamelon.

Voyant leur nouvelle tactique, les tirailleurs essayèrent de battre en retraite vers le camp pendant que quelques-uns d'entre eux couvraient ce mouvement. Malheureusement les chameaux refusèrent de retourner de ce côté, bien qu'on les frappât à coups de crosses de fusils. A ce moment, il y avait une heure que durait le combat; dix hommes étaient tués ou blessés; les cartouches, que chacun avait emportées en nombre insuffisant, commençaient à manquer; il fallait se sauver à tout prix en abandonnant les animaux. Les douze tirailleurs survivants se groupèrent une dernière fois, s'approchèrent des bandits qui

les entouraient, les dispersèrent par un feu de peloton qui usa leurs dernières cartouches, et s'enfuirent vers le sud-est. Des vingt-deux hommes qui avaient soutenu ce combat héroïque contre trois cents Touareg, dix rentrèrent dans la soirée au camp, où l'on connaissait déjà les affreux événements qui s'étaient passés à Bir-el-Gharama.

On s'attendit d'abord à être attaqué par les Touareg, et le lieutenant de Dianous fit élever avec les bagages une sorte de retranchement, puis on attendit dans un état de stupeur indicible. Au bout d'un certain temps, voyant que l'ennemi ne se présentait pas, de Dianous prit vingt hommes et se porta dans la direction du puits, en vue duquel il arriva bientôt.

Si de Dianous eût attaqué les Touareg en ce moment, peut-être eut-il pu reprendre une partie de ses chameaux; mais il se faisait tard et la prudence conseillait de rentrer au camp avant la nuit. En rentrant au camp, le lieutenant réunit les survivants français, Santin, Pobéguin, Brame, ordonnance du colonel, et Marjolet; on délibéra longuement. Malheureusement on prit conseil du mokaddem de Tedjini, qui insista pour qu'on reprît la route du nord sans songer à attaquer les Hoggar. Comment cette opinion insensée prévalut-elle? nul n'a pu ou n'a voulu le dire. Toujours est-il que l'on prit ce parti déplorable de battre en retraite sur Ouargla, sans chameaux, à travers un pays où l'on devrait trouver des ennemis à chaque pas.

C'étaient cinquante jours de marche, au minimum, que ces malheureux allaient tenter de faire avec les seules provisions en vivres, eau et munitions que chacun pouvait porter. Quoi qu'il en soit, au camp du 16 février 1881, on se prépara avec une activité fébrile à faire ce terrible voyage; les caisses furent brisées, chacun se chargea d'argent, de vivres et de munitions. Les trente outres d'eau qui restaient encore furent distribuées entre les hommes les plus forts, et l'on attendit la nuit pour se mettre en marche vers le nord. La mission ne comprenait à ce moment que cinquante-six personnes, y compris le lieutenant de Dianous, l'ingénieur Santin, le maréchal des logis Pobéguin et les deux Français Paul Marjolet et Brame. Elle avait donc perdu autour de Bir-el-Gharama trente-six des siens, parmi lesquels Flatters, Masson, Béringer, Roche, Guiard et Dennery.

Vers onze heures du soir on se mit en marche.

Le lendemain et les jours suivants, quelques hommes rejoignirent la colonne. La route parcourue laissait voir des traces qui, à n'en pas

douter, étaient celles des Touareg guettant depuis plusieurs jours l'occasion favorable pour attaquer la colonne.

Le 19 février, la petite colonne, qui avait perdu quelques-uns de ses éclaireurs, poursuivit sa terrible retraite n'ayant presque plus de vivres. De Dianous résolut de continuer à suivre la direction d'Ouargla; le secours, s'il devait arriver, ne pouvait venir que par là.

L'eau se fit bientôt rare; la faiblesse de chacun grandissait à vue d'œil, et l'on était à peine entré dans cette plaine épouvantable qui mesure plus de cent cinquante kilomètres de longueur!

Les Français marchaient en tête, soutenant l'ardeur de leurs compagnons. Cependant, afin de manger, on se décida à tuer quatre levriers qui suivaient la colonne depuis Ouargla.

A partir de ce moment, les événements, déjà si dramatiques pourtant, se pressèrent encore, et le récit en devient d'un terrible laconisme.

Le 25, des Touareg parurent à distance et tentèrent, mais vainement, d'intimider les malheureux.

On marcha toute la nuit du 26 et toute la journée du 27, car il n'y avait plus d'eau. Quelques hommes, fous de soif, burent leur urine.

L'un d'eux ayant devancé la colonne, près d'arriver à un puits, fut enlevé par les Touareg, qui ne perdaient pas de vue la proie qu'ils convoitaient.

On venait de faire cent cinquante kilomètres en cinq jours; il fallait un peu de repos, quoi qu'il en coûtât.

Le 2 mars, on se remit en marche et l'on eut le bonheur, le lendemain et le jour suivant, de tuer un onagre.

Le 5 mars, les Touareg essayèrent un coup de main. Voyant leur insuccès, ils tentèrent, par la diplomatie, de désorganiser la petite troupe. Sous divers prétextes spécieux, ils attirèrent quelques hommes auxquels ils vendirent à des prix exorbitants un peu des vivres volés à l'expédition.

Le 8 mars, irrité de se voir ainsi poursuivi, le lieutenant de Dianous fait demander par le mokadden la raison de cet acharnement. Les Touareg prétendirent ne pas appartenir à la tribu coupable du meurtre de ses compagnons, et ils engagèrent l'officier à se rendre à leur campement. Sur l'assurance formelle qu'ils ne lui voulaient que du bien, il alla les trouver et reçut d'eux la promesse de mettre à sa

disposition des montures et des vivres, mais il devait les faire prendre par vingt de ses hommes.

La ruse était trop grossière; de Dianous se décida pourtant à envoyer cinq hommes.

Au même moment, des Touareg montés sortirent en foule de tous les plis de terrain, et l'on constata le soir, au campement, que leur nombre s'accroissait sans cesse et qu'ils raccourcissaient la distance les séparant de la colonne.

Le lendemain, 9 mars, il fallut de vigoureuses sommations pour leur faire abandonner le puits d'Aïn-el-Kerma, où ils avaient précédé les Français.

Les Touareg demandèrent encore à parlementer. Un des Chaamba se rendit auprès d'eux. Ils lui exprimèrent le désir que les hommes de confiance de l'officier fussent envoyés à leur camp pour prendre des dattes. Deux tirailleurs se rendirent auprès des Touareg et revinrent bientôt portant piteusement environ cinq kilogrammes de dattes écrasées en pâte. En les leur donnant, le cheik Tissi avait ajouté qu'il destinait surtout ces vivres aux Français, et qu'il leur en faisait cadeau.

De Dianous fit aussitôt distribuer ces dattes entre tout son monde. Tous en mangèrent, sauf les Chaamba, qui avaient remarqué la présence en grand nombre de petits fragments de bois dans la masse des dattes et les croyaient empoisonnées.

A peine les premiers eurent-ils absorbé cette nourriture, qu'ils se levèrent comme frappés de folie; poussant des cris rauques, les yeux sortant de la tête, ils couraient en tous sens: les uns tiraient des coups de fusil pendant que d'autres s'enfuyaient droit devant eux, se serrant la gorge à deux mains et aspirant l'air qui semblait leur brûler la poitrine. C'était un désordre sans nom.

De Dianous et Pobéguin s'étaient dépouillés de leurs vêtements et tournaient dans le camp, comme des bêtes fauves en cage, criant et prononçant des paroles sans suite. Le premier, qui avait pris un fusil, tirait sur ses hommes. Heureusement plusieurs tirailleurs et les Chaamba n'avaient pas ou presque pas mangé de dattes. L'officier fut désarmé; puis il reprit un peu de sang-froid et demanda de l'eau chaude, qui le soulagea beaucoup en agissant comme vomitif. Pobéguin et les autres Français firent de même. Quant aux Arabes, ils continuaient à courir follement, et leurs camarades eurent la plus

grande peine à les empêcher de quitter le camp. Plusieurs parvinrent cependant à s'échapper, puis peu à peu ce désordre cessa, et les malheureux tombèrent les uns après les autres sur le sol. Un sommeil léthargique les avait pris subitement, et l'on pouvait croire que les quelques hommes restant debout étaient les derniers débris d'une troupe gardant ses morts.

Les dattes avaient été empoisonnées avec du bois de betthina, solanée qui provoque chez l'homme et chez certains animaux un effet nerveux tout particulier.

Le lendemain, 10 mars, le lieutenant se décida à envoyer vers Tissi pour traiter de l'achat des moutons promis. Sous diverses raisons, le Targui parvint à retenir successivement dans son camp quelques hommes et le mokaddem lui-même, venu pour faciliter les négociations. Comme ils le suivaient pour régler l'achat des moutons, Tissi se retourna tout à coup après avoir fait quelques pas et donna à ses hommes un ordre bref en langue targuie; aussitôt les Touareg mirent le sabre à la main et se précipitèrent sur les quatre Arabes. Le mokaddem tomba terriblement mutilé d'un coup de sabre; Sassi-ben-Chaïb subit le même sort.

Quant aux deux autres Chaamba, ils se réfugièrent l'un près de Tissi, l'autre près de Khatkhat; repoussés plusieurs fois, ils se cramponnaient aux vêtements des deux chefs touareg, qui ordonnèrent qu'on les épargnât, car ces chefs de bandits se font un devoir de protéger ceux qui se couvrent de leurs vêtements.

Au camp français, l'exaspération était portée à son comble par ces atrocités. Les hommes, très excités, se promettaient de tirer vengeance du meurtre de leurs camarades. On décida de marcher jusqu'à Amguid, qui était proche, et de livrer combat aux Touareg. Au moment où l'on se mettait en route, deux des quatre tirailleurs qui avaient quitté le camp, rendus fous par le poison, rejoignirent la colonne. Un Targui à mehari s'étant approché à portée, un tirailleur lui adressa une balle et abattit sa monture.

Les hommes valides se massèrent autour d'un drapeau confectionné avec un mouchoir, et la petite colonne s'ébranla en chantant un de ces poèmes arabes dont le rythme sauvage allait défier les Touareg qui la suivaient. Malheureusement de Dianous, Pobéguin, Santin étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient diriger ce mouvement. Aussi se fit-il sans ordre; la colonne s'allongea et se partagea bientôt en deux

groupes; à l'avant-garde, les plus forts marchaient sans se préoccuper de ceux qui ne pouvaient les suivre; puis en arrière les malades, qui eux-mêmes s'éparpillaient en cherchant à rattraper leurs camarades. Plusieurs furent abandonnés et tombèrent ou s'enfuirent. L'ingénieur Santin disparut. Tous les Français et quelques hommes s'arrêtèrent à peu de distance d'Amguid, ne pouvant plus avancer, tellement leur abattement était profond.

Le premier groupe ne tarda pas à arriver en face du ravin d'Amguid, qui débouche au nord, venant de l'est, dans le Tassili; ce ravin, dont les parois sont peu élevées, mais presque verticales, présente plusieurs élargissements successifs que réunissent entre eux des boyaux étroits; l'entrée de tout le système est très resserrée entre deux pentes assez raides, encombrées de roches énormes. Au moment où arriva la colonne, vers dix heures, les Touareg étaient massés sur ces pentes et se dissimulaient dans les rochers de façon à garder le passage; ils avaient placé leurs mehara à l'intérieur du ravin, ce qui prouvait combien ils étaient décidés à résister.

Dès que les hommes se trouvèrent à bonne portée, ils firent un feu de salve sur les pentes occupées par l'ennemi, qui sortit de ses couverts et chargea la petite colonne avec un courage remarquable. Une nouvelle salve força les Touareg à reculer, mais ils revinrent trois fois pendant qu'une partie d'entre eux cherchait à tourner les soldats français; leur tir était heureusement bien incertain, quoique possédant quelques armes prises à la mission, et ils virent leurs rangs s'éclaircir, tandis que la colonne ne perdit qu'un homme après la troisième attaque. Aussi changèrent-ils de tactique; se cachant derrière les rochers, ils attendirent que les hommes s'approchassent à portée de leurs armes. La petite colonne s'éparpilla, chacun s'avançait en s'abritant derrière les accidents de terrain. Tout Targui qui se montrait devenait le point de mire de plusieurs fusils qui manquaient rarement leur but.

On avança ainsi pied à pied et sans perdre de monde. Cependant Brame, ordonnance du colonel, qui faisait partie des combattants, s'avançait à découvert, bien qu'on le prévînt du danger qu'il courait ainsi : il reçut bientôt un coup de lance et tomba blessé mortellement. Marjolet, qui était resté avec les malades, accourut au bruit de la fusillade et se porta au-devant de l'ennemi; mais il marchait aussi sans précaution et fut bientôt frappé mortellement d'une balle.

Les Touareg disputaient le terrain avec un courage et un acharnement réellement extraordinaires; depuis six heures que le combat durait, ils n'avaient guère reculé, bien qu'ils eussent éprouvé de grandes pertes. La plupart n'avaient plus de munitions et ripostaient au moyen de pierres aux balles des tirailleurs.

A ce moment, de Dianous, à qui le bruit de la fusillade avait rendu des forces, arriva et se joignit aux combattants malgré les efforts de ses hommes, qui voyaient son extrême faiblesse. Comme Brame et Marjolet, le lieutenant combattait debout; aussi reçut-il bientôt une légère blessure à l'aine. Cependant, le soleil étant près de son coucher, il fallut renoncer à s'emparer d'Amguid et battre en retraite pour prendre une position défendable. La retraite s'opéra en bon ordre; mais de Dianous s'exposa follement, et il tomba bientôt frappé d'une balle en pleine poitrine.

Le combat d'Amguid était fini; il avait duré près de huit heures; on n'avait pu forcer l'entrée du ravin d'Amguid, ce qui obligea la petite colonne à gagner le prochain point d'eau (Sobba), dans l'oued Adjelman-Arghem, à près de deux jours de marche au nord. Le découragement était profond; tout le monde était absolument exténué. Cependant il fallait marcher, car les Touareg pouvaient occuper la source à Sobba, comme ils l'avaient fait à Amguid.

Aussi, après un très court instant de repos pendant lequel on se compta, la petite colonne, réduite à trente-quatre hommes, se mit en route, et l'on marcha toute la nuit; deux hommes blessés étaient portés par deux des quatre chameaux; Pobéguin, incapable de marcher, fut mis sur un autre, les bagages sur le quatrième. Au petit jour, on atteignit une mare ordinairement alimentée par la rivière. Elle était à sec. Il fallait toujours avancer; enfin, le 11 mars, vers dix heures du matin, on arriva à Sobba. Un chameau fut égorgé, et chacun prit du repos; un homme avait disparu pendant la marche.

Vers le soir, on aperçut quelques Touareg qui reconnurent le camp sans s'approcher, puis partirent au trot de leurs mehara vers le sud, où ils disparurent.

Un homme du 1er tirailleurs, Mohammed-ben-Abd-el-Kader, proposa à Pobéguin de se rendre à Ouargla avec deux ou trois hommes qu'il désigna. Il assura qu'il pourrait atteindre cette oasis dans quinze jours et envoyer du secours à la colonne. Le maréchal des logis l'autorisa à partir seul. Le tirailleur sembla alors renoncer à son projet;

mais, au milieu de la nuit, il réveilla les trois hommes qu'il avait désignés à Pobéguin, et tous quatre quittèrent le camp sans être vus.

Cette défection impressionna tellement le maréchal des logis dans l'état de faiblesse où il se trouvait, que lui, l'homme énergique, pleura comme un enfant. La colonne se remit en marche, après midi, dans un état de découragement et de faiblesse sans nom. Pobéguin, ne pouvant marcher, monta un des chameaux.

Les souffrances inouïes éprouvées par ces malheureux avaient fini par briser tous les sentiments d'honneur et de discipline. Sauf le Français, dernier membre de la malheureuse mission, tous n'obéissaient plus qu'à leurs instincts. Les hommes se partagèrent en deux groupes qui usaient leur reste de force à se disputer. Cependant, ce jour et le suivant, on marcha encore à peu près groupé; mais on n'avançait guère, car bien des hommes exténués restaient en arrière, et ceux qui pouvaient encore marcher s'arrêtaient pour attendre ceux qui se traînaient péniblement.

Le 14 mars, les deux groupes marchaient chacun de leur côté. Pobéguin était trop affaibli pour imposer son autorité à ses hommes, qui se surveillaient avec des regards chargés de haine. On campa à Tilmas-Iraouen; un chameau fut égorgé et partagé tant bien que mal au milieu de querelles qui menaçaient de dégénérer en rixes. Pobéguin fit garder la viande par un tirailleur, fusil chargé, avec ordre de tirer sur ceux qui chercheraient à la soustraire.

Le soir, la marche reprit. Il ne restait plus que deux chameaux; chaque groupe s'empara d'un animal et fit complètement bande à part.

Le 15 mars, la colonne se traîna lentement pendant la matinée; on renvoya les chameaux en arrière pour chercher de l'eau au puits que l'on avait quitté. Aussitôt qu'ils furent de retour, vers le soir, on reprit la marche jusqu'à la nuit. A ce moment un tirailleur disparut.

Le maréchal des logis envoya deux de ses camarades pour lui porter secours. A leur retour, ils racontèrent à Pobéguin qu'ils n'avaient pas retrouvé leur camarade, mais qu'ils avaient rencontré deux tirailleurs, lesquels ont dû l'assommer pour lui voler une certaine quantité d'or qu'il portait sur lui.

Le maréchal des logis se contenta de noter ce fait sur le journal de route qu'il tenait depuis la mort de Dianous.

Le 16 et le 17, la marche devint de plus en plus pénible: il n'y avait plus d'eau et presque plus de vivres; le deuxième jour, on at-

teignit Tilmas-el-Mra, où l'on trouva un peu d'eau. Un homme disparut encore.

Le 18, on s'arrêta à Tilmas-Hameian, ancien campement de la mission. On trouva un cadavre de chameau desséché par le soleil ; les malheureux en firent griller la peau, en brisèrent les os et mangèrent cette horrible nourriture. La colonne quitta cet endroit dans l'après-midi et marcha une partie de la nuit. Le lendemain, on repartit pour gagner Hassi-el-Hadjadj ; chacun marchait de son côté, suivant le peu de forces qui lui restait. Les uns se levaient péniblement pour retomber quelques pas plus loin, d'autres n'avaient même plus la force de se lever.

On n'atteignit pas Hassi-el-Hadjadj, mais on s'arrêta pour tuer un des deux chameaux ; ceux qui étaient arrivés se groupèrent autour du tirailleur Belkacem-ben-Zebla qui remplissait l'office de boucher, prêts à se précipiter sur la viande comme des fauves affamés. Belkacem les tenait en respect avec le sabre du colonel, qui lui servait à dépecer l'animal : les parts faites, un homme vola celle du maréchal des logis. Le puits étant à peu de distance, quelques hommes allèrent y chercher de l'eau avec le seul chameau qui restât. On séjourna en cet endroit le lendemain ; ceux qui étaient restés en arrière rejoignirent tous ce jour-là.

Le 21 mars, les hommes qui, depuis Amguid, dirigeaient la colonne, décidèrent que l'on abandonnerait ici tous les bagages, de façon que Pobéguin pût se servir du dernier chameau comme monture jusqu'à Hassi-el-Hadjadj. Une fois arrivé à ce puits, le maréchal des logis renverrait le chameau pour prendre les bagages. Pobéguin partit avec quelques hommes ; arrivé à peu de distance du puits, en un point où il y a de grands arbres, il s'arrêta et renvoya l'animal sous la conduite du tirailleur Mokhtar-ben-Ghesel.

Les hommes restés au campement de la veille, ne voyant pas revenir le chameau, se mirent en route et rejoignirent le maréchal des logis et ses compagnons, auxquels ils firent des reproches très vifs pour avoir manqué à leur promesse.

Pobéguin, surpris de ces reproches, assura qu'il avait confié l'animal à Mokhtar pour le ramener en arrière ; quelques instants se passèrent à attendre, puis on comprit bientôt que le tirailleur ainsi qu'un autre de ses camarades avaient pris la fuite en emmenant le chameau.

La disparition de cette dernière ressource plongea tout le monde dans le plus profond désespoir. Pobéguin envoya deux hommes sur la piste des fuyards en leur ordonnant de les tuer s'ils les rencontraient. Ces hommes rentrèrent à la tombée de la nuit sans avoir réussi dans leur recherche. Un tirailleur demanda à aller vers Meseggueni, où il espérait trouver les tentes de Badja, l'ancien guide de la mission. Le maréchal des logis lui donna l'autorisation de partir en avant, et lui promit même une forte récompense s'il réussissait.

Presque au même moment, plusieurs hommes quittèrent le campement sous prétexte d'aller à la chasse. Une heure se passa; on entendit quelques coups de fusil, puis ces hommes revinrent, rapportant une certaine quantité de viande qu'ils présentèrent comme provenant d'un mouflon qu'ils avaient tué. Pobéguin reconnut de la chair humaine et refusa énergiquement d'en manger. Les malheureux avaient assassiné et dévoré l'un d'eux!

Leur situation était épouvantable. Il y avait trois jours qu'ils n'avaient mangé autre chose que des graines de drinn et des feuilles de guetof. Ceux qui n'étaient pas encore tout à fait anéantis se tordaient dans les souffrances de la faim sur le sable brûlant. Le 22, le 23 et le 24 mars, on attendit à Hassi-el-Hadjadj, espérant encore quelque secours qui n'arrivait pas. Ce temps passé, les hommes les moins affaiblis secouèrent leur torpeur et décidèrent qu'on essayerait de gagner Hassi-el-Meseggueni. Seize hommes, dont Pobéguin, quittèrent Hassi-el-Hadjadj, le 25, dans l'après-midi; les autres, au nombre de neuf, incapables de se remuer, restèrent auprès du puits. On devait leur envoyer des secours dès qu'on aurait atteint Hassi-el-Meseggueni.

La petite colonne s'avança péniblement de trois kilomètres vers le nord et campa; pendant la nuit, on entendit plusieurs coups de fusil du côté du puits.

Le lendemain, deux hommes se rendirent à Hassi-el-Hadjadj pour savoir ce qui s'était passé pendant la nuit; ils rapportèrent qu'un tirailleur avait tué deux de ses camarades à la suite d'une querelle, puis avait disparu; deux hommes étaient morts de faim.

Les quatre survivants avaient dépecé et mangé les cadavres de leurs compagnons d'infortune. En apprenant ces faits, quatre tirailleurs de la colonne se rendirent à Hassi-el-Hadjadj; l'un d'eux, Belkacem-ben-Zebla, en arrivant au puits, tua un de ceux qui y étaient encore, puis

il dépeça le cadavre, et tous en mangèrent la chair. Ils couchèrent au puits et rejoignirent Pobéguin le lendemain, rapportant une certaine quantité de chair humaine. Le maréchal des logis, qui depuis six jours n'avait mangé que des feuilles et des insectes, finit par faire comme ses hommes, et prit de cette horrible nourriture.

Après ce repas, comme l'on n'avait presque plus d'eau, six tirailleurs retournèrent à Hassi-el-Hadjadj, où étaient encore trois hommes, dont deux furent tués à l'instant même et dépecés. Les uns firent rôtir la chair de ces malheureux; les autres, terriblement affamés, firent un vrai repas de bêtes fauves; puis tous rejoignirent le campement.

Le 28 mars, on se mit en route dès le matin; à peu de distance on rencontra le tirailleur qui s'était enfui d'Hassi-el-Hadjadj après avoir tué deux de ses camarades. Cet homme était dans un état de maigreur épouvantable. Pobéguin donna l'ordre de le tuer.

Un tirailleur l'abattit d'un coup de fusil, puis tous dévorèrent ce cadavre, qui était presque un squelette.

Dans la journée, le camp fut assailli par un coup de vent terrible qui vint encore ajouter aux souffrances des pauvres restes de la mission.

Le soir, il n'y avait plus d'eau; cinq hommes retournèrent encore au puits en chercher. En arrivant, ils virent le dernier survivant de ceux qui, au nombre de neuf, n'avaient pu suivre la colonne le 26 mars. Craignant d'être tué, cet homme s'enfuit à la vue de ses camarades, qui s'installèrent autour du puits; pendant la nuit, un d'eux fut tué et mangé; cinq tirailleurs les rejoignirent au puits. Il ne restait donc plus que quatre hommes avec Pobéguin.

Le 29 mars, dans l'après-midi, ceux-ci, ne voyant revenir personne, se décidèrent à aller à Hassi-el-Hadjadj; Pobéguin était tellement faible, qu'il ne put les suivre. Ils rencontrèrent leurs camarades, qui venaient sept, car trois avaient été tués et mangés. Les survivants rapportaient de la chair humaine et une grande quantité d'argent qu'ils avaient trouvé autour du puits; tous s'arrêtèrent et campèrent à l'endroit où ils s'étaient rencontrés. Le lendemain, trois hommes allèrent au puits chercher de l'eau, puis on se mit en marche vers le nord. Deux tirailleurs partirent en avant pour retrouver Pobéguin; arrivés au point où ils l'avaient laissé la veille, ils ne virent que son burnous; le maréchal des logis s'était porté vers le puits, ainsi que l'indiquaient les traces laissées par lui.

Trois hommes, Belkacem-ben-Zebla, Mohammed-ben-Mohammed et El-Madani-ben-Mohamed suivirent ces traces en arrière; les autres campèrent en les attendant.

Le 31 mars, ceux-ci continuèrent leur marche en avant sans attendre le retour de leurs camarades. Ces derniers rejoignirent Pobéguin à Hassi-el-Hadjadj; le pauvre sous-officier était mourant et pouvait à peine parler. Belkacem, voyant Pobéguin dans ce triste état, proposa à Mohammed-ben-Mohammed de le tuer. Mohammed s'opposa très vivement aux mauvais desseins de Belkacem, qui lui tira un coup de revolver. Blessé et saisi de peur, Mohammed s'enfuit avec El-Madani, et Belkacem tua Pobéguin, couché sans mouvement sous un arbre; puis le misérable dépeça le cadavre du sous-officier. Les deux tirailleurs rejoignirent Belkacem, et tous trois repartirent vers le nord.

Ceux qui étaient en avant avaient marché une partie de l'après-midi. On campa toute la nuit, et le lendemain, 1er avril, les derniers survivants, au nombre de douze, se mirent en route dès le lever du soleil. Au bout de peu de temps, deux hommes tombèrent de fatigue; les dix autres continuèrent à marcher et s'arrêtèrent seulement à la tombée de la nuit. Ils n'étaient plus que neuf; mais, dans la nuit, un de ceux qui avaient disparu le matin rejoignit ses camarades. On enterra argent, armes, cartouches, de façon à faire une forte étape pendant la nuit pour gagner le plus vite possible Hassi-el-Meseggaem.

Le lendemain matin, ils rencontrèrent un troupeau gardé par un berger qui leur dit que les tentes de Radja, l'ancien guide de la mission, étaient à Hassi-el-Meseggaem. Cette nouvelle rendit un peu de force à ces hommes, qui n'avaient plus rien d'humain et ressemblaient à des cadavres. Arrivés au camp de Radja, ils furent reçus par Radja et sa femme, qui leur donnèrent tout ce dont ils avaient besoin.

Au bout de deux jours de repos, pendant lesquels les pauvres tirailleurs ne firent que manger et dormir, trois d'entre eux demandèrent à Radja de leur louer des chameaux pour aller chercher tous les bagages abandonnés à Hassi-el-Hadjadj et le long du chemin. Radja n'ayant pas d'animaux disponibles, en demanda aux campements voisins, qui étaient occupés par des Chaamba dissidents [1]. Ces derniers exigèrent deux cent cinquante francs pour louer leurs ani-

[1] On appelle ainsi en Algérie les membres des tribus algériennes qui se sont soustraits à l'autorité française.

maux pendant quelques jours[1]. Le marché fait, les hommes voulaient se mettre en route tout de suite. Radja se proposa de les guider, mais ils refusèrent son aide en assurant très vivement qu'ils connaissaient le chemin. Radja les accompagna, malgré leur désir bien net d'aller seuls à Hassi-el-Hadjadj.

Arrivé en ce point, la vue des débris humains qu'il rencontra épars çà et là lui fit comprendre les horribles scènes qui s'y étaient passées. Il vit alors pourquoi ces hommes voulaient se rendre seuls à Hassi-el-Hadjadj; ils espéraient que l'on ne saurait jamais ces tristes faits. Un tirailleur était encore vivant auprès du puits; cet homme, qui avait assisté à la triste fin de ses camarades, s'enfuit en voyant revenir leurs ennemis. Ceux-ci se mirent à sa poursuite et l'eussent certainement tué sans la présence de Radja, pour faire disparaître le seul témoin sur la discrétion duquel ils ne pouvaient compter. Radja s'opposa à ce crime, et le tirailleur put se mettre hors de portée après avoir reçu du guide quelques provisions pour vivre jusqu'au départ de ses ennemis; car, malgré la protection de Radja, il ne voulut pas quitter Hassi-el-Hadjadj avec eux.

Rentrés au campement, Radja et les trois tirailleurs trouvèrent une troupe de quatorze cavaliers du maghzen d'Ouargla, que le khalifa de l'agha, Mohammed-ben-Belkacem, avait envoyés au-devant des survivants de la mission dès l'arrivée dans cette oasis des quatre hommes partis de Sobba le 11 mars.

Ceux-ci, — par crainte des Touareg, — restèrent sans marcher toute la nuit du 11 et la journée du 12; la nuit venue, ils se mirent en marche et ne s'arrêtèrent qu'un instant, le 13. La petite provision d'eau qu'ils avaient prise à Sobba étant presque épuisée, ils marchèrent tout le jour et la nuit suivante. Le matin du 14, ils arrivèrent à Tilmas-el-Mra, où ils prirent quelque repos à côté du puits; n'ayant plus de vivres, ils mangèrent de l'herbe et les entrailles desséchées d'un chameau mort. Le même jour, ils arrivèrent le soir à Hassi-el-Hadjadj. Quelques heures de repos, et les quatre tirailleurs reprirent leur marche forcée, qu'ils continuèrent en se traînant péniblement toute la journée du 15. Mohammed-ben-Abd-el-Kader, qui fit preuve en cette circonstance d'une énergie physique et morale réellement inouïe, empêcha ses trois compagnons de s'arrêter, ce qui eût été la

[1] Un bon chameau vaut 200 francs.

mort pour tous, et le 16, au milieu du jour, ils atteignirent Hassi-el-Meseggnem. Ils avaient donc fourni en moins de cinq jours une marche de 245 kilomètres, et dans quelles conditions !

A Meseggnem, les quatre tirailleurs trouvèrent le campement de Radja, qui était alors en voyage à In-Salah. Sa femme et un de ses parents nommé Brahim gardaient sa tente et ses troupeaux. Il y avait aussi aux environs quelques tentes de Chaamba dissidents qui se montrèrent très mal disposés envers les courageux soldats, si bien qu'ils n'osèrent pas leur demander d'aller au secours de leurs camarades. Après deux jours de repos, Mohammed-ben-Abd-el-Kader recommanda à la femme de Radja de dire à ce dernier de se porter au secours de Pobéguin. Il loua ensuite quatre chameaux, et, sous la conduite de Brahim, partit avec ses compagnons pour Ouargla, où ils arrivèrent le 28 mars, à moitié morts de fatigue : dix-sept jours leur avaient suffi pour accomplir ce trajet, que la mission avait mis quarante-deux jours à faire.

A Ouargla, on ne connaissait pas encore l'horrible nouvelle; l'agha était absent. Son khalifa, Mohamed-ben-Belkacem, prit toutes les mesures pour secourir les restes de la mission. Il partit avec tout son maghzen après avoir donné l'ordre à tous les cavaliers à mehari de son commandement de le rejoindre à quelques jours de marche au sud. Très peu de ces derniers répondirent à cet appel, et Mohamed s'avança en petite troupe jusqu'à Hassi-Inifel; quatorze cavaliers furent envoyés en avant jusqu'à Hassi-el-Meseggnem, où ils trouvèrent les malheureux survivants, le 7 avril, après avoir parcouru, pour leur porter secours, la distance d'Ouargla à Hassi-el-Meseggnem (624 kilomètres) en sept jours.

La nouvelle de cette catastrophe eut, en France principalement, un retentissement immense et émut douloureusement notre pays. Notre fierté nationale en fut vivement froissée; on comprenait l'importance du coup porté à notre prestige, aux yeux des populations arabes, par suite de cet échec. De fait, l'insuccès de la mission Flatters contribua pour une part énorme à prolonger la résistance de certaines tribus insurgées du Sàh'ra algérien.

L'idée du transsàh'rien en fut également atteinte; l'enthousiasme public fut subitement calmé.

Aujourd'hui l'entreprise d'un chemin de fer à travers le désert semble abandonnée pour longtemps.

De toute la tâche assumée par le colonel Flatters, il ne reste plus qu'un vague espoir de vengeance et un monument élevé par la ville de Paris, en souvenir des explorateurs, au milieu d'une de ses promenades excentriques, le parc de Montsouris.

II. — Le Tibesti

De la Tripolitaine au Darfour et au Ouadaij, de larges vides existaient sur les cartes, il y a peu d'années encore. Ce côté du Sâh'ra semblait délaissé par les explorateurs, lorsqu'à la suite d'un séjour à Tripoli, où il se trouvait fixé par des raisons de santé, le docteur Nachtigal entreprit au Tibesti une exploration qui a comblé bien des lacunes de la géographie africaine.

Il continuait ainsi après Barth, après Gérard Rohlfs, ce rôle, que les Allemands semblent s'être donné, de pénétrer dans les régions inconnues du centre par les routes du nord-est du désert.

Quoi qu'il en soit, ses belles explorations dans le Soudan, que nous aurons un peu plus tard occasion de raconter, lui valurent, en 1876, la grande médaille d'or de la Société de géographie de Paris.

Sur le point de rentrer en Europe, il vit arriver à Tripoli les présents que le roi de Prusse envoyait au cheik Omar, sultan du Bornou, pour le remercier de l'assistance prêtée autrefois aux explorateurs allemands. Il eut l'idée de profiter de la circonstance pour pénétrer au cœur de la mystérieuse région dont il ne connaissait que le littoral nord. Il offrit de se charger de la mission, dont sa qualité de médecin, sa connaissance de l'arabe parlé et son habitude des mœurs mahométanes promettaient de lui faciliter l'accomplissement.

Parti de Tripoli, le 17 février 1869, avec huit chameaux, un vieux guide de Gatroun appelé Mohammed, lequel avait déjà suivi Barth et Rohlfs, et trois domestiques, l'Italien Giuseppe Valpreda et les Fezzanais Ali et Sa'ad, il arriva le 27 mars à Mourzouk, capitale du Fezzan. Là, obligé d'attendre la formation d'une caravane à desti-

nation du Bornou, il résolut d'utiliser ses loisirs en faisant une excursion au Tibesti, contrée rocheuse située au sud-est du Fezzan, et remarquable, disait-on, par ses hautes montagnes et ses merveilleuses sources chaudes[1].

Nul Européen n'avait encore pénétré dans ce pays, qui, pour les



Nachtigal.

Arabes eux-mêmes, était une sorte de terre inconnue, redoutée, où habitait la tribu perfide et rapace des Toubous Reschâdes.

Après avoir essayé en vain de le dissuader de cette excursion, on s'employa pour en rendre les risques moins graves et moins nombreux. Hadsch Dschaber, marabout de Gatroun, procura à l'obstiné voyageur l'escorte d'un noble Tibestien, appelé Kolokomi, qui se trou-

[1] *Tibesti* est le nom arabe du pays; les indigènes l'appellent *Tou*, mot qui signifie *rocher*.

vait précisément dans le pays et qui vint en personne signer par-devant les autorités fezzanaises un traité aux termes duquel il s'engageait, moyennant la somme de 405 francs (80 mahabouds), sans préjudice de cadeaux à faire aux principaux de ses compatriotes, à conduire l'étranger dans toutes les parties du Tibesti qu'il voudrait visiter et à le ramener sain et sauf au Fezzan. Ces garanties prises, — on en verra bientôt la valeur, — M. Nachtigal se mit en route. A Gatroun, le village de marabouts, il reçut des mains d'Hadsch Dschaber, le personnage influent susnommé, un nouveau guide et auxiliaire nommé Bou Zeïd, qui se montra encore plus exigeant sur le prix que ne l'avait fait le *maina* (noble) Kolokomi. Neuf jours après, le 19 juin, la caravane atteignait Kasrauwa. C'est de ce point que nous allons résumer, dans ses circonstances les plus dramatiques et les plus curieuses, la relation même de M. Nachtigal.

« A Tedscherri, la plus méridionale des bourgades du Fezzan, vint se joindre à nous un certain Birsa, neveu d'Arami, un noble toubou que je devais bientôt n'avoir que trop le loisir de connaître, et qui, disait-on, jouissait chez les siens d'une influence presque supérieure à celle du souverain lui-même ou *Dardaï*.

« La fontaine de Meschrou, que nous atteignîmes le surlendemain soir, est la seule station aquifère qui se trouve entre la frontière sud du Fezzan et les monts Tumno[1]. Le sol, à côté d'elle, était jonché d'ossements humains et de squelettes de chameaux. Je remarquai aussi, non sans frissonner, à demi enfouis dans l'arène, les cadavres momifiés de plusieurs enfants, auxquels adhéraient encore des lambeaux d'indienne bleue. C'étaient sans doute de petits nègres, épaves d'une caravane d'esclaves, qui avaient succombé là aux souffrances de leur longue odyssée dans le désert; car il est d'usage, quand ces négrillons sont hors d'état de continuer leur route, de les abandonner sur la place et de les y laisser agoniser misérablement sous les ardeurs torrides du soleil.

« Le lendemain, ainsi que nous l'avions fait la veille, nous profitâmes du clair de lune pour nous remettre en route avant le lever du soleil, de manière à éviter la chaleur du jour et l'espèce de bain de sable dans lequel on ne cessait de nager.

« Le 27, avant l'aurore, nous touchions aux premiers contreforts

[1] Ces monts, qui portent aussi le nom d'*El-Vâr* (la difficile), courent du sud-est au nord-ouest, du Tibesti au plateau de Tassili, près de Ghât.



Tripoli.

du relief tibestien; après un trajet de six heures au travers d'un chaos de cônes tronqués, de pyramides sans pointe et de sommités tabulaires, nous arrivions à la fontaine du massif, où les caravanes ont coutume de faire une halte prolongée. Les âpres parois de grès d'alentour portent toutes sortes de noms, d'inscriptions et d'emblèmes de tribus; dans les endroits sableux se trouve emmagasiné un amas de déjections de chameau, qui constituent l'unique combustible dont se servent pour cuire leur repas les voyageurs de passage en ce lieu.

« Entre le massif précédent et les premières vallées habitées du Tibesti, se trouvait, au dire de Kolokomi, un district rocheux, celui d'Afâfi, qui allait nous offrir abondance d'eau et fourrage excellent pour nos chameaux; c'était, paraît-il, un lieu de pacage où les gens du pays menaient leurs bêtes au vert. Seulement nulle voie frayée n'existait dans cette partie de la région, et la fontaine la plus proche ne devait se rencontrer qu'à deux jours de marche.

« Nous cheminions avec courage sur ce sol dénudé, où nul accident de terrain ne présente aucun point de repère, lorsque le soir du second jour, après avoir interrogé l'horizon, Kolokomi nous avertit de ne point gaspiller notre eau, attendu que nous avions encore à marcher. L'avertissement venait un peu tard : sur la foi de notre conducteur, pensant n'avoir que vingt-quatre heures à attendre, nous avions consommé plus de la moitié du contenu de nos six outres.

« Le lendemain, nouvelle étape de huit heures, et toujours aucun vestige de fontaine. La nuit était tombée, et Kolokomi ne parlait point de s'arrêter.

« L'inquiétude commençait à me prendre. Nous étions au cœur de l'été, dans une saison où, deux jours sans eau, c'était la mort à peu près certaine. Et l'évaporation diminuait à vue d'œil notre provision aux trois quarts épuisée! Une demi-outre d'eau, dix litres environ à se partager entre dix, c'était maintenant tout ce qui nous restait.

« De temps en temps, Kolokomi grimpait au haut d'un rocher; nous, sans mot dire, nous épiions avec anxiété les moindres mouvements de sa physionomie; mais chaque fois elle trahissait une incertitude qui prouvait que l'homme avait perdu son orientation, à supposer même qu'il l'eût jamais possédée.

« — *Mâ zâl!* — pas encore! — telle était sa réponse invariable autant que laconique.

« A la nuit, arrêt de quelques heures; mais, lorsqu'il fallut se re-

mettre en marche, un de nous refusa de partir; ce ne fut qu'à force de le secouer qu'on réussit à le faire s'ébranler.

« Au jour, rien ne faisant prévoir la fin de notre anxiété, il fut convenu d'abandonner provisoirement les bagages, et, montés chacun sur un chameau, de courir avec toute la célérité possible à la rencontre du puits problématique.

« Giuseppe, avant le départ, avait procédé à la distribution de l'eau qui restait. Chacun eut pour sa part de six à huit onces du précieux liquide. Ce fut Kolokomi qui but le dernier. Il rabattit sur son menton le voile qui lui enveloppait le nez et la bouche, et, après s'être rincé la muqueuse, il recracha d'un jet la gorgée par les interstices de ses dents, comme si c'eût été tout simplement un peu de jus de ce tabac verdâtre que chiquent éternellement les Toubous; après quoi il me tendit le verre avec le reste de son contenu, en me disant qu'il n'avait pas encore soif, mais qu'il comprenait parfaitement que, pour nous autres *gens de l'eau,* ce petit commencement de privation pouvait être dur. C'était une allusion dédaigneuse aux contrées insulaires où, selon la croyance arabe, les européens mènent une vie à moitié amphibie.

« Grâce à la supériorité de marche de leurs chameaux, nous eûmes bientôt perdu de vue Kolokomi et Bou-Zeïd. Nous cherchions encore à les apercevoir quand s'ouvrit subitement à nos regards un large lit fluvial dont l'aspect nous rendit le courage. C'était au point initial de cette dépression que devait se trouver la fontaine tant souhaitée. Des traces de chameaux, d'ânes, d'antilopes, d'autruches, sur le sable fin de la vallée, semblaient indiquer la proximité de l'eau.

« Ramassant toutes nos forces et aiguillonnant nos montures, nous nous mîmes à suivre les sinuosités du torrent à sec. Mais le soleil s'était élevé au-dessus de l'horizon; grâce aux effets de réverbération entre le sable luisant et les blocs de roche sombres, nous nageâmes bientôt dans une mer de feu. Notre reprise d'élan n'y put tenir. Une soif effroyable s'empara de nous; nos muqueuses achevèrent de se dessécher; nous sentions autour de nos tempes un cercle de fer qui allait se resserrant de plus en plus.

« Pas un souffle rafraîchissant dans ce val étroitement encaissé. Pour surcroît, nos chameaux, malgré diverses tentatives de notre part pour les en empêcher, s'étaient élancés vers quelques acacias et s'obstinaient à s'étaler sous leur maigre ombrage.

« Mais, vers le milieu de la matinée, ayant donné une troisième fois dans le branchage épineux d'un de ces arbres, le mien s'y étendit avec un si ferme propos d'entêtement, que toute protestation devenait inutile. N'en pouvant plus moi-même, je ne laissai pas que de ressentir un secret contentement de cette résolution, et, oubliant la fâcheuse perspective dont j'étais menacé, je ne songeai qu'à jouir des douceurs de l'instant présent.

« Les chameaux de mes compagnons, au fur et à mesure qu'ils me rejoignirent, ne manquèrent pas de suivre l'exemple de leur chef de file et de s'étaler avec leur fardeau humain, de sorte que toute la caravane se trouva bientôt couchée côte à côte et bien décidée à se reposer jusqu'au soir, quitte à user ensuite de ses dernières forces pour atteindre la fontaine en question, à moins que, dans l'intervalle, Kolokomi et Bou-Zeïd n'eussent pris soin de nous envoyer de l'eau.

« C'était à cette dernière éventualité que je me raccrochais de tout mon cœur. J'essayai de faire partager le même espoir à toutes les personnes présentes; mais ce genre de réconfort échoua auprès d'Ali et de Sa'ad.

« Le premier ne tarda pas à tomber dans une sorte de prostration inquiétante; l'autre, les traits tout décomposés, ne parlait plus que de sa mort prochaine. Mohammed s'efforçait de convertir ses compagnons à son calme fataliste. Quant à Giuseppe, après avoir ruminé en silence, il se leva brusquement, mit son revolver à la ceinture, et me déclara d'une voix rauque qu'il n'entendait pas se laisser *crever* sans remuer bras ni jambes, qu'il allait suivre le lit du torrent jusqu'à ce qu'il eût trouvé de l'eau, ou que sinon il réglerait son compte d'un coup de revolver à Kolokomi, l'auteur de notre désastre à tous. Mohammed et moi nous eûmes beau dire, il partit pour en faire à sa tête.

« Cependant l'après-midi vint, puis le soir, et toujours rien. A force de retourner mes tristes pensées, j'étais tombé dans un état de rêvasserie où le passé et le présent confondaient si bien leurs images, que j'en arrivai à ne plus savoir si j'étais chez moi ou au Sâh'ra.

Bientôt je finis par m'abîmer dans une sorte d'hébétement dont je n'aurais pu dire si c'était un demi sommeil ou ce commencement d'inconscience qui précède la mort. Combien de temps dura cet état, je l'ignore. Toujours est-il que soudain il me sembla qu'un énorme bouc fondait sur notre acacia: oui, j'aurais juré en avoir vu les cornes

et la barbe... La vérité est que c'était un homme, un de ceux que nous attendions avec impatience, car le bouc se changea en un chameau sur le dos duquel il y avait deux outres d'eau que Birsa nous apportait.

« Dans l'état de faiblesse et d'énervement où nous nous trouvions, cette vue nous arracha des pleurs d'attendrissement. En un clin d'œil Ali fut ranimé, Sa'ad eut remis à une heure plus opportune les oraisons qu'il marmottait depuis le matin, et moi, j'eus repris pied dans le présent. Seul Mohammed, dont rien ne pouvait troubler l'équilibre moral, s'abstint de toute démonstration de joie inconvenante : il se contenta de tirer de notre sac une douzaine de biscuits qu'il trempa dans l'eau, en faisant observer que, lorsqu'on a eu longtemps soif, il est bon de prendre quelque chose de solide avant de boire.

« Avec quelles délices nous absorbâmes le précieux breuvage! En toute autre circonstance, plus d'un de nous eût rechigné, tant c'était une eau dégoûtante et remplie de corpuscules étrangers; mais pour l'heure elle nous sembla être un divin nectar. Lorsqu'il n'y eut plus une goutte d'eau dans les outres, le sommeil descendit sur nous, et je dormis si profondément que je fus longtemps, à mon réveil, sans retrouver le joint des événements.

« Kolokomi et Bou-Zeïd ne tardèrent pas à reparaître à leur tour avec une nouvelle provision d'eau pour nous et les bêtes. On envoya ensuite une escouade chercher les bagages; puis Ali et Sa'ad, avec trois des chameaux, prirent les devants dans la direction de la fontaine, où nous arrivâmes le lendemain; elle était à l'extrémité de la vallée, à la sortie même des monts Afâfi.

« La région d'alentour était d'une sauvagerie effroyable. Ce n'était qu'un entassement de blocs sombres, une solitude glabre et nue, sans un bruissement d'arbre, sans un murmure d'onde, sans une voix d'oiseau. D'une roche que j'escaladai, je vis ce hérissement désordonné de récifs se prolonger au sud-est; à l'ouest le relief rocheux se perdait bientôt dans une vaste plaine.

« Deux jours plus tard, quand nous eûmes quitté le val appelé Lolemno pour entrer dans le district de la Merouja, les intumescences locales, les *émis*[1], prirent un aspect de plus en plus curieux : ce

[1] *Émi* est, au Tibesti, le nom générique de ces sortes de montagnes; leurs lits fluviaux s'appellent des *enneris*.

n'étaient de tous côtés que coupoles, dômes, églises byzantines, amphithéâtres antiques, mosquées, vieux castels, où se mêlaient des constructions modernes de tous les styles. Ici on croyait voir surgir du sol comme un immense dos de chameau; là les roches figuraient un hibou gigantesque; ailleurs, sur une colonne isolée, apparaissait une tête humaine. C'était surtout à la lumière fantastique du soir que ces caprices d'architecture titanique éveillaient les idées les plus singulières et enfantaient les plus incroyables visions.

« Le 10 enfin, après avoir couru encore une fois le risque de mourir de soif et esquivé une embuscade des Toubous d'Abo, nous entrâmes dans la vallée de Tào, une des principales du Tibesti, et le siège de beaucoup de nobles familles du pays. A peine avions-nous franchi l'*enneri* Dommàdo que nous vîmes venir à nous un Toubou, lequel se trouva être un cousin de Bou-Zeïd. C'était un certain Galma, connu de Mohammed. Cet homme, apprenant mon dessein, s'offrit aussitôt à me servir de guide dans le Tibesti. Sur les instances de Bou-Zeïd, j'acceptai la proposition, bien que ce nouveau protecteur fût loin de m'agréer, tant sa physionomie avait une expression repoussante.

« Il avait avec lui une tante, du nom de Kintàfo, personne de quelque cinquante années, à l'air intelligent, mais qui, à part ses formes bien proportionnées et la finesse merveilleuse de ses extrémités, n'avait absolument rien de son sexe. Non contente de faire des enjambées comme un homme, elle chiquait avec une virtuosité toute masculine, lançant le jet de salive verdâtre avec un entrain et une sûreté qui eussent fait honneur à un vieux loup de mer.

« Cette Kintàfo, une autre femme, Galma et quelques esclaves, étaient pour le moment les seuls habitants de Tào.

« La dépopulation momentanée de la capitale du Tibesti tenait aux difficultés d'alimentation que le pays présente en cette saison. Quand, en été et en automne, après la chute des pluies annuelles, les herbes fourragères poussent et que les arbres renouvellent leur parure de feuilles, chamelles et chèvres trouvent abondamment de quoi remplir leurs mamelles; tant que dure cette sécrétion, le lait constitue une des bases d'alimentation des Toubous Reschâdes. A la même époque mûrissent les graines d'une herbe noueuse (*Panicum turgidum*) dont on tire, en la manipulant, une sorte de

farine. Mais, lorsque chamelles et chèvres ne fournissent plus de lait et qu'on a consommé les graines en question, alors commence une longue période de dénuement, pendant laquelle le fruit de l'*hyphène* devient l'unique ressource de l'habitant.

« C'était justement dans cet état de disette que le pays se trouvait lorsque j'y arrivai.

« Des vallées tibestiennes, le Bardaï, situé au nord-est de la grande chaîne, est l'unique *enneri* où l'on se livre en grand à l'élève des dattiers et à la culture jardinière; c'est également le seul où il y ait des centres de population réguliers dont les habitants ne désertent jamais leurs foyers. Aussi, au temps de la disette, y émigre-t-on en masse de tout l'ouest du pays. Quoique nous ne fussions pas encore dans la saison où les dattes sont mûres à point pour être cueillies, ce mouvement de *transhumance* était déjà commencé. Le Dardaï lui-même et les principaux nobles du Zouâr devaient bientôt transférer au Bardaï leurs quartiers d'automne.

« En conséquence, après une tentative infructueuse pour visiter la vallée du Zouâr, je résolus de suivre mon intention d'aller au Bardaï.

« Avant de nous mettre en route, il avait été décidé que, dans le but de sonder les dispositions des Toubous, Bou-Zeïd nous précéderait avec des lettres de recommandation et des présents. Le Bardaï étant à trois bonnes journées de marche de Tâo, notre émissaire ne devait être de retour qu'au bout d'une semaine, ce qui était juste le laps de temps pour lequel il nous restait de quoi manger.

« Cette attente fut pour moi pleine d'ennuis, assiégé que j'étais à mon campement par une foule de pillards et de parasites que le bruit de ma venue avaient attirés des enneris voisins.

« Le 25 toutefois parut un personnage d'autre sorte, à savoir ce fameux Arami, l'oncle de Birsa, et le maina le plus influent de la contrée. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à l'air intelligent et un peu plus poli de manières que ses collègues du Tibesti que j'avais eu déjà occasion de connaître.

« La semaine s'écoula, mais sans nouvelles de Bou-Zeïd. Sans la vieille Kintâfo, qui consentit à nous fournir quelques vivres, je ne sais ce que nous serions devenus. Le douzième jour seulement, nous reçûmes du marabout une lettre qui nous rendit fort perplexes : les gens du Bardaï, en apprenant que je voulais visiter leur vallée,

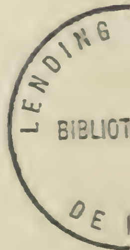
s'étaient insurgés, et le chef de tribu Tafertemi, après une longue discussion avec les habitants, avait déclaré que, puisqu'ils refusaient de recevoir l'étranger qui lui était adressé, il irait lui-même le chercher au delà des montagnes.

« Tout cela me paraissait louche. Voyant mon embarras, Arami me proposa de m'emmener au val Gabôn, où il avait, disait-il, ses troupeaux avec quelques provisions; de là, ajoutait-il, il me remettrait, muni des choses nécessaires, sur le chemin de Mourzouk. Mais la vieille Kintâfo me dissuada vivement de suivre le maina. « Ne va pas avec lui, me dit-elle. Qui sait jusqu'où il t'entraînera, et ce que, finalement, il adviendra de toi? Crois-m'en, Toubou moi-même, je connais à fond mes compatriotes. »

« La vérité était qu'Arami aurait bien voulu m'isoler afin de me pressurer à sa guise. Il dévoila même tout de suite sa rapacité en me réclamant comme premier acompte un tapis de Tripoli et une magnifique couverture de Tunis, ajoutant que, bon gré mal gré, je n'obtiendrais sa protection qu'à ce prix.

« Cependant Tafertemi ne venait pas. A sa place arriva Gordoï, qui nous dit que la fermentation causée par l'annonce de ma visite avait fini par se calmer, et qu'après avoir pris connaissance à tête reposée de mes lettres de recommandation, les gens de là-bas avaient déclaré que, pour faire plaisir à leur vieux Dardaï (celui-ci avait quatre-vingt-dix ans), ils ne s'opposeraient plus à ma venue.

« Que fit là-dessus le seigneur Arami? Craignant sans doute que je ne lui échappasse, il changea subitement ses batteries, et m'assura que, si vraiment je tenais à me rendre au Bardaï, l'unique chance que j'avais d'y arriver sans danger, c'était de me mettre sous sa sauvegarde. Il insista si bien, qu'après mûre réflexion, n'apercevant point d'autre issue devant moi, j'acceptai. Arami était, après tout, l'unique maina dont le crédit était bien établi pour moi; je me raccrochai instinctivement à lui. Mes chameaux n'étaient pas en état d'escalader le Tarso, je les confiai derechef, avec les bagages les moins indispensables, à la garde de la vieille Kintâfo; puis, ayant loué une autre monture, je me mis en route le 5 août.



« La caravane comprenait, outre moi et mes gens, le maina Arami avec un de ses serviteurs ou clients, Kolokomi et son frère aîné, Gordoï, Birsa, un domestique de Bou-Zeïd, et le messager venu du Bardaï.

« Vers le soir, nous aperçûmes à l'est les vives arêtes de l'*émi* Bomo, puis la masse indistincte de l'*émi* Tousidde, la reine des montagnes tibestiennes.

« Le lendemain, nous franchîmes divers enneris appartenant encore au système hydrographique du Tâo pour arriver au bord d'un cratère gigantesque (le Trou au Natron) qui se trouve au pied du Tousidde. Cette dépression, en forme d'entonnoir, nécessite bien trois ou quatre heures pour en faire le tour et mesure plus de cinquante mètres de profondeur. Le spectacle était grandiose au delà de mon attente. Je m'assis sur le bord de cet abîme aux parois à pic et me plongeai dans une sorte de rêverie étonnée, jusqu'à ce que mes pieds endoloris m'eussent rappelé au pénible sentiment de la réalité. J'avais marché ce jour-là pendant neuf heures, et je n'étais pas au bout de mes peines. Je rejoignis donc mes compagnons de route, bien faits, hélas! pour me gâter la magnificence du paysage, et, côtoyant avec eux la marge du cratère où serpentaient d'étroits filets de cristallisation blanche qui lui ont valu son nom de « Trou au Natron », j'atteignis enfin le point culminant du col, à deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer, altitude qui ne laissa pas que de se traduire la nuit par un abaissement de température auquel nous n'étions pas habitués, et dont nous souffrîmes réellement.

« Au matin, nous débouchâmes sur l'enneri Oudêno, autrement dit la rivière des Gazelles, dont le lit, encaissé entre des berges de trente à cinquante mètres de haut, était obstrué d'énormes éboulis de grès.

« Nous passâmes la nuit du 7 au 8 août au bord de ce torrent, en un endroit que hantent, paraît-il, de méchants esprits (*Môschi*); comme ces esprits n'aiment pas l'odeur de la poudre, mes compagnons ne manquèrent pas de tirer force coups de fusil, jusqu'à ce qu'ils jugeassent l'air purifié à point. Cette débauche de mousqueterie dura même si longtemps, que, par suite de mon état d'inquiétude, je finis par y voir un signal au moyen duquel ces traîtres Toubous appelaient leurs complices.

« Nous devions atteindre le Bardaï le lendemain. Il n'était que temps. Dès les hauteurs du Tarso nous avions achevé de manger nos dattes.

« Traversant la rivière des Gazelles, puis une suite de mamelons pierreux, nous fîmes halte dans une vallée vassale de l'enneri Bardaï.

celle du Gonoa, pour y attendre des nouvelles de Tafertemi et de Bou-Zeïd.

« Là, parmi des blocs de rochers gigantesques, jaillissait une source vive qui semblait une station fréquentée, car à chaque instant des femmes et des enfants toubous s'y arrêtaient avec leurs ânes pour se désaltérer au passage.

« Dans l'après-midi parut un jeune garçon qui se fit connaître pour le fils d'Akremi Temidomi, un maina, oncle de Bou-Zeïd; il menait un âne chargé de dattes. Le gars nous dit que le Dardaï et son cousin ne pouvaient venir au-devant de nous, malgré leur promesse, attendu qu'ils étaient en course dans un village des environs. Bien que cette information fût de nature à éveiller nos soupçons, nous n'en continuâmes pas moins notre route, de manière toutefois à n'arriver que de nuit au chef-lieu du val Bardaï.

« Nous avions commencé à nous faufiler entre les bouquets de dattiers et d'hyphènes sous l'ombrage desquels se cachaient çà et là des habitations, quand soudain éclatèrent à nos oreilles des clameurs suspectes semblant provenir de voix humaines irritées et grondantes. Nous nous arrêtâmes, tout haletants, pour écouter.

« J'hésitais d'abord à croire que ce murmure sourd fût une menace pour nous; mais mon doute ne dura pas longtemps. Le vacarme allait toujours se rapprochant. Bientôt on put distinguer les voix et entendre les cris d'exécration contre les « chrétiens ». Bouï Mohammed me traduisait avec une sorte d'ironie résignée le sens peu rassurant de ces vociférations.

« Une indécision visible s'était emparée des Toubous de mon escorte. Ils s'étaient écartés de nous, et formaient, accroupis à quelque distance, un groupe en train de délibérer. Tout dépendait de l'attitude d'Arami, dont l'esprit était en proie à mille sentiments contraires.

« L'orgueil de se voir tenu en échec par une foule de basse condition prit le dessus. Comment! c'étaient de misérables hommes de la glèbe qui prétendaient en ce moment massacrer un étranger que lui, Arami, le premier des nobles, issu du sang royal des Tomàgheras, supérieur en richesses et en influence personnelle au Dardaï, son cousin, il avait daigné prendre sous sa protection! Il y avait là pour lui une belle occasion d'expérimenter son pouvoir sur les siens et de me montrer, à moi, de montrer du même coup au Fezzan et au monde chrétien, la puissance dont il disposait.

« Après un moment d'hésitation qui me parut bien long, et pendant lequel nous avions fait nos préparatifs de combat, Arami se leva : son parti était pris, et du même coup celui de ses compagnons. « S'il plaît à Dieu, me dit-il, il ne t'arrivera rien de fâcheux, puisque je t'ai promis ma protection. » Et fièrement il s'avança au-devant de la foule menaçante.

« Il n'était que temps. Déjà les plus furieux et les plus avinés lançaient leurs javelots. Arami fit tomber les armes de la main de plusieurs des assaillants. Kolokomi, Gordoï et Birsa imitèrent sa conduite résolue. A ce moment parurent des amis du maina, tous habitants des vallées de l'ouest, à qui le bruit de notre arrivée n'était parvenu qu'un peu plus tard. Ils étaient presque tous dans un état d'ébriété avancée; ce fut pour nous un renfort venant bien à propos.

« Tandis que le plus grand nombre d'entre eux se postaient aux côtés d'Arami, enchantés de cette occasion de se chamailler, les autres profitèrent du tohu-bohu pour nous emmener, nous et nos chameaux, sans que la foule s'en aperçût, et nous conduire, avec forces démonstrations alcooliques, vers le logis d'Arami.

« Arami ne tarda pas à nous rejoindre et nous installa devant la porte de son habitation, tandis que sa sœur Fatima, qui tenait son ménage dans le Bardaï, en l'absence de sa femme, restée au Gabon, s'occupait de nous préparer à manger.

« Nous avions échappé au péril le plus immédiat, mais nous n'étions pas sans appréhension pour le lendemain. Au matin parurent les amis d'Arami et ces mêmes Toubous qui, la veille, avaient pris ma défense. Comme ils étaient dégrisés, ils mettaient beaucoup plus de mesure dans leurs protestations de dévouement ; néanmoins ils se montraient toujours chauds. C'est qu'ils ne savaient pas encore jusqu'à quel point on avait fait le vide dans mes deux énormes caisses dont l'aspect les alléchait tant.

« Tous avaient le visage enfoui dans l'inévitable litham. Lances et javelots appuyés verticalement à terre, ils étaient accroupis devant ma tente, causant avec volubilité, non sans intermèdes de jets de salive au jus de tabac vert dont on entendait le sifflement strident.

« Pas un des Bardaïens ne se montra, mais je suis sûr qu'ils étaient opposés à l'autorisation que Tafertemi voulait me donner de pénétrer chez eux. Complètement à la merci des gens du Bardaï par suite de sa pauvreté, froissé de l'espèce de confiscation opérée par Arami sur

ma personne, ce chef prétendait cependant tirer de moi le plus large profit possible. Voulant ménager tout le monde, il entendait bien me faire acheter sa protection, tout en suscitant le désaccord parmi les mainas.

« Mais quand on eut reconnu que Kolokomi n'avait amené qu'un misérable incapable de satisfaire à la cupidité de tous, la déception se traduisit pour moi en une recrudescence de haine pour le « chien de chrétien » qui avait osé souiller la terre du Bardaï. Quant à Kolokomi, il dut quitter le pays.

« Je perdis ainsi mon guide indispensable, et avec lui une excellente chamelle, à moi appartenant, qu'il m'emmenait.

« En butte à l'animadversion publique, j'étais obligé de rester prisonnier sous ma tente, où je mourais d'ennui, de chaleur et de faim. Impossible d'en sortir pour respirer un peu de l'air vivifiant de la vallée qui s'étendait sous mes regards : dès que je mettais le pied dehors, tous les enfants du village, garçons et filles, postés à l'affût, m'accablaient d'injures, de projectiles et de coups.

« Le Dardaï continuait à ne point me donner signe de vie; je voyais aussi qu'Arami lui-même se lassait peu à peu de son rôle.

« Un jour enfin, — deux semaines déjà s'étaient écoulées, — le maina m'annonça que les choses semblaient sur le point de s'arranger. Tafertemi lui avait promis de venir me voir le matin suivant. L'assemblée des Toubous Reschâdes et des Bardaïens, membres du conseil, était plus nombreuse que d'ordinaire. En effet, le chef de l'État, accompagné de son interprète, parut de bonne heure. Sa personne n'avait rien de royal : c'était un petit vieillard décrépit, aux mouvements saccadés, le visage pincé, la peau ridée, et regardant à droite et à gauche d'un air effaré. Il portait un vêtement bleu du Bornou presque hors de service, un turban crasseux, qui jadis avait dû être blanc, et des sandales. A la main il avait un gros bâton, plus haut que lui de moitié, dont il se faisait un appui en le tenant par le milieu.

« Je m'avançai pour saluer ce simulacre de sultan et lui fis mon compliment, auquel j'ajoutai, en manière de péroraison, que l'hospitalité reçue sur son territoire laissait si fort à désirer, que j'avais eu à souffrir de vexations de toute sorte et même de la faim, mais que je comptais sur son pouvoir pour être mis en mesure de regagner sain et sauf le Fezzan.

« Mon allocution, fort soignée cependant, ne fit aucune impression

sur l'âme endurcie du Dardaï. A chacune de mes réponses, le vieux coquin en revenait toujours à son unique préoccupation : comment pouvais-je me prétendre si peu riche, puisque j'étais arrivé avec plusieurs chameaux chargés de choses précieuses.

« J'avais beau protester et dire que les « droits de transit » ayant dépassé mes prévisions, je me trouvais absolument démuni, toujours Tafertemi me prétendait plus riche que je ne l'étais réellement. Obligé, par politique, de ménager encore les odieux brigands qui m'avaient dépouillé, je ne voulais point les accuser.

« Impatienté à la fin de tant d'insistance cupide, je lui répondis : « Puisque tu ne me crois pas, voici ma tente; tout ce que je possède s'y trouve, va en vérifier toi-même le contenu. »

« Ces dernières paroles furent, de mon discours, les seules qui lui agréèrent. Cet homme pratique se leva sans mot dire, et, suivi de son interprète, il se rendit à ma tente, puis se mit à y inspecter toutes choses. Mes deux insidieuses caisses étaient là, bâillant presque à vide. Il n'y avait dedans que quelques livres et des instruments de météorologie, objets peu faits pour réveiller en ma faveur la bonne volonté de Tafertemi.

« Tous les regards étaient fixés avec impatience sur l'ouverture de la tente. Bientôt le vieillard en sortit tout désenchanté, puis, sans faire la moindre attention à moi, il traversa silencieusement l'assemblée et se mit en devoir de s'éloigner.

« Mais Arami, qui ne voulait rien perdre du rôle important adopté par lui en ces circonstances, lui barra la route et lui adressa, dans le style emphatique si en faveur dans l'Orient, une harangue par laquelle, tout en dégageant sa responsabilité personnelle, il faisait comprendre au Dardaï qu'il devait assurer mon départ.

« Le fourbe, n'ayant plus rien à espérer de moi, ne voulait point me garder plus longtemps à sa charge, et manœuvrait pour conserver aux yeux des mainas tout le prestige de la réussite.

« Je m'attendais à ce que le discours d'Arami produisît une forte impression sur Tafertemi; malheureusement le bonhomme avait l'âme verrouillée. Il se contenta de se retourner, en disant avec une ingénuité qui coupait court à tout : « Le bois est vide, je m'en vais! » Le bois! c'était par ce terme de mépris, où éclatait toute l'amertume de sa déception, qu'il désignait mes deux pauvres caisses.

« Le dénouement étrange de cette entrevue me laissa en proie au

découragement. L'hostilité croissait chaque jour autour de moi; de tous les points du pays les curieux affluaient pour me contempler, moi, « l'homme blanc », l'intrus « chrétien », avec une horreur mêlée de mépris.

« Il parut même un jour un Borkouan, qui après nous avoir examinés, moi et mon domestique piémontais, entreprit de traiter de notre achat avec Arami : il voulait bien, disait-il, nous acquérir à titre de rareté; seulement, vu notre peu de valeur comme esclaves de travail, il ne pouvait offrir de nos personnes qu'un chameau de bonne qualité.

« Tout le temps que dura mon séjour forcé au Bardaï, il n'y eut qu'un seul individu qui me témoignât de la sympathie, sans aucune arrière-pensée d'intérêt. C'était un habitant de la vallée même. Un jour il m'apporta des pastèques en me disant avec une simplicité touchante qu'il avait entendu parler du chrétien qui, après s'être laissé extorquer tout ce qu'il possédait, en était réduit à souffrir de la faim, et qui, retenu en captivité, s'employait nonobstant à guérir les maux de ses ennemis. J'essayais, en effet, de m'acquérir quelques amis en usant de mon stock de médicaments en faveur de ceux de mes visiteurs qui, d'aventure, se trouvaient malades. Le même homme revint encore me voir, et jamais, en échange de son menu service, il ne me demanda la plus petite chose. Aussi cette douce apparition est-elle restée, solitaire et pure, dans mon souvenir reconnaissant, sans que rien l'en ait pu effacer.

« Ma position n'était plus tenable. Les misères et les vexations de toute sorte continuèrent de plus belle. J'avais beau solliciter Arami de me procurer les moyens de quitter le pays, il trouvait toujours des raisons pour ne pas s'exécuter et se faire fort d'amener le Dardaï à composition. Je vis bien qu'il entrait dans les calculs de son orgueil de me procurer une sortie publique et non clandestine.

« J'étais menacé de demeurer encore longtemps le jouet des intrigues de tous les personnages de la contrée quand on apprit qu'à la suite d'actes de brigandage contre les Toubous installés à Mourzouck, ceux-ci avaient usé de représailles et que, pour éviter les conséquences de cette vengeance, ils avaient quitté le Fezzan et rentraient dans leurs tribus.

« C'était une circonstance peu faite pour m'aider dans mes projets, mais elle mettait à néant ceux d'Arami.

« Dès ce moment, renonçant à l'espoir de me voir opérer pacifiquement une retraite ouverte, mon hôte me promit de s'employer à mon évasion nocturne. Gordoï et Birsa furent mis du complot; le frère de Kolokomi, qui connaissait l'endroit où ce dernier s'était réfugié dans le val Ifôtoui, se rendit auprès de lui pour qu'il se tînt sur un point désigné de la route. Puis, sous prétexte de soigner les chameaux d'Arami et de Gordoï, on les retira dans la maison du premier, afin que les voisins ne fussent pas surpris en les entendant beugler nuitamment, quand on les chargerait. Bou-Zeïd acheta en outre des céréales, des dattes, un âne; de mon côté, je déterrai les quelques thalers que j'avais enfouis sous le sol de ma tente.

« C'était dans la nuit du 2 au 3 septembre que devait sonner l'heure de ma délivrance. J'étais dans un état d'émotion difficile à dépeindre. Après minuit, Gordoï, Birsa et Bou-Zeïd arrivèrent, et l'on commença de charger les bêtes. Chacun de leurs beuglements m'allait jusqu'aux moelles. Malheureusement aussi, comme toujours au début d'un long voyage, l'arrimage des paquets était une affaire qui demandait beaucoup de temps, de sorte qu'il était près de deux heures du matin quand nous fûmes en état de nous mettre en marche. Mais alors Arami déclara tout à coup qu'il était trop tard et qu'il fallait attendre jusqu'à la nuit suivante. Qu'on juge de ma consternation! Soupçonnant tout de suite quelque trahison, j'éclatai en invectives courroucées dont j'eus franchement honte, après réflexion.

« Le lendemain, à minuit, mes compagnons revinrent, et une heure après nous nous ébranlions.

« Mon avoir avait si bien fondu, qu'à part le dressoir de ma tente, les nattes et autres choses du même genre, nous fûmes à même de tout emporter.

« Nous contournâmes le village, comme nous avions fait la nuit néfaste de notre arrivée, et au bout de quelques heures nous atteignîmes l'enneri Oroa.

Nous fîmes halte, attendant le jour pour traverser ce difficile passage; nous pûmes encore arriver de bonne heure dans l'après-midi au bord de la rivière des Gazelles (val Oudêno).

« Toujours soigneux de son intérêt, Arami n'avait pas manqué, chemin faisant, d'alléger peu à peu les chameaux de divers objets qu'il jugeait pour moi superflus : c'est ainsi qu'il avait déposé dans un creux de rocher, afin de le reprendre en repassant, l'excellent mate-



Mourzouck, capitale du Fezzan.

las dont j'étais nanti, et qu'à l'entrée de l'enneri Gonoa, quand son neveu Birsa nous eut quittés pour s'en retourner au Bardaï, il lui remit, pour les transporter chez lui, non seulement ma fine aiguière de laiton, mais encore une marmite de fer qu'il croyait sans doute être en cuivre. Le fils de Temidomi, qui nous avait accompagnés, lui aussi, n'eut pas de repos, de son côté, qu'il ne se fût assuré la possession des belles bouffettes, tout en soie, de mon tarbousch.

« Je n'étais encore qu'à moitié rassuré, quoiqu'il ne fût guère probable qu'on entreprît de nous poursuivre quand on saurait qu'Arami en personne nous escortait avec ses parents.

« La seconde journée de marche, qui nous conduisit presque jusqu'au point culminant du col, acheva d'épuiser mes forces, minées par une diète et une immobilité de plus d'un mois. Nous passâmes la nuit non loin de l'endroit où nous avions campé en venant, et, plus encore que la première fois, ayant à peine de quoi me couvrir, je souffris en ce lieu élevé de l'abaissement de la température, laquelle, à l'aurore, n'était que de six degrés centigrades.

« Vers midi, le lendemain, nous atteignîmes le cratère dont j'ai déjà parlé; là déboucha soudain, de derrière un rocher, mon ancienne connaissance Kolokomi, qui nous attendait à cette place avec son frère et la chamelle.

« Les deux jours que nous prit le passage du Tarso furent des plus pénibles pour nous et pour les bêtes. Le 8 enfin nous fîmes halte au pied du versant ouest, à l'endroit où Arami et Gordoï devaient se séparer de nous et nous laisser continuer seuls notre aventureux voyage vers Mourzouck.

« J'envoyai alors Bou-Zeïd et le frère aîné de Kolokomi au val Arabou pour redemander à la vieille Kintâfo les chameaux et les paquets que je lui avais confiés.

« C'étaient deux jours d'attente, pendant lesquels mes rapaces Toubous me rendirent la vie dure. On eût dit qu'ils avaient juré d'étouffer en moi le sentiment de reconnaissance que, malgré leur avidité, je conservais pour eux. Arami prétendait que tout, absolument tout ce que j'avais, lui revenait de droit; l'unique chose que, selon lui, je pouvais décemment réclamer, c'était de m'en aller les membres intacts. Gordoï n'était pas moins exigeant. Bref, leur conduite avec moi, au dernier moment, fut tellement odieuse, que je fus tenté plusieurs fois de répondre à leurs exactions par la force et de me soulager d'un

seul coup du fiel que j'avais eu tout le temps d'amasser. Guiseppe inclinait délibérément à ce parti, et il me proposa de retenir captifs, jusqu'à notre départ, ces libérateurs importuns, et de les laisser derrière nous pieds et poings liés. Armés comme nous l'étions, c'était assurément chose facile; mais ceux-ci, après tout, ne nous en avaient pas moins sauvé la vie; notre intérêt d'ailleurs, aussi bien que celui des explorateurs futurs, militait contre cette solution violente.

« Le 11 septembre, au matin, Bou-Zeïd et le frère de Kolokomi revinrent, ramenant cinq chameaux dont l'aspect me fit d'abord grand plaisir; mais j'appris bientôt qu'un seul d'entre eux était mien; de mes autres bêtes deux, me disait-on, étaient mortes, et la troisième avait été volée avec le bagage. Discuter ces allégations était chose parfaitement oiseuse. Kintâfo était hors de notre portée; l'essentiel pour nous était de regagner au plus vite le Fezzan, vu le peu de vivres dont nous disposions.

« J'abandonnai à Arami, vu son état de faiblesse, le chameau qui me restait; puis je traitai, aux conditions les plus exorbitantes, de la location des autres bêtes.

« Une dernière discussion eut lieu, avant le départ, pour le règlement de mes comptes avec les Toubous. Arami daigna enfin se contenter de son lot; son neveu Gordoï et le frère de Kolokomi, outre un supplément de menus cadeaux, reçurent un engagement écrit pour les sommes à toucher par eux après mon arrivée à Mourzouck; puis chacun d'eux fouilla une dernière fois dans mes caisses afin d'en retirer d'autres objets à son gré; enfin l'on se sépara. Ce fut un grand soulagement pour moi.

« Nous nous apprêtions à nous remettre en route, quand Kolokomi, à son tour, me gratifia d'une scène de son cru. Comme on s'occupait d'arrimer la charge, mon gaillard, enfourchant son chameau, détala en toute hâte sans même dire adieu! J'eus beau le rappeler, rien ne fit. Je priai alors mon vieux Mohammed de courir après lui; mais le bonhomme, au lieu de m'écouter, laissa éclater brusquement la mauvaise humeur qu'il amassait, lui aussi, depuis longtemps.

« — Ah! ah! s'écria-t-il, tu vois comment le dernier de ces traîtres nous fausse compagnie! Va-t'en maintenant, sans guide, retrouver ton chemin! T'ai-je assez prévenu de ce qui arriverait? Oh! ces chrétiens! Des entêtés, des savants, mais pas l'ombre de cervelle! Tu n'as plus qu'à choisir à présent de quelle manière il te plaît de mourir,

comme cela (il fit le geste de s'étrangler), ou d'inanition... Nous autres hommes à la peau noire, nous en serons quittes tout au plus pour l'esclavage; mais, pour toi, je ne vois point de salut! »

« Sans m'attarder au discours de mon Gatrounois, je me lançai aux trousses de Kolokomi, car sans lui il nous était à peu près impossible de nous orienter, Bouï Mohammed ne connaissant que le chemin par Abo, trop périlleux et dépourvu d'eau. Le Toubou, que j'avais rejoint, me répondit en termes brefs, sans cesser de pousser fiévreusement sa monture, qu'il ne voyait pas pourquoi il resterait avec moi, puisque j'avais tout distribué aux autres, en le laissant, lui, aller les mains vides. La belle affaire pour lui de continuer à m'accompagner, maintenant que je n'avais plus rien!

« Vainement je lui rappelai le contrat existant entre nous : mon observation resta sans effet. Un peu plus efficace fut le miroitement d'un présent nouveau à mon arrivée et tout à fait décisive ma menace finale d'employer la force, s'il m'y contraignait. Peut-être, au fond, l'homme ne visait-il qu'à me rançonner.

« Tout ce que je pus cependant gagner sur lui, ce fut, moyennant la promesse écrite « d'un habillement neuf », de nous escorter jusqu'en vue du Tumno, point à partir duquel nous étions sûrs de notre chemin.

« Nous pûmes enfin partir, et, quelques jours après, nous apercevions les monts d'Afâfi. Le 16 au soir, nous nous arrêtâmes non loin de l'endroit où nous avions failli périr de soif en venant.

« Ce fut là que Kolokomi nous quitta, avec l'intention d'émigrer pour quelque temps à Kavâr, vu les mauvaises dispositions dont ses compatriotes étaient animés envers lui.

« Les monts Tumno cependant étaient encore loin, et j'étais tellement harassé qu'il y eut un moment, le lendemain, où je me crus sur le point de rendre l'âme. Les chameaux, eux aussi, étant, comme on dit, devenus *battâl,* à savoir incapables de fonctionner, force nous fut de les débarrasser des caisses qu'ils portaient pour les cacher au creux des rochers, et même de prendre sur nos épaules la provision restante du liquide. Enfin nous atteignîmes la chaîne de montagnes après laquelle nous soupirions tant; là nous nous octroyâmes, près de la fontaine, la douceur de deux jours de *farniente.*

« Marchant ensuite exclusivement de nuit, nous gagnâmes, le 25 sep-

tembre, le haut plateau d'Alaôta Kiou, puis, le surlendemain, la fontaine de Meschrou.

« A ce moment, notre caravane offrait un aspect réellement grotesque. Ali et Sa'ad, dans le simple costume d'Adam avant la pomme, avaient sur le dos les outres de salut ; le grave Mohammed, vêtu d'une longue chemise où les lacunes ne manquaient pas, s'avançait portant mon bagage sur la nuque ; Guiseppe, les plantes ensanglantées et pouvant à peine se traîner, avait essayé de suppléer à l'insuffisance notoire de ses pièces d'habillement en opérant une jonction décente entre le haut de ses bottes et sa courte camisole de flanelle. Moi-même, les pieds absolument nus, les jambes enveloppées de loques de coton qu'avec la plus grande audace d'euphémisme on ne pouvait plus qualifier de pantalon, le torse inclus dans un pardessus d'été parisien réduit à l'état le plus piteux, je haletais sous le faix de deux fusils. Quant à Bou-Zeïd, il pliait sous son propre bien, dont pour rien au monde il n'avait voulu se séparer : tous d'ailleurs avaient la bouche et le nez soigneusement voilés, pour diminuer la sensation de la soif.

« Sans plus insister sur les incidents de la dernière étape, je dirai que notre arrivée à Tedscherri, puis à Gatroun, mit en émoi la population. Tous ceux des habitants qui savaient à quoi s'en tenir sur le compte des Toubous Reschâdes avaient depuis longtemps perdu l'espérance de nous revoir. Aussi nous accueillit-on avec une surprise joyeuse mêlée d'une sincère stupéfaction à la vue de notre équipement.

« Le 5 octobre, au matin, nous quittions la ville des Marabouts, et le 8, sans autre aventure, nous étions à Mourzouk.

« Là, avant de pouvoir vaquer aux soins de ma santé, il me fallut essuyer d'abord les visites de félicitation des notables, qui étaient d'autant plus émerveillés de mon expédition au Tibesti qu'ils ne péchaient pas eux-mêmes par excès de résolution. Tous, à qui mieux mieux, attribuaient mon salut à une grâce spéciale du Très-Haut et voulaient y voir un présage certain de la réussite de mes plans de voyage futurs.

« — *Omrek tawil!* tu es assuré de longs jours ! me disaient-ils, puisque Dieu t'a fait échapper sain et sauf à de tels périls ; quand on s'est tiré des mains des Toubous Reschâdes, on peut s'aventurer partout sans rien craindre. »

L'itinéraire suivi par le docteur Nachtigal marque la route la plus orientale suivie jusqu'à ce jour par un européen à travers le Sah'ra.

Entre le Tibesti et l'Égypte existe le désert de Lydie, qui demeure toujours une vaste zone absolument inconnue, impénétrable aux blancs et défendue contre leurs entreprises par le fanatisme le plus farouche et par l'immensité des sables.

II

LE SOUDAN

§ I. — Le Baguirmi

Henri Barth, Overweg, Vogel, de Beurmann et Gerhard Rohlfs ont appris successivement à l'Europe ce que sont les pays situés au delà du Sâh'ra dans la région du lac Tschad. L'Ouadaï, le Bodelé, le Kanem, le Bornou, l'Haoussa, ont été successivement conquis à la science géographique et payés souvent du sang de généreux explorateurs.

Nachtigal, leur émule et leur digne continuateur, a pu, grâce à la protection du sultan Omar, qui régnait sur le Bornou, explorer à son tour le Baguirmi, royaume qui s'étend au sud du lac Tschad, sur les rives du Chari, ce fleuve au cours encore mystérieux, dont on place les sources au voisinage des grands affluents ouest du Nil.

Kouka, la capitale du Bornou, était devenu pour lui un centre d'opérations qui durèrent cinq années entières, pendant lesquelles il put approfondir et compléter les découvertes de ses prédécesseurs.

Son désir ardent était de visiter l'Ouadaï, pays de sinistre mémoire, où Vogel fut impitoyablement massacré par les ordres du sultan Ali, furieux de voir un infidèle souiller de sa présence le sol musulman. Mais l'état de ce pays, en guerre avec le Baguirmi, le fit renoncer à ce projet. Son protecteur, le cheik Omar, s'y opposait formellement, la tentative offrant trop de périls. Mais une excursion au Baguirmi, où

régnait le sultan Mohammedou, ne présentant pas de difficultés insurmontables, il s'aventura dans ce pays nouveau pour les Européens.

Le Baguirmi est l'État musulman autonome qui s'avance le plus au sud. Fondé à une date relativement récente, il est enclavé au midi dans les territoires de tribus païennes; au nord-est il est borné par l'Ouadaï, au nord-ouest par le Bornou.

Si l'État devint prospère, il ne le dut ni à son commerce, ni à son agriculture, ni à son industrie, mais uniquement à l'humeur batailleuse de ses rois, pillards émérites, dont l'unique occupation fut de se procurer des esclaves au détriment de leurs voisins et de s'enrichir par la traite.

Mais au commencement du siècle actuel le sultan de l'Ouadaï, zélé mahométan, indigné de tant d'exactions, résolut de venger le Coran méconnu. Il attaqua et défit les Baguirmiens, puis leur imposa un tribut trisannuel de cent esclaves ordinaires, de trente femmes, de cent chevaux et de mille vêtements soudaniens. Les vaincus s'exécutèrent pendant un certain temps; gouvernés ensuite par des princes hautains et violents, ils se montraient, depuis plusieurs années, assez négligents dans le payement de leur tribut.

C'était pour faire rentrer dans l'ordre son vassal Mohammedou que le sultan Ali, souverain de l'Ouadaï, avait de nouveau envahi le Baguirmi, où la guerre civile s'était également déclarée.

Mohammedou ayant pu s'enfuir de sa capitale Massegua, se trouvait à Bousso, la localité la plus méridionale du Baguirmi proprement dit, au moment où le docteur Nachtigal résolut de se lancer vers l'inconnu.

Grâce à la générosité du cheik Omar, il put régler toutes les affaires s'opposant à son départ; puis, muni de guides sûrs, de serviteurs et d'un équipage convenable, il se dirigea vers le Logon, dont le roi, tributaire du cheik Omar, reçut l'ordre de protéger le voyageur et de pourvoir à ses besoins.

Tant qu'il fut sur le territoire du Bornou, il n'eut qu'à se louer de l'accueil qui lui fut fait. Dès qu'il eut abordé le sol du Logon, les habitants, peu hospitaliers et méfiants, lui fermèrent les portes de leurs villages. Plus d'une fois, malgré les ordres du cheik Omar, il ne put être reçu par les autorités locales et dut camper en dehors des cités. Toutefois il put constater dans ces contrées, où la popula-

tion se compose de races mélangées, un bon accueil dans les villages Kanouris, au lieu que les gens de race Choa ou Makari se montraient égoïstes et peu hospitaliers.

Les bourgades des Choas se reconnaissent surtout à leurs énormes huttes de chaume ou de roseaux. A l'intérieur de ces cases, assez vastes pour y loger tous les gens et tous les animaux de la famille, on voit, outre quelques bancs de terre appuyés aux parois, un haut échafaudage établi sur des perches, hermétiquement fermé par des nattes, qui est la retraite de la famille. De plus, à l'extérieur se dresse un échafaudage semblable, encore plus élevé, afin de se garantir contre les essaims de mouches qui, dans ce pays humide et marécageux, se tiennent à fleur de terre. La défense contre l'insupportable insecte est complétée par des feux de bois fumeux qui mettent en déroute les innombrables escadrons de l'ennemi.

Chez les Kanouris et les Makaris, le perchoir où s'entasse pêle-mêle toute la famille est encore plus strictement clos. Pour l'étranger, le supplice de l'air vicié qu'on y respire est aggravé par le soin avec lequel cette sorte de boîte est enfumée et calfeutrée chaque soir, avant le sommeil des habitants. Il faut de toute nécessité choisir entre l'asphyxie et les morsures affolantes des bestioles ailées.

Peu avant d'arriver à Logon, le voyageur était à Vouli, attendant un messager porteur de lettres adressées en sa faveur par le cheik Omar, lorsqu'il reçut du roi du Logon avis de ne point avancer davantage, jusqu'à ce qu'il l'envoyât querir officiellement. L'importance de son escorte, grossie par la renommée, les projets qu'on lui prêtait d'aller au secours du *mbang* fugitif Mohammedou, l'ennemi du roi du Logon, sa triple qualité d'étranger, de chrétien, d'européen, tout cela avait jeté la plus vive émotion parmi la cour logonienne.

Les envoyés étaient deux cavaliers armés en guerre, c'est-à-dire revêtus, ainsi que leurs chevaux, de cottes ouatées et capitonnées. Sous le prétexte spécieux que les apprêts nécessaires à sa réception n'étaient pas achevés, ils invitèrent le voyageur à retarder jusqu'au lendemain son entrée dans la capitale. Le lendemain ils reparurent, réclamant un nouveau délai; mais l'après-midi s'écoulant sans nouvelles d'Omar, Nachtigal résolut de faire son entrée le soir même.

Après avoir donné à toute sa troupe un aspect convenable et un ordre imposant, il s'avança vers la ville, suivi de curieux qui

ajoutaient encore de l'importance à sa caravane. La porte était fermée, mais elle s'ouvrit à sa demande, et la troupe pénétra dans la place homme par homme, car les portes des bourgades makaries sont si étroites, qu'un cavalier a grand'peine à y passer. Vingt ans auparavant, Barth y avait été reçu par le père de Marouf, mais avec plus de générosité, car notre voyageur put à peine se caser dans la demeure qui lui fut assignée.

Cependant, la terreur qu'il inspirait au timide Marouf retardant sa réception officielle, il voulut hâter l'entrevue. Il parvint, non sans peine, à obtenir l'audience désirée et à y paraître sans être assujetti aux prescriptions compliquées en usage à la cour du Logon.

Le palais était comme Barth l'avait décrit. D'un petit vestibule d'entrée l'on pénètre dans une cour oblongue, de là dans un corridor plus spacieux que le vestibule, puis dans la cour principale, ensuite dans une troisième cour, enfin, par une petite porte, dans un dernier enclos tout étroit, au fond duquel était dressé, sur de hautes perches, un grand divan recouvert de nattes ouvragées et auquel on accédait par une échelle.

De cet endroit, le roi, caché aux regards des gens, avait vue sur la cour à travers un store fait de minces roseaux légèrement espacés. Sur le devant de la plate-forme portant le divan royal, le truchement du prince se tenait de façon à pouvoir entendre les paroles du maître sans que sa voix vînt jusqu'aux visiteurs.

Après les salamalecs usités dans toutes les contrées musulmanes et l'offre des cadeaux obligés, Marouf essaya de convaincre le voyageur des inconvénients résultant pour lui de continuer son voyage. Nachtigal eut beau réfuter chacun de ses arguments et mettre en avant les ordres du cheik Omar, l'entêté Marouf, persuadé que l'explorateur conduisait des renforts à son ennemi Mohammedou, fit mine de ne point comprendre les raisons qu'on lui exposait et de croire plus avantageux un séjour prolongé à Logon.

L'audience terminée sans résultat définitif, Nachtigal s'aperçut que Marouf avait donné l'ordre de retirer toutes les embarcations du Chari. Ne pouvant franchir la rivière, le voyageur se voyait forcé de demeurer lorsqu'il eut la bonne fortune, assez facile d'ailleurs, de gagner à sa cause un officier du palais qui, le lendemain, remit les choses en état et lui facilita le passage de la rivière.

En vain le roi Marouf essaya-t-il encore de retenir le voyageur.

celui-ci était décidé à poursuivre sa route. Toutefois il put remarquer à quelque distance de son campement, après avoir traversé le Chari, un groupe de cavaliers qui passa silencieusement et disparut rapidement dans la direction qu'il devait suivre. C'était, à n'en pas douter, un avis que Marouf envoyait à son allié, Abd-er-Rahman, pour lui signaler l'approche du voyageur et l'empêcher d'arriver jusqu'auprès de Mohammedou.

Cette circonstance était d'autant mieux faite pour le préoccuper, que les mystérieux cavaliers s'offrirent encore à sa vue le lendemain. Cette fois, ils lui barraient le chemin et semblaient revenir d'un voyage en Baguirmi. Ces hommes, fort heureusement, n'avaient pas reçu la mision de prévenir Abd-er-Rhaman. Leur feinte consistait uniquement à essayer d'arrêter Nachtigal par la peinture effrayante qu'ils devaient lui faire de l'état du Baguirmi.

Ils ne manquèrent pas à leur rôle, mais leurs récits alarmants ne firent que confirmer le voyageur dans sa résolution d'aller en avant.

Cependant, à mesure qu'il marchait, il constatait des traces encore récentes des rencontres entre les diverses factions qui parcouraient le pays : les ruines se multipliaient, les villages fumaient encore des derniers incendies.

A Bougoman et à Miskin, où son arrivée était annoncée, il reçut le meilleur accueil, grâce aux renforts qu'il amenait à Mohammedou, à qui ces deux localités étaient restées fidèles. On le prenait d'ailleurs pour un envoyé du grand seigneur de Stamboul, chargé de rétablir sur son trône le *mbang* fugitif.

Le départ de Miskin ne se fit pas sans difficulté, grâce à l'importance de sa caravane et à la résistance de ses bêtes de somme. Aussi l'opération dut-elle être payée en raison de la peine et du temps qu'elle nécessita. Il en coûta, dit plaisamment le voyageur, trois bandes de coton valant soixante centimes, vingt perles fausses et douze aiguilles à repriser !

A Mandjafa, où il arriva peu après, la famine régnant, la population avait fui cette ville dépourvue. Par contre, les termites s'étaient installés à la place des habitants et rendaient le séjour intolérable à ceux qui y étaient restés.

Fourmis et termites sont le cauchemar du voyageur dans cette partie du continent. L'imprudent qui n'entoure point son campement d'un cercle protecteur d'*ochar* ou de *réten*, deux espèces de bois dont le

parfum est fatal à ces insectes, est exposé à voir ses caisses et ses provisions perforées en une seule nuit par les redoutables termites. Souvent même il faut abandonner la place et fuir devant d'impitoyables fourmis dont la morsure est horriblement douloureuse.

Nachtigal dut bientôt quitter cette ville de faméliques pour remonter le cours du Chari pendant plusieurs jours.

La disette régnait dans cette contrée d'aspect fertile. La guerre avait empêché les travaux de la terre; tous les gens, constamment sur le qui-vive, ne pensaient qu'à se défendre; ils voyaient partout des envahisseurs, et son arrivée causa de rudes alertes dans plus d'une bourgade.

Il touchait déjà aux villages de païens et devait, de son côté, se tenir sur ses gardes, tant ces malheureux étaient devenus soupçonneux et même agressifs à force d'avoir été en butte aux brigandages des Baguirmiens.

Ces païens, ainsi qu'on les nomme au Baguirmi, sont des êtres de race noire, d'une civilisation aussi primitive que possible, porteurs de costumes plus que rudimentaires, et qui mettent toute leur coquetterie dans leur coiffure. A l'encontre de ce qui existe généralement, les femmes portent la chevelure extrêmement courte; elles ont même la tête rasée, tandis que les hommes disposent leurs cheveux avec élégance et se composent des coiffures souvent très compliquées. Le seul luxe des femmes consiste dans les colliers de verroteries qu'elles portent au cou, et dans les petits cylindres de verre ou de bois qui transpercent leur lèvre supérieure.

Ils reconnaissent l'autorité du roi de Somraï, mais ils ont dans chaque village un chef de leur choix.

En s'avançant vers Goubougou, résidence de Guédik, roi de Somraï, on traversait un pays paraissant tout couvert de petites oasis. Chacun des bouquets de verdure émaillant ces grandes plaines nues était un même centre d'habitation autour duquel on remarquait quelques sillons garnis de sorgho ou de pois. Les huttes, parfois exhaussées sur un soubassement de terre, étaient de solides et avenantes constructions de chaume; à toutes attenait un fenil fait de terre, où la récolte s'engrange par le haut à l'aide d'une ouverture qu'on peut clore.

L'auxiliaire indispensable de ces petites fermes est une sorte de poney pie, blanc ou roux, qui pâture constamment, retenu par une longe

démesurément longue. Son dos porte toujours une blessure maintenue à vif à l'endroit de la selle, afin d'épargner à son maître le temps et les frais d'un harnachement, tout en contribuant à la solidité du cavalier.

Le gros bétail est inconnu, les moutons semblent peu prospères; mais les chèvres, d'une race petite et replète, s'y rencontrent en grand nombre. Quelques poules de grosse espèce et des chiens dont la chair est très prisée complètent les espèces domestiques.

Grâce à la rapidité de leurs petits chevaux, qui ne connaissent d'autre allure que le galop ou le pas, grâce aussi à l'usage général d'une corne retentissante que chacun porte suspendue à son cou, les nouvelles se transmettent très rapidement. Quelques modulations sur un mode convenu suffisent pour aviser tout un canton de l'arrivée d'un étranger ou de la nécessité de se réunir pour la défense commune.

C'est ainsi que la présence de Nachtigal avait été signalée longtemps à l'avance quand il toucha Goubougou, résidence de Guédik.

Selon l'usage établi en cette contrée, il dut attendre sous un figuier sauvage, affecté à cette destination, que le roi fût disposé à le recevoir. Il est vrai que ce logement primitif était assez vaste pour abriter les soixante hommes, les trente chevaux et le bagage qui composaient sa caravane, car le tronc mesurait dix mètres de pourtour.

Le Somraï, sur lequel régnait Guédik, occupe un rang supérieur parmi les États païens situés au sud du Baguirmi. Quoique peu étendu, le pays est riche; son gouvernement est le pouvoir absolu dans sa plus large acception. Le souverain dispose du pays et des habitants à un degré inconnu n'importe où. Sous le moindre prétexte, il peut dépouiller un de ses sujets de tout ce qu'il possède, réduire sa femme et ses enfants en esclavage, lui ôter la vie à lui-même. Vassal du Baguirmi et obligé, en cas d'expédition guerrière, à livrer cent esclaves, il choisit pour cela un village dont il est mécontent. Le pays est régi si despotiquement, que le vol y est à peu près inconnu, car chaque délit entraîne la confiscation ou la peine capitale. Le genre de mort consiste à être littéralement haché au moyen d'un javelot-épieu.

Le sentiment religieux de ces peuples se traduit par des hommages rendus au tonnerre. Polygames, ils achètent, pour quelques chevaux ou une demi-douzaine de chiens comestibles, autant de femmes que leur fortune ou leur goût le leur permet. Mais ils ignorent le divorce.

Après avoir été accueilli par le roi Guédik, Nachtigal reçut de lui, après mainte tentative pour le retenir, un guide chargé de le conduire jusqu'auprès de Mohammedou.

La dernière partie de la route se déroulait à travers des champs ininterrompus de sorgho, où essaimaient villages et hameaux d'un aspect des plus riants.

De chacune des habitations, le voyageur était salué par les jappements d'un petit chien ventru, à poil ras, aux oreilles et au museau effilés. Au dehors paissait à la longe le coursier du maître de la maison; à l'intérieur, les femmes et les jeunes filles faisaient sécher des graines au soleil. Les hommes étaient, pour la plupart, couchés oisivement à l'ombre, portant sur l'épaule gauche l'inévitable javelot-épieu.

S'attendant à voir venir au-devant de lui quelque envoyé du *mbang*, auquel il avait fait annoncer son arrivée, Nachtigal s'était mis en tenue d'apparat.

Cette tenue, à laquelle il avait dû jusque-là d'en imposer aux roitelets précédents, vaut une courte description. Son vêtement était recouvert d'un burnous dont les beaux jours étaient passés depuis longtemps; sur sa tête un tarboush, enfoncé jusqu'au milieu du front, cachait le haut du visage; un litham, qu'il montait jusqu'aux yeux, le rendait presque invisible; enfin de grandes lunettes bleues, qu'il chaussait dans les circonstances solennelles, achevaient de lui donner aux yeux de ces peuplades sauvages un prestige des plus précieux. « Les lunettes à elles seules, dit le voyageur, m'assuraient le don de vénération. »

Il se croyait déjà négligé ou même sur le point d'être mal accueilli, quand quelques cavaliers païens, montés à cru sur leurs petits chevaux, apparurent et l'invitèrent à se hâter s'il voulait arriver avant la nuit dans la forêt où le souverain fugitif campait avec son armée.

Peu d'instants après, il voyait se déployer dans leur accoutrement disparate et baroque les quelques escadrons formant l'armée du *mbang*. Chaque guerrier était équipé en guerre, autant qu'il en avait les moyens : l'un, affublé de la houppelande ouatée, portait le bonnet rouge où son chef disparaissait en entier; l'autre n'avait sauvé dans sa fuite que la housse piquée de son cheval ou n'avait pour tout costume que son bonnet ouaté. Celui-ci ne possédait sur la peau qu'un burnous de drap; celui-là était réduit à s'habiller avec

un châle de femme. Ils étaient en tout une cinquantaine de cavaliers baguirmiens, montés sur leurs grands chevaux bornouans.

A travers cette escouade voltigeaient les cavaliers païens sur leurs agiles poneys. De ceux-là, certains avaient pour tout atour un simple tarbousch, d'autres une sombre *tobe,* mais, la trouvant gênante pour leurs évolutions, elle était retroussée et sanglée à la poitrine, laissant à nu le reste du corps. Quelques-uns étaient habillés avec une peau d'hyène... sur la tête.

Tout cet ensemble composait un tableau d'un effet indicible et réellement stupéfiant.

Ce fut au milieu de cette étrange cavalerie, qui évoluait sur les flancs de sa troupe en se livrant à des simulacres de combat, que Nachtigal arriva enfin près du *mbang.*

La ville, toute provisoire, formée par les demeures des fidèles de Mohammedou, était plus importante que ne s'y attendait le voyageur. Les huit cents habitations qui la composaient étaient groupées dans l'ordre des cités baguirmiennes autour de la résidence royale, en ménageant devant elle un grand espace vide, sorte de place du Palais. Une vaste porte, grande ouverte, donnait accès dans la cour, où l'on apercevait, assise sur un banc, une forme soigneusement emmitouflée près de laquelle se tenaient debout des porteurs d'étendards en plumes d'autruche, l'emblème royal par excellence. A côté, pour rafraîchir l'air, des esclaves agitaient des queues de girafes. Cette forme était le fameux Mohammedou. Il avait son capuchon ramené jusqu'aux yeux; le bas du visage était si bien enveloppé du litham, qu'on ne pouvait distinguer ses traits. Il s'était ainsi posté dehors moins pour témoigner le cas qu'il faisait du visiteur et de sa caravane, que pour mieux examiner les chevaux qui lui étaient amenés.

Après les salutations et les exercices équestres obligés, le voyageur se retira en traversant la place obliquement et salua, en agitant son fusil, la masse informe qui représentait Sa Majesté baguirmienne.

Nachtigal se trouvait, par cela même, nanti du droit de cité. Puis, quand il eut procédé à son installation définitive, il se rendit à des audiences particulières au cours desquelles il offrit ses présents et fit connaître ses intentions. L'accueil fut des plus satisfaisants pour l'explorateur, qui produisit une si heureuse impression sur l'esprit du souverain, que celui-ci voulut lui donner le spectacle de toute son armée tant baguirmienne qu'auxiliaire. Mais, pour paraître à cette

cérémonie avec plus d'éclat, le monarque demanda à emprunter, pour s'en revêtir, certain burnous blanc qui avait eu le don de grandement hausser le voyageur dans l'estime de son hôte.

La revue eut lieu dans une magnifique plaine s'étendant le long de la forêt. Le coup d'œil était aussi varié et non moins intéressant que la veille.

D'un côté, le groupe royal au centre duquel se tenait Mohammedou, monté sur un splendide cheval magnifiquement caparaçonné. Il était couvert du fameux burnous blanc et ombragé de chaque côté par un parasol de soie rouge aux larges franges retombantes. Autour de lui, douze esclaves agitaient en cadence les étendards royaux ; une nombreuse suite de fonctionnaires de tout rang et d'esclaves achevait de donner à ce cortège un aspect imposant.

Les troupes se composaient de Somraïs et de Gabéris, équipés et armés de la même manière; des soldats amenés par le sultan du Ndam; d'un escadron de Bouas de Kordal, reconnaissables à leurs boucliers de peau de buffle poilue, à leurs vestes de même matière et aux énormes plaques d'ivoire passées en manière d'écu à leur avant-bras. On voyait encore diverses troupes saras, quelques Arabes, des Fellatas.

Après le défilé, le roi voulut renvoyer son burnous à Nachtigal; mais celui-ci refusa de le reprendre en donnant pour raison qu'il ne lui appartenait plus de le porter depuis qu'il avait eu l'honneur de toucher les épaules royales. Cette flatterie, toute dans le goût oriental, produisit un effet merveilleux sur l'amour-propre de Mohammedou, qui dès lors n'eut plus rien à refuser au voyageur.

Le séjour dans le campement royal se prolongeait au delà des prévisions de Nachtigal. Il en profita pour faire sur l'histoire, sur les productions et les mœurs des différentes peuplades de l'empire baguirmien de nombreuses et intéressantes études. Des excursions fréquentes dans les environs du camp le mettaient à même de saisir sur le vif des traits de mœurs et des faits qu'il notait sans cesse.

On commençait à le connaître, mais aussi à le redouter, tant l'étrangeté de ses allures, insolites pour ces pauvres gens, le faisaient passer à leurs yeux pour un être pourvu de nombreux sortilèges. Les bruits les plus étranges couraient sur son compte. On se racontait dans tous les villages que Mohammedou avait vu lui venir, comme auxiliaire, un être bizarre appartenant à une nation qui dispose d'armes

et de sortilèges irrésistibles, chez qui il n'y a point d'esclaves et dont le régal de prédilection est le rôti d'enfant.

Il va sans dire que les superstitions les plus ridicules font la base de la religion, de la justice et des cérémonies funèbres de toutes ces malheureuses peuplades.

Cependant le *mbang*, loin de poursuivre ses opérations guerrières, se préoccupait surtout de gagner à lui, par sa diplomatie, les villages dissidents ou de piller, lorsqu'ils ne pouvaient se défendre, ceux qui ne se rendaient pas aux moyens pacifiques. Somme toute, les résultats obtenus soit par ses diplomates, soit par ses guerriers, étaient des plus médiocres. Il s'en fatiguait et se montrait irrité surtout contre une bourgade nommée Kimré, dont les habitants, réfugiés dans une forêt de cotonniers, refusaient de prêter l'oreille aux belles paroles baguirmiennes.

On décida une expédition contre la peuplade rebelle, et, une heure après que la trompette officielle eut ordonné le rassemblement, la colonne expéditionnaire se mit en marche. Après quatre heures de trajet on atteignit la forêt; mais, longtemps avant d'y arriver, de hautes colonnes de fumée s'en élevaient, indiquant que la présence de l'ennemi avait été signalée.

Nachtigal, qui s'était joint aux troupes baguirmiennes, put constater que le pays était un des plus beaux qu'on pût voir. Les maisons, depuis longtemps abandonnées, étaient pour la plupart détruites. Leurs habitants vivaient dans la forêt, juchés sur de gigantesques cotonniers qui équivalaient à de vraies citadelles.

Les fugitifs avaient installé sur des branches maîtresses, suffisamment hautes, des plates-formes qui supportaient une cabane ou un petit enclos contenant leurs chèvres et leurs chiens. A l'étage au-dessus, une seconde plate-forme pouvait donner asile à plusieurs personnes. En bas, le matériel agricole; en haut, les armes et les guerriers.

Parfois le même arbre servait ainsi de refuge à plusieurs familles ayant avec elles leur menu bétail.

La nuit, quand ils pensaient n'avoir rien à craindre, ces gens descendaient à l'aide d'échelles de cordes pour s'approvisionner d'eau et de grains pris à la réserve cachée par eux, soit en terre, soit dans des fourrés impénétrables.

Ils se défendent en lançant du haut de leur forteresse aérienne des

flèches de roseau assez inoffensives. Elles sont aiguisées à un bout comme nos plumes à écrire et alourdies à l'autre extrémité par une petite masse d'argile. Quand l'ennemi les serre de plus près, ils se servent de leur longue lance, et enfin du javelot.

La colonne baguirmienne comptait bien deux mille combattants, qui se divisèrent par groupes d'une centaine d'hommes et entreprirent l'attaque des cotonniers. S'abritant avec tous les objets possibles, ils se ruaient par bandes hurlantes autour de chaque arbre ; mais aucun n'osait tenter l'escalade.

Les outils manquaient pour scier les troncs. En vain voulut-on incendier les nids des rebelles, ceux-ci parvinrent à rendre vaines toutes les tentatives. Alors, se servant des quelques fusils possédés par les gens du *mbang*, on essaya d'atteindre les assiégés sur leurs plates-formes. La maladresse des tireurs empêcha d'obtenir aucun résultat.

Au grand désespoir du voyageur, l'honneur de la journée revint à ses gens, qui, avec ses propres armes et ses munitions, abattaient les assiégés comme des moineaux. Nombre d'entre eux furent contraints de mettre pied à terre.

Alors commença une véritable chasse à l'homme. De combat, il n'y en eut point ; ce fut une hideuse curée. Dès qu'un homme, frappé d'une balle, tombait sur le sol, toute la meute fondait sur lui ; il était littéralement dépecé en l'espace d'un clin d'œil.

Un malheureux blessé se trouvait être le dernier adulte d'une de ces forteresses. Réfugié avec les siens à l'étage supérieur du cotonnier, il perdait des flots de sang. Aussi les assiégeants, pris d'un accès de bravoure, résolurent-ils de faire l'escalade. Un instant après, chiens, poules, chèvres, tout dégringolait, le blessé était jeté en bas, les femmes et les enfants se voyaient tirés violemment de leur refuge, garrottés et joints au troupeau humain destiné à l'esclavage.

Deux jeunes garçons, restés seuls sur leur arbre, se voyant sur le point d'être pris, se précipitèrent héroïquement dans le vide afin d'échapper à l'esclavage : une minute après, les pauvrets n'étaient plus que des masses informes, gisant la tête coupée et les entrailles arrachées du corps.

Enfin on découvrit l'arbre où s'était posté le chef du village. A un étage inférieur se trouvait le bétail avec un homme chargé de sa défense. A lui seul il tenait tous les assaillants en respect ; cependant un

coup de feu l'atteignit; les assaillants purent alors approcher du chef, qui, juché plus haut, à l'intersection de trois grosses branches, protégeait ses deux femmes et quatre tout petits enfants qui s'efforçaient de gagner la cime de l'arbre. De son poste, le chef décochait ses traits et parait les coups avec un sang-froid et une intrépidité incroyables. Heureusement pour lui que les munitions vinrent à manquer et que les pillards, satisfaits de leur butin, firent trêve à leur impitoyable chasse pour retourner à leur campement, accompagnés d'une cinquantaine de captifs.

On avait détruit les foyers des rebelles, mais on ne les avait pas soumis, car ils en furent quittes pour se replier sur un autre groupe de dissidents.

Cette expédition ne fut pas la seule dont Nachtigal devint le témoin obligé. Presque chaque jour amenait quelque razzia de village ou de caravane, afin de fournir des vivres à la colonne expéditionnaire. Mais la terreur que ces déprédations avait répandue dans la contrée ne permettait pas à l'explorateur de continuer sa route, et il devait demeurer, bien contre son gré, l'hôte de Mohammedou.

On sut enfin que la désertion s'était mise parmi les troupes d'Abd-er-Rhaman et que ce prince avait dû se reporter vers le nord, sur la limite de l'Ouadaï. La levée du camp fut ordonnée; elle eut lieu, non toutefois sans que les troupes fussent violemment harcelées par les païens altérés de vengeance, qui réussirent à incendier une partie du camp.

Pour s'en dédommager, le *mbang* résolut de soumettre un village de Gabéris qui se trouvait sur son passage. L'ennemi avait commencé par faire le vide devant les assaillants en brûlant toutes les huttes et les récoltes, puis il s'était réfugié dans son « village de guerre ».

A l'abri derrière un solide rempart de terre qui entourait complètement les habitations, il se considérait comme inexpugnable et attendait tranquillement l'attaque. Mohammedou, pour se donner une apparence de raison, peut-être pour s'éviter une entreprise dont l'issue pouvait être douteuse, offrit aux païens de se soumettre. Il ne reçut qu'un refus dédaigneux immédiatement suivi de premières hostilités. Poussé par la curiosité, le voyageur s'étant trop approché du lieu de l'action, faillit être blessé par l'une des innombrables flèches des assiégés; mais son cheval fut gravement atteint.

Ce fut une excitation pour les baguirmiens, qui, soutenus par leurs quelques tirailleurs, se ruèrent en nombre sur l'obstacle.

L'ennemi abandonna aussitôt sa première enceinte pour se réfugier dans un fourré central solidement fortifié au moyen de levées de terre et de fossés.

Durant huit heures, il se livra là un combat où les Gabéris soutinrent vaillamment le choc d'un ennemi bien des fois supérieur. La victoire aurait certainement échappé aux assaillants, sans les armes à feu dont les gens du voyageur firent, là encore, un bien malheureux usage.

Les baguirmiens ayant enfin réussi à forcer l'une des entrées fortifiées, l'ennemi se trouva refoulé tout à fait à l'intérieur, d'où il revenait vigoureusement à la charge, excité par les encouragements et les cris des femmes. Bientôt le feu se déclara dans le réduit des malheureux, dont la situation devint désespérée. Désireux encore une fois de jeter un coup d'œil sur ce lieu de refuge, Nachtigal descendit de cheval et s'avança par un étroit sentier jusqu'au cœur du fourré. A ce moment, un impétueux retour offensif des gens du village força les assiégeants à se replier en désordre. Entraîné dans la fuite générale, le docteur perdit l'unique paire de chaussures qui lui restait. Gêné dans ses mouvements par son ample vêtement bornouan, moins agile que ses compagnons, il fut bientôt distancé. Malgré ses efforts pour courir pieds nus sur le sol raboteux, il se voyait sur le point d'être atteint par une bande d'ennemis exaspérés, quand soudain il fit une terrible chute et alla rouler presque sous les pieds des chevaux de ses compagnons, qui revenaient à la charge. Il était sauvé, mais il se releva tout meurtri, une pointe de dard enfoncée dans la peau, la plante des pieds ensanglantée, ayant laissé sa coiffure aux buissons du bois et ayant perdu jusqu'aux fameuses lunettes auxquelles il devait tant de prestige.

Cette fois, la lutte était finie. Le village n'était plus qu'un brasier; il n'y restait plus rien. Ce qui n'avait pas été brûlé avait été tué ou détruit par les païens pour empêcher le vainqueur de profiter de sa victoire.

Quelques hommes seulement, refoulés au fond de leur dernière retraite, résistaient encore, essayant de protéger les femmes et les enfants groupés autour d'eux. En vain ils essayèrent de rompre la ligne des assaillants; chacune de leurs tentatives coûtait la vie à quelqu'un des leurs.

Alors eurent lieu, sous les yeux du voyageur, avant la réduction finale du village, les scènes les plus lamentables et les plus révoltantes. N'obéissant qu'à leurs instincts pillards, les seuls qui conduisent les soldats de ces contrées, les baguirmiens s'étaient attachés, dès le commencement de l'action, à faire le plus large butin possible. La résistance suprême les avait affolés à un degré extrême. On vit alors des hommes blessés, à demi morts, être tirés violemment du fourré et être écharpés par ces forcenés; des femmes, des jeunes filles étaient brutalement traînées hors des buissons où elles se cachaient, et le partage amenait entre les vainqueurs des luttes plus sanglantes encore qu'avec l'ennemi. De tout petits enfants, butin inutile, étaient arrachés des bras de leur mère et mutilés dans d'horribles tiraillements.

Les derniers survivants essayèrent en vain d'obtenir l'*aman;* le *mbang* lui-même dut reconnaître son impuissance à calmer la fureur de ses gens. Il n'y eut plus pour les infortunés d'autre alternative que l'esclavage ou la mort. Ils choisirent bravement la mort et se défendirent jusqu'au dernier. Las enfin de tuer et de brûler, les baguirmiens se relâchèrent un peu de leur attaque. A ce moment, une trentaine de Gabéris, le reste de la population de Kolik, purent venir faire leur soumission.

Le résultat de la journée fut quelques centaines d'esclaves de plus pour Sa Majesté baguirmienne et une bourgade prospère absolument détruite.

Nachtigal voulut traverser ces ruines fumantes toutes jonchées de cadavres et tenter d'arracher à la mort quelques blessés. Il y reconnut plusieurs des hommes de son escorte.

Il vit aussi là une preuve du barbare héroïsme des femmes de Kolik : vingt-sept enfants à la mamelle, dont les corps à demi calcinés se voyaient sur le sol, avaient été jetés dans un brasier par leurs mères pour leur épargner les horreurs du lent trépas qui leur était réservé dans le camp ennemi!

Le reste de la journée fut employé par lui à des opérations de chirurgie, à panser et à recoudre les plaies à l'aide de crins de cheval. Mais quantité de blessés avaient le ventre ou l'estomac si profondément perforé par les atroces épieux-javelots, qu'une grande partie expira dans la nuit.

Afin de tirer parti de sa victoire sur les Gabéris de Kolik, Moham-

medou vint s'installer dans la contrée de Toumnok, se rapprochant ainsi du pays des Saras, auxquels il voulait également demander le tribut qu'ils lui devaient comme suzerain. Il espérait que sa présence dans leur voisinage déciderait les chefs saras à venir lui rendre hommage. Mais ces vassaux n'entendaient pas aller au delà de leurs strictes obligations, et ils laissaient parfaitement leur souverain se morfondre. Celui-ci employait les loisirs de son campement à déployer une certaine diplomatie pour obtenir par adresse ce qu'il ne pouvait obtenir par force.

Obligé par les circonstances de ne point se séparer de Mohammedou, Nachtigal faisait néanmoins tous ses efforts pour obtenir de lui les moyens de poursuivre son exploration vers le sud. Mais son hôte ne se souciait ni de se priver de l'influence occulte attribuée au docteur, ni de l'aide si efficace de son escorte, et il opposait à ses désirs toutes sortes de raisons dilatoires. S'abritant surtout derrière la responsabilité prise à l'égard du cheik Omar, auquel il avait répondu de la personne et de la sécurité du voyageur, il lui dépeignait son entreprise sous les couleurs les plus sombres.

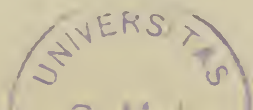
Ces délais perpétuels avaient pour effet de mettre à la plus rude épreuve et la patience et la bourse du voyageur, qui, malgré l'hospitalité dont il était présumé jouir, n'en devait pas moins pourvoir, dans un pays ravagé, à l'entretien non seulement de sa caravane, mais aussi de tous les parasites attirés par ses gens et des esclaves que ceux-ci s'étaient attribués pour leur part de butin.

La situation ne devenant plus tenable, il réclama énergiquement l'autorisation de retourner à Kouka. Ce désir amena plus d'une fois, dans ses visites au roi, des explications d'une extrême vivacité auxquelles le *mbang* ne répondait que par les formules familières du fatalisme musulman.

Cependant la diplomatie de Mohammedou avait réussi à vendre au chef de Goundi, principale bourgade des Toumnoks, le village dévasté de Kolik. Pour en assurer le repeuplement, on lui cédait ce qu'il y restait d'hommes, une vingtaine, dont chacun fut pourvu d'une femme.

En échange, le *mbang* devait recevoir une redevance annuelle de cent esclaves.

Le marché était avantageux pour Mohammedou, car les hommes n'ont, comme esclaves, qu'une valeur médiocre. C'est pourquoi, dans



les contrées où s'alimente l'infâme trafic, lorsqu'on attaque une localité en vue de faire une razzia d'esclaves, on a généralement soin de tuer tous les hommes.

Ce mode de payement du village de Kolik avait pour effet d'emplir le camp d'une quantité toujours croissante d'esclaves, dont le nombre s'augmentait encore des prises que les officiers du *mbang* faisaient dans les environs pour occuper leurs loisirs. C'étaient autant de bouches à nourrir, malgré la dépréciation de leur valeur marchande résultant de leur nombre.

Les sujets d'un âge avancé ne représentaient pas plus de quinze francs sur le marché de Kouka ; les vieilles femmes, plus aptes au travail et plus gouvernables que les hommes, atteignaient le prix de vingt-cinq francs ; les jeunes filles étaient plus chères, bien que leur valeur fût abaissée à la moitié de leur prix sur la place de Kouka ; le roi et les hauts dignitaires pouvaient seuls les acheter. Quant aux petits enfants, on les donnait presque pour rien, les véhicules manquant pour les transporter ; un garçon de six à huit ans ne se vendait guère plus d'un franc vingt-cinq centimes.

Tout le bétail humain exposé sur le marché de Kouka provient généralement des pays païens situés au sud du Soudan. Le cours en est fixé par celui des *sedâsis*. On appelle ainsi les jeunes garçons de douze à quinze ans dont la taille mesure six *empans* de la cheville à la pointe de l'oreille. De sorte que lorsqu'un trafiquant étranger veut connaître la valeur vénale des esclaves d'un pays, il se borne à demander : « Combien le *sedâsi?* » Et de la réponse il déduit l'échelle entière des tarifs.

Les prises des baguirmiens étaient parquées sans vivres et sans aucun abri, restant exposées aux feux d'un soleil brûlant et au froid des nuits, particulièrement fraîches, de ces contrées, recevant les pluies tropicales sur leur corps privé de tout vêtement ; aussi la maladie ne tarda-t-elle pas à s'abattre sur ces infortunés et à les décimer. Sitôt qu'un d'eux était mort, on le tirait par les pieds hors du périmètre du camp, et son corps restait abandonné à la merci des animaux. Une infection épouvantable en résulta, amenant et propageant une épidémie de dysenterie dont Nachtigal, malgré toutes ses précautions, fut atteint à son tour.

En vain, hâve et décharné, arguait-il de son état de santé pour obtenir enfin sa liberté. Le *mbang* s'était fait un point d'honneur réel



Nachtigal sur le Chari.

de le traiter royalement; il en était empêché alors par son extrême pénurie, mais il tenait à accomplir ce devoir envers son hôte, et, au risque de le laisser périr, il ne voulait point qu'il s'éloignât. Aussi saisissait-il toutes les occasions de lui manifester ses intentions. Dans ce but, il lui envoya un jour quelques esclaves qui furent énergiquement repoussés par le voyageur, mais qui, en cachette de lui, furent soigneusement accueillis par ses gens. Un second envoi fut refusé catégoriquement.

Cependant le règlement des comptes avec les princes Saras tardait beaucoup, et l'on atteignait l'époque à laquelle Mohammedou devait se trouver au delà du Chari, vers l'est, dans la région des Bouas. D'autre part, les circonstances rendaient sa situation moins difficile vis-à-vis du sultan de l'Ouadaï.

Cédant enfin aux sollicitations de Nachtigal, le roi consentit à son départ pour le Bornou. Il lui adjoignit un messager officiel, et, comme garantie de ses intentions, le fils d'un de ses principaux gouverneurs. Ses vassaux reçurent l'ordre de procurer au voyageur tous les moyens de transport et les vivres nécessaires pour descendre le fleuve jusqu'à Bougoman, à l'entrée du Logon.

Il se mit en route, traînant derrière lui une caravane singulièrement accrue, bien contre son gré, de nombreux esclaves représentant la valeur des chevaux qu'il avait amenés à Mohammedou, et augmentée encore de baguirmiens profitant de l'occasion pour retourner vers le nord.

Il se demandait, sans trouver de solution au problème, comment toute cette bande d'esclaves résisterait aux fatigues d'un tel voyage. La moitié d'entre eux était atteinte de diarrhée atonique; l'autre moitié mourait de faim. Depuis plusieurs semaines déjà, ces malheureux n'avaient chaque jour pour nourriture qu'une ration dérisoire de bouillie.

Le changement d'air ne tarda pas à exercer une heureuse influence sur l'état du voyageur. Il n'en fut pas de même parmi la bande d'esclaves : après une journée de marche à peine, les forces manquèrent à un certain nombre; ni coups de bâton, ni coups de fouet en lanière d'hippopotame ne purent les faire avancer plus loin; il fallut les abandonner sur place.

Dans l'ignorance où il était de l'atroce barbarie de ses compagnons, l'explorareur se réjouissait presque pour les malheureux de cette né-

cessité. Mais son domestique marocain ne tarda pas à l'éclairer en lui disant que tous ces gens étaient autant de victimes qu'on allait incontinent tuer sur place pour servir d'avertissement à leurs camarades. Nachtigal n'en pouvait croire ses oreilles; bien que ce fût pourtant la vérité pure, cela ne pouvait lui entrer dans l'esprit.

Quand, malgré les coups de gourdin, un esclave mâle ou femelle ne pouvait décidément plus avancer, son maître restait un peu en arrière; alors, tirant tranquillement son couteau, il coupait la gorge au traînard et lui ouvrait les artères.

La première fois que le docteur fut témoin de cette horrible exécution, il arriva juste au moment où le maître des esclaves, homme dépourvu de toute méchanceté d'ailleurs, essuyait son coutelas ensanglanté, en constatant mélancoliquement qu'avec ces païens, gens sans foi ni loi, il n'y avait absolument rien à gagner, et « qu'ils glissaient sans cesse dans la main ».

Il en devait voir bien d'autres par la suite, car ces scènes se renouvelaient presque journellement, et il lui fallait assister sans rien dire à de pareils spectacles.

Cependant, malgré la protection et les ordres du souverain, la route ne se faisait pas sans souffrance. La plupart des localités traversées ne pouvaient fournir aux voyageurs les vivres indispensables. Les razzias avaient enlevé jusqu'au dernier grain, et les moissons n'étaient pas encore assez mûres pour permettre aucun prélèvement anticipé.

Pour comble de malheur, la caravane, privée de guide, s'égara dans une contrée dont le sol était entièrement composé d'une sorte d'argile visqueuse où l'on eut à supporter des fatigues et des souffrances sans nom. Ce fut seulement au bout de deux jours qu'on retrouva un chemin solide. Mais avant d'atteindre Mafaling, où devaient se rencontrer des moyens de transport et des vivres, il fallut traverser un torrent avec de l'eau jusqu'au-dessus des épaules.

Ayant enfin réussi à trouver une embarcation, Nachtigal descendit le Chari à force de rames, et il s'estima bien heureux, durant les premiers jours de cette navigation, de rencontrer quelques villages de pêcheurs où il put, ainsi que ses gens, se refaire un peu du jeûne des jours précédents.

Durant cette navigation, il put constater l'abondance du fleuve en hippopotames et en crocodiles. Dans les plaines voisines, de nom-

breux guetteurs étaient juchés sur des échafaudages, du haut desquels ils agitaient, à grand renfort de cris, des tessons et des loques qui rayonnaient dans les champs, afin d'effaroucher les oiseaux. Chacun tremblait que le retour du *mbang* n'eût lieu avant d'avoir pu mettre à l'abri la récolte qui faisait l'espoir de l'année à venir.

Après de nombreuses alternatives de bon et de mauvais accueil éprouvées pendant ce trajet de retour, le docteur Nachtigal atteignit enfin Kouka, après laquelle il aspirait comme après sa cité natale. Là son ami et protecteur, le cheik Omar, lui fit oublier toutes ses tribulations par son accueil bienveillant et paternel.

Le grand point acquis dans ce voyage par le docteur Nachtigal fut d'avoir pu remonter jusqu'au premier degré le Chari, ce fleuve au cours encore mal défini. De fortes présomptions permettent de le considérer comme étant le cours inférieur du Wellé, puissant cours d'eau reconnu par Schweinfurth dès 1870, et qui vient des monts Baginsé, par le versant opposé à celui d'où sort le fleuve des Gazelles et ses nombreux affluents. On aurait ainsi la certitude que le Wellé n'appartiendrait pas au bassin du Congo, ainsi qu'on le pensait, et qu'il ne serait pas davantage absorbé par les sables, comme l'on se plaisait à le dire.

Ce voyage, si important déjà par lui-même, devait être complété bientôt par le retour de Nachtigal à travers le Soudan oriental. En effet, à peine eut-il pris le temps de se remettre de ses fatigues précédentes, que Nachtigal se mettait en route pour l'Ouadaï, où il fut accueilli sur la recommandation du cheik Omar. D'ailleurs, le sultan par les ordres duquel Vogel et de Beurmann étaient tombés sous le poignard n'existait plus, et son successeur avait levé l'interdit prononcé contre les étrangers. En dépit de la sinistre réputation de l'Ouadaï, Nachtigal y a séjourné neuf mois, parcourant tout le pays.

Ce royaume est d'une étendue égale au quart de la France; relié vers le nord au pays Tibou, à l'ouest au Baguirmi, il n'est séparé du Darfour que par une bande neutre, séjour habituel de tribus insoumises. Sa population ne dépasse pas un million d'âmes, et se compose principalement d'Arabes pasteurs et de races d'origine *toubou.*

Le Darfour n'avait été vu avant Nachtigal que par un seul Européen, George Browne, en 1793. Les autres contrées étaient inconnues. Grâce à lui, les cartes sont peuplées aujourd'hui, entre le Tschad et

le Darfour, de noms, de positions, de rivières, qui y figurent pour la première fois. Il a fait une moisson aussi neuve qu'abondante qui relie ses informations à celles de Peney, de Petherick, de Heuglin et de Schweinfurth, sur l'extrême ouest du Soudan égyptien. Il nous a aussi renseignés avec exactitude sur le système hydrographique du lac Tschad.

On connaissait depuis longtemps les rivages occidentaux de cette Méditerranée du Soudan ; mais nul, avant lui, n'en avait parcouru les rives orientales. On savait que le Tschad, centre d'une vaste dépression, est alimenté par trois rivières : le Chari, le Komodougou et le Gombarou, qui viennent toutes trois du sud et du sud-ouest; mais on ignorait que ses rives orientales ne donnent accès à aucun tributaire. On avait la notion très obscure d'un déversoir débarrassant le lac de son excès d'eau. Nachtigal a reconnu d'une manière certaine que ce déversoir a existé, mais qu'il n'existe plus. Un large sillon appelé Bahr-el-Rhagal, situé au sud-est du lac, donnait un écoulement au lac, et allait aboutir, à cinq à six cents kilomètres dans le nord-est, à une dépression plus basse que le Tschad, située dans la contrée du Bodelé. Aujourd'hui, par suite sans doute d'un de ces affaissements subits qui caractérisent le Tschad, le Bahr-el-Rhagal et le Bodelé sont tout à fait desséchés.

S'il faut en croire ce qui fut rapporté au voyageur, l'événement serait bien récent, puisque des vieillards lui ont affirmé qu'au temps de leur jeunesse ils avaient été en bateau d'un lac à l'autre. Le lac n'a plus que l'évaporation pour le débarrasser de son trop-plein.

Ses observations nous ont confirmé dans l'existence d'une route fluviale facilement praticable entre les bouches du Niger et le Tschad. Le Binoué s'échappe du lac marécageux de Toubouri, séparé seulement par quelques kilomètres du Logon, principal affluent du Chari.

Enfin Nachtigal a pu relever, sur les confins du Baguirmi et de l'Ouadaï, une série de lagunes paraissant être les restes d'une dépression beaucoup plus vaste, dont le fond se serait soulevé vers l'époque quaternaire.

§ II. — Timbouctou

Jusqu'ici peu d'Européens ont pu atteindre Timbouctou, et l'arrivée de l'un d'eux dans cette ville est, aux yeux des géographes et des économistes, un événement qui présente un intérêt exceptionnel.

A son importance comme point commercial, Timbouctou ajoute un attrait de plus, provenant des difficultés de son accès, soit qu'on procède par expéditions composées de nombreux et puissants voyageurs, soit que l'explorateur dissimule sa qualité et se faufile en quelque sorte au milieu de caravanes indigènes. Au nord, c'est le désert avec tous ses dangers, les bandes pillardes de l'Atlas marocain et les Touareg du centre ; au sud et à l'ouest, c'est la méfiance des populations musulmanes et aussi leur fanatisme aveugle qui ont protégé Timbouctou contre la curiosité des Européens.

On ne connaît jusqu'ici que cinq européens ayant visité cette ville mystérieuse. En 1630, un matelot français, Paul Imbert, naufragé sur la côte et vendu comme esclave, parvint en cette qualité jusqu'à Timbouctou ; il mourut en captivité sans avoir laissé aucun document.

Deux siècles plus tard, en août 1826, le major anglais Laing atteignit la ville inconnue par la route de Rhadamés et du Touat. Il fut tué au retour, entre Timbouctou et Araouan, ayant, dit-on, provoqué par son attitude l'acte de vengeance dont il fut victime, et ne léguant aucun renseignement sur le résultat de son voyage.

Deux ans plus tard, un français de fort modeste condition, René Caillé, eut la gloire d'être le premier à pouvoir faire connaître à l'Europe la cité soudanienne. Son succès eut un immense retentissement. Le journal de son voyage, tout intéressant qu'il fût, renfermait cependant des lacunes qui ont fait mettre en doute jusqu'à sa sincérité.

Il était réservé au grand voyageur allemand Henri Barth de donner sur Timbouctou des renseignements absolument précis, confirmant ceux de Caillé, et de fournir sur la ville et ses habitants des descriptions encore exactes. Entré dans la ville le 7 septembre 1853, il

en sortait le 8 mai 1854, après y avoir fait connaître sa qualité de chrétien.

Depuis ce temps, aucun européen n'avait réussi à voir Timbouctou, malgré d'intelligentes, nombreuses et persévérantes tentatives, lorsque, le 1er juillet 1880, le docteur Oskar Lenz se présenta devant la ville.

C'est le résumé de ses efforts et de ses observations durant son séjour à Timbouctou que nous exposons dans ces quelques pages.

Le docteur Lenz est un autrichien que ses études et ses goûts avaient parfaitement préparé lorsque la Société africaine d'Allemagne le chargea, en 1879, d'entreprendre au Maroc un voyage destiné à approfondir ce que l'on savait sur la chaîne de l'Atlas marocain. C'est au cours de sa mission que la pensée lui vint de donner à son exploration une portée autrement plus considérable. Un supplément de ressources, libéralement accordé par la Société africaine, lui permit de tenter l'entreprise. Il y réussit avec un bonheur inespéré.

Si le docteur Lenz n'a guère fourni de renseignements nouveaux relatifs à Timbouctou, cela tient à l'immobilité des mœurs et de toutes choses en pays d'Orient, ainsi qu'à la fidélité des récits de Barth, dont le séjour prolongé a singulièrement servi ses études; mais il a enrichi la géographie d'une route encore inconnue en Europe, à travers le Sâh'ra marocain, et son itinéraire de retour par le Sénégal a fait connaître quelques points inexplorés avant lui.

A ce titre, il peut, il doit compter au nombre des explorateurs ayant fourni sur le Soudan d'utiles et nouvelles données.

Après avoir terminé ses études sur l'Atlas, Lenz se disposait à gagner Timbouctou en passant par le pays de Sidi-Hécham, où habitent les plus ombrageux des musulmans du Maroc.

Il lui fallut longtemps et de nombreuses affirmations pour enlever de leur esprit soupçonneux la conviction qu'il n'était ni un Français ni un Anglais. Se cachant sous la dénomination d'un Turc de Stamboul, il put enfin procéder à ses préparatifs de départ. Encore fallut-il, durant toute cette période, garder soigneusement les allures de son personnage, car il était épié jalousement. Chacun de ses actes était observé et commenté.

Aussi fut-ce une véritable victoire que d'avoir pu obtenir du cheik Sidi-Houssein, un despote faux et avide, la permission de faire l'achat

de montures et la promesse de recevoir un guide pour le reconduire jusqu'à deux journées au delà d'Ilerh, la capitale du Sidi-Héscham.

La raison de cette bienveillance était tout entière dans une lettre de recommandation écrite par le sultan du Maroc aux feudataires dont le voyageur devait traverser le territoire. Or, bien que l'autorité du sultan soit purement nominale sur ces turbulents vassaux, Sidi-Houssèin avait intérêt à en respecter les termes. Mais il se réservait de tendre au voyageur, à sa sortie de son territoire, des embûches inévitables, tout en mettant sa responsabilité à couvert. Pas plus que les autres orientaux, Sidi-Houssèin ne pouvait croire qu'un mobile autre que le négoce ou un pèlerinage aux villes saintes était capable de pousser un être humain hors de son pays. Lenz, déclinant la qualité de négociant ou de pèlerin, se donnait pour un médecin désireux de voir des contrées nouvelles; le cheik, soupçonneux et méfiant, voulait, par mesure de sûreté, l'empêcher à tout prix de pénétrer dans le désert, sans paraître toutefois en opposition avec les ordres du sultan de Fez.

Après mille tracasseries qui, pour les gens au courant des procédés du cheik, valaient les menaces les plus graves, Lenz put enfin partir sous la conduite du guide promis.

Le 4 avril 1880, Ilerh disparaissait derrière les premières chaînes de l'Anti-Atlas.

La caravane du voyageur se composait de ses trois serviteurs et de son guide, auxquels s'étaient joints deux chérifs, celui du Tafilalet et celui du Marrakech, tous deux retournant chez eux.

A peine partis, les allures du guide devinrent si suspectes, que les voyageurs se trouvèrent heureux d'être abandonnés par lui bien avant le terme convenu. Un peu plus loin, des hommes, qu'on crut chargés par Sidi-Houssèin de dresser une embuscade au milieu des dunes sablonneuses, se trouvèrent être les serviteurs du cheik Ali, de la tribu des Maribda de Tisgué. C'était une bonne fortune, car Lenz avait pour leur maître des lettres de recommandation. Ils y firent honneur en engageant le voyageur à modifier son itinéraire, afin d'éviter certains endroits, connus d'eux, où Sidi-Houssèin ne devait point manquer d'apposter ses gens.

L'avis fut si efficace et si opportun, que Lenz n'hésita pas à lui attribuer en grande partie le succès de son voyage.

Foum-el-Hossan, petite ville propre et bien située, séjour habituel

du cheik Ali, fut atteinte sous la conduite d'un de ses serviteurs. Les habitants firent à Lenz un accueil convenable en attendant l'arrivée du cheik, occupé pour quelques jours encore, à surveiller ses récoltes d'orge dans l'Oued-Draa.

Bien qu'on lui dépeignît le voyage de Timbouctou sous les couleurs les plus sombres, il ne tarda pas à apprendre que le cheik allait probablement y conduire lui-même une caravane.

Celui-ci parut bientôt, curieux de connaître le chrétien qui devenait son hôte. Les rapports qu'on en avait faits à Lenz étaient encore au-dessous de la réalité. La figure honnête et sympathique d'Ali reflétait bien les qualités de son âme; Lenz pouvait se fier à lui sans crainte.

Le grand projet fut examiné sans retard et déclaré exécutable. Quelques travaux retenaient encore un peu Ali dans ses propriétés des champs; mais, quelques jours après, il prenait ses mesures pour le départ.

Toutefois une rude épreuve était réservée au voyageur pendant son séjour à Foum-el-Hossan. Sidi-Houssein n'avait point abandonné ses desseins, et, n'ayant pu surprendre l'infidèle, il n'avait pas craint de dépêcher vers Ali des envoyés pour l'inviter à conduire Lenz à quelque distance dans le désert et à l'y abandonner, afin de partager ensuite son butin.

Ali se conduisit avec une admirable honnêteté. Il prévint son hôte de cette tentative et renvoya les agents de Sidi-Houssein, en déclarant qu'il prenait l'explorateur sous sa protection.

Enfin, les nouvelles relatives à la sécurité des routes étant favorables, Ali et Lenz se mirent en route pour Tendouf, station importante du désert, visitée pour la première fois par un européen. Cette ville, dont la fondation est due au cheik Ali, le compagnon de Lenz, lui a valu dans ces contrées une influence immense et méritée. Ils surent bientôt que les envoyés de Sidi-Houssein, qui avaient échoué auprès d'Ali, avaient poussé jusqu'à Tekna, dont les habitants, pillards effrontés, se montreraient peut-être plus accessibles à leurs propositions.

A ce moment de son voyage, Lenz eut à traverser le Draa, la rivière la plus importante du nord-ouest de l'Afrique jusqu'au Sénégal, bien que son lit roule rarement de l'eau. Les sources, placées dans les plus hautes régions de l'Atlas, sont distantes de plus de onze cents kilo-

mètres de son embouchure. Alimentées par les sommets neigeux elles sont abondantes dans leur cours supérieur ; mais elles sont aussitôt captées par les nombreuses oasis qu'elles arrosent, si bien que le cours moyen du fleuve est des plus réduits et que le cours inférieur n'existe qu'à la suite de pluies abondantes. Toutefois le lit sablonneux du Draa garde toujours un peu d'eau qui, par capillarité, alimente les puits voisins, permet la culture de sa lisière et suffit à retenir le long de son cours une population qu'on estime à deux cent mille âmes.

Après cinq jours de marche, on atteignit Tendouf, dont l'importance, encore restreinte, grandit chaque jour par suite de son heureuse situation au croisement des diverses routes allant du désert vers le Maroc, Timbouctou, le Touat et l'Adrar.

C'est de là que part chaque année *Kafla-el-Kebir* (la grande caravane), composée souvent de plusieurs milliers de chameaux et de quelques centaines de conducteurs Tazzerkant. Elle part ordinairement en décembre ou en janvier pour Timbouctou, et en revient vers mai ou juin.

Lenz avait espéré se joindre à l'une de ces caravanes. Il était trop tard. D'autre part, le cheik Ali ne trouvant aucun profit à en organiser une pour l'explorateur, il se borna à lui faciliter les moyens d'atteindre le but de son voyage.

Livré à ses seules forces, Lenz partait de Tendouf emmenant huit personnes et neuf chameaux.

Étant donnée la faiblesse de ses ressources, il emportait cependant un approvisionnement suffisant de vivres, de vêtements, d'eau et de tabac.

Afin d'éviter la fatigue des marches au soleil, il s'organisa pour faire ses étapes pendant la nuit. Nous avons dit précédemment combien les nuits tropicales dans le désert sont splendides, et de quelle lumière douce et intense tout à la fois la lune éclaire ces grandioses paysages de sable.

Le 10 mai 1880, Lenz faisait ses adieux au cheik Ali, auquel il ne savait comment témoigner sa reconnaissance pour les services qu'il en avait reçus.

Il était désormais abandonné à lui-même.

En quittant Tendouf, il abordait une de ces interminables plaines de cailloux nommées *hamada* par les habitants du désert, plaine à

laquelle succédaient les immenses étendues sablonneuses de l'Iguidi.

C'est dans cette partie de son trajet que le voyageur put observer le curieux phénomène des *sables sonores*, dont on connaît quelques exemples en Syrie et dans la presqu'île du Sinaï.

Au milieu des solitudes qui composent les longues dunes de l'Iguidi, on entend tout à coup sortir d'une montagne de sable un son sourd et prolongé, analogue à celui d'une trompette, cessant au bout de quelques secondes pour retentir de nouveau dans un autre endroit. Au milieu du silence de mort de ces déserts, ce bruit subit produit une impression désagréable.

Plus d'une explication de ce phénomène a été tentée. La plus plausible, celle à laquelle se rangent les savants, est que les dunes qui couvrent le désert ayant deux pentes très différentes, le déplacement des grains de sable produit par la marche des caravanes sur la pente la plus escarpée occasionne un éboulement de ces grains de quartz fluides et sonores. Le mouvement, limité d'abord à une très faible étendue, s'étend bientôt comme une avalanche sur toute la pente de la colline. De là un choc de ces grains qui, dans des conditions données de température et de matériaux, produit un son faible d'abord, qui croît ensuite avec l'importance de la masse entraînée.

Durant deux jours entiers, le voyageur se débattit sous une atmosphère de feu, au milieu de cet océan de sables dans lesquels les chameaux enfonçaient jusqu'à mi-jambes.

Ce sable surchauffé a une coloration orangée qui se communique à tous les objets aperçus; sa réverbération fatigante anéantit le voyageur à un point inimaginable.

Jusqu'au 28 mai, la route se poursuivit avec les alternatives de fatigue et de chaleur qui caractérisent les voyages dans le désert, auxquelles s'ajoutaient les angoisses causées par les projets de Sidi-Houssein, dont Lenz et ses gens croyaient voir partout la réalisation.

Le 29, un soulagement inespéré se produisit : les voyageurs atteignirent l'Oued-Teli, dont le cours souterrain entretient de nombreux puits et assure l'approvisionnement de Taoudeni, ville antique du voisinage, renommée dans tout le Sâh'ra occidental par son important commerce de sel.

De toute antiquité l'on a façonné là les couches de sel gemme en plaques d'environ un mètre de long et du poids de 27 kilogrammes.

Quatre de ces plaques forment la charge d'un chameau. En toute saison, de nombreuses caravanes de Timbouctou et d'Araouan se livrent à ce trafic.

Malgré son désir de visiter Taoudeni, Lenz dut tourner cette ville, tant le caractère de ses habitants présentait de dangers pour la réussite de son voyage. Il se dédommagea de cette privation en recueillant sur le sol une intéressante collection d'instruments de pierre polie, restes d'une civilisation disparue.

Après trente jours d'une pénible traversée, Lenz entrait à Araouan. Grâce aux lettres d'Ali, dont il était porteur, le chérif du lieu, vieillard de quatre-vingt-deux ans, lui fit bon accueil.

Araouan compte pour une des plus importantes stations du désert, non qu'elle soit une ville considérable, car c'est à peine si elle compte plus de cent habitations. En outre, elle occupe une situation absolument affreuse, au milieu d'une région de dunes immenses, et sans que le regard se repose sur la moindre végétation. Partout où la vue s'étend, on ne voit que des dunes d'un jaune mat; le sable est dans l'air, dans les maisons, et pourtant Araouan est le point d'eau le plus riche de tout le Sâh'ra occidental; dans un bas-fond, près de la ville, existent des puits extrêmement abondants. On ne peut dire que ce soit une oasis puisque, malgré l'abondance de l'eau, il n'y a pas un brin d'herbe, pas même les plantes à chameau si peu exigeantes et si communes partout ailleurs. Les puits qui font sa fortune sont alimentés par une nappe basse n'ayant aucune force ascensionnelle.

Il n'y a pas de rues à Araouan; partout où les dunes laissent un intervalle suffisant, on a édifié, avec une argile bleue et riche en sable, provenant du forage des puits, des maisons carrées, sortes de châteaux forts composés d'un unique rez-de-chaussée contre les murs desquels les sables se sont accumulés sans cesse. Toutes les chambres ouvrent sur une cour, sont longues, étroites et obscures. L'air et le jour, recherchés partout ailleurs, y sont évités avec soin. Tout est hermétiquement fermé afin de se garantir, mais vainement, contre les flots de la poussière soulevée par des ouragans presque quotidiens. A ce désagrément s'ajoute celui de milliards de mouches qui constituent un fléau redoutable.

Lenz n'échappa point aux désagréments d'un pareil lieu; malgré l'hospitalité généreuse qui lui fut accordée en dépit de sa qualité reconnue de chrétien, le séjour qu'il y fit compte parmi les incidents

les plus pénibles de son voyage. Il put, grâce au chérif, dont les souvenirs remontaient fort loin, recueillir sur le major Laing, assassiné en 1826 sur la route d'Araouan, des détails qui achevèrent de fixer d'une manière certaine la fin malheureuse et encore mal connue de ce voyageur anglais.

Après un repos de onze jours dans cette ville peu séduisante, Lenz dut, pour obéir aux usages de la contrée, se défaire des montures amenées par lui et en louer d'autres aux Berabich, tribu qui a le monopole des transports entre Araouan et Timbouctou.

Il reçut la valeur de ses bêtes en *mitkals* d'or, sorte de monnaie particulière à ces contrées. Le mitkal n'est point frappé ; c'est une unité de poids d'environ 4 grammes, qui circule sous forme d'anneaux grossiers, de plaques minces ou de petits grains; sa valeur est de 10 francs à peu près.

Ayant pu enfin terminer tant bien que mal ses règlements d'affaires, le voyageur se remit en route. Au bout de neuf jours féconds en désagréments, au sortir d'une région couverte d'abondants mimosas, il eut la joie immense d'apercevoir, à une heure de marche devant lui, la grande ville soudanienne.

Il avait sous les yeux les maisons et les tours des mosquées décrites par Barth ; il était à Timbouctou, cette ville interdite, dans laquelle aucun Européen n'avait pénétré depuis vingt-sept ans !

Avec une grande surprise, avec une joie plus grande encore, Lenz se vit accueilli sans hostilité, presque amicalement, par une population très variée, étonnée mais non froissée de la présence d'un pareil étranger.

Le *kahia*, sorte de magistrat municipal auquel il se présenta tout d'abord, le complimenta même avec emphase sur l'heureuse issue de son voyage et s'empressa de lui assigner pour demeure une maison gaie, confortable, dans laquelle, dit-il, il a passé quelques-unes des meilleures journées de sa vie.

Timbouctou est bâtie à 15 kilomètres environ du Niger, au nord de la rive gauche, et peu au-dessus de son niveau moyen. Sa situation géographique n'a jamais été déterminée avec exactitude, tant la méfiance des habitants rend difficiles, sinon impossibles, les observations astronomiques. Cependant on estime avec assez de vraisemblance qu'elle est située par 17° 37' de latitude nord, et 3° 5' de longitude ouest (méridien de Greenwich.)

Ni places publiques, ni jardins, ni verdure ne viennent égayer cette ville d'aspect essentiellement triste. Il faut sortir à quelque distance de la cité pour trouver de rares bouquets de mimosas et de palmiers. Encore ne les rencontre-t-on que dans le voisinage des *dayas*, flaques d'eau à demi saumâtre provenant des débordements du fleuve et qui fournissent seules aux besoins alimentaires des habitants.



Timbouctou, d'après une photographie.

Le climat se ressent d'un pareil état de choses, et ne peut être considéré comme salubre.

Timbouctou est une cité ouverte dont la tendance est de se déplacer vers le sud, à en juger par les ruines accumulées depuis qu'elle est tombée au pouvoir des Foulani, en 1826.

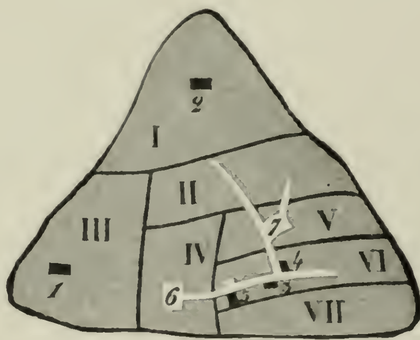
On peut lui supposer 20 000 habitants, qui occupent sept quartiers différents.

Etant donné que les habitations se composent tout simplement

d'argile, il faut s'attendre à y rencontrer peu de monuments; aussi les seuls édifices publics sont les mosquées, dont le nombre est réduit à trois, malgré la construction récente de l'une d'elles par les négociants marocains.

Une seule mérite d'être signalée à cause de ses proportions et de sa richesse. Ni Barth, ni Lenz n'ont pu y pénétrer, car on sait à quel point la présence d'un infidèle dans ce lieu de prières provoque et surexcite la fureur fanatique des mahométans.

A ces mosquées sont adjointes des écoles, des collections de manuscrits. Bien que Timbouctou ne soit plus, comme jadis, un grand



Plan de Timbouctou d'après un croquis de Barth, en 1855.

I. Quartier de Sankore. — II. De Bagindi. — III. De Sangiribir. — IV. De Jubu. — De Jubu Kayna (le petit Jubu). — VI. De Sara-Kayna. — VII. De Sane-Gongu.
1. Mosquée El-Kebira. — 2, 3, 4. Mosquées. — 5. Maison du cheik. — 6. Grand marché. — 7. Petit marché.

centre d'érudition, la majeure partie de la population sait lire et écrire, est instruite et capable de discuter sur le Coran, que presque tous savent par cœur. Quelques-uns (et l'hôte de Lenz était du nombre) ont une réputation d'érudition particulière.

La population se compose d'éléments très divers parmi lesquels dominent surtout les Arabes marocains, qui, par suite de leurs croisements avec des négresses, ont le teint plus foncé que les Maures de Fez. Le reste comprend de nombreux descendants des nègres Sourhay, anciens possesseurs de la ville, et des gens de toutes les provenances, surtout à l'époque de l'arrivée des caravanes.

Timbouctou n'est réellement qu'un grand marché, un point de rencontre pour les négociants du nord et du sud; c'est exactement un entrepôt de marchandises, rien de plus. Elle n'appartient à aucune puissance. Placée sur la limite du désert du Moassina, le grand État Foulbé, elle est l'objet constant des disputes des Touareg et des

Foulani, qui y prélèvent chacun des impôts sans gouverner la ville. Le *Kahia* n'en est que l'administrateur. Elle n'a ni murailles ni troupes à opposer à ses envahisseurs, et se trouve sous la domination du plus puissant du jour.

Ce n'est aucunement un lieu de fabrication ou de production ; tout lui vient du dehors : ses vivres, ses denrées, ses marchandises ; rien ne lui est propre. A peine si l'on y trouve les quelques ouvriers indispensables à l'entretien et à la réparation des objets courants.

Autrefois célèbre marché pour l'or, Timbouctou voit ce produit



Environs de Timbouctou.

prendre de plus en plus complètement la route de Saint-Louis du Sénégal, où le mitkal d'or a une valeur plus élevée.

L'un des plus importants articles du marché de Timbouctou est formé par les toiles bleues indigo tissées en petites bandes qui, cousues ensemble, servent à composer de curieuses chemises, des couvertures et des pantalons agrémentés de broderies de soie fort appréciées sur tous les marchés du Soudan occidental.

Le sel fourni par les salines de Taoudeni et la noix de kola y sont aussi l'objet d'un commerce considérable.

Cette noix est le produit d'un arbre dont l'aspect est à peu près celui de notre châtaignier, et qui est fort répandu dans toute l'Afrique occidentale, depuis Sierra-Leone jusqu'à l'embouchure du Congo.

L'abondance de son produit et son facile écoulement ont conduit à de nombreuses cultures en Amérique et dans les Indes. A dix ans, le kola (*Sterculia acuminata*) donne à peu près cinquante-cinq kilogrammes de fruits, et comme il fleurit deux fois par an, il porte, ainsi que le cacaoyer, des fleurs et des fruits en même temps. Ces derniers consistent en une écorce orangée, de dix centimètres de diamètre, composée de cinq ou six cellules, dont chacune contient entre dix et quinze noix. Pour éviter une trop prompte dessiccation, on les enveloppe dans des feuilles de *bal,* qui les maintiennent fraîches, et on les expédie ainsi jusque sur les marchés les plus éloignés de l'intérieur.

La noix de kola est rouge pâle, possède une saveur amère assez agréable; elle constitue une consommation de luxe pour les contrées soudaniennes, où elle remplace le thé et le café. Indépendamment de ses vertus énergiques, très recherchées par les noirs, la noix de kola constitue un véritable aliment d'épargne. Aussi est-elle l'objet d'un commerce fort considérable, et son prix se maintient-il toujours élevé.

Elle remplace dans les relations sociales le café ou la prise de tabac des Européens. Son offre, dans une maison où l'on est admis pour la première fois, est le meilleur gage d'intentions amicales; elle sert de symbole dans les traités, les mariages, les déclarations de guerre, l'administration de la justice.

Quant au mode d'emploi, elle est simplement mâchée, comme le font les chiqueurs, sans être avalée. Sèche, elle est offerte sous forme de poudre plus ou moins falsifiée.

L'importance du commerce de Timbouctou est assez difficile à apprécier; cependant on l'estime à environ cinq mille charges de chameaux par année, ce qui équivaut seulement à cinq cent cinquante tonnes de marchandises transportées à travers le désert de Tripoli, au fond du Maroc et du désert libyen, dans les conditions les plus difficiles et les plus coûteuses.

Nous avons dit que Timbouctou se trouvait oppressée tantôt par les Touareg et tantôt par les Foulani ou Foulbé. En effet, depuis à peu près deux cents ans, ces deux peuples conquérants, étant parvenus à chasser les possesseurs précédents, ont tenté à plusieurs reprises de s'y établir. Mais tandis que les Touareg, essentiellement nomades, se bornent à en retirer des redevances plus ou moins pé-

riodiques, les Foulbé, malgré leur fanatisme outré, semblent appelés à jouer un rôle civilisateur, et prennent dans la contrée une influence qui éloigne chaque jour un peu plus les Touareg de Timbouctou.

A peine arrivé dans la fameuse ville, Lenz devint l'objet d'une curiosité excessive de la part des habitants ; chacun voulait le voir, et envahissait sans merci sa petite maison. Une troupe de curieux succédait à une autre troupe, ce qui l'obligeait à des audiences prolongées et fatigantes. Sauf cette importunité gênante, il ne remarqua aucune animosité. Le kahia veillait à ce que rien ne lui manquât non plus qu'à ses gens ; chaque jour sa table se trouvait abondamment servie de mets variés et bien préparés, envoyés par lui et par d'autres personnages jaloux de participer à l'hospitalité offerte aux voyageurs.

Peu à peu les traces de fatigue disparurent ; mais il lui fallut, ainsi que tous les étrangers, payer son tribut à la fièvre.

Explorant les environs de la ville, Lenz constatait avec plaisir l'animation des scènes peuplant le paysage. Le monde des oiseaux, dit-il, est extrêmement riche à Timbouctou, au dedans comme au dehors. Des cigognes noires sans nombre, de jolis pinsons aussi fréquents que nos moineaux, des bandes immenses de pigeons volant au-dessus de la ville constituaient un joli spectacle. Des troupeaux de bœufs à bosse, des moutons sans laine, des chèvres, des processions de chameaux et d'ânes ainsi que des chevaux sont conduits à l'abreuvoir dans les dayas avoisinantes ; au milieu d'eux s'avancent des autruches apprivoisées, dépouillées de leur parure de plumes, affreuses en cet état de nudité.

Dans les maisons vivent de nombreux reptiles inoffensifs : lézards de taille et de couleurs variées, caméléons et geckos ; tout cela est à l'aise dans les habitations.

Malgré l'élevage des autruches, le produit des animaux domestiques est peu de chose auprès de celui qui provient de la chasse des animaux sauvages.

Le bœuf à bosse entre peu dans la consommation, car sa chair ne vaut pas celle du mouton. Il est employé, comme dans tout le Soudan d'ailleurs, pour le transport des marchandises et des hommes.

Barth avait fait connaître à l'Europe la famille Bakay, dont la position prépondérante et l'intelligence lui avaient été si utiles. Lenz trouva à Timbouctou Abadin-el-Bakay, le fils d'Ahmed, qui

avait été l'ami et le protecteur de Barth. Notre voyageur dut à cet homme éclairé de pouvoir séjourner quelque temps malgré l'état d'agitation du pays. Il recevait également chaque jour le kahia, qui lui témoigna la plus réelle sympathie et se montra un esprit véritablement cultivé, ouvert aux idées de civilisation et opposé à tout fanatisme religieux.

Outre ces deux personnages importants, Lenz tenait à ménager Eg-Fandagoumou, cheik des Touareg Imochagh. Les gens de ce sultan batailleur et pillard venaient chaque jour, par curiosité, obséder Lenz et lui soutirer des médicaments et des consultations. Il avait été invité par eux à passer par leur pays plutôt que par le territoire des Foulbé. Refuser n'était pas facile; d'autre part, il eût été dangereux de se fier aux Foulani et de se lancer à travers le Moassina.

L'agitation dont souffrait la contrée empêcha Lenz de visiter Kabara, le port de Timbouctou, et le détermina à choisir le Sénégal pour chemin de retour. Il évitait ainsi le danger de pénétrer chez le sultan du Moassina et il déclinait plausiblement l'invitation des Touareg Imochagh. Il était encore déterminé par le désir et l'attrait de décrire une route encore inexplorée par les Européens.

Après avoir étudié les divers itinéraires qui se présentaient à lui, le voyageur se décida pour le trajet par Bassikounou, Sokolo, Bakouinit et Nioro, pour aborder ensuite à Médine.

Malgré son désir de prolonger son séjour, le manque d'argent, l'époque avancée de la saison imposèrent au voyageur un assez prompt départ. Au bout de dix-huit jours il quittait Timbouctou, recevant des habitants des adieux ayant un caractère absolument cordial.

Au moment de monter sur son chameau, il vit apparaître au loin une foule de cavaliers montés sur des chevaux ou des méhara. C'était l'escorte d'Eg-Fandagoumou qui, n'ayant pu obtenir la visite du chrétien ni dominer plus longtemps sa curiosité, venait le voir. Son aspect imposant et la tenue de son escorte firent grand effet sur l'esprit du voyageur, qui dut, au dire de ses compagnons, considérer cette démarche du sultan comme une haute marque d'estime.

Enfin, après quelques désordres occasionnés parmi sa troupe par le regret de Timbouctou, le voyageur put poursuivre sa route sans difficulté sérieuse. Cependant il avait à souffrir à la fois de la fièvre,

qui le minait, et des orages qui traversaient l'atmosphère, laissant derrière eux un profond accablement. Aussi, quand par hasard un peu de pluie venait rafraîchir l'air embrasé, il s'y exposait avec volupté, malgré tout le mal qui en pouvait résulter pour lui par suite de son état fiévreux.

A quelques jours de marche, le désert cessait complètement. Des deux côtés de la route, ce n'étaient que plaines couvertes de pâturages, où étaient installées de nombreuses familles arabes. Chez les Tourmos notamment, sa venue ayant été annoncée, il fut reçu avec cordialité :



Le poste de Médine.

des salves de mousqueterie signalèrent son approche, et les gens vinrent sur son passage lui chanter des airs de bienvenue, tandis que les femmes et les enfants lui faisaient une joyeuse escorte.

Les quelques jours de repos qu'il prit au milieu de cette tribu hospitalière, les scènes pastorales dont il y fut témoin le reportaient aux époques bibliques dont ces gens ont conservé les usages et l'industrie.

Forcé de se conformer aux habitudes de ses compagnons, pour lesquels, en leur qualité d'Arabes, le temps est chose sans valeur, Lenz n'avançait qu'avec une désespérante lenteur : les journées de marche étaient écourtées d'une façon invraisemblable. Aussi mit-il, pour gagner Bassikounou, bien plus de temps qu'il n'avait pensé néces-

saire. A en juger par son journal de route, on pourrait dire qu'il n'eut dans cette partie de son voyage que juste assez de sujets d'alerte pour rompre la monotonie de la route. Quelques craintes de voir les lions venir pendant la nuit enlever ses animaux, un conflit résolu pacifiquement avec la tribu des Alouch refusant le passage à ses compagnons Tourmos : ce fut tout jusqu'à son arrivée à Bassikounou.

Cette ville semble établie au milieu d'une vaste clairière pratiquée dans la forêt qui l'entoure. De tous côtés sont des champs de sorgho et de maïs (les premiers qu'il apercevait dans le Soudan), auxquels se mêlent de nombreux jardins remplis de courges, de melons et de fruits.

A l'époque où Lenz arrivait, les récoltes touchaient à leur maturité. Pour les préserver de la voracité des oiseaux, qui s'abattent en bandes énormes, on place de nombreux gardiens qui, du haut d'un échafaudage, épouvantent les pillards à grand bruit de bâtons et de crécelles.

Les habitants sont uniquement agriculteurs et fort peu éleveurs. Chaque soir ils reviennent de leurs champs dans la ville, qui ne compte guère que deux cents habitations construites en argile, resserrées, mal alignées et malpropres. Une sorte de muraille entoure cette agglomération.

Bien que sa qualité de chrétien eût été immédiatement connue dans la ville, il n'eut à subir aucune avanie de cette population cependant toute musulmane.

La crainte de rencontrer encore quelques douars d'Alouch engagea Lenz à se diriger au sud un peu plus qu'il ne l'avait d'abord projeté. Mais, pour continuer son voyage et trouver les guides nécessaires, il dut renoncer à ses chameaux et se conformer aux habitudes locales.

A partir de ce point, le bœuf devient, avec l'âne, l'unique bête de somme employée au transport des hommes et des marchandises. Il est aussi désagréable que peu sûr de monter ces animaux quand ils sont chargés de ballots de marchandises posés seulement en équilibre par-dessus deux sacs de fourrage.

Les chameaux marchaient lentement, mais les bœufs marchaient plus lentement encore. Aussi Lenz eut-il à subir de nouveaux mécomptes pour son arrivée à Sokolo. Cela était d'une certaine gravité : la saison des pluies allait commencer, et il craignait de ne plus ren-

contrer dans cette ville quelques Arabes pour lesquels il était muni de recommandations. Les animaux étaient fatigués; pourtant il fallait presser la marche, malgré le manque de vivres, malgré la maladie qui s'emparait de la petite troupe. Cette marche pénible dura quatorze jours à travers un pays couvert de vastes espaces déserts ou bien occupé par des forêts presque impénétrables.

Les difficultés ne faisaient que croître aux approches des quelques villages rencontrés sur le chemin. Le voyageur était en pays bambara; les habitants y sont d'une avidité extrême et réclamaient, pour abriter la caravane, des rétributions complètement en disproportion avec ses ressources.

Il était temps d'arriver à Sokolo; depuis quelques jours le terrain, détrempé par les pluies, n'était plus qu'une boue; le pays se composait de dépressions transformées en marécages au milieu desquels les gens et les bêtes demeuraient embourbés durant des heures entières.

A peine le voyageur eut-il eu le temps de trouver un abri chez un cheikh arabe des plus hospitaliers que, sous prétexte de visite fiscale, le chérif fit ouvrir tous ses ballots et inspecter toutes ses marchandises. Ce rusé personnage voulait simplement apprécier jusqu'à quel point il pourrait rançonner l'étranger. Pour comble d'infortune, plusieurs de ses compagnons tombèrent malades; afin de leur procurer le nécessaire, il dut se priver des mets les plus essentiels. Ses ressources étaient si limitées, qu'il ne pouvait dépenser à la fois pour lui et pour les siens, sous peine de passer aux yeux des Bambara pour un personnage opulent et d'être rançonné en conséquence. Le cheikh arabe, de son côté, ne quittait guère le voyageur, pour lequel il s'était pris d'amitié et qu'il interrogeait constamment avec intelligence sur l'Europe civilisée. Aussi dissuada-t-il Lenz de certains itinéraires dont l'unique résultat eût été de le faire dépouiller complètement par les Bambara.

C'est ainsi qu'il renonça à acheter des bœufs pour la continuation de son voyage. Il se borna à en louer pour le conduire jusqu'à la ville voisine. Cependant l'état de maladie de ses compagnons et la difficulté de décider quelques gens à aller vers l'ouest retardèrent son départ. Quand il eut surmonté tous les obstacles, grâce au concours du cheikh, il se mit en route avec la volonté bien arrêtée d'éviter les parages fréquentés par les frères d'Ahmadou, sultan de Ségou, en-

nemi déclaré des Français; toutefois il tenait à suivre la route de caravane conduisant vers nos colonies du Sénégal.

Chacun, dans ces contrées, était si préoccupé de l'extension française que, dans tout le Soudan et jusqu'à Timbouctou, on redoutait de la voir un jour gagner jusqu'au centre de ces pays inaccessibles.

Ajoutons que ces craintes se sont réalisées en partie : à la suite d'une série d'expéditions nécessitées par la mauvaise foi des peuples bambara, notre pavillon flotte aujourd'hui sur les murs de Ségou, et nos canonnières sillonnent les eaux du Niger supérieur.

Jusqu'au Kaarta, où les deux frères d'Ahmadou exercent despotiquement leur pouvoir, Lenz eut à subir de nombreuses alternatives de bonne et de mauvaise fortune. Traînant avec lui un groupe de serviteurs qui le suivaient depuis le Maroc, assailli par la maladie, il se vit de plus exploité indignement par ceux qui devaient le servir.

Sous le prétexte qu'une partie était malade, les hommes valides de son escorte le rançonnèrent au point de lui arracher jusqu'à son dernier écu; il dut même, pour achever sa route, leur emprunter, à un taux usuraire et sur sa signature, l'argent indispensable aux besoins de chaque jour.

La mortalité vint s'ajouter à toutes ces difficultés.

Loin d'en être découragé, ce dénuement lui parut, dans les circonstances où il se trouvait, de nature à le servir. Dépouillé de tout, n'ayant plus rien, il se sentait désormais à l'abri de la cupidité de ses compagnons, plus désireux encore que lui de s'éloigner d'un pays où ils ne se sentaient pas en sûreté.

Cette frayeur lui permit de franchir sans trop d'encombre la région occupée par les Assouanik. Heureusement encore que, dans les nombreux villages qu'il rencontrait, les gens ne se montraient pas trop exigeants. La fertilité de leur contrée, la douceur de leurs mœurs lui épargnèrent bien des misères.

Mais il allait retrouver les Foulani, que tous ses efforts lui avaient fait éviter jusque-là et qu'il croyait avoir fui en refusant de passer par le Moassina. Aussi fut-ce avec une vive appréhension qu'il entra dans le premier village du Kaarta. Il n'y fut pas mal reçu et il put constater l'importance et le bon ordre des cultures.

Tout changea lors de son arrivée à Nioro. Les gens de cette localité, qui se piquent d'une grande orthodoxie, ayant appris la qualité du voyageur, lui rendirent cruel le séjour qu'il dut y faire.

L'influence de Hadj Omar, l'ennemi vaincu et acharné de la France, a persisté malgré sa mort, malgré ses défaites : elle est très marquée dans cette ville peuplée surtout de soldats.

Cette fois, Lenz repartit tout à fait dépouillé : il avait dû sacrifier le seul fusil qui lui restait et l'offrir, en *cadeau de bienvenue*, au cheikh Aguil, heureux encore d'en être quitte à si bon marché. On avait reconnu qu'il n'était pas Français ; cela avait suffi pour se borner à le piller au lieu de lui ôter la vie.

Enfin il put quitter cette ville maudite en se joignant à une caravane d'esclaves que l'on conduisait au marché de Médine. Malgré sa répugnance, il lui fallut subir la société des marchands de bétail humain.

Les malheureux êtres qu'on emmenait ainsi venaient de tous les points du centre. D'étape en étape, ils avaient franchi à pied d'énormes distances. Mal nourri, complètement négligé, ce troupeau humain comptait encore un nombre surprenant de femmes et d'enfants, malgré les pertes qui l'avaient décimé, malgré les mauvais traitements dont le marchand accablait ceux qui ne pouvaient plus marcher.

Durant quinze jours on s'avança ainsi à travers un pays coupé de forêts tellement touffues, que les animaux pouvaient à peine se frayer un passage entre les arbres. Ailleurs, c'étaient d'immenses plaines d'herbes si hautes, qu'elles se refermaient au-dessus de la tête des cavaliers. De distance en distance, assez rapprochés cependant pour y trouver presque chaque soir un abri, on rencontrait des villages entourés de riches cultures de maïs et de sorgho, puis, en se rapprochant du fleuve, des plantations de cotonniers et d'énormes champs d'arachides couvrant la campagne.

Bon gré mal gré, Lenz dut se rendre à Kouniakari, séjour du cheik Bachirou, qui profita du passage d'un blanc pour le recevoir entouré d'un imposant appareil guerrier. Sachant que Médine était le but du voyageur, ce fils du redouté Hadj Omar voulait donner par lui aux Français de ce poste important une haute idée de sa puissance militaire. Cette réception eut du moins l'avantage de rendre les habitants plus traitables qu'il ne l'avait espéré. En outre, Aguil ayant prévenu son frère Bachirou de la détresse de Lenz, il n'eut pas à subir les exigences de ce dernier.

En résumé, il fut relativement heureux pour le voyageur d'avoir

traversé les deux villes tant redoutées plutôt que de les avoir contournées.

Quelques heures après il était sur la route de Médine. Il s'avançait plein d'espoir, quand il vit venir à lui quelques hommes porteurs d'un grand sac et de lettres destinées, disaient-ils, à un voyageur chrétien se trouvant à Nioro.

Les messagers venaient du poste militaire de Médine, et la lettre contenait ces mots : « De la part des officiers du poste de Médine, au voyageur annoncé dans les environs, en attendant qu'ils aient le plaisir de le voir au poste. »

Le sac contenait en abondance des vivres frais qui furent joyeusement reçus par l'explorateur affamé.

Le lendemain, une marche de quelques heures le mettait en vue du fort de Médine, situé sur l'autre rive du Sénégal.

Nos officiers firent au docteur Lenz une cordiale et intelligente réception. Son arrivée fut annoncée par le télégraphe au gouverneur du Sénégal. Celui-ci, qui était le général Brière de l'Isle, transmit la nouvelle, par la même voie, à la Société de Géographie de Paris. En outre, il donna les ordres voulus pour mettre à la disposition du voyageur les embarcations nécessaires pour gagner Saint-Louis par la voie du fleuve.

Lenz a recueilli de son voyage tous les succès qu'il pouvait espérer. Son retour en Europe le mit à même de recevoir dans les pays qu'il traversa les plus sympathiques et les plus sincères félicitations.

III. — Le haut Niger.

Tandis que Flatters essayait d'atteindre le Soudan par Timbouctou et que Brazza nous créait une vaste colonie au sud de cet immense empire africain, M. Brière de l'Isle, alors gouverneur du Sénégal, résolut de contribuer à la pénétration du Soudan qu'on tentait de divers côtés. Il reprit un projet dont l'idée première revient au géné-

ral Faidherbe, lequel sut déployer des qualités d'administrateur hors ligne pendant son gouvernement du Sénégal.

Le plan consistait à atteindre le haut Niger à travers le pays montagneux qui le sépare de nos possessions. L'objectif était celui que le général Faidherbe avait fixé au lieutenant de vaisseau Mage, dans sa belle exploration au Niger, de 1863 à 1866, en compagnie du docteur Quintin. Il s'agissait de nouer des relations d'amitié avec les races nègres de ces contrées imparfaitement connues, et d'ouvrir des débouchés commerciaux à nos stations avancées de Bakel et de Médine.

Cette tâche importante fut confiée au capitaine Galliéni, de l'infanterie de marine, officier énergique, très versé dans la connaissance des gens et des choses de notre colonie.

Les pays à traverser pour atteindre le Niger, à partir de Médine, étaient, sinon en fait, du moins de nom, sous la dépendance d'Ahmadou, roi nègre de Ségou.

Ce souverain, dont le pouvoir ne s'exerce réellement que sur la rive droite du Niger, est le fils de ce fameux El-Hadj Omar, fondateur de l'empire des Toucouleurs, contre lequel nous avons eu à lutter pendant tant d'années.

Pour réussir, la mission devait avoir un caractère absolument pacifique et employer surtout les moyens diplomatiques, toujours très puissants sur les musulmans. Il s'agissait d'exploiter les ferments de discorde existant entre la race des conquérants et leurs tributaires indociles, de gagner les bonnes grâces d'Ahmadou en flattant sa vanité par l'envoi d'une ambassade solennelle.

Une fois bien pénétré de ses instructions, le capitaine Galliéni choisit pour ses collaborateurs M. Piétri, lieutenant d'artillerie de marine déjà habitué aux explorations soudaniennes, M. Vallière, lieutenant d'infanterie de marine, qui avait déjà servi sous les ordres de M. Galliéni, et le docteur Tautain, jeune médecin de la marine.

M. Piétri avait la charge spéciale des observations astronomiques et des instruments de précision ; en outre, il se consacrait à la direction du volumineux convoi accompagnant la mission. M. Vallière devait appliquer ses aptitudes toutes spéciales de topographe aux levées et aux études du terrain. Quant au docteur Tautain, ses connaissances scientifiques le désignaient tout naturellement pour les observations d'ethnographie, d'histoire naturelle, et la formation des collections.

La mission était accompagnée du docteur Bayol, également médecin de la marine, commissionné pour remplir sur le Niger les fonctions de résident au point où l'on arborerait les couleurs nationales.

En même temps, elle reconduisait dans leur pays les fils des chefs de Kita et de Bammako, qui avaient passé à titre d'otages quelques mois à Saint-Louis.

Autant les races nègres adonnées au fétichisme sont d'accès facile quand on ne les malmène point, autant les noirs voués à l'islamisme



Le docteur Bayol.

ont acquis d'arrogance et sont peu accessibles à tout ce qui ne leur en impose point par un appareil de force ou de solennité.

Fort de sa propre expérience, le commandant de l'expédition tint à posséder une escorte de spahis et de tirailleurs sénégalais, dont les fusils à tir rapide assureraient la sécurité de la caravane, et dont les brillants uniformes devaient dans sa pensée exciter l'admiration des tribus pauvres et naïves au milieu desquelles on allait pénétrer. Il emmenait en outre une forte escouade de laptots, indispensables pour naviguer sur le Sénégal et sur les autres cours d'eau; une fois à terre, ces gens constituaient un renfort qui n'était point à dédaigner.

Quand il eut réuni l'immense approvisionnement qu'il lui fallait emporter, le capitaine Galliéni partit avec tout son monde sur deux vapeurs qui devaient traîner derrière eux toute une flottille de chalands pesamment chargés. Il en fut ainsi jusqu'au banc de Mafou,

point extrême de la navigation à vapeur. A partir de là, on devait remorquer les embarcations à force de rames ou les haler à la cordelle selon l'état de la rive. Cette rude navigation, imposée par le mode de communication entre nos postes sénégalais, devait durer jusqu'à Bakel.

Partie le 30 janvier 1880, la mission atteignait le fort de Bakel le 25 février. Là s'arrêtaient les transports par eau; il fallait les organiser au moyen de bêtes de somme. Douze mulets, deux cent cinquante ânes conduits par cent vingt-cinq hommes, les cavaliers de l'escorte, les tirailleurs et les laptots, les quelques serviteurs indispensables, tout cela formait une colonne considérable que M. Piétri sut organiser et diriger avec une habileté remarquable.



Le fort de Bakel sur le Sénégal.

A part les petites misères inévitables dans ce genre de voyages, tout alla bien jusqu'à Médine qu'on atteignit le 6 mars, après avoir franchi la Falémé, le principal affluent du Sénégal.

On dut séjourner à Médine pour compléter l'organisation de la caravane. Cependant ce séjour prolongé nuisait à la discipline, car quelques meneurs persuadèrent aux âniers d'abandonner en masse leur poste. Découvert à temps, le projet avorta grâce à quelques faibles concessions.

Quelle que fût l'activité déployée, l'expédition ne put quitter Médine que le 22 mars.

Aux portes mêmes de la ville commencèrent les difficultés : il s'agissait de faire franchir à ce convoi, long d'un kilomètre et demi, le ressaut connu sous le nom de plateau du Félou, qui donne naissance à la fameuse chute du Sénégal.

Resserrée à cet endroit entre deux lignes de hauteurs, la vallée est complètement barrée par un amas de roches, hautes d'une trentaine de mètres, formant une véritable digue.

Le fleuve a rompu cette digue vers la partie droite de son cours et s'y est creusé un lit étroit entre des berges presque verticales; mais le reste du barrage retient les eaux et les refoule en arrière dans la magnifique plaine du Logo. Ce barrage usé, poli, sculpté en quelque sorte par le travail du fleuve, offre des détails très pittoresques, des voûtes d'où l'eau ruisselle goutte à goutte, des cavernes et surtout des sortes de chaudières en troncs de cônes renversés, creusées par des cailloux très durs qu'un mouvement de giration tout spécial a transformés en outils perforants.

De là jusqu'à Bafoulabé, distant de cent trente kilomètres, le fleuve est coupé par une série de barrages naturels qui retiennent les eaux et font que, malgré l'apport de ses affluents, il est plus large et plus profond au-dessus qu'au-dessous de Médine.

Pour alléger le convoi et assurer sa bonne marche, un groupe suffisant de bêtes de somme partait toujours d'avance et déposait au lieu d'étape les provisions destinées à la halte du jour.

Dès la deuxième étape, un soir, on fut réveillé par le bruit du tam-tam résonnant de toutes parts : c'étaient les habitants qui voulaient, par ce vacarme, chasser les bandes d'hippopotames venant chaque nuit ravager les plantations voisines du fleuve.

Cependant les fatigues de la route éprouvant déjà les bêtes de somme, quelques-unes se trouvèrent hors de service et il devint impossible de les remplacer. Pour obvier à cet inconvénient, la colonne fut divisée en sections dont le rôle alternatif consistait à prendre une surcharge de vivres pour les échelonner le long de la route à suivre. Ce service avait une importance capitale, car, de l'absence ou de la présence des vivres en arrivant à l'étape, dépendent, surtout en Afrique, la bonne marche du lendemain, l'ardeur des gens, le bon

accueil des indigènes, auxquels il convient de distribuer promptement les cadeaux de bienvenue.

Plus haut, fut rencontrée la célèbre chute de Gouina, dont le bruit s'entend à des distances énormes. L'aspect en est bien différent selon la saison : à l'époque des hautes eaux, le fleuve atteint une largeur de deux cents mètres et se précipite comme une masse au pied de la chute, d'où s'élève un immense nuage d'eau et d'écume. Dans la partie supérieure, le courant est tel que des hippopotames ont été souvent entraînés et retrouvés, à plusieurs kilomètres de là, meurtris par les rochers.

Comme à Mafou, les habitants des villages environnants sont également inquiétés par ces animaux, qui se montrent en bandes nombreuses.

Le petit État de Natiaga, qu'on venait de traverser, ainsi que le Logo, favorisés tous deux des dons les plus abondants de la nature, commençaient à peine à faire disparaître les traces des ruines que les incursions des Khassoukais y avaient amassées depuis dix ans. Les villages abandonnés se reconnaissaient à peine, envahis qu'ils étaient par une exubérante végétation; ceux qui se relevaient comptaient à peine quelques habitants, fugitifs revenus des montagnes du Bambouk, où ils s'étaient réfugiés.

Bafoulabé. qui a pris une importance considérable depuis nos entreprises dans le haut Sénégal, se trouve situé au confluent des deux rivières formant le Sénégal. Son nom, d'ailleurs, signifie « deux rivières ». La plus importante. Bafing ou fleuve Noir, prend sa source à 450 kilomètres au sud, dans le Fouta-Djalon; la seconde. le Bakhoy ou fleuve Blanc, vient de l'est. Sa vallée est la voie la plus courte entre nos établissements du haut fleuve et le Niger.

Les instructions du commandant Galliéni lui enjoignaient d'activer les travaux d'un établissement qu'on avait commencé depuis peu, à la fourche des deux rivières, dans le but de protéger les populations voisines contre les Toucouleurs et de jalonner la route vers le Djoliba (Niger) ou fleuve des Nègres.

Au moment où l'expédition y arrivait, le pays se trouvait dans un état très favorable à nos projets. Tous les chefs malinkés du Haut-Sénégal, révoltés contre Ahmadou. se trouvaient réunis à peu de distance, assiégeant la petite place d'Oualiba. fidèle aux Toucouleurs. Galliéni les fit prier de venir conférer avec lui. Méfiants tout d'abord.

ils acceptèrent ce rendez-vous après s'être assurés, en leur faisant boire de l'eau-de-vie, que les envoyés du capitaine n'étaient pas des adeptes de l'islamisme. Quand ils eurent compris nos intentions, ils acceptèrent avec joie le protectorat qu'on leur proposait pour leurs contrées; quelques-uns réclamèrent même l'installation chez eux d'un poste français, et le neveu d'un chef maure de Bammako vint s'engager spontanément à servir de guide jusqu'au célèbre marché.



Carte de la Sénégambie et du haut Niger.

Cependant, leur défiance naturelle reprenant le dessus, les indigènes de Makkhina prétendaient qu'on ne pouvait franchir le Bafing; mais un prisonnier malinké, séduit par l'offre, pour sa fille, d'un mouchoir bleu et rouge, indiqua un gué excellent.

On séjourna peu à Bafoulabé, car le temps pressait si l'on voulait atteindre le Niger avant l'hiver.

Après avoir adjoint à la caravane un interprète nommé Alassane, dont les services furent précieux, et un chef muletier qui avait été soldat au service de la France, on reprit la route le long du Bakhoy.

On se dirigeait alors sur Kita en s'enfonçant, dans l'épaisse forêt qui couvre le delta formé par les deux affluents du Sénégal. Parmi cette plantureuse végétation se rencontrent des arbres ne mesurant pas moins de vingt-trois mètres de circonférence.

A cette époque de l'année, les noirs ont l'habitude de brûler les hautes herbes pour faciliter l'ensemencement de leurs champs. Tout à coup, un soir, un immense incendie éclata près de la colonne qui



Vallée transversale de Tinké, aux bords du Bakhoy.

arrivait à la couchée. La majesté du spectacle était telle qu'on en oublia un instant le danger. Encore un moment et on allait être entouré par les flammes; heureusement que chacun, abandonnant le convoi, s'élança armé de branches munies de leurs feuilles. A force de se démener, de disperser à grands coups les flammèches qui tombaient déjà dru, l'on parvint à isoler le camp, et l'incendie alla se propager plus loin.

Le Bakhoy coule dans une vallée large de trois à cinq kilomètres, bordée par des hauteurs abruptes qui sont parallèles pendant près de quatre-vingts kilomètres. Les hauteurs de la rive droite remontent alors vers le nord, tandis que celles de la rive gauche se présentent

fréquemment coupées de vallées transversales qui augmentent les difficultés de la route.

Pour atteindre Kalé, il fallut préparer avec la poudre un chemin à travers les roches les plus résistantes. Pendant plusieurs étapes, la route fut des plus rudes. Galliéni profitait des retards que lui imposaient ces divers travaux pour passer, avec les chefs voisins, des traités qu'ils acceptaient tous avec joie, tant la haine et la peur des Toucouleurs sont grands dans toute la vallée du Bakhoy.

Le pays était désormais inconnu. Afin de n'avancer qu'à coup sûr, la mission avait pris un excellent parti : un des collaborateurs de Galliéni était toujours à deux ou trois étapes en avant et adressait chaque jour à son chef le croquis de la route à suivre. Si quelque obstacle se présentait, sa nature et son importance étaient indiquées; on envoyait alors à l'éclaireur une escouade pour faire sauter les rochers, abattre les arbres ou jeter un pont de fortune sur les cours d'eau qui pouvaient arrêter la marche du convoi. Grâce à ces précautions, l'imprévu disparaissait et la fatigue de la route restait la seule difficulté à surmonter.

Quelquefois cependant le repos de la nuit était troublé par le concert infernal des hyènes et aussi des lions, attirés par l'odeur de la viande abattue pour les besoins du camp; quelques tisons enflammés jetés dans la direction des visiteurs suffisaient le plus souvent pour les écarter. D'ailleurs, dans ces contrées, le lion, qui est d'une espèce sans crinière, mais de haute taille, n'attaque pas l'homme; il se borne à rôder autour des villages pour enlever quelque bœuf ou quelque mouton égaré dans le bois.

Les plus gênants des habitants de cette partie du parcours étaient les hippopotames, qui, littéralement, pullulaient. Ces gros animaux se trouvant dérangés par le voisinage de la colonne, il leur arriva plus d'une fois de donner en quelque sorte l'assaut au camp, et de s'attaquer à des hommes isolés.

Au village de Solinta on se trouva en présence d'un curieux édifice, de construction solide, qui était un haut-fourneau à peu près cylindrique, haut de trois mètres sur un mètre de circonférence et d'un fonctionnement tout particulier.

A un jour déterminé, tous les forgerons du village s'assemblent et fournissent leur quote-part d'un minerai très pur, fort abondant dans les montagnes voisines. Le jour de travail est aussi un jour de fête

qu'on célèbre par de copieuses libations d'hydromel. On entasse des couches alternatives d'un excellent charbon et de minerai, puis tout le monde se met avec ardeur après les soufflets, mus à la main, dont le pourtour du fourneau est garni. A grand renfort de boisson, de cris et de chants, on soutient l'ardeur des souffleurs. Quand le minerai entre en fusion, le produit est reçu dans une sorte de poche creusée dans le sol. La pureté du métal, qui arrive du premier coup à l'état de fer, est telle, qu'il est soumis ensuite sans nouvelle préparation au travail de la forge.

A Soukoutaly, nouveau traité avec un vieux chef; puis tentative des notables du Tomora pour devenir nos vassaux.

Partout l'expédition constatait que l'empire des Toucouleurs s'écroule chaque jour sous le poids de leurs exactions. Il n'est plus que l'ombre de celui que fonda le prophète El-Hadj Omar, et son fils Ahmadou voit chaque jour se détacher de lui quelque tribu de Malinkés et de Bambara.

A Badumbé, il fallut recevoir les protestations de dévouement du vieux chef, qui venait, accompagné de toute la population, demander pour son territoire la protection de notre drapeau. Mais la curiosité bienveillante de ces braves gens ne laissait pas que de devenir fatigante. Leur étonnement était extrême de voir nos gens habillés de la tête aux pieds; ils venaient toucher les bras et les jambes pour s'assurer que, couleur à part, il y avait analogie avec leurs bras et leurs jambes à eux.

Le Bakhoy décrivant vers le nord un arc de cercle prononcé, la route entre Badumbé et Fangalla suit la corde de cet arc; toutefois elle paraît à peine dans l'épaisse forêt qu'il faut traverser, car on dut frayer la route à coups de sabre d'abatis.

De Fangalla, il ne restait plus que les ruines. Cette capitale, renommée dans tout le Kaarta et le Bambouk par le nombre de ses guerriers, par ses richesses de tout genre, par la beauté de ses cultures, était maintenant complètement perdue sous la végétation sauvage; les bêtes fauves étaient seules à l'occuper.

Vers 1850, El-Hadj Omar, traînant derrière lui ses bandes de Talibés faméliques et fanatisés, vint mettre le siège devant Fangalla après avoir détruit toutes les récoltes et dévasté la campagne environnante. La vaillante cité résista longtemps; mais, au bout de quarante jours, réduite à la famine, elle dut se rendre.

Frappé du courage des défenseurs, le prophète voulut se les attacher en leur promettant la vie et une situation honorable dans son armée. Tous refusèrent. Aussitôt El-Hadj Omar leur fit trancher la tête.

Fangalla, située à moitié chemin de Bafoulabé et de Kita, était une position intéressante à occuper; la mission résolut d'y élever plus tard un poste autour duquel, sans aucun doute, des habitants



Sur les bords du Bakhoy.

viendraient se grouper de nouveau et les caravanes chercher une protection.

Depuis Mungo Park, aucun Européen n'avait foulé le pays que parcourait la colonne ; il y avait à connaître, à partir de ce point, des affluents ignorés du Bakhoy. Le capitaine Galliéni savait pouvoir compter sur l'énergie et l'intelligence de ses collaborateurs; il n'hésita point. Tandis qu'il continuait à cheminer vers Kita, il désigna le lieutenant Piétri pour faire l'exploration du Baoulé, affluent considérable du Bakhoy.

Les deux groupes devaient se retrouver à Kita.

Le gros de la colonne s'enfonçait dans les solitudes de cette province, à travers d'immenses espaces abandonnés qui, quelques années auparavant, étaient de fertiles rizières. Elles étaient devenues le domaine des hippopotames, qui occupent en maîtres le Bakhoy et ses affluents.

Après avoir dépassé la chute de Bily, qui rappelle celle de Gouina, et franchi heureusement le Backhoy au moyen d'un gué, la mission se trouva engagée dans une inextricable forêt dont la végétation touffue obligea les âniers à se transformer en pionniers. Il leur fallut manier vigoureusement le sabre d'abatis pour permettre au convoi de passer.

Ce soir-là, au moment où chacun commençait à goûter les douceurs d'un repos bien gagné, un coup de feu retentit tout à coup dans le camp et les bêtes de somme donnèrent les signes de la plus violente terreur; un affolement, une panique s'étaient emparés des hommes. Le guide Alfa, ayant aperçu un lion qui venait d'enlever un mouton, avait tiré sur lui. C'était la détonation qui avait mis le camp sens dessus dessous. On retrouva le mouton à moitié dévoré, mais de lion, point.

Cette alerte servit de leçon : le chef de l'expédition en profita pour diviser ses hommes en escouades qu'il exerça à se réunir au son du clairon, comme des soldats exercés, et à s'abstenir de tout coup de fusil avant un ordre formel.

Au bout de quelques étapes on atteignit Goniokori, capitale du Fouladougou. La localité se compose de trois villages, situés à proximité l'un de l'autre, dans une plaine magnifique et fertile; leur population ne dépasse point cinq cents habitants. Et cependant ils représentent la capitale d'un pays compris entre Kaarta, le Bélédougou et le Manding, c'est-à-dire l'équivalent de deux départements français. On voit à quel point la ruine a atteint ce peuple. Son chef, d'ailleurs, n'a d'autorité, malgré son antique noblesse et la puissance de ses ancêtres, que sur ses cinq cents sujets immédiats. On fut même surpris de la pauvreté de son réduit royal. Son prestige n'existait guère non plus : l'âge et des habitudes invétérées d'intempérance le rendaient peu accessible aux entretiens sérieux; aussi le chef de l'expédition se borna-t-il à lui présenter, pour qu'il le signât, l'acte de soumission au pavillon national.

Il se trouvait à Goniokori un vieillard auquel ses parents avaient

souvent raconté que Mungo Park, lors de son passage, campa et séjourna au pied de trois splendides fromagers qui occupaient la plaine. Ce souvenir historique présentait un intérêt réel et d'autant plus de circonstance que, de même que les ancêtres des habitants actuels avaient pillé Mungo Park dont les bagages les avaient tentés, les petits-fils, à leur tour, cherchèrent à extorquer aux voyageurs des pièces d'étoffe et des armes. Si la colonne ne leur avait pas inspiré quelque crainte de châtiment, nul doute qu'ils n'eussent poussé leurs entreprises plus loin.

Manambougou, petit village au delà de Goniokori, réservait une surprise. Situé au fond d'une vallée ravissante, il présente le spectacle assez inattendu, dans ce pays dévasté, d'une population prospère, aux costumes presque riches tant ils sont propres, de mœurs douces, et rappelant par on type les figures patriarcales de la Bible.

Le Kégnéko, affluent du Bakhoy, promettait un passage difficile à cause de la rapidité et de la profondeur de ses eaux. Tout se passa sans accident pour le convoi, grâce à la construction d'un pont de fortune constitué avec deux arbres gigantesques se croisant d'une rive à l'autre.

Le campement venait d'être organisé contre d'épais fourrés de beaux bois quand, vers l'est, s'éleva tout d'un coup une immense colonne de fumée qu'un vent brûlant chassait sur le camp. Le danger fut si grand et si prompt, qu'on put croire un moment à un désastre complet de la mission. Grâce aux exercices de rassemblement que Galliéni avait imposés à sa troupe, chacun put contribuer au salut commun : tandis que l'escorte et les laptots s'escrimaient avec des balais de branchages, les conducteurs faisaient repasser la rivière à tout le convoi. Au bout de trois heures de travail, le péril était conjuré; mais l'imprudence ou la malveillance de quelque chasseur malinké avait failli avoir les plus tristes résultats.

Encore quelques marches et l'on allait atteindre Kita. Il était grand temps d'arriver à ce point important du voyage : la fièvre commençait à s'abattre sur nos officiers; en outre, l'état des bêtes de somme était piteux; beaucoup avaient de sérieuses blessures, quelques-unes succombaient maintenant à chaque étape.

Il fut arrêté que la colonne séjournerait une semaine entière afin de se reposer et de permettre aux bêtes malades de se rétablir.

Kita, ou plutôt Makadiambougou (car Kita est un nom de territoire), se trouvait être le premier objectif important de la mission. Mage avait fait ressortir avec raison tous les avantages de sa situation, au triple point de vue stratégique, politique et commercial. Elle est la clef des relations des peuplades malinkés avec le Niger ; elle commande toutes les routes commerciales allant du Soudan vers le Sénégal, les pays à or et à esclaves du bassin supérieur du Niger, le Fouta Djalon et les factoreries de la Gambie.

Tandis que ses collaborateurs étudiaient la contrée, le capitaine Galliéni entamait des négociations avec Tokouta, chef de Kita. Mais l'état du pays et la situation de Tokouta rendaient la conclusion difficile. On se trouvait à courte distance de Mourgoula, boulevard des Toucouleurs dans cette partie de la contrée, et les Malinkés se trouvaient souvent placés dans la nécessité de louvoyer entre leurs frères d'origine et les Toucouleurs. D'autre part Goubanko, village voisin et sujet de Kita, venait de se révolter, et Tokouta s'était imaginé, pour prix du traité qu'on lui proposait, d'exiger le concours de nos soldats afin d'avoir raison des rebelles.

Galliéni sut tourner ces difficultés tout en refusant son assistance contre les gens de Goubanko. Il se servit si bien des circonstances et déploya une telle adresse, que le chef du pays de Kita en arriva à demander lui-même, non sans de longues hésitations, à se mettre sous le protectorat français.

Le 25 avril 1880, cet important traité fut signé solennellement. Pour marquer cet acte d'une manière ineffaçable dans l'esprit des indigènes, Galliéni résolut de leur donner le spectacle d'une grande fête militaire. Tokouta désirait d'ailleurs connaître l'effet de nos armes à longue portée ; il voulait surtout entendre le canon : car on lui avait dit merveille de quatre espingoles d'embarcation que l'expédition traînait avec elle pour les remettre en cadeau au sultan de Ségou.

En conséquence, le jour même de la signature du traité, le camp présentait l'aspect le plus brillant. Les tirailleurs et les spahis, en grande tenue, formaient le côté d'un carré. Les muletiers et âniers avaient revêtu d'éclatants *boubous* blancs. Les laptots, en coquets costumes de matelots, servaient la batterie d'espingoles. Les officiers avaient pris leur plus brillante tenue. Alpha Séga, le premier interprète, étincelait dans un costume d'officier turc, éclatant de dorures,

destiné à Ahmadou, et qu'on lui avait prêté pour la circonstance.

Un grand mât, dressé au milieu du carré, supportait un immense pavillon tricolore qui battait sous la brise et semblait couvrir de son ombre le nouveau territoire qui lui était acquis.

Les exercices variés des tirailleurs, ceux des spahis, lancés au galop de leurs superbes chevaux, excitèrent un enthousiasme indescrip-



Alassane et Alpha Séga, interprètes de la mission.

tible. Pendant ce temps, des décharges continuelles de mousqueterie et les détonations des espingoles donnaient à cette fête une couleur hautement appréciée de la foule, dont l'admiration touchait à la stupéfaction.

Le soir de cette journée, un volumineux courrier, contenant le traité et le récit de la fête, partait pour Saint-Louis, confié aux soins d'un fils de Tokouta.

En même temps, le lieutenant Piétri rentrait de sa mission.

Le 14 avril, il s'était séparé, à Toukoto, du gros de la caravane;

accompagné de quelques hommes, il était allé relever le cours du Baoulé, au nord du Kita. Il avait complètement réussi et fixé ainsi la valeur de ce cours d'eau que Mungo Park avait simplement indiqué et que Mage avait pris pour un simple bras du Bakhoy.

Malgré le triste état de ses bêtes de somme, que la mortalité décimait fortement, l'expédition reprenait dès le lendemain le chemin de Bammako. Des trois routes qui s'offraient à lui, Galliéni, malgré les avis contraires qu'il recevait, choisit, pour diverses raisons, la route de Bélédougou, en passant par Bangassi. Il repoussait celle du Kaarta et celle du Manding par Mourgoula.

Mais comme cette dernière présentait un intérêt considérable, il détacha le lieutenant Vallière avec une petite escorte d'élite et lui confia la double mission de traiter avec l'almamy de Mourgoula, personnage important qu'il fallait ménager, et de reconnaître la vallée du haut Bakhoy, que nul Européen n'avait encore parcourue.

Les deux missions devaient se rejoindre sur les bords du Niger, à Bammako.

Le gros de la colonne remonta donc légèrement vers le nord afin de se diriger sur Bangassi. Comme précédemment, la mission avait sa route éclairée à quelques étapes en avant, des courriers quotidiens mettaient constamment en communication l'avant-garde avec le centre du convoi.

Le lieutenant Piétri était chargé, jusqu'à Bammako, de cet important service.

Presqu'au début, le passage du Bandingho, tributaire du Baoulé, constitua une opération des plus difficiles qui exigea deux jours entiers.

En passant à Maréna, on put observer une coutume superstitieuse des indigènes. Sur le bord d'un sentier séparant les champs de deux propriétaires différents, se voyaient quelques mottes de terre dans lesquelles étaient plantées de petites branches d'arbre. C'était, parait-il, dans l'espérance que si le voisin jetait un sort sur le champ opposé, le sort tomberait non sur les cultures mais simplement sur le rameau desséché.

A Bangassi, dont on longea les montagnes aux murs cyclopéens, on retrouvait le souvenir de Mungo Park. Le pays, ruiné d'ailleurs, était absolument désert : c'était à travers d'épais halliers qu'il fallait se glisser pour avancer. Puis l'eau vint à manquer ; les guides s'étaient

égarés et ne savaient où retrouver le campement fixé d'avance. Après quelques heures de recherches, on découvrit un ruisseau qui portait la marque des visites d'un grand nombre de fauves. Un orage vint tout à coup s'abattre sur la colonne, la pluie transperça jusqu'au moindre objet. Le fait méritait attention, il annonçait l'hivernage : c'était un avertissement d'avoir à se hâter dans ces régions malsaines où Mungo Park avait perdu tant de compagnons.

Le lendemain, tandis que tout le monde était occupé à faire sécher le contenu des ballots inondés par l'orage de la veille, une animation extraordinaire se manifesta subitement dans le camp. Tous les hommes sans exception, armés à la hâte de tout ce qui leur était tombé sous la main, couraient affolés dans la direction du ruisseau en criant : « Au tigre! au tigre! » On racontait qu'un tigre, surpris par un spahi allant abreuver son cheval, s'était jeté dans le ruisseau et s'y cachait sous les buissons du bord. Quelques hommes s'étaient courageusement élancés à sa poursuite et, plongés dans l'eau, surveillaient ses mouvements.

Tout s'expliqua enfin. Ce beau vacarme était occasionné par la vue d'une loutre de grande taille qu'on rapportait quelques instants après, la tête fendue d'un coup de sabre.

A Guénikoro l'on recueillit un autre signe de superstition : un garçon venait de naître; aussitôt, sur le conseil du sorcier grassement payé, le père se hâtait de suspendre dans sa case un arc et des flèches en miniature, puissante sauvegarde contre tout accident pouvant atteindre l'enfant durant le premier mois.

Plus loin, sur un sentier se perdant au loin, on aperçut un indigène saignant un poulet : c'était un chasseur malheureux qui conjurait ses fétiches de lui rendre leur protection; à quelques pas de lui, un groupe, accroupi autour d'une motte de terre placée sur des feuilles sèches, se jurait assistance et partage équitable durant l'expédition de chasse qu'il préparait.

Cependant les allures des guides que Galliéni s'était procurés donnaient lieu à des remarques fâcheuses. A diverses reprises ils avaient paru ignorer l'emplacement d'aiguades qu'on retrouvait peu après, ou bien ils avaient perdu leur route, ou bien encore leurs allées et venues à la recherche du chemin soi-disant perdu semblaient plutôt des prétextes à rencontres suspectes. Faute de pouvoir les remplacer, on se borna à les surveiller sans qu'ils s'en aperçussent.

C'est dans cet état d'inquiétude qu'on atteignit Koundou. Ainsi que toutes les agglomérations de la contrée, celle-ci avait été détruite et ne présentait plus qu'un champ de ruines. Un autre village était en train de grandir à côté de l'ancien et montrait, quand y arriva la mission, que ses habitants étaient actifs et industrieux. Chacun était occupé à quelque ouvrage domestique ou à un métier. Un tisserand surtout frappa nos officiers non moins par sa dextérité que par la grossièreté de son outillage. Une carcasse en bois brut constituait l'ensemble du métier; les lisses n'étaient pas manœuvrées par des pédales, mais leur extrémité était simplement attachée à l'orteil de chaque pied. Il fabriquait ainsi de ces bandes bleues ou guinées indigènes de petite largeur qui servent à la confection des *boubous* et des pagnes dont s'habillent ceux qui portent des vêtements. Quand une pièce dépasse vingt centimètres, on coud autant de bandes que besoin est pour lui donner la largeur nécessaire.

L'accueil fut bon à Koundou, mais le lieutenant Piétri avisait son chef que les premiers villages bélédougous, par lesquels il venait de passer, l'avaient reçu avec peu d'empressement, et que les habitants se montraient en partie méfiants et malintentionnés.

Au delà de Koundou, à courte distance, on retrouvait le Baoulé ou fleuve Rouge, exploré en partie par le lieutenant Piétri. Il sépare les Malinkés des Bambara, le Fouladougou du Bélédougou.

Loin d'être la région nue et désolée que Mage a décrite dans sa relation, le Bélédougou est un beau pays, bien arrosé par le Baoulé et ses affluents, fertile et peuplé de plus de deux cent cinquante villages fortifiés, tous établis dans de grandes clairières situées au milieu de belles forêts. Les Béléris, ses habitants, ont le caractère batailleur; toujours en guerre entre eux ou contre leurs voisins, ils abusent de leur force pour rançonner tous ceux qu'ils peuvent attaquer, caravanes ou *tatas* plus faibles qu'eux. Aussi n'était-ce pas sans une certaine inquiétude que la mission s'engageait dans cette contrée, au grand effroi des âniers toucouleurs. C'est le Bélédougou qui depuis longtemps fait la plus sérieuse résistance au pouvoir d'Ahmadou. De là ces incursions réciproques des Béléris et des Toucouleurs, incursions dont le plus clair résultat est la ruine et le massacre : le vaincu y devient la proie du vainqueur, qui le vend, et active ainsi la dépopulation dont souffre toute la région du Niger.

La sûreté de la colonne exigeait quelques précautions particulières

en ce pays douteux. A l'officier qui éclairait la route, on avait adjoint Abdaraman, le fils du chef de Bammako, que la mission ramenait avec elle de Saint-Louis, et dont l'influence était incontestable, puis Alpha Séga, excellent interprète. L'avant-garde devait surtout faire comprendre aux Bambara que la mission venait leur offrir aide et protection contre leurs ennemis les Toucouleurs.

Défense formelle était faite aux hommes du convoi de prononcer le nom dé Ségou, but réel du voyage, et, pour ne point porter ombrage aux habitants, tous les âniers toucouleurs avaient changé leur bonnet national blanc pour l'espèce de bonnet phrygien dont se coiffent les Bambara.

Cependant, sous divers prétextes évidemment mensongers, les guides abandonnaient presque coup sur coup la mission, et dans divers villages traversés on constatait une mauvaise volonté complète à en fournir d'autres. En même temps, on signalait l'état d'effervescence du pays et le rassemblement, à une journée de marche dans le nord, d'un grand nombre de Béléris.

La mortalité des ânes commençant à créer de sérieuses difficultés, il fallut prendre un parti relativement aux bagages. On dut se résoudre, au village d'Ouoloni, à laisser vingt-cinq charges d'âne sous la garde du docteur Tautain, d'Alassane et d'une douzaine de tirailleurs, en attendant qu'on vînt les chercher avec un convoi à vide.

Mais, les bêtes de somme étant exténuées, on dut faire appel à la bonne volonté des hommes, qui se chargèrent, au nombre d'une cinquantaine, de faire l'office de porteurs.

Le lendemain matin, le complément du convoi rentrait, mais le docteur Tautain apprenait au capitaine Galliéni qu'il avait été attaqué par les indigènes avides de piller ses bagages, et qu'il avait dû son salut uniquement à l'arrivée des hommes qu'on lui avait expédiés. Une fois le gros du convoi éloigné, les dispositions amicales de la veille avaient fait place aux menaces de pillage et de mort. Voyant nos hommes bien armés et prêts à combattre, les Béléris avaient essayé d'entraîner Tautain dans le village. Pour déjouer toute tentative, le jeune docteur était parti de nuit, sous une pluie battante, ce qui ne l'avait pas empêché d'être suivi d'une foule d'assaillants que les fusils de nos tirailleurs tenaient heureusement en respect.

Ce rapport était fait pour impressionner le commandant de l'ex-

pédition. Aux deux étapes suivantes, il apparut qu'une entreprise des Béléris se combinait contre la colonne. A Guinina, le projet devint évident. Ce soir-là, le campement, établi à la porte même du village, forma un carré plus serré que d'habitude. Les ballots, disposés en enceinte, constituèrent un rempart. La tente des officiers fut dressée sous deux énormes arbres touffus dans les branches desquels des tirailleurs étaient postés de façon à pouvoir exécuter des feux plongeants.

Durant tout l'après-midi, les allées et venues d'hommes armés n'avaient cessé; de nombreux guerriers arrivant de la campagne s'étaient enfermés dans le *tata*. A la nuit, le mouvement de la journée fut remplacé par des palabres nombreux et animés où l'on décidait « d'exterminer ces blancs, qui venaient dans le Bélédougou tromper les gens et aider les Toucouleurs à les subjuguer ».

Le lendemain matin, le chef de Guinina, changeant subitement d'attitude, venait proposer des guides et même des porteurs. Ces offres fallacieuses furent repoussées.

En même temps, quelques batteurs d'estrade envoyés par le commandant ne tardèrent pas à rentrer, annonçant la présence d'un millier d'hommes cherchant à se cacher dans un fourré près d'un marigot que l'expédition devait franchir.

A cette nouvelle, les préparatifs de départ déjà commencés furent suspendus et la colonne reprit son ordre de bataille de la veille. Des sentinelles avancées barraient l'accès du camp; le soir venu, pour montrer aux ennemis qu'on veillait, on alluma quelques feux de signaux et on lança de puissantes fusées qui retombaient en gerbes étincelantes et jetaient la crainte dans l'esprit des Béléris.

La situation faisait craindre à Galliéni que l'officier Piétri n'eût été surpris. Toutefois il l'espérait arrivé à Bammako, dont on n'était séparé que par trois étapes. Pour s'en assurer, il lui écrivit afin de lui faire connaître la situation et l'inviter à user de l'influence d'Abdarame à Bammako pour envoyer au secours du convoi. Cette lettre fut confiée au courageux Abdoulaye, sorte d'hercule intelligent et dévoué; mais elle ne devait jamais parvenir à son destinataire. Deux jours après, on sut qu'Abdoulaye, surpris par les coureurs béléris, avait été mis à mort après une défense acharnée.

L'attitude de la colonne produisit son effet. Intimidé, le chef de Guinina revint offrir des guides choisis dans sa famille et garantit la sécurité du convoi, au moins jusqu'à Dio.

Cet arrangement accepté, la marche fut reprise dans l'ordre suivant : trois guides en tête avec le capitaine, le gros du convoi au milieu, deux autres guides en queue avec le docteur Tautain. Au moindre signe suspect, les guides devaient être mis à mort.

On atteignit Dio en bon ordre et le camp fut installé au delà du village. Le chef envoyait aussitôt saluer la mission et lui remettre un billet de Piétri l'informant qu'un bon accueil lui avait été fait à Dio, et qu'il attendait la colonne. Néanmoins on prit les mêmes précautions qu'à Guinina. Par réciprocité de bons procédés, Galliéni voulut visiter le chef de Dio ; mais, à une centaine de mètres des murs du tata, il fut arrêté par un groupe d'individus qui lui exposaient que le grand âge de leur chef lui interdisait de recevoir personne et qu'ils étaient chargés de le remplacer. Ils parurent fort inquiets pour leur village, qui pourtant était silencieux et comme abandonné, et assurèrent le commandant que les fâcheuses dispositions remarquées à Guinina ne se représenteraient plus sur sa route ; enfin ils offrirent des guides sous la conduite du frère de leur chef.

Déjà la mission se félicitait de ce revirement, lorsque, vers le soir, les espions envoyés en reconnaissance rapportèrent que, loin d'être abandonné comme il le paraissait, le village était rempli de guerriers concertant le plan d'attaque. Un moment, Galliéni songea à exploiter la répugnance des gens de race bambara à agir dans l'obscurité, et il se proposait de prendre l'avance par une forte marche de nuit. Le Niger était près et pouvait devenir un moyen de défense. Mais le mauvais état des ânes ne lui permit pas de persister dans ce projet ; les malheureux animaux étaient dans l'impossibilité complète de fournir une étape supplémentaire.

Le lendemain matin, au moment du départ, on se fit les cadeaux d'usage comme si l'on se séparait bons amis ; mais, sous divers prétextes, les guides ne parurent point. Cependant une reconnaissance, envoyée en avant jusqu'à une certaine distance, rentra sans avoir rien remarqué d'anormal. On reprit la marche, mais l'œil au guet, la main sur le sabre et en observant un bon ordre de bataille. Le convoi était protégé par Alassane et Tautain, accompagnés de dix tirailleurs, des laptots et de quelques muletiers démontés auxquels on avait donné des fusils.

La nature du terrain exigeait d'ailleurs la plus grande surveillance.

Accidenté, boisé, raviné, il se prêtait merveilleusement à un guet-apens.

Tout autour de la colonne régnait un silence si profond que Barka, un vétéran des expéditions sénégalaises, ne put s'empêcher d'exprimer au commandant combien cela lui semblait de mauvais augure.

Un instant après, le guide, prétextant la nécessité d'éviter un passage difficile pour les animaux, engagea le convoi dans un terrain raviné, bossué par les eaux, rempli de termitières. Immédiatement il reçut l'ordre de regagner la vraie route; mais, au moment même où l'on tournait les animaux, une fusillade nourrie retentit de toutes parts, accompagnée de hurlements épouvantables. En même temps, une nuée de Béléris se ruait sur la petite troupe et la serrait de si près que, pendant quelques instants, on ne put faire usage des armes. Ce premier choc mit à terre plusieurs tirailleurs; mais aussitôt les spahis foncèrent sur les assaillants et ripostèrent par un feu nourri qui permit à la colonne de se reconnaître et de courir se réfugier, à quelques pas de là, dans les ruines du vieux village de Dio. Une charge vigoureuse en délogea bientôt les assaillants qui s'y étaient eux-mêmes apostés.

Pendant ce temps, le convoi était rapidement enlevé par le gros de l'ennemi et un nombreux groupe de Béléris se jetait entre les ruines et la queue du convoi. Une fusillade intense indiquait que le docteur Tautain avait fort à faire de ce côté pour repousser l'attaque. Galliéni songea aussitôt à le dégager. Les spahis, les tirailleurs, les laptots, tout le monde se rua furieusement sur l'ennemi, dont le grand nombre faisait seul la force. Tandis que les fantassins attaquaient à la baïonnette, les spahis faisaient charge sur charge, traversant et retraversant les rangs des Béléris, qu'ils sabraient sans pitié. Leur admirable courage, se plaît à dire Galliéni, fut ce jour-là le salut de la mission. Enfin, l'impétuosité des assaillants étant un peu brisée par leurs pertes énormes, dues aux fusils à tir rapide et aux sabres des spahis, on put s'élancer vers l'arrière-garde, qui se défendait toujours énergiquement. Au moment où l'on allait l'atteindre, on vit tout à coup Alassane déboucher au galop de son cheval, portant en croupe le docteur Tautain et suivi du reste de ses hommes.

Voici ce qui s'était passé de ce côté. Tautain surveillait le passage du ruisseau voisin de Dio, et les bêtes de somme étaient encore dans l'eau, quand subitement une fusillade intense éclata de tous côtés.

Les ânes et les mulets semblaient surtout visés, plusieurs étaient tombés, encombrant le gué de leurs cadavres.

Avec un sang-froid superbe, le jeune docteur avait rallié ses hommes, puis, abandonnant son cheval, que le bruit de la fusillade rendait ingouvernable, il avançait pas à pas en soutenant le feu et en ripostant vigoureusement. Il pensait qu'une réunion aussi prompte que possible de ses troupes pouvait seule sauver l'expédition.

Le passage du ruisseau, sous le feu de l'ennemi, fut terrible, et nous coûta, hélas! bien des vies précieuses. Des dix tirailleurs de l'arrière-garde, trois étaient tués, cinq étaient blessés grièvement. Enfin l'ennemi, décimé, se résignait à voir les défenseurs du convoi lui échapper.

On se réunit dans les ruines et l'on se compta. Nous avions vingt morts et autant de blessés.

La situation était terrible; il fallait aviser.

Il ne pouvait être question de réorganiser le convoi; il était dispersé, pillé, tombé tout entier aux mains des Béléris. Le seul parti à prendre était de gagner coûte que coûte le Niger.

On reprit la marche dans cette direction, les blessés sur les ânes qu'on avait pu reprendre, les hommes sans armes au centre, et les tirailleurs déployés en arrière pour couvrir la retraite.

On marcha ainsi jusqu'au soir, droit devant soi, à travers tous les obstacles, poursuivi par l'ennemi, qui s'acharnait, mais n'osait approcher. Cette fuite sans guide, à travers un pays inconnu, conduisit la colonne dans un cirque n'offrant comme issue qu'un couloir étroit, bordé de hautes murailles couronnées par les Béléris. Ils avaient pris les devants pour barrer à la petite troupe ce difficile passage. Grâce à l'énergie de tous, cet obstacle fut traversé sans nouvelle perte. A la nuit, découragés par leur insuccès partiel, les Béléris abandonnaient enfin la poursuite.

A la clarté des étoiles on avançait toujours; mais, en voulant éviter un village dans lequel on se heurtait, on se jeta dans un marigot plein de végétation, dans lequel deux hommes se noyèrent, où le cheval du commandant, portant son maître et le docteur Tautain, faillit rester avec ses deux cavaliers.

N'en pouvant plus, à jeun depuis vingt-quatre heures, perdus dans l'obscurité les montures refusant d'avancer, on décida la halte, et,



Attaque de la mission par les Bambara, devant le village de Dio.

sans se soucier des dangers qui pouvaient les entourer, les hommes se couchèrent pêle-mêle à la place même où ils s'étaient arrêtés.

Pour achever l'épuisement des malheureux, un orage, violent comme le sont tous ceux de l'Afrique, déversa sur eux des torrents d'eau.

Dès trois heures du matin, on reprit la marche interrompue. Il fallait avancer à tout prix; les Béléris pouvaient reprendre leur poursuite, et il ne fallait point s'exposer à une nouvelle rencontre, car il restait à peine quelques paquets de cartouches, les munitions ayant été ou prises ou noyées.

Au petit jour, on atteignait le sommet d'une ligne de hauteurs qu'on espérait être la dernière avant le Niger. Au loin, on découvrait une vaste plaine au centre de laquelle une couche de nuages amoncelés indiquait un puissant cours d'eau : c'était évidemment le Djoliba.

La crête que la mission venait de franchir était la ligne de séparation des deux bassins du Sénégal et du Niger, distants l'un de l'autre seulement de quelques kilomètres.

En même temps qu'on apercevait un village au pied de la hauteur, on signalait l'apparition des Béléris, qui accouraient sur les derrières de la colonne. Il fallait éviter une nouvelle lutte : à tout hasard on se dirigea vers le village. Après une certaine hésitation, l'accès en fut permis à l'expédition épuisée.

Les gens qui accueillaient ainsi les fugitifs appartenaient à la famille d'Abdaramane; ils leur fournirent des vivres et des guides. Pendant qu'on se restaurait, ils dépêchèrent des envoyés aux Béléris pour leur signifier que les blancs étaient sous la protection des habitants de Guiningoumé et leur enjoindre de cesser leur poursuite.

Vers huit heures du matin, la colonne quittait ses hôtes; vers onze heures, elle apercevait enfin le Niger, dont le cours se perdait dans l'est.

Que l'arrivée au grand fleuve était différente de celle qu'on avait espérée! Chacun était dans un état physique et moral lamentable, privé de tout, ignorant ce que serait le lendemain.

Vers midi, on entrait dans la plaine, bientôt on rejoignait le sentier menant à Bammako.

Peu après Abdaramane lui-même se présentait aux arrivants. Piétri, inquiet du retard de la colonne, l'avait envoyé au-devant par la route de Diokou. Ce fut seulement en arrivant à Dio qu'il apprit

le combat; mais il ignorait la direction prise par l'expédition, et le hasard seul l'avait conduit vers elle.

Heureusement qu'il apportait des nouvelles rassurantes de Piétri et de Vallière, tous deux réunis à Bammako.

Une heure après, les lieutenants Piétri et Vallière, informés depuis quelques minutes seulement du désastre de l'expédition, accouraient en toute hâte au secours des leurs.

Contrairement à ce qui venait d'arriver au gros de la colonne, nos éclaireurs avaient reçu à Dio même le meilleur accueil, mais il paraîtrait que, malgré les conseils des autres Bambara, les Béléris n'avaient pu résister aux tentations qu'éveillaient chez eux la vue du riche convoi qui traversait leur pays, et l'on sait comment ils avaient donné satisfaction à leurs instincts pillards.

Le camp fut installé devant Bammako, ce marché célèbre qui devait, disait-on, donner un essor prodigieux à nos relations commerciales dans ces régions.

Quelle désillusion!

Le fameux marché n'était qu'un village de huit cents à mille habitants tenus prisonniers derrière les murailles de leur tata par les apparitions fréquentes des cavaliers toucouleurs. Quant au commerce extérieur, il n'en existait plus nulle trace. La prospérité d'autrefois avait fait place à une ruine complète.

Néanmoins ce pouvait être pour la caravane un refuge momentané où elle trouverait le repos et les soins nécessaires à ses malheureux blessés, dont quelques-uns, cahotés depuis le combat de Dio, souffraient horriblement.

Sur ce point encore, il fallut supporter une déception de plus.

Autant la réception faite à nos deux officiers d'avant-garde avait été encourageante, autant fut décevante celle qu'on réserva aux nouveaux arrivants. Non seulement la population manqua d'empressement à leur égard, mais, en réponse au salut que le capitaine Galliéni adressait à l'un des chefs militaires, il lui fut répondu : « qu'on ne pouvait porter remède au malheur qui lui était arrivé, « et qu'on pouvait seulement le laisser partir avec le peu qu'il « possédait. »

Il n'y avait pas à insister; il fallut continuer, non sans dangers à redouter de la part des habitants et de quelques Béléris acharnés à la poursuite.

En remontant la rive gauche du fleuve, on parvint ainsi jusqu'au village de Nafadié, où la réception fut des plus cordiales, grâce aux bons souvenirs que Vallière, achevant l'exploration du Bakhoy, y avait laissés quelques jours auparavant.

Enfin on put respirer un peu et se mettre au courant des événements si pressés des derniers jours.

De son côté, Vallière rendit compte de la mission qu'il venait de remplir et que l'étendue de ce récit nous oblige à analyser en quelques lignes à peine.

Le 17 avril, en même temps que la mission s'éloignait de Kita, le lieutenant Vallière prenait la route de Mourgoula, suivi d'une petite troupe de choix. Il ne tardait pas à apercevoir Goubanko, dont les différends avec le chef Tokouta, de Kita, allaient être réglés dès le lendemain.

Le chemin se faufilait à travers une magnifique forêt qui semblait ne devoir s'arrêter qu'à Mourgoula, lieu de l'étape. Au lieu de l'ombrage espéré, la petite troupe eut à franchir un plateau aride et dénudé, accessible seulement par une rampe affreusement difficile. C'était le seul accès connu vers la brèche de deux cents mètres à peine qui coupe le mont Gouboubakrou. Cette brèche est l'unique porte d'entrée par le nord dans la vallée de Mourgoula.

A peu de distance est le village de Sitakoto, qui fit à Vallière un excellent accueil. Son chef, fort inquiet de savoir quelles conséquences pouvait avoir l'hospitalité donnée ainsi à un ennemi possible, fournit cependant quelques détails intéressants sur le Birgo, dont Mourgoula est la principale cité.

La conquête toucouleur avait eu, dans ce pays, un caractère particulièrement féroce: des cinquante villages populeux et prospères existant avant l'invasion, il en restait à peine vingt, bien misérables. Le pays, d'une admirable fertilité, était inculte et n'avait plus une seule habitation sur la rive droite du Bakhoy, depuis Kita jusqu'au Manding.

La capitale elle-même, Mourgoula, portait des traces nombreuses de dévastation; dans son périmètre le plus rapproché n'existaient plus que des ruines. Toute la population avait fui dans les montagnes ou s'était abritée derrière la forteresse.

Quand il approcha des murailles de Mourgoula, l'accueil le plus

bruyant attendait Vallière, qui fut traité d'ailleurs en personnage de qualité. Aussitôt il voulut saluer l'almamy Abdallah, ou chef suprême du Birgo, que sa tyrannie et sa cruauté rendaient grandement redoutable; mais il fut prié de remettre sa visite au lendemain.

Lorsque, le matin venu, le lieutenant se présenta de nouveau, il lui fut répondu que le grand nombre d'affaires dont l'almamy avait à s'occuper ne lui permettait pas encore de le recevoir. Devant ce prétexte inadmissible, l'officier fit savoir qu'il était l'envoyé du gouverneur de Saint-Louis, annoncé depuis longtemps, et qu'il partirait certainement dans la soirée, qu'il eût vu ou non l'almamy.

Il ne s'était pas encore retiré à vingt pas, après cette réponse, qu'il était introduit avec force marques de déférence et d'empressement et l'almamy pénétrait en même temps dans la cour d'audience. Ses conseillers intimes l'entouraient. La lettre du gouverneur à l'almamy fut remise, lue et commentée séance tenante. Elle produisit un tel effet que la réponse fut rédigée sur l'heure, en présence de notre ambassadeur, et qu'elle fut aussitôt envoyée par un captif avec ordre de ne s'arrêter qu'à destination. De plus, le chef pria Vallière de lui faire encore une visite dans la soirée.

Dès sa rentrée au camp, les cadeaux destinés au souverain et à sa cour furent envoyés et quand, dans la journée, le lieutenant se rendit à la résidence royale, il fut reçu sans le moindre apparat et sur le ton de la plus franche cordialité. Les cadeaux après la lettre avaient opéré un revirement magique dans les dispositions de l'almamy, car on sut plus tard que son souverain Ahmadou, prévenu de la marche de la mission, avait envoyé de Ségou l'ordre d'empêcher l'expédition d'atteindre le Niger et de la renvoyer par le Kaarta.

Deux étapes heureusement franchies conduisirent le lieutenant jusqu'au Bouré, petite république indépendante, renommée par ses exploitations d'or. Il put constater sur place que l'importance en avait été singulièrement exagérée, tant par suite du faible rendement des gîtes aurifères que de l'insuffisance des procédés d'extraction.

Cependant il ne put se procurer de guides que par l'appât d'une forte récompense. On approchait du Manding, et le voisinage en est si redouté que personne n'osait s'y risquer. Il dut même, dans l'intérêt de sa mission, supporter la compagnie d'un trafiquant

d'esclaves qui conduisait toute une bande de ces malheureux de l'autre côté du Niger.

Les scènes qu'il surprit et les détails qui lui furent donnés sur ce hideux trafic humain dépassent en horreur tout ce que l'imagination la plus féconde pourrait inventer.

Cependant on avançait sans incident notable, et, sauf le village de Sibi, où la caravane venait troubler l'importante fête religieuse des semailles, tout le monde fut accueillant et hospitalier.

A Nafadié, près du Niger, il apprit la présence à Bammako d'un



Village du Bouré.

blanc qu'il comprit être son camarade Piétri. Là, il se sépara du marchand d'esclaves, qui prit la route de Djoliba pour passer sur la rive droite du fleuve et se diriger sur Ségou.

Quelques kilomètres plus loin, il suivait la route de Bammako, tout en s'étonnant de trouver complètement mornes et silencieux les abords de ce grand marché entre le Soudan et les régions du haut bassin du Niger. On en connaît la cause.

A la vue de Bammako, une inquiétude grandissante envahit sa pensée : la mission paraissait n'être pas arrivée encore ! Piétri, qui survint, le mit au courant de la situation et lui fit connaître que des bruits d'attaque avaient couru. Ses angoisses étaient vives aussi.

Quelques heures après, les deux officiers étaient instruits des évé-

nements et couraient à tout hasard au-devant de leurs camarades, qu'ils rencontrèrent dans l'état d'épuisement que nous avons dit.

On était réuni, mais dans quelles conditions! Il n'y avait plus ni vivres, ni médicaments, ni cadeaux à offrir, dans un pays où le cadeau est la clef indispensable de la plus humble porte. Les vêtements en lambeaux, traînant des blessés et des malades, comment avancer dans un pays inconnu, hostile, où il faudrait peut-être se battre encore et n'ayant plus que quelques cartouches ?

En cette extrémité, une sorte de conseil de guerre réunit tous les officiers de la mission : la situation fut envisagée sous toutes les faces, et la marche en avant fut résolue par ces vaillants pionniers de la France.

Ils savaient d'ailleurs qu'aux yeux des indigènes le parti le plus énergique est toujours le meilleur.

Il était indispensable de faire savoir à Saint-Louis les graves événements des derniers jours. Ayant en outre reconnu que la mission spéciale du docteur Bayol devenait sans objet, on décida de le renvoyer avec les dépêches. Il se chargeait également de rapatrier les âniers demeurés sans emploi depuis la perte du convoi.

Son retour devait s'effectuer par la route suivie les jours précédents par le lieutenant Vallière, dont l'exploration devint excessivement précieuse en cette circonstance.

La mission gardait avec elle les tirailleurs survivants, les spahis et les laptots.

A peine s'était-elle séparée du docteur Bayol que les Béléris étaient signalés de nouveau dans son voisinage par le bruit des tams-tams de guerre et par la fuite des habitants qui couraient s'enfermer, eux et leur bétail, dans leurs tatas.

Il fallait passer le fleuve à tout prix. Les blessés, dont le commandant n'avait pas voulu se séparer, furent hissés sur les quelques montures qu'on possédait encore, ou bien installés sur des brancards improvisés que chacun portait tour à tour.

On atteignit ainsi Djoliba, près du fleuve; mais, remarquant une certaine tendance, de la part du chef, à retarder la marche de la colonne, on s'entendit directement avec les bateliers qui, moyennant le prix énorme de deux fusils à pierre, consentirent à transporter tout le monde sur l'autre rive.

Le Niger mesure à cet endroit environ sept cent cinquante mètres

de large et n'a guère que deux mètres de profondeur moyenne. Son cours, assez rapide, était coupé par une série de rochers plats, ayant les proportions de petites îles.

On était sur les terres d'Ahmadou, à Tourella, dont le chef, superbe jeune homme à l'air intelligent, souhaita la bienvenue aux voyageurs et leur procura des vivres, un logement, du fourrage pour les animaux.

La situation se détendait. On profita des bonnes dispositions des



Passage du Niger.

habitants de ce village pour leur confier les blessés en les indemnisant de leurs soins et de leurs frais.

Deux routes se présentaient pour gagner Ségou. L'une passait devant Bammako; elle était dangereuse, car la vue de la caravane pouvait exciter les Bambara à franchir le fleuve pour la poursuivre; l'autre passait par Tadiana, où réside le commandant de la province du Guéniékalari.

On choisit cette dernière, qui faisait traverser la province dans toute sa longueur. Elle est du reste assez fréquentée par les colonnes de Toucouleurs qui vont, chaque année, faire des razzias dans le sud, surtout dans le Ouassoulou. Cette contrée, renommée par ses richesses en or et en captifs, était surtout convoitée par Ahmadou, qui voulait, en la possédant, joindre ainsi ses provinces

du Niger avec ses possessions de Fouta-Djallon. A Kéniéra, le principal marché, on s'approvisionnait largement d'esclaves pour un prix égal à quinze francs de notre monnaie.

A Tadiana, le chef, prévenu de la qualité des voyageurs, qu'on lui avait dit être des ambassadeurs envoyés à Ahmadou, leur fit donner tout ce qu'ils purent désirer, et tint à honneur de les accompagner au moment de leur départ.

L'arrivée à Konio, village bambara, fut moins satisfaisante : croyant avoir affaire à un parti de Toucouleurs, les habitants avaient fermé les portes de leur village et ne se décidèrent qu'après de longs pourparlers à recevoir les voyageurs.

Trois jours après, au petit village de Sanankoro, la mission trompait sa faim en se reposant tout l'après-midi sur des nattes, quand se présentèrent à elle deux cavaliers qui se dirent envoyés au-devant d'elle par le sultan de Ségou « avec ordre de suspendre sa marche là où elle serait rencontrée et de pourvoir soigneusement à tous ses besoins ».

Galliéni protesta énergiquement, faisant valoir les fatigues et les dangers encourus pour se rendre auprès d'Ahmadou, et déclara finalement qu'il passerait outre. Devant cette résolution, les envoyés consentirent à conduire la mission jusqu'à Niansonnah, mieux pourvue que Sanankoro des ressources nécessaires. On devait attendre là de nouvelles instructions d'Ahmadou.

Évidemment la défiance du sultan était éveillée par la traversée du Bélédougou, et il voulait gagner du temps pour se procurer des renseignements, afin de régler sa conduite à l'égard de la mission.

Au bout de cinq jours, aucune nouvelle n'étant arrivée de Ségou, le capitaine signifia à ses deux gardiens que, malgré leurs protestations, il allait continuer sa route, tout en les laissant libres de l'accompagner. Il était impossible de supporter plus longtemps la mauvaise alimentation dont souffraient les gens et les animaux de la mission.

A plusieurs reprises on traversa des villages abandonnés précipitamment par leurs habitants qui, ayant pris la caravane pour des Toucouleurs, s'étaient enfuis sans prendre le temps de rien emporter.

Comme l'on approchait de Nango, une douzaine de cavaliers s'avancèrent vers les membres de la mission avec force marques de

déférence. C'était Marico, le percepteur de l'endroit, et ses *sofas* qui venaient, sur l'ordre d'Ahmadou, saluer nos officiers et leur assurer le nécessaire pour leur séjour dans le village.

Il était temps de s'arrêter : la maladie sévissait dans nos rangs.

Après bien des recherches, on finit par trouver une case assez spacieuse; on y installa sans retard le lieutenant Vallière, que la fièvre avait saisi avec une extrême violence.

Hélas ! les infortunés étaient loin de songer que la misérable case de terre où ils s'abritaient allait leur servir de demeure pendant dix mois d'une mortelle longueur !

Une entrevue avec Marico permit cependant au chef de la mission d'entrevoir le sort qui les attendait.

Ce fonctionnaire se trouvait à Ségou lorsque parvint la nouvelle du désastre et de l'arrivée de la mission. Il avait immédiatement reçu du sultan l'ordre de se porter au-devant des envoyés français, d'assurer leur séjour et de leur faire attendre à Nango la décision de son maître. Celui-ci assurait être peiné de l'offense faite aux officiers français, et, la considérant comme faite à lui-même, promettait d'en tirer vengeance.

Reconnaissant bien la diplomatie musulmane à de tels procédés, Galliéni protesta contre le séjour qu'on lui imposait, à l'approche de l'hivernage dans une installation insuffisante. Il obtint néanmoins de Marico la promesse de se rendre prochainement à Ségou pour aller prendre la réponse d'Ahmadou.

En effet, chose rare chez un nègre, Marico s'était pressé et reparaissait dès le lendemain avec une réponse encore évasive qui annonçait l'envoi certain de deux *talibés* (conseillers) pour conférer avec la mission.

Trois jours après, les deux représentants du sultan paraissaient à Nango. L'un, Samba N'Diaye, était un ancien maçon de Saint-Louis, devenu ingénieur en chef d'Ahmadou, et qui avait fait bâtir les meilleurs tatas des pays toucouleurs. C'était le même qui, dix-sept ans auparavant, avait hébergé M. Mage, et qui avait mérité par ses bons procédés la large place que l'explorateur lui consacre dans sa relation. L'autre, Boubakar Saada, était un des principaux talibés de la cour du sultan ; il commandait en outre la cavalerie de la garde particulière.

Ce dernier avait de toutes les finesses diplomatiques une connais-

sance approfondie qui lui donnait un grand ascendant sur l'esprit d'Ahmadou.

Il expliqua aux officiers français que le sultan connaissait parfaitement par des espions tous les détails de leur voyage, qu'il les considérait et entendait les traiter comme des envoyés de haute qualité, mais que les usages s'opposaient à la prompte réception qu'ils désiraient. De toutes ces circonlocutions, il ressortait qu'Ahmadou aurait voulu voir la mission suivre la route prise jadis par Mage, en ne mettant pas ainsi à découvert deux routes nouvelles pour accéder à ses États, et que sa défiance était grandement éveillée.

Galliéni expliqua les motifs qui lui avaient fait choisir la route suivie par lui et obtint que ses deux interprètes, Alpha Séga et Alassane, accompagneraient les deux envoyés pour exposer au sultan les plaintes de la mission.

Quelques heures après, les quatre officiers étaient cloués sur leurs nattes par une fièvre intense, sans médicaments autres qu'une petite provision de quinine.

Six jours après leur départ, les interprètes revenaient de Ségou rapportant une réponse essentiellement dilatoire. Ils avaient recueilli l'écho des bruits les plus défavorables sur les intentions prêtées aux envoyés français. L'opinion publique de Ségou leur était contraire. Ahmadou, circonvenu de divers côtés, était surtout excité par les rapports écrits qu'Abdoul Boubakar, notre ennemi et fauteur perpétuel de désordres au Sénégal, ne cessait d'envoyer à Ségou.

Dans de telles conditions, il eût été inutile et même dangereux d'insister. Le mieux était donc de s'armer de patience et de s'installer le moins mal possible en vue de l'hivernage. Une case plus confortable ayant été choisie, le propriétaire en fut exproprié sans aucune forme de procès et sans aucune réclamation de sa part. Cet homme qui pouvait avoir au moins quatre-vingts ans, possédait encore sa mère, vénérable centenaire qui se rappelait le passage de Mungo Park et racontait fidèlement son embarquement sur le Niger.

Vers le milieu de juin, cependant, Alpha Séga repartait pour Ségou avec une longue lettre dans laquelle le chef de la mission s'efforçait de dissiper les méfiances du sultan.

Le 25 du même mois, il revint. La lettre, lue en présence de tous les talibés, commentée et expliquée par l'interprète, avait produit un

excellent effet; Ahmadou promettait d'envoyer Seïdou Diéylia, son premier ministre, à Nango, pour les négociations.

Afin de l'entretenir dans ces bonnes dispositions, Galliéni, malgré la modicité de ses ressources, envoya au sultan un cadeau composé de mille francs en pièces de cinq francs et de huit fusils doubles provenant de ses muletiers. Le premier ministre ne fut pas oublié, non plus que la mère du sultan, pour laquelle, ainsi que tous les nègres soudaniens, Ahmadou a la plus profonde vénération.

Cet envoi, fait à propos, eut la plus heureuse influence sur l'avenir; mais la méfiance des Toucouleurs était si grande qu'avant d'être remis à leurs destinataires, tous les fusils, toutes les pièces d'argent furent minutieusement visités, afin d'être bien rassuré contre les sortilèges dont ils pouvaient être les instruments.

Cependant les intrigues les plus ardentes ne cessaient de s'ourdir à Ségou contre la mission, pour peser sur l'esprit d'Ahmadou et le décider à renvoyer les officiers français sans les entendre. Ils ne pouvaient désormais compter que sur le temps ou sur quelque circonstance favorable pour mettre fin à la longue attente dont ils souffraient. Leur seule ressource pour occuper ces loisirs forcés était de mettre au net leurs notes de voyage et leurs levés topographiques.

Toutefois, vers la fin d'octobre, ils parvinrent à confier un volumineux courrier à un marchand sarracolet qui, moyennant une forte récompense, se chargea de le porter à Saint-Louis.

Quelques jours après, se décidant à tenir sa promesse, Ahmadou envoyait son premier ministre à Nango.

Sa réception eut lieu avec toute la pompe et les honneurs dus à un personnage de l'importance de Seïdou Diéylia. Accompagné d'un cortège de talibés et d'autres fonctionnaires élevés, il était en outre escorté d'une brillante et nombreuse troupe de cavaliers de tout ordre. Il fut reçu par les autorités locales et par la mission française sous un dais tendu hors du village et accueilli avec tout l'apparat que la pauvreté de nos ambassadeurs leur permettait.

Les négociations durèrent quatre jours entiers et Galliéni, après d'interminables discussions dans lesquelles il ne pouvait avancer qu'avec une excessive prudence, réussit à obtenir du ministre noir un acte plaçant le Niger sous le protectorat français, depuis ses sources jusqu'à Timbouctou, dans la partie baignant les possessions d'Ahmadou.

Enfin le traité, rédigé en français et en arabe, signé par les plénipotentiaires présents, fut emporté par Diéylia qui promit de le retourner sous quelques jours, revêtu de la signature d'Ahmadou.

Nos officiers, qui pensaient pouvoir partir dans le courant de novembre, avaient compté, hélas! sans la lenteur, bien connue cependant, du sultan toucouleur. Ils oubliaient que leur prédécesseur Mage avait attendu deux ans à Ségou qu'Ahmadou lui permît de reprendre la route du Sénégal.

Cependant, en décembre, la mission était prête pour le départ, quand tout à coup les Bambara vinrent menacer Nyamina, grand village toucouleur de la rive gauche du Niger, placé sur la route du Bélédougou.

Prenant prétexte de la circonstance dont nos officiers, pensait-il, pouvaient profiter pour suivre cet itinéraire, le sultan refusa d'autoriser formellement le départ. Il avait entrepris de diriger lui-même les opérations, et voulait d'abord être de retour à Ségou afin de pouvoir prendre les dispositions nécessaires pour renvoyer les officiers français d'une manière digne du gouverneur et de lui-même.

En vain lui envoya-t-on plusieurs fois les interprètes; il les éconduisait avec de bonnes paroles, mais il se gardait de donner aucune solution. Alors, bravant les ordres donnés à Marico, Galliéni entreprit d'envoyer Piétri auprès de l'entêté sultan.

La course était peu longue; Ahmadou avait installé son camp à Fogui, sur la rive droite du fleuve, à quelques kilomètres seulement de Nango. Mais quand le lieutenant voulut franchir l'enceinte du village, Marico, accompagné de ses sofas et d'un grand nombre d'hommes, lui barra le chemin. L'officier eut beau insister, expliquer, menacer, frapper même à coups de fouet la foule qui l'entourait, rien n'y fit. Les gens se laissèrent frapper, mais ils ne cédèrent pas; il fallut rebrousser chemin. Ce fut une grande déception.

Néanmoins Galliéni ne se tint pas pour battu. Alassane fut expédié à son tour porteur d'une lettre par laquelle il était dit au sultan que, « les chefs blancs étant prisonniers, ils ne se considéraient plus comme ambassadeurs et que les négociations entamées avec son ministre devenaient nulles et non avenues. »

Les deux intermédiaires habituels d'Ahmadou reparurent alors, chargés de bonnes paroles destinées à calmer nos envoyés et à temporiser le plus possible.

Tant de contrariétés jointes aux privations, aux fatigues d'un tel voyage et aux perfidies d'un tel climat avaient brisé tous les ressorts de nos officiers. Ils payaient à la maladie un cruel tribut : un moment vint où ils se trouvèrent tous les quatre impuissants à quitter leur natte; ils se traînaient péniblement de l'un à l'autre de leurs grabats pour se partager les quelques grammes de quinine qui constituaient toute leur pharmacie. Ce pénible état dura près d'un mois.

Enfin, vers le 15 février 1881, cédant à leurs instances réitérées, Ahmadou allait accorder l'autorisation du départ quand surgit un incident nouveau.

Abdoul Boubakar, notre plus mortel ennemi des bords du Sénégal, venait d'envoyer des messagers prévenir Ahmadou que les blancs retenus par lui étaient, non des ambassadeurs pacifiques, mais des émissaires chargés de reconnaître le pays pour ouvrir la voie à des colonnes expéditionnaires dirigées contre lui et soulever les populations bambara et malinkés.

Le terrain était trop propice pour que de pareilles insinuations ne produisissent pas tout l'effet attendu. Pourtant, à force d'habileté, les interprètes de la mission étaient parvenus à détruire la mauvaise impression produite par les communications de Boubakar, lorsque tout fut de nouveau remis en question par une nouvelle des plus graves arrivant de Mourgoula.

L'almamy de cette ville faisait savoir qu'une forte colonne française était parvenue à Kita, suivie de contingents malinkés, qu'elle avait aussitôt élevé un fort à Makadiambougou, puis bombardé et détruit le village de Goubanko.

On juge combien cette nouvelle venait fortifier les dires des messagers de Boubakar, et à quel point les esprits en furent surexcités !

Ahmadou réunit immédiatement son conseil pour lui demander son avis sur ce grave événement. Les propositions les plus contradictoires se faisaient jour, laissant Ahmadou sombre et silencieux. Il fit alors appeler Alassane, Sambu, N'Diaye et Boubakar Saada, et leur prescrivit de se rendre auprès des ambassadeurs incriminés pour en recevoir des explications.

Après avoir passé toute une nuit à examiner la situation, il fut résolu qu'on payerait d'audace vis-à-vis d'Ahmadou : que risquait-on de pire que ce qui était déjà arrivé ? Nos officiers, énervés par les

tergiversations du sultan, voulaient sortir à tout prix de l'impasse où ils étaient enfermés.

Il fut répondu à Ahmadou que l'événement porté à la connaissance de la mission ne pouvait l'étonner; le sultan gardait ses membres si longtemps auprès de lui que le gouverneur de Saint-Louis, inquiet de ne plus recevoir de leurs nouvelles, avait voulu savoir où étaient ses officiers et avait, en conséquence, envoyé une partie de son armée, qui pousserait au besoin jusqu'au Niger pour les ramener. S'il écoutait la voix de la raison, il se hâterait de renvoyer au plus vite les ambassadeurs français, porteurs du traité ratifié. A ces conditions seules, l'affaire pourrait s'arranger.

Cette lettre donna lieu, à Ségou, aux plus vives discussions entre ceux qui, dans le conseil du sultan, penchaient pour la violence et ceux qui croyaient préférable de céder.

Le parti de la raison finit par l'emporter; mais on dut menacer de partir quand même, et en s'ouvrant, s'il le fallait, un chemin par la force des armes.

Le 10 mars enfin, le sultan renvoyait le traité signé. Puis il adressait à chacun de nos officiers de superbes montures, des bêtes de charge, des vivres et une provision importante de *cauris* pour subvenir aux besoins de la route.

Le 21 mars 1881, date inoubliable, la mission voyait s'ouvrir devant elle les portes de Nango.

Elle y laissait de si bons souvenirs que chacun s'empressait sur le passage de nos officiers et les saluait comme des amis qui s'éloignent. Un des chefs du village, vieux Bambara qui avait connu l'indépendance de son peuple, osa même dire au chef de la mission, en présence de ses persécuteurs toucouleurs, que « si la colonne française poussait jusqu'au Niger, toutes les peuplades bambara se soulèveraient contre les musulmans. »

Dans son audace, le vieux chef venait, sans s'en douter, de résumer la seule tactique qui pouvait nous donner l'accès et la possession du grand fleuve. En effet, l'alliance des populations idolâtres bambara et malinkés est l'axe imposé à notre politique dans le haut Sénégal pour combattre, partout où il se rencontre, l'islamisme, notre plus redoutable ennemi, et asseoir notre domination sur le haut Niger.



Installation de la mission française à Nango

Le retour s'effectua, tout le long du fleuve, à peu près par la route suivie à l'aller. Kantara, l'un des principaux agents d'Ahmadou, avait pour charge d'accompagner la mission et de lui assurer, sur les territoires toucouleurs, tout ce dont elle pourrait avoir besoin.

Les étapes étaient franchies avec entrain lorsqu'une lugubre rencontre vint atténuer la joie des voyageurs. Comme ils arrivaient au village de Sougoulani, un affreux tableau les arrêta subitement. Ils avaient devant eux un véritable charnier humain : une caravane de seize personnes de tout âge et de tout sexe, se rendant à Sansandig, ville révoltée contre Ahmadou, avait été capturée par ses cavaliers. Deux jours auparavant, sur l'ordre du sultan, ces malheureux avaient eu la tête tranchée. Leurs cadavres, complètement dépouillés, avaient été jetés pêle-mêle sur le sol dans les attitudes les plus diverses, que les gamins du village contemplaient d'un œil stupide.

Nos officiers savaient bien qu'Ahmadou, cruel comme tous les musulmans, faisait massacrer ses prisonniers de guerre afin de terroriser les pays environnants ; plus d'une fois, les tirailleurs et les laptots envoyés comme courriers à Ségou avaient vu la place du marché encombrée de cadavres de suppliciés qu'on abandonnait aux hyènes et aux vautours, mais nos officiers avaient été assez heureux pour n'être pas témoins de ces horreurs. Aussi ne purent-ils s'empêcher de songer qu'ils n'avaient guère été en sûreté à Nango, entre les mains du sombre tyran qui les retenait prisonniers.

Ils purent constater d'ailleurs que les États d'Ahmadou forment une vaste prison soigneusement gardée. Les populations qui les peuplent, mélange hétérogène de vaincus, ont été transportées sur ce territoire par son père, El-Hadj Omar. Les tentatives pour fuir de ce pays sont extrêmement nombreuses, mais des agents spéciaux gardent toutes les issues, et les malheureux qui échouent dans leur entreprise sont infailliblement mis à mort ainsi que ceux qui ont prêté la main à toute évasion.

A Tadiana, la mission put se convaincre de l'effet merveilleux produit dans toutes ces contrées par l'arrivée des Français à Kita. Les Bambara commençaient à relever la tête, et les orgueilleux Toucouleurs étaient tout stupéfaits de nous avoir vus arriver aussi rapidement et aussi facilement jusqu'au cœur de ces contrées.

Pendant qu'on préparait le passage du fleuve, à Tourella, on put recueillir quelques détails rétrospectifs sur les événements qui avaient

signalé le passage de la mission à travers le Bélédougou. Les Béléris avaient subi des pertes bien plus considérables qu'on ne supposait tout d'abord. Tous ceux que nos balles avaient atteint mouraient sans guérison, ce qui les persuadait que les projectiles de nos fusils étaient empoisonnés. En outre, des accidents graves s'étaient produits au moment du partage du butin. En voulant l'ouvrir à coups de pioche, un maladroit avait fait éclater une caisse remplie d'étoupilles et de fusées; les cadavres de nombreux curieux jonchaient le sol, et les habitants avaient été frappés de terreur par ce mystérieux événement. D'autres s'étaient horriblement empoisonnés en avalant gloutonnement des produits pharmaceutiques qu'ils prenaient pour des friandises. Les liqueurs et l'eau-de-vie des cantines avaient rendu ivres-morts quelques Béléris, peu accoutumés à ces liquides bien plus alcooliques que leurs boissons enivrantes. Enfin la malédiction du pays avait atteint les chefs qui avaient poussé les habitants dans cette malencontreuse entreprise : ces derniers, frappés de crainte, redoutant quelque vengeance épouvantable des blancs, n'avaient osé distribuer qu'une faible partie des prises et gardaient soigneusement le reste pour le restituer si quelque colonne venait, comme ils le craignaient, opérer dans leur pays.

Une mésaventure attendait les voyageurs à Djoliba. Ils aperçurent tout à coup Vallière évanoui sous un arbre et entouré de gens qui s'efforçaient de lui porter secours. Le docteur Tautain put rassurer promptement ses amis et faire revenir à lui le malade, qui fit le récit de son aventure.

Il avait pris les devants, avec quelques tirailleurs, pendant que s'effectuait la traversée du fleuve par le reste de la mission. Il se croyait sur la route de Nafadié; trompé par ses guides, il s'était égaré, et il avait fini par se trouver devant un village situé au fond d'une gorge sauvage et étroite. A peine avait-il paru, qu'on avait pris les armes et ouvert le feu sur lui ; il avait pu s'échapper sans dommage, mais plusieurs des tirailleurs qui l'accompagnaient avaient été pris, et l'un d'eux était grièvement blessé. Mourant de fatigue, de faim et de soif, une insolation venait de le terrasser quand on arriva par hasard près de lui.

Il parait que le village vers lequel il se dirigeait avait été le matin même razzié par des cavaliers toucouleurs et que, croyant à un retour des pillards, les habitants avaient pris Vallière pour l'un d'eux

et l'avaient vigoureusement éconduit. Ajoutons que ces braves gens, instruits de leur méprise, en manifestèrent le plus sincère regret, et que les soins empressés de ses amis permirent au lieutenant de gagner le soir même Nafadié, où l'accueil le plus sympathique les attendait tous.

On utilisa les bonnes dispositions des Malinkés pour régler avec eux la question du protectorat, qu'ils s'empressèrent d'accepter, comprenant tous les avantages qu'ils devaient en tirer.

Dans chaque village, l'enthousiasme se manifestait comme une traînée de poudre et il y avait, de la part de tous les Malinkés, une telle hâte à se placer sous notre sauvegarde, qu'afin de satisfaire au désir général, il fallut organiser un service d'émissaires pour convoquer à Kita, devant le commandant de la colonne française, une réunion de délégués de toutes les provinces bambara et malinkés invoquant notre protectorat.

La route, au retour, s'accomplissait avec des facilités inespérées. on devait être rejoint par Boubakar Saada, que le sultan chargeait de présenter le traité de Nango.

A Naréna, à Koumakhana, à Niagassola, à Koukouroni, partout où l'on campait, c'était à qui s'empresserait le plus d'apposer sa signature au traité. De toutes parts, on se détachait d'Ahmadou avec un soupir d'ineffable satisfaction.

A Mourgoula, la réception de l'almamy fut pompeuse. On comprenait combien ses sentiments étaient changés depuis l'occupation de Kita par nos troupes; il se sentait notre vassal par la force des circonstances et n'en pouvait dissimuler son chagrin.

Comme la mission se trouvait encore auprès de l'almamy, un courrier lui apportait de Kita une lettre du lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes[1], commandant la colonne d'expédition. L'arrivée prochaine de nos officiers était annoncée; le commandant leur souhaitait la bienvenue et les encourageait pour le reste de leur voyage.

La route jusqu'à Kita fut en quelque sorte dévorée par les voyageurs impatients. A Goubanko, il trouvaient une députation de camarades envoyés à leur rencontre et, quelques heures après, ils serraient avec effusion les mains nombreuses qui leur étaient tendues à l'entrée de Kita.

[1] Le même qui depuis a donné une si grande extension à notre influence dans le haut Sénégal et sur le haut Niger.

A Kita, l'envoyé du sultan ne put dissimuler sa surprise de voir les Français si bien installés à courte distance de Mourgoula.

La mission gagna d'autant plus aisément Bafoulabé, que la colonne d'expédition avait organisé des relais d'étapes au fur et à mesure qu'elle avançait.

Le 16 avril 1881, on atteignait le poste en construction au confluent du Backhoy et du Bafing; le 23, on était à Bakel, où l'on s'embarquait sur des chalands pour descendre le fleuve. Tout marcha sans encombre jusqu'à Motou; mais là on se trouvait en pays ennemi. Les indigènes riverains étaient d'autant plus hostiles, que le jeune chef du Toro, Amadou Abdoul, combattait dans nos rangs et avait infligé de graves échecs aux Toucouleurs. Peu s'en fallut qu'on ne fût obligé de se défendre contre les Toucouleurs de Fouta, qui voulaient absolument s'opposer au passage des chalands.

A Saldé, toute tranquillité était assurée à la petite flottille, qui fut bientôt prise à la remorque par un aviso.

Enfin, le 12 mai, le capitaine Galliéni et ses compagnons débarquaient à Saint-Louis, où le gouverneur et leurs nombreux amis les félicitèrent chaudement de leur heureux retour.

III

LE BASSIN DU CONGO

§ I. — Le commandant Cameron

Lorsque, vers 1485, Diego Cano longeait les côtes qui s'étendent au sud de la Guinée, et qu'il reconnaissait en passant le puissant fleuve appelé depuis le Congo, il ne se doutait pas que sa découverte tomberait bientôt dans un oubli de plusieurs siècles.

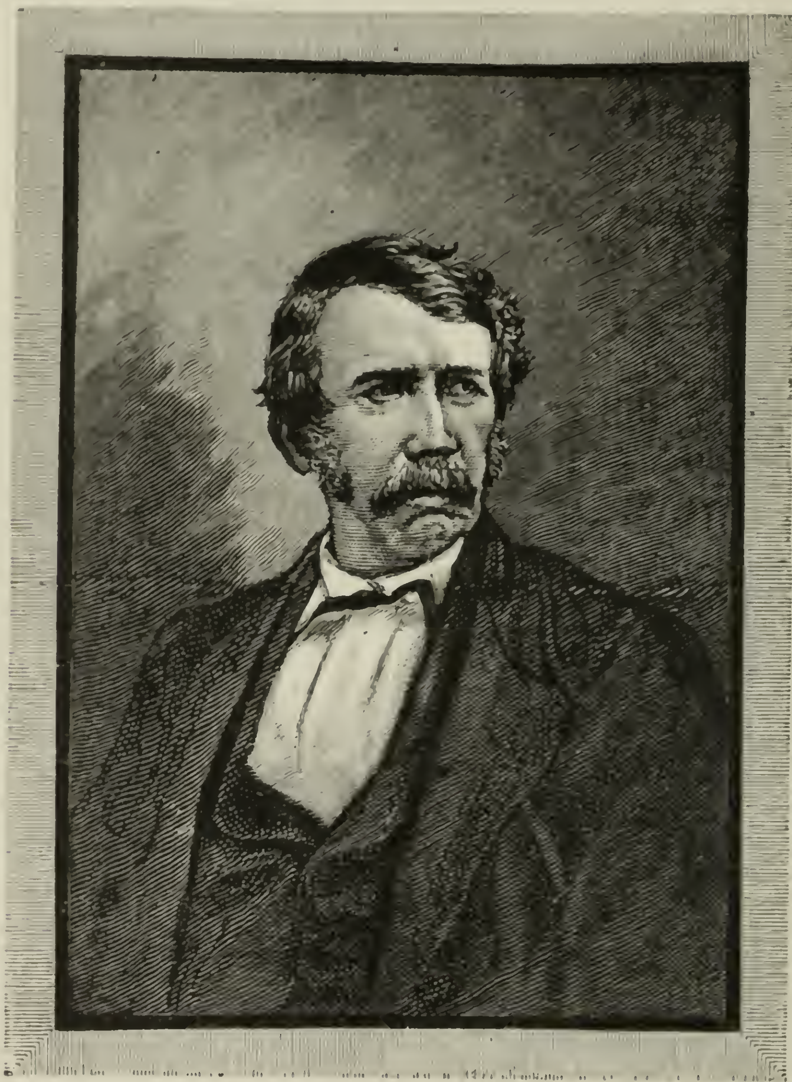
A peine le Portugal eut-il pris possession de l'embouchure de ce magnifique fleuve que des explorations commencèrent vers l'intérieur. Ce fut d'abord sous le nom de rivière de Padrâo que ce grand cours d'eau fut connu : les premiers explorateurs, bientôt arrêtés par les obstacles qu'offre sa navigation, ne semblent pas avoir soupçonné son importance; ils paraissent du moins avoir renoncé à étendre au loin leur champ d'action.

Toutefois, dès l'année 1590, l'Anglais Battel eut l'audace de pousser une pointe jusqu'à moitié du cours du fleuve. Thompson, en 1618, Jobson, en 1620, avaient déjà reconnu un lac de l'intérieur qui pourrait être soit le lac Moëro, soit le lac Banguëlo, un des réservoirs du Congo, revu seulement par Livingstone depuis cette époque lointaine.

Les Italiens reprirent par leurs missionnaires l'exploration de ces contrées négligées par les Portugais, et nous voyons que, dès 1645, ils avaient, jusque sur le haut plateau traversé par le Zaïré des

missions prospères que dirigeaient les PP. capucins Gabriel, Bonaventure, Antonio, Girolamo et Francisco.

Ces contrées, ouvertes pour nous en 1877 seulement, étaient évangélisées par eux et connues à cette époque. En effet, nous constatons sur une carte publiée par Dapper à Amsterdam, en 1676, que le cours du Congo est porté sous la forme absolument semblable à celle que nous a fait connaître Stanley après son prodigieux parcours



Livingstone.

du fleuve. Non seulement le Zaïré est tracé avec une surprenante vérité, sauf des erreurs de latitude fort excusables, mais encore il est indiqué comme sortant d'un grand lac appelé aussi Zaïré, qui, par sa position, ne peut être que le lac Moëro ou le lac Banguëlo, reconnu par Livingstone dans ses dernières années. De là, une tête du fleuve s'enfonce dans le sud et vient, suivant l'état exact des choses, se confondre dans le système du Zambèze. Un globe construit de 1507 à 1515 nous montre même, dès cette époque, le Congo coupant deux fois l'équateur.

On voit, ainsi que nous l'avons déjà dit, combien la connaissance hydrographique du continent africain était plus avancée, il y a deux siècles, qu'il y a dix ans.

En 1816, Tuckey avait dû s'arrêter aux chutes d'Issangala, lesquelles n'avaient jamais été dépassées jusqu'au moment où Stanley arriva du haut Congo.

Le grand fleuve dont nous parlons frappe d'une sorte de terreur l'esprit des indigènes, qui traduisent leur superstitieuse frayeur en l'appelant soit Lembere ou mère des eaux, soit Moienzi-Enzaddi, c'est-à-dire le fleuve qui engloutit tous les autres. Il présente à son embouchure un aspect tout autre que celui du Nil, du Niger ou du Zambèze. Son delta n'est nullement en rapport avec l'importance de sa masse. Resserré entre deux lignes de hauteurs granitiques, il n'a pu s'étendre et conquérir sur les terres voisines ces larges espaces qui signalent l'arrivée des grands fleuves dans la mer; il est en quelque sorte contraint de précipiter brusquement dans l'Atlantique les *cinquante-six mille mètres* cubes d'eau qu'il y déverse à chaque seconde.

Contrairement aux autres fleuves de l'Afrique, son volume reste à peu près toujours le même; il ne subit pas de crues. Cette particularité tient à ce que, l'immense bassin du fleuve s'étendant de chaque côté de l'équateur, il y a toujours une de ces régions dans la zone des pluies; il en résulte que la principale artère reçoit à peu près le même tribut toute l'année, au lieu de subir les alternatives de hausse et de baisse qu'elles présenteraient si tous ses affluents se trouvaient d'un seul côté de la ligne équatoriale.

Le Congo était un fleuve à découvrir, tant il était oublié, tant les connaissances acquises étaient perdues, lorsque le docteur Livingstone fit entrer dans le plan de ses travaux la reconnaissance de ce fleuve autour des anciens établissements portugais du centre de l'Afrique, à l'extrémité de la région appelée aujourd'hui « région des grands lacs ».

Pendant sa seconde expédition au Tanganika, les indigènes avaient affirmé à l'illustre explorateur qu'une grande rivière du nom de Luapula venait tomber dans le Tanganika après avoir traversé trois lacs. D'après ces renseignements, le grand voyageur, persistant dans une erreur qui a beaucoup nui à ses derniers travaux, voulait voir dans les sources de cette rivière les têtes du Nil, alors qu'il s'agissait

réellement des origines du Congo. Il entreprit de suivre ce courant. C'est à cette étude qu'il employa ses dernières ressources et ses dernières forces. Au moins ses travaux ne furent pas perdus; on lui doit la reconnaissance du lac Banguëlo ou Bemba, du lac Moëro, celle du lac Moyne, et la connaissance du lac Kittara, nommé par lui lac de Lincoln.

Amené à explorer la région qui s'étend à l'ouest du Nyassa, il reconnut qu'une grande quantité de rivières se déversaient dans un bassin commun, situé encore plus à l'ouest, dans une dépression lacustre occupée par le lac Bemba, vaste étendue d'eau égalant dix fois le lac Léman.

Il put constater que le Tchimbesi est son principal appoint, et qu'il en sort sous le nom de Luapula, pour aller rejoindre le lac Moëro. N'ayant pu suivre à sa sortie du lac *sa* rivière, ainsi qu'il l'appelait, il avait dû se borner aux renseignements recueillis par lui, et il appela rivière de Webb (du nom d'un ami) le tronçon sinueux qui courait vers le nord. Les indigènes l'appelaient la Loualaba, et prétendaient qu'elle rejoignait le grand lac Tanganika.

Plus tard, en poursuivant ses investigations au nord-ouest du Tanganika et en remontant jusque dans le Manyéma, Livingstone retrouvait le cours d'eau grossi par d'autres branches venues des régions situées au sud et bien à l'ouest des lacs visités par lui. Il affirmait en même temps que cette grande rivière, qu'il croyait toujours être une tête du Nil, continuait sa course vers le nord, et que des caravanes de traitants, qui s'étaient aventurées jusque dans ces lointaines régions, y avaient rencontré, venus du Nord pour commercer avec les indigènes, des hommes vêtus de longues robes blanches et accompagnés de bêtes de somme qui portaient leurs ballots. Ces traitants, sans aucun doute, arrivaient du Soudan égyptien, et Livingstone crut voir dans ces détails une confirmation de son opinion sur la direction de la Loualaba.

Obligé de revenir vers le sud afin de mieux étudier les origines de *sa* rivière, le docteur, retardé par les lenteurs calculées de ses correspondants arabes, fut surpris par la *masika* ou saison des pluies, au centre de la dépression lacustre du Banguëlo. Malgré cette difficulté, il tint à continuer ses explorations dans cette région inondée, et, marchant dans l'eau souvent jusqu'à la ceinture, durant des semaines entières, il fut pris de la dysenterie qui devait l'emporter. Sentant

faiblir ses forces, il tenta vainement de regagner Oudjiji sur le Tanganika, en contournant le lac; vaincu par le mal, il dut s'arrêter dans le petit village de Tchitambo, en Ilala, où il mourut quelques heures après.

Ainsi, au moment même d'être révélé à l'Europe, le fleuve du Congo faisait une victime du plus illustre des explorateurs modernes.

Pénétrée de l'importance de ses découvertes et voulant éviter à Livingstone le retour des longues souffrances subies dans ses précédentes explorations, l'Angleterre, qui ignorait ces événements, avait envoyé, sous le commandement du lieutenant Cameron, une mission chargée de porter à Oudjiji les subsides nécessaires à la continuation des travaux du grand voyageur.



Camp de Cameron sur les bords du lac Tanganika.

Forcée de s'arrêter à Kaseh, dans l'Ounyamouëzi, l'expédition se remettait en route, lorsque Cameron vit arriver les serviteurs de Livingstone qui rapportaient le corps de leur maître. Usant de subterfuge à l'égard des indigènes d'Ilala, dont il ne fallait pas froisser les idées superstitieuses, les braves gens avaient pu dissimuler le cadavre du voyageur; ils l'avaient conservé au moyen de sel et

rapporté, malgré mille difficultés, malgré la longueur du trajet en le dissimulant dans un tronc d'arbre évidé.

Sa mission n'ayant plus l'objet qu'elle comportait, plusieurs de ses compagnons ayant d'ailleurs succombé sous les coups de la fièvre, Cameron dirigea le corps de Livingstone vers la côte et résolut de poursuivre les recherches que la mort du grand voyageur venait de suspendre.

Il projetait principalement de descendre la Loualaba et de s'assurer si cette rivière formait un cours d'eau distinct du Congo ou s'il y avait identité.

Mais il importait de résoudre auparavant, s'il se pouvait, les doutes qu'on avait sur la participation du lac Tanganika au système hydrographique du Congo.

D'après Burton et Speke, qui l'avaient reconnu en 1857, le Tanganika formait, au dire des indigènes, un bassin sans issue ; l'évaporation seule le débarrassait des masses d'eau considérables qu'il recevait dans la saison des pluies. Speke et Burton ne l'ayant pas exploré, on possédait pour tous renseignements sur cette mer intérieure ce qu'en avait dit au XVIIe siècle le P. Luis Marianna, qui l'avait improprement appelé lac Maravi, nom qui s'applique en réalité au Nyassa.

Pendant qu'ils demeurèrent ensemble, Livingstone et Stanley entreprirent d'en suivre les bords. Les descriptions qu'ils nous ont laissées de ce voyage de découverte placent ce grand lac dans une contrée merveilleusement variée, où l'œil rencontre les plus beaux spectacles de la nature. Tantôt d'un riant aspect et tantôt portant les traces des plus violentes commotions géologiques, ses rivages offrent les contrastes les plus frappants.

Quand il arriva au lac, Cameron entreprit de reconnaître surtout la partie méridionale. C'est dans cette exploration qu'il découvrit, sur la rive occidentale, le Loukouga, rivière qu'on lui affirma contradictoirement venir du lac, suivant les uns, y déverser ses eaux, selon les autres. La saison ne lui permit point de vérifier l'exactitude des faits ; mais, en remontant aussi loin que possible dans la direction de l'ouest, il reconnut l'existence d'un seuil où les eaux se répandaient en nappe marécageuse ; Cameron crut pouvoir en conclure que le Loukouga était un déversoir *en voie de formation*.

Enfin il arriva à Nyanngoué, ayant traversé tout le Manyéma, en suivant à peu près la même route que Livingstone.

La caravane de Livingstone dans la région du Banguélo, pendant la *masika*.

Nyanngoué, point extrême, à cette époque, des établissements arabes dans l'Afrique centrale, est située sur la rive droite du Loualaba, dans une situation des plus favorables.

C'était pour Cameron la station la plus favorable à l'accomplissement de ses projets. Un marché considérable s'y tenait fréquemment et réunissait une grande variété d'habitants d'aval et d'amont. Il comptait y trouver des renseignements puisés à des sources diverses, et surtout les embarcations nécessaires à la descente du fleuve qu'il jugeait avec raison, à cause du volume de ses eaux, être une des têtes du Congo.

Quoique bien accueilli par les quelques traitants arabes présents à la station, il ne put trouver de leur part assez d'influence pour déterminer aucun indigène à lui vendre une embarcation. Toutes ses tentatives directes ou indirectes demeurèrent sans résultat; il dut renoncer au projet si longuement poursuivi de descendre le fleuve.

S'attachant alors à un autre moyen, il résolut d'atteindre le fleuve en gagnant par la voie de terre le lac Sannkorra, qu'on croyait alors traversé par le Congo; de là, il aurait navigué jusqu'à la mer.

En cette circonstance, le hasard le servit à souhait. Un riche traitant arabe, nommé Tipo-Tipo, lequel possède dans ces régions une influence considérable qui n'a fait que grandir depuis, passait par Nyanngoué. Apprenant la présence d'un blanc, il voulut lui faire visite. D'un esprit ouvert et de beaucoup supérieur à celui de ses congénères, il entra dans les vues du voyageur, et l'engagea à gagner avec lui une de ses résidences située sur les bords du Lomâmi, affluent important du Loualaba. De ce point, il pourrait gagner le lac Sannkorra, distant seulement de quatorze journées de marche.

Peu de jours après, malgré les difficultés sans cesse renaissantes qui attendent tout voyageur obligé d'avoir des hommes d'escorte, il put quitter Nyanngoué. En passant le Rovoubou, large cours d'eau, il reconnut une pêcherie organisée en travers de la rivière avec un art qui contrastait fortement avec la sauvagerie apparente des riverains.

Les premières étapes de cette route lui firent rencontrer de nombreux villages déserts, des campagnes dépeuplées par les incursions des traitants.

Arrivé chez Roussoûna, auprès duquel se rendait Tipo-Tipo,

Cameron reçut à diverses reprises la visite de ce chef important. A chaque sortie, une de ses femmes accompagnait Roussoûna pour lui servir de tabouret; quand il s'asseyait, elle s'accroupissait de manière qu'il pût poser ses pieds sur son giron.

Les femmes de Roussoûna offraient des types singulièrement éloignés de ceux qu'on rencontre en Afrique et pouvaient lutter avantageusement avec les plus jolis visages européens, mais elles étaient toutes d'une familiarité horriblement fatigante; elles allaient jusqu'à déchausser le voyageur pour s'assurer que ses pieds étaient de la même teinte que le reste de sa personne.

L'établissement de Tipo-Tipo n'offrait pas ce luxe qui distingue quelques-unes des résidences arabes: ce n'était qu'une station de passage, mais on y trouvait encore un véritable confort.

Malgré son désir de poursuivre sa route sans retard, Cameron dut attendre la visite annononcée de Kassonngo. De ce chef seul, qui dominait sur les rives du Lomâmi, dépendait la possibilité de reprendre la marche; il eût donc été impolitique de s'aliéner ce fantasque mais important souverain.

Dès le matin, de bonne heure, les gens de la caravane furent mis sur pied, vêtus de leurs meilleurs habits, et l'on se rendit sous une sorte de grande halle où devait avoir lieu la réception. Peu après, une sorte de maître des cérémonies, précédant Kassonngo de quelques minutes, fit ranger respectueusement la foule et plaça chaque arrivant selon son rang et sa dignité. Son nom et son titre étaient pompeusement annoncés à l'assistance. Au bout de quelque temps, une vive tambourinade, mêlée de cris aigus, signala le chef. Une demi-douzaine de tambours, puis une garde de quarante hommes armés de lances et six femmes portant des boucliers précédaient Kassonngo; derrière lui venaient quelques membres de sa famille, des dignitaires, enfin des hommes armés, puis des tambours et des musiciens.

Le chef était en grand costume: sa tête était coiffée d'un mouchoir crasseux; les jambes et les pieds nus, il avait revêtu un jupon de drap jaune et rouge et un caraco de femme, ornés tous deux d'une fourrure de singe.

A l'entrée de la salle, tout ce monde fit un cercle au milieu duquel Kassonngo, accompagné de deux de ses filles, se livra pendant un quart d'heure à une gigue qui faisait partie du cérémonial obligé.

Cameron sut intéresser le chef à ses projets et en obtint l'envoi

de messagers qui partirent demander au chef d'au delà du Lomâmi la permission de traverser son territoire pour atteindre le lac Sankorra. Pour le remercier, il joignit ses gens au cortège de Kassonngo. Deux jours après, il allait à son tour rendre visite au chef qui, dépouillé de son costume de cérémonie et simplement habillé d'étoffe végétale, était beaucoup mieux tenu. Il rencontra auprès de lui des gens

Exploration du Tanganika par Cameron. — Les monts Rawlinson.

arrivés récemment du lac, qui lui confirmèrent la présence dans ces parages de traitants européens *ne venant pas de Zanzibar*.

Quelques jours après, les envoyés de Kassonngo rapportaient une réponse formellement négative du chef régnant au delà du Lomâmi.

Ne voulant à aucun prix employer la force pour s'ouvrir le chemin qu'on lui refusait, Cameron résolut de descendre plus au sud et de contourner le lac par l'ouest. Tipo-Tipo, son hôte, lui fournit à cet effet trois guides et un chef de bande, qui devaient être à sa disposition pendant dix jours, mais qui ne furent qu'une source de désagréments pour le voyageur.

Après avoir épuisé la somme d'ennuis habituels avec ses porteurs,

Cameron quittait Tipo-Tipo et eut la chance de faire quelques bonnes étapes à travers une contrée hospitalière.

Quelques jours après, l'accueil changeait : une volée de flèches fut adressée d'une embuscade aux voyageurs. Usant de modération, l'explorateur se borna à corriger d'importance un des assaillants et à le renvoyer aux siens après avoir brisé son arc et ses flèches. Cette mansuétude adoucit la population, qui vint en dansant protester de ses intentions bienveillantes et fournit des renseignements utiles sur la route à suivre.

Au village de Kamonahoué, les apparences semblaient favorables quand, au moment de quitter le bivouac, on s'aperçut que la chèvre favorite de Cameron avait été volée. Aux réclamations on répondit par des provocations; en même temps, les femmes quittaient le village et les hommes prenaient leurs postes de combat; presque aussitôt les flèches commencèrent à siffler.

Cameron réunit aussitôt sa troupe, et le dernier de ses hommes ne l'avait pas encore rejoint que les indigènes mettaient le feu à son bivouac. Se mettant à l'abri derrière des huttes, il fit demander la cause de cette agression. Pour toute réponse, il reçut une formidable volée de flèches, et on lui montra un corps de cinq cents hommes qui arrivait prêter main-forte aux assaillants. Ce renfort engagea les indigènes à se rapprocher : les lances se mirent alors à pleuvoir. Il fallait se défendre; on répondit par quelques coups de fusil dont l'un atteignit à la jambe un notable qui se croyait hors de toute atteinte. Cet événement fit si grande impression que l'ennemi proposa aussitôt des pourparlers. Le voyageur accepta avec empressement.

La paix était sur le point d'être conclue, lorsqu'arriva un chef du voisinage conduisant une nombreuse troupe. Spéculant sur la disproportion du nombre, il parvint à faire prévaloir l'avis de recommencer le combat. Ayant mis le feu à une case, Cameron fit dire au chef que si les hostilités ne cessaient pas immédiatement il brûlerait le village tout entier et qu'il montrerait la puissance de ses balles. Cette attitude énergique décida les indigènes à le laisser partir, mais par un chemin différent de celui qu'il voulait prendre.

Sur l'affirmation de ses guides qu'il trouverait à peu de distance un village où il serait bien accueilli, le voyageur souscrivit à ces conditions, et l'on se mit en route; toutefois les indigènes suivaient en foule à distance, hurlant et insultant, puis se rapprochant à la faveur du

terrain et décochant des flèches chaque fois qu'ils le pouvaient impunément.

Vers la fin de la journée, les assaillants s'étaient retirés et l'on arrivait au village dont l'hospitalité était promise. Au moment d'y entrer, on demanda, selon l'usage, si l'on voulait recevoir la caravane; on répondit en envoyant des flèches. Aussitôt, réunissant quelques hommes, Cameron se lança à l'assaut de la place; tournant le village, il y entrait par un côté tandis que les défenseurs, décontenancés, fuyaient par un autre côté; puis, se hâtant d'y faire apporter les bagages, il eut bientôt improvisé quelques fortifications au moyen des pieux et des portes des cases voisines, qu'on avait rasées par mesure de précaution.

Pendant plus de deux jours, ce fut un siège en règle: les indigènes, armés de fusils, avaient blessé plusieurs hommes de la caravane; par contre, leurs pertes en morts et en blessés devenant notables, ils n'approchèrent plus du blockaus. On fit alors des reconnaissances qui trouvèrent des barricades fermant tous les sentiers, mais aucune n'était défendue et elles furent détruites aisément.

Enfin, le troisième jour, une des escouades de Cameron put s'emparer d'une femme. Elle fut renvoyée vers l'ennemi, ainsi qu'un autre prisonnier, pour dire que les voyageurs voulaient la paix et non la guerre. Elle revint le lendemain, accompagnée d'un chef du voisinage : le malentendu fut dissipé, on échangea quelques cadeaux et Cameron put continuer paisiblement sa route.

A ce moment, le voyageur, atteignant la chaîne de Kilimatchio, eut à franchir plusieurs importantes rivières. Toutes étaient tributaires d'une branche du Loualaba; mais cette branche était différente de celle que Livingstone avait vu sortir du lac Moëro; on n'avait sur elle que les données très vagues, fournies au commencement du siècle par quelques *pombeiros* ayant réussi à franchir le continent depuis Cassengé jusqu'aux bords du Zambèze, à Tété.

Il parvint ainsi à Mounza, ayant relevé sur sa route de magnifiques contrées bien arrosées. Dans tout le pays brûlaient de nombreux feux de charbonniers, lesquels travaillaient pour alimenter de petites forges où les indigènes traitaient de l'hématite qu'ils recueillaient à quelques pieds de profondeur.

De là, il traversa tout un district appartenant à Kassonngo, qui y faisait exploiter le sel. Le mode d'exploitation était analogue à celui

qu'on emploie dans le reste de l'Afrique centrale, mais le matériel en était tout particulier. Les indigènes construisent, en forme d'entonnoir, un grand châssis composé de baguettes reliées entre elles par des cercles et attaché à quatre ou cinq pieux; l'intérieur est tapissé de grandes feuilles; un coussinet d'herbe, placé au fond, sert de filtre. On emplit l'appareil de terre saline sur laquelle on jette de l'eau bouillante; le sel dissous est recueilli dans un vase, l'eau est ensuite évaporée.

Un après-midi, comme il achevait de faire passer à toute sa bande une petite rivière, Cameron s'entendit tout à coup interpeller en anglais et sentit sa main chaleureusement pressée par un inconnu d'allures majestueuses, dans lequel il devina un traitant arabe. Cet ami improvisé était Djoumah Méricani, un trafiquant habile et intelligent, qui habitait Kilemmba, localité voisine, où Kassonngo faisait habituellement sa résidence.

Ayant entendu parler de la présence d'un Anglais, il avait cru rencontrer Livingstone, et s'était porté au-devant de lui pour lui offrir ses bons offices. Apprenant du voyageur que l'illustre explorateur était mort, il voulut du moins reporter sur son nouvel hôte toutes ses attentions; il l'installa dans une confortable habitation, et ne cessa pendant tout son séjour d'avoir pour lui les prévenances les plus délicates.

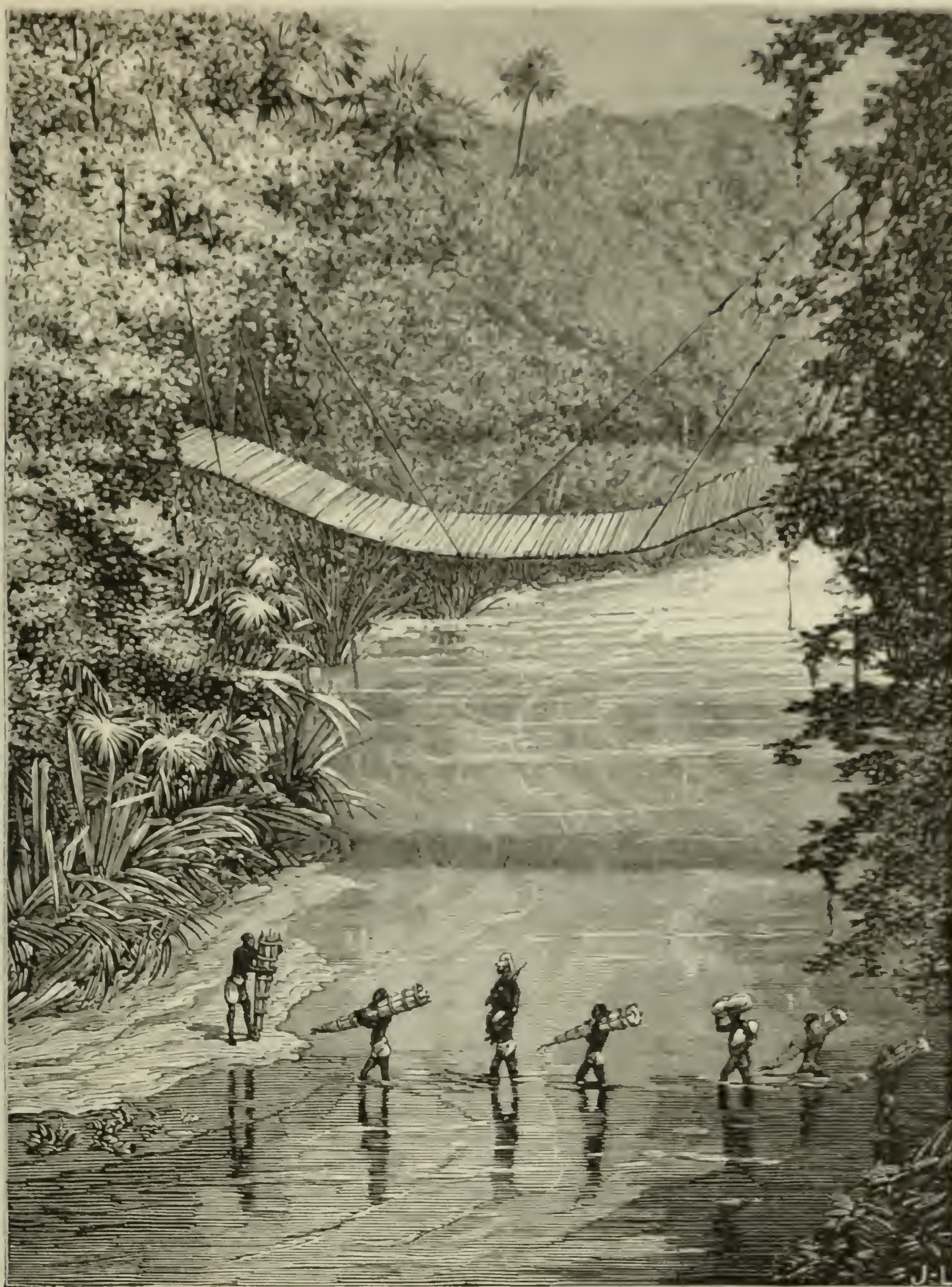
Depuis deux ans qu'il habitait Kilemmba, Djoumah avait beaucoup exploré la contrée; il pouvait donner à Cameron de précieux renseignements sur la route parcourue et sur le chemin à suivre. Comme Djoumah Méricani sut lui fournir d'intelligentes indications et des secours matériels efficaces, Cameron n'hésite pas, dans la relation de sa traversée, à lui attribuer une grande part dans les résultats du reste de son voyage.

Le soir même de son installation chez Djoumah Méricani, il recevait un message lui annonçant pour le lendemain la visite de José Antonio Alvez, un gros marchand d'esclaves de la contrée. A juger le maître par les serviteurs, dont rien n'égalait la grossièreté et l'aspect farouche, Cameron se serait bien passé de la visite promise.

Le lendemain, José Antonio Alvez arriva en grande cérémonie, porté dans un hamac surmonté d'un store, escorté de gens armés. Le connaissant de nom et l'entendant constamment désigner par la qualité de *blanc,* notre voyageur fut grandement étonné de voir sor-

tir du hamac un horrible vieux nègre, n'ayant pris, des allures civilisées qu'il se piquait fort de posséder, que le costume européen et l'usage de la langue portugaise.

Ce n'était autre qu'un ancien agent de traitants portugais, trafi-



Pont suspendu sur le Lulindi.

quant à son tour pour son propre compte. Une partie de sa bande opérait en ce moment avec Kassonngo, et il attendait son retour pour regagner, avec le lot d'esclaves devant lui échoir, la ville de Cassangé, centre de ses opérations. Selon lui, le pays où voulait s'engager Cameron était impraticable; la saison des pluies, déjà com-

mencée, faisait déborder toutes les rivières; la campagne était convertie en marais infranchissables. Il conseillait au voyageur de joindre ses forces aux siennes et de se laisser conduire à Benguela ou à Loanda, en se prêtant aide mutuelle.

Malgré que ce compagnon n'eût rien d'engageant, la réflexion conduisit le voyageur à accepter la proposition et à consentir, à l'arrivée, un cadeau proportionné à l'importance du service rendu.

En attendant le départ, qui devait tarder au delà de toute mesure, Cameron voulut utiliser ces délais en allant visiter le lac Mohrya, où l'on signalait d'intéressantes habitations lacustres.

Tout d'abord, il lui fallait rendre visite à Foumé Kenna, première épouse de Kassonngo, qui, en l'absence de ce dernier, remplissait les fonctions de régente du pays d'Ouroua. Elle seule pouvait permettre au voyageur le passage à travers la contrée.

La réception fut solennelle; mais la curiosité féminine eut bien vite raison de la dignité de la souveraine; à peine son visiteur fut-il entré dans la case royale que Mme Kassonngo voulut s'assurer par elle-même que toute la personne du voyageur était blanche; il fallut se déchausser pour fournir la preuve de cette étrange bizarrerie. Quant aux guides demandés par le voyageur, son époux ayant seul le pouvoir de régler un point de cette importance, il fallait attendre son retour.

Le lendemain, accompagné seulement de quelques hommes, Cameron se mettait en route pour le lac Mohrya, sous la conduite d'un guide prêté par la régente.

La marche se fit à travers un pays montueux, bien boisé, peuplé de nombreux et grands villages cachés dans les broussailles et fortifiés d'une singulière façon. Chacun d'eux n'est accessible que par un étroit couloir, sorte de tunnel fort exigu taillé dans le hallier, et qui aboutit à un porche en forme de V dont la pointe regarde les arrivants. En cas d'alerte, une lourde herse s'abat et rend tout passage impossible.

Le troisième jour de cette excursion, apparut le lac Mohrya. C'est une petite nappe ovale, de près de quatre kilomètres sur un peu moins de deux, qui occupe une dépression au milieu de collines basses et boisées. Il était occupé par trois bourgades et quelques huttes éparses, bâties sur pilotis.

Malgré toutes ses tentatives, Cameron ne put obtenir d'embarca-

tion pour aller visiter ces villages, où d'ailleurs il eût été fort mal reçu. Les propriétaires de ces habitations ne touchent terre que pour soigner les quelques champs qu'ils possèdent sur les bords; ils passent le reste du temps enfermés dans leurs cabanes avec leurs chèvres et leurs poules, ou bien se livrent à la pêche. En vain Cameron essaya-t-il d'entrer en relations avec quelques hommes travaillant à leurs terres; dès qu'ils se virent aperçus, ils coururent rejoindre leurs canots et s'éloignèrent précipitamment.

Il fallut quitter sans autre résultat que quelques vues du lac Mohrya, prises à distance.

Kassonngo n'était pas encore de retour à Kilemmba. Alors, voulant utiliser ses loisirs forcés, le voyageur demanda un guide pour aller explorer le lac Kassali, au sud de Kilemmba et de là, s'il le pouvait, le Kohouammba, premier anneau d'une chaîne de petits lacs traversés par le Loualaba.

Le guide promis par la régente ne venant pas, le voyageur partit sous la conduite de quelques hommes de Djoumah Méricani. La marche fut loin d'être rapide; ses gens connaissaient du monde dans plusieurs des villages traversés et s'y arrêtaient le temps qu'il leur plaisait d'y demeurer; pour achever d'exercer sa patience, il lui fallut attendre pendant plusieurs jours que ses compagnons eussent profité jusqu'au bout de la noce du chef d'un des villages rencontrés. Après avoir traversé le Tchannkodji, il se trouvait, au bout du huitième jour de marche, à Kohouédi, sur les bords du Lovoï, à quinze kilomètres du Kassali, dont il apercevait la nappe du haut d'une éminence voisine. Le chef était absent et accompagnait Kassonngo, campé à quelques lieues de là. Il lui envoya un messager pour obtenir la permission de franchir la rivière; au bout de quelques jours, l'envoyé revint sans avoir rencontré le chef de Kohouédi mais en annonçant son prochain retour. En effet, celui-ci rentrait peu après dans son village. Tous les efforts de Cameron pour en obtenir la permission désirée demeurèrent stériles; Kassonngo étant en guerre avec Kikoudja, tributaire récalcitrant et chef de la rive opposée, il y allait de la destruction de son village si le chef de Kohouédi laissait qui que ce fût se diriger vers le lac. D'autre part, Kikoudja, l'ennemi, ayant appris la présence d'un blanc dans son voisinage, l'avait fait prier de venir le voir. Mais à peine les premiers messagers s'étaient-ils acquittés de leur mission que d'autres envoyés vinrent dire le

contraire : les devins avaient averti Kikoudja que la visite d'un blanc ferait infailliblement disparaître les eaux du lac s'il venait à les regarder. Cameron eut beau leur expliquer qu'il avait déjà regardé les eaux du lac sans provoquer aucun malheur, ils objectèrent, sans en vouloir démordre, que ce regard avait été jeté à distance, mais que, s'il parvenait jusqu'au bord, tout le lac serait desséché, que ses nombreux poissons mourraient, et que les gens de Kikoudja, privés de cette précieuse ressource d'alimentation et d'échange, tomberaient dans une affreuse détresse.

C'était encore une excursion manquée. Néanmoins Cameron avait pu réunir quelques renseignements sur ce lac peu connu. C'est ainsi qu'il sut que les gens du Kassali habitent de préférence des îles flottantes ayant pour base de grandes pièces de végétation détachées de la masse bordant le rivage. On établit sur ce radeau végétal un plancher formé de troncs et de broussailles qu'on recouvre de terre où poussent des bananiers; on y élève ensuite des cases où les gens se fixent avec leur petit bétail. Habituellement les îles sont amarrées à des pieux enfoncés dans le lac, dont elles suivent ainsi les changements de niveau; mais, veut-on se déplacer, les pieux sont arrachés, et au moyen d'amarres l'île est halée à une nouvelle place.

Fatigué d'attendre en vain des guides ou une autorisation qui ne venait point, le voyageur retourna chez Méricani, à Kilemmba. Alvez, dont les circonstances faisaient son compagnon de route, se déclarait prêt à partir dès le retour de Kassonngo; mais il avait changé d'itinéraire et prétendait se rendre à Bihé, non à Cassangé.

On était alors en décembre. Près d'un mois devait encore s'écouler en vaine attente. Pendant ce temps, Cameron n'eut que trop le loisir d'étudier l'organisation et les mœurs de l'Ouroua.

Cette contrée commence immédiatement au sud de l'établissement de Tipo-Tipo et s'étend jusqu'au 9e degré sud; à l'ouest, le Lomâmi, à l'est, les tribus du Tanganika, forment ses autres limites.

Kassonngo, le chef suprême de l'Ouroua, ne doit pas être confondu avec le Kassonngo rencontré chez Tipo-Tipo. Celui-ci est, en outre, souverain de plusieurs peuplades longeant le Tanganika, et il compte parmi ses tributaires l'Oussammbé, à l'ouest du Lomâmi. Tout le territoire est divisé en plusieurs commandements, dont les uns sont héréditaires, et les autres renouvelables par périodes de quatre ans.

Si le titulaire a satisfait son souverain, ses pouvoirs sont renouvelés; s'il l'a mécontenté, il doit s'attendre à avoir le nez, les mains ou les oreilles coupés.

Chose remarquable : dans ce pays de sauvages, la hiérarchie sociale est fortement organisée, et la déférence des inférieurs est très marquée.

Deux peines seulement sont en usage : la mutilation et la mort. Pour la moindre peccadille on vous retranche un doigt, une oreille, un morceau de la lèvre ou du nez; pour les fautes plus sérieuses, on prend les mains, les oreilles, le nez, les orteils et parfois le tout ensemble.

Il est probable qu'aucun pays au monde, même le Dahomey, ne présente d'aussi épouvantables coutumes que celles dont les funérailles d'un chef sont l'occasion.

Une rivière est d'abord détournée de son cours; dans le lit desséché, on creuse une énorme fosse que l'on tapisse de femmes vivantes. A l'une des extrémités de la tombe, une femme est posée sur ses mains et sur ses genoux pour servir de siège au royal défunt, paré de tous ses ornements. Une des veuves soutient le cadavre; une autre, la seconde épouse, est assise aux pieds du mort; ensuite le trou est comblé. Toutes ces femmes sont enterrées vives, excepté la seconde épouse, que l'on tue avant de remplir la fosse : c'est un privilège que la coutume lui accorde. Des esclaves mâles, en nombre plus ou moins considérable, — ordinairement quarante à cinquante, — sont ensuite égorgés sur la tombe, qu'on arrose de leur sang. Ces rites accomplis, on fait reprendre à la rivière son cours accoutumé. Parfois, plus de cent femmes sont immolées dans ces hideuses funérailles. S'il s'agit d'un chef secondaire ou subalterne, le nombre des victimes est moindre, mais le fond du cérémonial est le même.

Kassonngo se prétendait d'origine divine, et être, par cela même, affranchi de toutes les exigences de la nature humaine; s'il y satisfaisait, c'était par pur plaisir.

Tout fils né de lui est revêtu d'une peau de singe, qui lui donne le droit absolu de réquisition sur tout ce qui n'est pas de sang royal.

Son harem, fort peuplé, contient avant tout cinq ou six épouses de sang royal, qui sont ou ses sœurs ou ses cousines; quant aux autres femmes, elles sont recrutées selon le caprice du maître et sans aucune préoccupation des liens de parenté qu'il peut avoir avec elles.

Les seuls meubles de sa chambre à coucher sont ses femmes. Quelques-unes, posées sur les mains et les genoux, sont à la fois la couchette et le sommier; d'autres, à plat sur l'aire battue, forment le tapis.

Dans ce pays, les mœurs sont extrêmement relâchées et l'inconstance conjugale ne choque personne.

A l'exception de Kassonngo, tous les hommes, même les plus haut placés, font eux-mêmes leur feu et leur cuisine. Chacun prend ses repas isolément ; s'il arrive qu'un homme accepte de se rafraichir ou de manger en présence de témoins, on déploie devant lui un morceau d'étoffe qui lui sert d'écran.

Il va sans dire que le fétichisme le plus absolu est la religion de l'Ouroua, comme du reste dans la plupart des pays de l'Afrique équatoriale.

Le tatouage y est en honneur. Les coiffures se composent ordinairement de la masse des cheveux rejetés en arrière et solidement attachés au sommet de la nuque, de façon à former une petite queue horizontale à laquelle on ajoute un panache fait de plumes rouges de perroquet.

Quant au pays proprement dit, il est des plus privilégiés par l'abondance et la variété des productions tant végétales qu'animales ou minérales.

Outre ses observations locales, Cameron put recueillir de nombreux et intéressants renseignements sur le lac Sannkorra et sur les rivières ayant des relations avec cette nappe d'eau, car, parmi les six cents porteurs qui, indépendamment des esclaves, remplissaient la demeure de son hôte, il en était un certain nombre provenant des bords même du lac.

En prévision d'une longue route, il remettait en ordre et complétait tout son matériel de campement.

Enfin, à force de messages, il décida Kassonngo à revenir. Ce retour eut lieu vers la fin de janvier, au milieu de clameurs et de tambourinades sans fin.

Quand il se présenta devant la case royale, dont l'entrée est soigneusement défendue par une police vigilante, rien ne lui indiquait la personne du souverain. Il le reconnut uniquement à la hauteur de sa taille. Aussitôt, pour faire honneur au visiteur, éclata le concert le plus cacophonique qu'il fût possible d'entendre, et qu'aucun effort

ne parvint à faire cesser avant la fin de la soirée. L'entrevue fut des plus courtoises; mais elle était de pure forme, selon les usages africains. Cameron ne put, ce jour-là, traiter le sujet qui lui tenait tant à cœur.

Avec Kassonngo, étaient revenus les bandits qu'il employait dans ses tournées de pillage. Parmi eux, la palme de la scélératesse revenait à un coquin de la pire espèce, Souza Coïmbra, fils du major de la place de Bihé.

Dès qu'il aperçut l'explorateur, il se mit à l'assaillir d'incessantes importunités dans l'espoir de l'exploiter. Il avait à son service les prétextes les plus invraisemblables : tels que de prétendre au salaire de guide, par la raison qu'il avait jadis enseigné à Alvez la route qu'il allait prendre en compagnie de Cameron.

L'extérieur du personnage valait son caractère. Un chapeau crasseux, informe, butin indigne d'un chiffonnier, surmontait une tête hideuse à voir. Une longue jupe d'herbes, qui l'enveloppait jusqu'aux talons, traînait derrière lui. Sa face glabre montrait un teint terreux, à travers les trouées d'une épaisse couche de crasse; elle était éclairée par des yeux éraillés qui décelaient une ivresse constante et ses débauches.

Alvez, dont il était un des chefs de bande, ne se montrait pas moins importun, et trouvait quotidiennement un nouveau motif pour retarder le départ.

Cameron eut un moment d'espoir le jour où Kassonngo vint lui rendre sa visite. Il pensa pouvoir obtenir l'autorisation désirée. Il se trompait étrangement. Le potentat avait vu les curiosités du voyageur, et, sa convoitise se trouvant éveillée, il tentait tout simplement d'exploiter à son tour la situation. Il fit à son hôte les plus magnifiques promesses, s'engageant à les réaliser aussitôt qu'aurait eu lieu une réception solennelle, dans laquelle il prétendait donner au voyageur une idée imposante de sa puissance, qu'il croyait sans égale. Toutefois il le dissuada d'aller vers le lac Sannkorra, tant étaient dangereux, selon lui, les territoires à traverser. Il ne voyait pour le voyageur que deux partis à prendre : accompagner Alvez ou retourner vers le Tanganika.

Alvez et Djoumah Méricani, qu'il conjura de lui fournir des hommes, lui assurèrent aussi que son escorte ne pourrait résister aux dangers qui le menaçaient en allant au lac.

Il fallut définitivement renoncer au projet d'atteindre le Congo pour le descendre, et se résigner à rejoindre la côte par n'importe quel chemin.

Quinze jours s'écoulèrent encore avant la fameuse réception, qui devait enfin rendre sa liberté au voyageur.

Le matin du jour où elle eut lieu, un messager vint prévenir Djoumah et Cameron que le roi les attendait. D'autre part, un avis qu'il reçut secrètement engageait le voyageur à se tenir sur ses gardes, car Kassonngo se proposait d'attaquer Cameron pendant la réception, afin de le dépouiller. Alvez avait été invité à participer à l'affaire; mais le coquin avait refusé, sans doute parce qu'il comptait bien arriver au même résultat en détail, tout le long de la route à parcourir, et sans avoir à partager avec des complices. Toutefois Coïmbra s'était mis du complot avec une partie des gens d'Alvez.

Avertis en temps utile, les deux amis prirent leurs précautions; le camp fut pourvu d'une bonne garde, et les visiteurs se firent accompagner de compagnons solides et bien armés.

Dès le seuil de la résidence royale, on voulut s'opposer à l'entrée de toute cette escorte; mais, prétextant doucereusement qu'on entendait faire honneur par sa présence au puissant souverain de l'Ouroua, la troupe fut admise. Alvez arriva bientôt, porté dans son hamac, comme toujours; il amenait également une escorte armée. En cas de bagarre, le rusé compère comptait se ranger utilement du côté du plus fort. Il se plaça avec sa suite d'un côté de la porte; Djoumah et Cameron lui firent face, ayant leurs hommes rangés derrière eux.

Kassonngo se tenait vis-à-vis de l'entrée, entouré de sa cour; devant lui, un dignitaire tenait une hache d'une forme particulière; derrière, venaient quatre femmes, dont l'une portait un second exemplaire de cette hache; à la suite, on voyait des magiciens, des porteurs de boucliers, puis des soldats armés de fusils; sur les côtés, se pressait la foule des fonctionnaires de tout ordre, parmi lesquels on comptait de nombreux bourreaux. Enfin les chefs de districts, convoqués pour la circonstance, remplissaient avec leur escorte le reste de l'espace s'étendant de la porte à la case royale.

Cameron fut grandement surpris d'apercevoir dans toute cette foule un nombre considérable de mutilés, et surtout d'apprendre que beaucoup de ces mutilations étaient le résultat d'un simple caprice

du maître, pour témoigner de son pouvoir. L'intime ami qui accompagnait le potentat avait perdu les mains, le nez, les oreilles et les lèvres par suite des accès de colère de Kassonngo ; ce qui n'empê-



Passage du Luwati.

chait pas la victime d'avoir pour son bourreau une sorte d'adoration fanatique, vraie ou affectée.

La réception s'ouvrit par une interminable psalmodie des quatre femmes placées derrière le roi : cette psalmodie, appuyée en chœur à intervalles réguliers par toute l'assistance, célébrait l'incomparable gloire et les titres du puissant Kassonngo.

Puis, chaque chef, en commençant par le plus infime, vint rendre hommage. Le cérémonial consistait à se barbouiller d'argile blanche ou de cinabre, tout en débitant un compliment et en se livrant à une danse d'un mode déterminé, puis, saisissant son épée, le courtisan s'élançait sur son souverain et, au moment de l'atteindre, plongeait la lame en terre à ses pieds, puis se roulait sur le sol pour témoigner de sa soumission. Un mot du roi répondait à son fidèle, et celui-ci passait prendre la queue du cortège pour faire place à d'autres.

Quand chacun eut ainsi défilé, Kassonngo prit à son tour la parole et prononça un long panégyrique de lui-même. On lui répondit par deux discours; l'un, débité par Coïmbra, l'autre, par un des hommes de Cameron; et, comme les paroles comportaient plus de récriminations que d'éloges, les choses menacèrent de se gâter : heureusement, cela n'alla pas plus loin.

Kassonngo leva la séance aussitôt, en confiant le voyageur aux bons soins d'Alvez et en menaçant ce dernier des plus terribles châtiments s'il arrivait malheur au voyageur blanc. Alvez s'engagea solennellement à remplir fidèlement la mission qu'il recevait.

Cette fois, Cameron se croyait libre et en droit de presser le départ. Mais Alvez avait sa politique, consistant à différer sous toutes sortes de prétextes : d'abord, l'enterrement d'une des femmes royales; puis, la construction d'une maison, que, sur les conseils d'Alvez, Kassonngo voulait se faire édifier sous la direction autorisée d'un blanc.

Le voyageur eut beau se démener, il ne put échapper à cette corvée, que ses bourreaux eurent le talent de faire durer dix fois plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Bon gré mal gré, il fallut se joindre aux bandes de Kassonngo et d'Alvez afin de se rendre au lieu choisi pour le nouvel établissement du chef.

Cette épreuve fut une des plus pénibles de toutes celles qu'eut à supporter le voyageur. Les gens de ses compagnons étaient les êtres les plus grossiers et les plus indisciplinés qu'on pût imaginer : le pouvoir de Kassonngo n'avait aucune prise sur son escorte, composée bien plus de complices de ses rapines et de ses violences que de serviteurs ou de soldats. Du côté d'Alvez, c'était pis encore. Aussi les scènes de désordre sans cesse renouvelées dont Cameron était le témoin quotidien, lui laissèrent-elles les plus pénibles souvenirs.

Partout où allait le potentat noir, la destruction, la ruine, le pillage, l'incendie marquaient son passage. Un jour, il trouva plaisant de té-

moigner sa satisfaction au chef d'un village pour l'accueil qu'il en recevait; puis, au moment de partir, il contraignit le malheureux à mettre lui-même le feu aux cases de son propre village, et il le fit massacrer ensuite.

De pareils exemples produisirent leur effet sur les hommes de Cameron. Ils se débandèrent et se mirent à courir la campagne à la suite de leurs compagnons de pillage. L'explorateur aurait voulu se lancer à leur poursuite et les ramener; il dut se borner à attendre que les déserteurs revinssent d'eux-mêmes, car il ne pouvait quitter ses marchandises et ses bagages un seul moment, sous peine de les voir disparaître.

Pour comble de malheur, un de ses hommes, étant ivre, mit le feu à sa hutte, et l'incendie gagna quelques cases voisines. Aussitôt les gens d'Alvez, campés à côté, au lieu d'aider au sauvetage, s'abattirent sur le village et pillèrent tout ce qu'ils purent. Grâce au dévouement de Djoumah, Cameron n'eut à supporter aucune perte essentielle; ses notes, ses livres, ses collections et ses munitions furent préservés; mais on le rendit responsable de tout ce qui avait péri et même au delà pendant l'incendie; il dut payer tout ce que les gens d'Alvez avaient volé.

Enfin, le 10 juin, après huit mois d'attente, il put se remettre en route.

C'était un changement, mais non la fin de son supplice. Partout où ils savaient ne rencontrer que des êtres plus faibles qu'eux, les gens d'Alvez, se prétendant autorisés par Kassonngo, pillaient, volaient, dévastaient; mais quand ils traversaient des districts où les indigènes, bien armés et énergiques, pouvaient leur tenir tête, ils passaient doux comme des moutons. Par suite de ce brigandage, qui se pratiquait de nouveau peu après le passage des traitants, on ne voyait plus dans les villages que quelques hommes demeurés pour défendre les cases. Les femmes, les enfants, les denrées, le bétail avaient été éloignés et mis en lieu sûr : l'approvisionnement n'en était que plus difficile. Tandis qu'Alvez et ses hommes enlevaient de force le peu qu'ils rencontraient, Cameron gardait son monde autour de lui; mais cette précaution même le forçait, quoique à regret, d'acheter aux voleurs le produit de leur pillage; sans cela et sans une petite provision de farine qu'il tenait de Djoumah Méricani, il serait infailliblement mort de faim.

La contrée parcourue était extrêmement boisée et sillonnée par des cours d'eau tributaires du Kilouïlouï ou rivière du diable, sous-affluent du Loualaba.

Le Kilouïlouï, dont le nom est bien en rapport avec la sauvagerie de son cours, draine toute une région montagneuse au delà de laquelle se trouvent des plaines que la saison des pluies transforme en marais infranchissables et qui, même pendant la saison sèche, restent constamment spongieuses. D'immenses bandes d'éléphants parcourent cette région et contribuent par leur nombre et par leurs dégâts à en rendre la traversée plus difficile.

Ce fut une des parties les plus pénibles du voyage, par suite des obstacles que la nature du terrain apportait à la marche.

Après ces plaines, on se trouva dans une vallée riche tant en bois qu'en eaux courantes, domaine de Lounga Mâundi, un alerte et digne vieillard qui était tributaire de Kassonngo.

Le bruit s'était répandu dans le district que la caravane signalée était celle de Kassonngo et de Coïmbra; aussitôt toutes les femmes, les enfants et les animaux domestiques avaient été éloignés. Ces gens considèrent la visite de leur souverain comme la pire des catastrophes; aussi Lounga-Mâundi avait-il l'habitude d'envoyer le tribut ou de le porter lui-même afin d'éviter le malheur d'une visite royale. Ce brave homme avait connu le père et le grand-père de Kassonngo, et il pouvait assurer, par sa propre expérience, que ce dernier dépassait en barbarie tous ses prédécesseurs.

Pendant qu'il campait encore chez Lounga, Cameron vit arriver des envoyés de Djoumah Méricani qui lui apportaient une tente neuve. Le généreux traitant, ayant eu connaissance de l'incendie dont avait souffert son ami, lui envoyait un abri pour remplacer celui qu'il avait perdu.

Le séjour en cet endroit devint une nouvelle source de retards de la part d'Alvez qui, prétextant du peu de sécurité de la route à suivre, voulait fortifier la caravane de la troupe de Coïmbra. Or, celui-ci n'ayant pas encore quitté la compagnie de Kassonngo, rien ne faisait prévoir le moment où l'on repartirait. En même temps, une petite bande appartenant à un traitant de Doundo, et conduite par un certain José Pérez, venait d'arriver. Partie depuis trois ans, elle avait, de proche en proche, gagné l'Ouroua; mais, se sentant trop faible pour protéger la riche cargaison d'ivoire qu'elle rapportait,

son conducteur venait demander de se joindre à nos voyageurs.

L'entente fut d'autant plus facile qu'on devait partir dans un très bref délai. Néanmoins, Alvez retombant dans ses pratiques habituelles, Cameron perdit patience et lui signifia que le lendemain sans faute, il se mettrait en route avec José Pérez, sans plus attendre. Alvez dut s'exécuter.

Le lendemain, le traitant exigea une halte : des esclaves s'étaient enfuis et il voulait les retrouver; le surlendemain et le jour suivant, se produisirent de nouvelles désertions; mais toutes les recherches pour rattraper les fugitifs étant demeurées sans résultat, la route fut reprise.

Encouragés par la réussite de leurs compagnons de misère, d'autres voulurent tenter de fuir durant la nuit qui suivit : on s'aperçut de leur projet avant qu'ils n'eussent quitté l'enceinte. Ils payèrent cher leur tentative avortée. Pendant des heures entières le camp retentit de leur cris déchirants et des coups de lanières s'abattant sur leurs corps décharnés.

Pour comble de malchance, Coïmbra, annoncé depuis deux jours, fit son entrée au campement, traînant à sa suite cinquante-deux femmes enchaînées par groupes de dix-sept à dix-huit. Toutes étaient chargée d'énormes fardeaux, fruit des rapines du maître; indépendamment de ces lourdes charges, quelques-unes portaient des enfants. Accablées de fatigue, les pieds déchirés, les pauvres créatures se traînaient à peine. Les meurtrissures et les cicatrices dont leurs membres étaient couverts disaient assez quels traitements leur étaient infligés.

La somme de misère et le nombre des morts qu'avait entraîné la capture de ces femmes dépasse ce qu'on peut imaginer. Il faut l'avoir vu pour le comprendre. Les crimes perpétrés au centre de l'Afrique par les hommes qui se targuent du nom de chrétiens et se qualifient de Portugais sembleraient incroyables aux gens des pays civilisés. Il est impossible que le gouvernement de Lisbonne connaisse les atrocités commises par ceux qui se disent ses sujets et portent son drapeau. Les pires des Arabes sont des anges de douceur en comparaison de ces Portugais ou de leurs agents.

Pour obtenir les cinquante femmes amenées par Coïmbra et dont Alvez se disait propriétaire, dix villages contenant chacun cent à deux cents âmes avaient été détruits. Quelques-uns de leurs habitants avaient pu s'échapper, mais la plupart étaient morts au milieu des

flammes ou en défendant leur foyer; les autres, perdus dans les jungles, y avaient péri de privations et de faim, ou étaient devenus la proie des bêtes féroces.

Indépendamment de ces cinquante-deux femmes, la bande de Coïmbra comptait deux hommes, plus deux épouses du maître, cadeau de Kassonngo, qui étaient chargées de la surveillance des captives, enfin trois enfants dont l'un portait une idole de bois qui recevait les hommages de Coïmbra, bien que le coquin se prétendît chrétien.

Ce fut avec ces tristes renforts que la caravane reprit sa route et franchit le Lovoï, qui sépare l'Ouroua de l'Oussammbé.

Dans cette province les villages sont nombreux et peuplés. Tous sont défendus par des talus et des palissades, principalement dans le but de se protéger contre les incursions de Mchiri, un bandit redoutable qui s'était taillé aux dépens de la province voisine de Katannga une sorte de fief indépendant d'où il s'élançait pour rançonner tous les pays environnants.

Ce fut dans cette partie de l'Afrique que Cameron put constater les températures les plus extrêmes. Pendant le jour, le sol devenait un brasier sous les rayons d'un soleil de feu; la nuit, au contraire, présentait un abaissement de température de plus de 30 degrés; le thermomètre dépassait à peine 8 degrés centigrades.

De nouvelles évasions ayant eu lieu dans la bande des esclaves, Alvez imposa encore une halte. Heureusement que le village de Kabouéla, où se produisit cet arrêt, était avenant, hospitalier, mais, compensation cruelle, complètement dépourvu de ressources.

Alvez revint de sa poursuite au bout de trois jours, n'ayant retrouvé aucun des fugitifs et ayant perdu trois esclaves de plus. Anngolo puis Loupannda furent traversés avec des fortunes diverses; mais dans aucun des villages rencontrés on n'accepta de laisser pénétrer les voyageurs; dans plus d'un, où l'on n'avait jamais vu de blanc, l'aspect du visage de Cameron causait aux habitants la plus folle terreur.

Quand on eut franchi le Loubirannzi, l'on se trouva dans l'Oulonnda. Cette nouvelle contrée, qui compte à peine deux cents kilomètres de largeur, en mesure à peu près huit cents dans la direction du nord au sud. Les villages y sont peu nombreux, petits, éloignés l'un de l'autre et défendus seulement par de misérables palissades. La forêt occupe la majeure partie du sol. Les habitants sont sales,

sauvages, et semblaient n'avoir jamais eu de relations avec les caravanes, car on ne voyait entre leurs mains aucun de ces objets d'échange que les bandes de traitants laissent à chaque halte.

Au bout de quelques étapes, Cameron franchit le Loukodji, principal affluent de la rive droite du Louloua, un des plus gros tributaires du Congo vers son retour à l'équateur. Peu après, il touchait Kiséma, qui se trouve sur la ligne de faîte séparant les deux bassins du Zaïré et du Zambèse. C'était la dernière station avant d'entrer dans le Lovalé; à chaque instant la route franchissait des cours d'eau appartenant tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux systèmes hydrographiques.

A cet endroit, le thermomètre baissait pendant la nuit d'une façon fort remarquable. Il descendit jusqu'à trois degrés au-dessous de zéro: dans la vallée, le sol était gelé, les étangs étaient couverts de glace. Une pareille température était une souffrance de plus pour les malheureux esclaves, qui marchaient nu-pieds et sans vêtements.

Les villages qu'on apercevait étaient de construction récente; leurs habitants avaient des fusils, aussi ne furent-ils aucunement molestés par les malandrins dont Cameron suivait forcément la fortune. Leur attitude était devenue d'une telle prudence, d'une telle lâcheté, qu'elle encouragea les façons rudes et le caractère violent des gens du Lovalé qui, sous prétexte d'injonctions venues de leurs fétiches, exploitèrent largement les voyageurs et leur firent payer de hauts prix tous les vivres qu'ils leur cédèrent et la faveur de séjourner chez eux. Toutefois Cameron ne put profiter de l'abondance qui régnait chez ces indigènes, car il ne possédait rien des marchandises d'échange qui leur agréaient. Ses seules ressources étaient des perles dont les gens du Lovalé ne voulaient point et sept ou huit *vionngouas*, ornements en coquillages provenant de la côte orientale, et qui sont recherchés partout; mais il gardait ce dernier article pour se procurer du poisson dont il comptait nourrir ses hommes jusqu'à Bihé.

Là encore, à la grande satisfaction du voyageur, une chaîne de vingt femmes appartenant à Coïmbra parvint à prendre la fuite et ne fut pas retrouvée. Bien que les misérables eussent toute chance de mourir d'inanition dans les forêts ou d'être reprises par les indigènes, leur sort était encore préférable à l'horrible condition de leurs compagnes. Accablées de coups, couvertes de plaies résultant de leurs fardeaux et de leur chutes, demi-mortes de faim, ces malheureuses

avaient les chairs putréfiées par les liens qui pénétraient dans les blessures qu'ils leur occasionnaient. Il en était ainsi pour toutes. Le voyageur raconte même qu'il a vu dans ces bandes une infortunée contrainte à continuer de porter le cadavre de son enfant mort de faim dans ses bras.

Les hommes du Lovalé travaillent habilement le fer; ils savent donner aux haches les formes les plus commodes et à leurs pointes de flèches les façons les plus diverses.

A Kafoundanngo, la bande de José Pérez se sépara de ses compagnons pour gagner Cassangé, vers le nord-ouest. Cameron eût vivement désiré suivre cette route et se débarrasser ainsi des ignobles coquins auxquels son sort était lié. Outre que le chemin pour regagner la côte était notablement plus long, il n'avait presque plus aucune ressource, et il n'osait aggraver encore ses charges. Il dut, bien à contre-cœur, rester avec Alvez et Coïmbra, dont il pouvait, le cas échéant, tirer quelque assistance, quitte à la payer plus tard à gros intérêts composés.

La traversée du Lovalé lui fut très pénible. Les habitants n'acceptaient comme payement que des esclaves, des étoffes ou de la poudre; or il manquait de monnaie de cette espèce.

Toute la première partie du Lovalé se compose de grandes plaines entrecoupées de bois et de broussailles; de nombreux villages, où l'on apercevait fréquemment non plus des huttes, mais des maisons de forme carrée ou ronde soigneusement construites, attestaient un degré de plus dans la civilisation. Des traces très fréquentes de campement disaient l'activité des relations commerciales du Lovalé avec les gens de Bihé ou de l'intérieur.

Quelques-unes des plaines de cette contrée n'ont pas moins de deux à trois pieds d'eau pendant la saison pluvieuse. L'inondation couvre alors toute la ligne de faite qui sépare le Congo du Zambèse, et les deux bassins s'enchevêtrent de telle façon, qu'il suffirait de quelques travaux fort simples pour les réunir.

A l'époque des crues, les indigènes profitent des inégalités pour endiguer de larges étendues où le poisson se répand en grande abondance; quand les eaux décroissent, le poisson, mis à sec, est recueilli, séché, exporté dans le voisinage ou bien vendu aux caravanes.

Sachant que cette précieuse marchandise abondait à quelque dis-



Réception de Cameron par Katenndé.

tance de son campement, Cameron envoya une escouade en faire une ample provision, qu'elle devait payer avec quelques-uns des *vionngouas* qu'il gardait comme suprême ressource.

En attendant le retour de ses hommes il fit visite, en compagnie d'Alvez, à Katenndé, grand chef de l'une des sections du Lovalé, lequel avait jadis connu Livingstone. A sa grande déception, notre voyageur ne vit qu'un vulgaire chef nègre, couvert, comme tous ses semblables, d'oripeaux ridicules, entouré de ses grossiers fétiches et à moitié abruti par l'usage immodéré du tabac. Il n'en put tirer aucun renseignement utile ou intéressant.

Les envoyés étaient revenus, n'ayant rapporté qu'une douzaine de panerées d'une blanchaille peu appétissante et qui, emballée à moitié sèche, était déjà pourrie. Cependant ce mets répugnant est très apprécié dans le pays.

L'art de tromper l'acheteur est, paraît-il, de tous les pays; Cameron put constater que le poids et la masse étaient complétés, dans la plupart de ses paniers, avec de la terre, des pierres ou des débris de poterie. Quoi qu'il en fût, ces misérables denrées et deux *vionngouas* composaient désormais ses seuls moyens d'échange jusqu'à la côte; aussi la situation lui fit-elle faire les plus tristes réflexions.

La seconde partie du Lovalé, plus accidentée que la première, semble peuplée de gens plus naïfs, d'une simplicité qui se décèle dans leur hospitalité, dans leurs mœurs et dans leur costume fort primitif. Ce dernier point ne comporte à peu près que l'art de se coiffer; mais l'arrangement de la chevelure est extrêmement compliqué.

Un incident, survenu pendant la dernière halte dans le Lovalé, peindra mieux qu'une longue description le côté moral des gens auxquels sa mauvaise fortune avait attaché notre explorateur.

Coïmbra, ayant appris que Cameron possédait des *vionngouas*, résolut de les lui voler. Dans ce but, il corrompit un des serviteurs du voyageur et il en paya d'avance le concours avec des perles. Le coup ayant manqué, apprenant en outre que le gain à espérer n'était que de deux bijoux, le coquin vint se plaindre à Alvez du tort qu'on lui faisait et se fit rendre les perles payées par avance. De plus, il récrimina si fort et manœuvra de telle façon, que Cameron dut indemniser son serviteur infidèle du payement qu'on lui avait repris et Coïmbra du bénéfice qu'il aurait réalisé si le vol avait réussi!

Tels étaient les misérables entre les mains desquels se trouvait

l'infortuné! Il dut accepter toutes leurs conditions, et prier encore Alvez de lui faire les avances nécessaires, car ses ressources ne lui permettaient point de subvenir à cette nouvelle charge.

Les provisions de poisson tiraient à leur fin; la farine ne pouvait durer que trois à quatre jours, le riz à peine le double; les ressources personnelles de chacun des hommes n'étaient pas meilleures.

Pour payer ses dépenses durant quelques étapes encore, le voyageur dut mettre en pièces ses vêtements les moins indispensables et en distribuer les morceaux. Une querelle maladroitement soulevée par son cuisinier l'obligeait peu après à abandonner son dernier *vionngoua* pour apaiser l'irritation de tout un village.

Pour comble de dérision, une caravane de Bihénos vint à passer: l'aspect de tous ces gens gras, bien portants, abondamment pourvus et proprement vêtus d'habits presque européens, rendait plus pénible l'aspect de sa caravane, dont les hommes hâves et décharnés n'étaient habillés que de haillons d'étoffes d'herbe.

Ces nouveaux venus achetaient de la cire; en échange ils donnaient des étoffes, seule monnaie courante jusqu'à la côte. Cameron dut encore subir la honte de demander à Alvez de lui faire crédit, afin de se procurer auprès d'eux de quoi subsister jusqu'à l'arrivée à Bihé. Il ne put toutefois, malgré tout son espoir, obtenir de ces gens une chose qui lui tenait presque autant à cœur que des vivres : des nouvelles de l'extérieur.

Les Bihénos ne se rendent jamais dans la direction de la côte; ils laissent aux Baïloundas le soin d'assurer les échanges et les transports entre la côte et le Bihé; ils se réservent les routes de l'intérieur, au delà du Bihé. Les uns et les autres, par suite d'usages et de conventions depuis longtemps en vigueur, ne dépassent jamais ce point dans un sens ou dans l'autre.

Dans la vallée du Loumédji, l'abondance reparut dans le camp; mais, au village de Tchikoummbi, il y eut une nouvelle tentative d'Alvez pour retarder la marche. Il prétendait avoir appris que la route était barrée, à quelques journées de marche devant eux, par les indigènes soulevés en masse, et que des caravanes réunissant jusqu'à six mille hommes n'avaient pu forcer le passage. Voyant le peu de créance accordée à son histoire, Alvez n'insista pas, et la route fut reprise pour rendre visite à Moua-Pého, chef important du district traversé.

Il y eut échange de visites et de politesses avec ce chef au jupon court et au bonnet crasseux, buveur acharné d'hydromel. Dans sa générosité, il octroya au voyageur un porc malade, qui expira séance tenante, et quelques mètres de cotonnade. Comme compensation, il reçut un vieux costume de flanelle hors d'usage, qui avait excité toutes ses convoitises. Si misérable que fût le cadeau, c'était pourtant le dernier que pût faire Cameron.

En partant de chez Moua-Pého, une caravane d'Européens fut signalée au voyageur, dont le cœur battit d'espoir. Dès qu'elle fut en vue, il courut en avant. Hélas! la caravane annoncée appartenait bien à Silva Porto, marchand de Benguéla; mais elle était conduite par un esclave de confiance qui la menait au Katannga. Cet homme, bien que parlant portugais, ne put renseigner le voyageur en rien de ce qui l'intéressait, et quand il en apprit que, loin de venir dans la contrée pour commercer, il se contentait de s'informer du pays, il le quitta stupéfait, convaincu d'avoir eu affaire à un fou.

Cinq étapes plus loin, sur le territoire de Kauyummba, on croisa une nouvelle troupe appartenant encore à Silva Porto : elle se rendait également à Katannga pour acheter des esclaves. Le chef, esclave lui-même, avait un air de prospérité et de dignité remarquables. En apprenant de quels voyageurs Cameron était le compagnon, il ne put s'empêcher de lui déclarer que, de toutes les caravanes auxquelles il aurait pu se joindre, aucune n'était aussi abominable que celle d'Alvez. Le voyageur ne le savait que trop!

Il espérait en obtenir des vivres, mais il s'était trompé. Le lendemain, il lui fallut payer la nourriture de ses hommes avec ses propres chemises; puis ce fut le tour de sa redingote, déchirée en menus morceaux qui remplaçaient l'argent.

On était enfin parvenu au bassin du Couanza, c'est-à-dire sur le versant qui s'écoule directement à l'Océan, et l'on avait gagné la résidence de Kauyummba. Ce dernier se montra plein de bonté pour le voyageur en détresse, et lui fournit quelques vivres; mais quand il apprit que son projet était de rentrer chez lui par la voie de mer, il fit tous ses efforts pour le détourner d'une pareille entreprise. Le pauvre homme, ainsi que tous ses semblables d'ailleurs, avait une si fausse idée des choses que, selon lui, le voyageur devait infailliblement s'égarer, « la route n'étant pas marquée. »

Des hommes qu'Alvez avait envoyés d'avance à Bihé prendre des

approvisionnements d'étoffes, apprirent qu'un Portugais récemment arrivé d'Europe, se trouvait dans cette localité avec l'intention de gagner l'intérieur en compagnie de Joao, traitant connu là-bas, auquel Cameron avait adressé des dépêches. Il eut la satisfaction de savoir que Joao s'était chargé de faire parvenir ses lettres à Benguéla.

Peu après, le Couanza lui-même fut franchi, et le voyageur put constater qu'aucun obstacle naturel ne s'opposait à ce que le haut du fleuve fût ouvert à la navigation comme il l'était déjà dans sa partie inférieure.

On se trouvait dans le Bihé proprement dit, reconnaissable d'ailleurs à son caractère accidenté, montagneux et boisé. De tous côtés on voyait des villages composés de maisons aux murs en argile, décorées de sujets variés, propres, bien bâties et accompagnées de greniers construits sur des plates-formes élevées d'un mètre au-dessus du sol. A proprement parler, ces greniers sont des boîtes cylindriques hautes de huit à dix pieds, dont le toit conique est le couvercle. Ce toit est mobile, et s'enlève quand on veut pénétrer dans le grenier, dont il est l'unique ouverture.

Malgré l'invitation qui lui fut faite par deux mulâtres de s'arrêter chez eux, Cameron poursuivait sa route en grande hâte, car il était près du Kokéma, au delà duquel était Bihé. Dans sa situation, les arrêts multipliés étaient un désastre, et il tenait à les supprimer le plus possible.

Enfin, après quelques marches, l'établissement d'Alvez apparut. Ce dernier, qui rencontrait des amis dans chaque bourgade et suspendait sa marche pour boire avec eux, rejoignit enfin dans l'après-midi Cameron, qui avait pris les devants. On fit halte pour rallier les traînards, distribuer la poudre nécessaire aux salves traditionnelles d'arrivée et laisser à ceux qui en possédaient de rechange le temps de revêtir leurs plus beaux vêtements.

A peine la caravane eut-elle touché les premières maisons du village qu'elle fut assaillie par une foule hurlante de joie, dont les cris dominaient le bruit des salves qui se répondaient de part et d'autre. En signe de contentement, les femmes d'Alvez couvrirent de farine leur époux et maître, dont la longue absence faisait craindre la perte.

Le *pommbé* fut versé à flots ; puis, quand les ballots eurent été rangés dans les magasins et les esclaves remis aux femmes chargées

d'eux, on procéda au payement des porteurs. Chacun reçut de huit à douze mètres de cotonnade qui, joints à ceux qu'ils avaient touchés au moment du départ, formaient pour chaque homme une vingtaine de mètres; quelques charges de poudre leur furent encore données à titre de gratification. C'était là tout le salaire régulier de deux années de campagne; mais le salaire irrégulier, le seul qui séduise ces hommes, était le vol et le pillage, que les chefs de bandes permettent sans contrainte et qu'ils exploitent indignement quand ils engagent leurs porteurs.

Enchantés de leur campagne, les hommes d'Alvez se promettaient bien de repartir aussitôt après la saison des pluies et de retourner chez Kassongo, qui leur fournissait si aisément des esclaves.

Quant à Cameron, il eut du moins la satisfaction bien appréciable d'être installé dans une maison très convenable. Il se donna le luxe d'un morceau de savon, dont il était privé depuis plus d'un an, d'un peu de café et d'oignons, qu'Alvez lui vendit sur sa signature.

Une semaine entière fut consacrée au repos, à la recherche de guides, à l'habillement de l'escorte. En cette occasion, Alvez montra une fois de plus son esprit de négoce. Ayant affirmé à son hôte qu'il ne trouverait rien à acheter à crédit, il commença par déprécier la signature de son hôte et par la faire déprécier auprès de ses confrères; puis, quand il lui eut ainsi fermé tout crédit, il lui vendit de l'ivoire et de la cire dont celui-ci n'avait que faire, les lui fit racheter ensuite, avec une forte perte, par des hommes à lui qui le payèrent en étoffes sortant des magasins d'Alvez.

Cameron put décider Manoël, un nègre civilisé, à lui servir de guide jusqu'à la côte, puis il se procura comme porteurs des Baïloundas, qui ont le monopole des transports de Bihé à la mer. Par suite d'un de ces arrangements qu'Alvez savait si bien lui imposer, les hommes de Cameron durent se charger de porter de la cire à Benguéla.

Dans les premiers jours d'octobre, la nouvelle caravane quitta Bihé. Cameron put constater que la contrée est fertile, bien boisée, les villages entourés de jardins bien cultivés.

Au bout de quelques étapes, il rencontra un village appartenant corps et biens au traitant Gonçalvès. Celui-ci, conformément à un usage assez répandu chez les riches trafiquants, en possédait encore une demi-douzaine d'autres dont la population entière est composée

d'esclaves : c'est là que ces hauts seigneurs du commerce africain recrutent le gros de leurs caravanes; quelques porteurs gagés forment le complément. Il trouva là bonne et large hospitalité.

La journée du lendemain l'amena à Kaguommbé, la plus grande agglomération qu'il eût jamais rencontrée en pays nègre. Cette ville ne mesure pas moins de cinq kilomètres de circonférence; il est vrai que son enceinte contient de vastes habitations encloses, propriétés des principaux chefs, et que sa population n'est pas en rapport avec son étendue.

Tout en l'accueillant fort bien, les officiers chargés de recevoir les étrangers surent admirablement l'exploiter et lui faire payer un haut prix l'honneur de présenter ses hommages à leur maître.

Tout, dans cette cour nègre, était réglé avec un cérémonial si rigoureux, qu'il faillit s'attirer des désagréments pour avoir manifesté l'intention de s'asseoir pendant l'audience sur sa chaise, au lieu d'accepter un des sièges qu'on accordait aux visiteurs. Quand les fonctionnaires, reconnaissables à un gilet de couleur écarlate, eurent réglé les détails de la présentation, le roi parut. Grande fut la déception du voyageur de voir dominer sur ces dignitaires si méticuleux, si européennisés un souverain dont le costume royal se composait d'un vieil habit et d'un vieux pantalon noir passés n'importe comment. Un vieux châle écossais couvrait les épaules; les deux bouts, rejetés en arrière, étaient portés par un jeune page entièrement nu; un horrible chapeau à larges bords couvrait la tête. Bien qu'on fût encore à une heure matinale, le puissant monarque était aux trois quarts ivre.

Ses premières paroles furent pour faire son éloge et donner de son pouvoir une idée extraordinaire. Ce thème dura longtemps, puis fut couronné par l'invitation, en cas de retour, de fournir à une majesté de son importance des cadeaux plus dignes de lui. Pour terminer l'audience, l'auguste souverain alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dont il versa quelques gouttes à la ronde, puis il se livra à une représentation chorégraphique des plus désordonnées en demandant à sa bouteille un fréquent réconfortant. Quand elle fut vide, la séance fut levée.

Des gardes du corps veillent sur cette singulière majesté, et, quand le monarque part en campagne, l'honneur de porter son chapeau appartient au capitaine. Cette coiffure royale joue, en cas de guerre,

le rôle que joua, dit-on, à Fribourg, le bâton du grand Condé ; il est lancé par-dessus les palissades du village à emporter. C'est à qui s'élancera pour le reprendre ; celui qui est assez heureux pour y réussir est le héros de la journée, il reçoit une récompense magnifique.

Le lendemain du séjour à Kagnommbé, Cameron parvint à la résidence du traitant Gonçalvès. La réception qu'il reçut dans cette demeure, où tout était organisé avec le confort européen, lui procura un bien-être indicible. En se voyant affectueusement accueilli par un homme civilisé, de bonnes manières, généreux, en mangeant à une table délicatement servie, il se sentit revivre ; mais rien ne peut traduire la sensation délicieuse qu'il éprouva quand il eut à sa disposition un lit entre les draps duquel il put s'étendre. Il y avait plus de trois ans qu'il n'avait goûté cette jouissance !

Quelque désir qu'il eût de prolonger son séjour chez Gonçalvès, Cameron dut se remettre en route dès le lendemain. Sa caravane le rejoignait, et, par mesure d'économie, il ne pouvait faire durer les étapes. Ravitaillé par son hôte, il gagna peu après l'établissement d'un nommé Ferreira, trafiquant de la pire espèce, dont il eut néanmoins occasion d'apprécier les bons offices.

Après avoir franchi quelques cours d'eau d'importance variable qui allaient alimenter le Couanza, le voyageur passa devant un établissement occupé jadis par Silva Porto et qui, au temps de sa prospérité, offrait plus d'importance encore que celui de Gonçalvès. Les jardins se reconnaissaient encore aux arbres fruitiers d'Europe qui, abandonnés à eux-mêmes, se confondaient maintenant avec les broussailles.

Le Bihé était traversé ; on s'avançait sur le territoire des Baïloundas, qui se montraient généralement très froissés de voir une caravane composée d'autres porteurs. Ils considéraient ce fait comme une atteinte à leurs prérogatives et cherchèrent à maintes reprises à le faire expier. Aussi se montrèrent-ils excessivement rigoureux sur la nature des articles qu'ils recevaient en payement ; or, Cameron ne possédant que quelques pièces d'étoffe, les voyageurs eurent plus d'une fois à souffrir du manque de vivres.

Lorsqu'il s'agit de passer le Koutato, le seul point où l'on pouvait tenter l'entreprise était submergé par les hautes eaux et balayé par un violent courant qui emporta plusieurs hommes et faillit les noyer. Ordinairement les caravanes y laissent toujours quelques-uns des leurs, qui sont broyés sur les rochers ; souvent même elles doivent

attendre pendant quinze jours que l'état de la rivière permette de tenter la traversée.

Plus loin, la route fut marquée par le passage d'un grand nombre de ruisseaux présentant ce caractère particulier, fréquent dans toute la contrée, de se perdre sous terre à chaque pas sur un espace plus ou moins long.

Arrivés à Louaghi, la femme du guide tomba malade; celui-ci refusant d'abandonner son épouse, la caravane dut s'arrêter. Il lui fallait un remplaçant, cause nouvelle de retards et de misères.

Pour compléter la difficulté, une fête se donnait dans le village; une fête, disons plutôt une de ces orgies nègres où les participants atteignent aux dernières limites de la sauvagerie et de la bestialité. Cameron ne put empêcher ses hommes d'y prendre part, ni songer à reprendre sa route avant que l'ivresse des danseurs fût dissipée.

Les misères, la fatigue, les derniers excès avaient fait un certain nombre de rhumatisants. On dut organiser des litières pour porter les malades. Presque en même temps la route devenait plus rude, plus difficile que jamais. En outre, on ne pouvait échapper à la nécessité de se détourner pour aller à Kammbala, faire visite à Konngo, chef du Baïlounda, pour lui payer le droit de passage et assurer le reste du parcours.

Le village de Kammbala est fort curieusement constitué. Il est établi sur un monticule rocheux isolé au centre d'une plaine entourée de collines boisées. L'entrée du village a été placée sur une sorte de vaste dalle de rocher; chaque saillie, chaque corniche supporte une case dont souvent l'entrée est sur la tête du voisin ou à ses pieds. De grands et beaux arbres, tout enlacés de lianes odorantes, poussent dans chaque fente de la pierre et donnent à cette agglomération le plus riant et le plus pittoresque aspect.

Le premier ministre, ordinairement chargé de recevoir les étrangers, étant absent, sa femme fut commise au soin d'héberger Cameron et sa troupe. Quand on eut échangé les conventions relatives aux cadeaux, le voyageur fut admis à pénétrer dans l'enceinte de la résidence royale, au sommet du rocher, sur une petite plate-forme. Pour y parvenir, il dut d'abord franchir une série de treize estacades, après avoir été préalablement annoncé par les sons d'une grosse cloche auprès de laquelle veille constamment un corps de guetteurs.

Sur un antique fauteuil servant de trône siégeait Konngo, vêtu d'un

habit d'uniforme en lambeaux, coiffé d'un tricorne plus délabré encore, affaissé sous le poids de l'âge, moins lourd cependant que celui d'une ivresse habituelle. Cameron lui prit la main sans que le royal ivrogne eût seulement conscience de la cérémonie qui s'accomplissait; cette formalité remplie, il fut heureux de se retirer après quelques instants de conversation avec les conseillers, véritables maîtres du pays.



Saint-Paul de Loanda, point d'arrivée de Cameron après sa traversée du continent africain.

D'autres caravanes furent encore croisées; parmi elles un certain nombre de porteurs étaient munis de paniers remplis de gros cocons. Le voyageur prenait ces chrysalides pour un article d'échange; c'étaient des friandises, et des plus recherchées, que souvent les Baïloundas emportent avec eux à cette époque de l'année et qu'ils avalent toutes vivantes.

Cependant on approchait du but. Loin de se sentir stimulés, les hommes de Cameron perdaient, au contraire, chaque jour de leur énergie. La menace des pluies et de leur cortège de misères restait

sans effet sur eux. Le nombre des traînards augmentait sans cesse; chaque soir quelques hommes manquaient, n'ayant pu résister à la terrible tentation de dormir dans la jungle. Il fallait alors envoyer une escouade recueillir les malheureux. Il arriva même parfois que le détachement, surmené à son tour, ne rentrait que le lendemain, sans avoir eu la force de rejoindre le bivouac pour la couchée.

Cet état de choses amena des décès. En temps ordinaire, l'événement eût passé inaperçu : un homme compte si peu dans ces contrées! mais on voyageait en compagnie de Baïloundas, les plus superstitieux des noirs de ces contrées; or, pour eux, la mort d'un étranger pendant la route est toujours considérée comme un fâcheux présage, et, pour en conjurer les effets, ils fontpayer aux compagnons du défunt une amende exorbitante. Afin d'échapper à cette cause de ruine, Cameron n'eut d'autre ressource que d'enterrer les morts secrètement dans le sol recouvert par sa propre tente.

Les nuits étaient devenues plus froides, et il n'était pas rare, au lever du soleil, de rencontrer des légions de sauterelles tellement engourdies, qu'on les ramassait en quantités énormes avec les mains, avec des pelles ou des paniers. Les arbres en étaient chargés du sol jusqu'à la cime, et les indigènes ne se faisaient nul scrupule d'abattre les sujets les plus splendides pour en avoir leur charge de sauterelles avant que, réchauffées par le soleil, elles eussent repris leur vol.

Chaque jour désormais on rencontrait des caravanes venant de la côte, mais les indigènes qui les conduisaient ne pouvaient fournir au voyageur aucune des nouvelles dont il était si avide. Pour ces gens, le monde ne s'étend pas au delà des territoires parcourus par eux; ils ne soupçonnent même pas qu'il puisse exister d'autres contrées.

Néanmoins une de ces caravanes, qui appartenait à Gonçalvès, fit connaître qu'une mesure récente du gouverneur interdisait formellement l'introduction d'esclaves à Benguéla, et que des bandes entières, entrées sur le territoire de la province, avaient été immédiatement disséminées. Cette nouvelle fut singulièrement désagréable à Manoël et à ses Baïloundas, qui supputaient déjà par avance les bénéfices à provenir de leur retour.

En vain Cameron montrait-il toute l'énergie possible et essayait-il d'en communiquer quelque chose à ses hommes, tous ses efforts demeuraient stériles. A plusieurs reprises il fallut s'arrêter par suite de l'impossibilité d'aller plus loin; et pourtant il ne restait plus que

350 kilomètres à franchir pour atteindre la côte! Enfin un matin il compta d'un seul coup vingt malades de plus dans ses rangs : il ne pouvait songer à les faire transporter par leurs compagnons épuisés.

C'est alors qu'il se résigna à un parti extrême. Il décida d'abandonner tout ce qu'il possédait encore : sa tente, son bateau de caoutchouc, son lit. Il ne garda que son journal, ses instruments et ses livres, puis, prenant avec lui les plus valides de ses hommes, il résolut de gagner la côte à marches forcées et d'envoyer au secours du reste de la caravane.

Manoël se chargea d'abriter chez un ami de la bourgade voisine le matériel que laissait le voyageur. Le lendemain, Cameron réunissait cinq de ses porteurs, Manoël prenait deux des siens, et ils partirent suivis des Baïloundas, qui, eux, se faisaient fort de résister à n'importe quelle fatigue.

Une chemise de rechange, des pantoufles, une couverture, une poêle, une tasse de fer blanc, un horizon artificiel, un sextant, de quoi écrire, composaient tout le bagage du voyageur et formaient un ballot d'une vingtaine de livres que ses gens portaient tour à tour. Pour provisions de bouche, il avait un demi-poulet qu'il économisait depuis déjà trois jours et un peu de farine. Ses fonds se bornaient à deux mètres de cotonnade.

On força le pas, et dès le lendemain bon nombre de kilomètres avaient été franchis ; mais, à la halte de midi, les Baïloundas déclarèrent renoncer à suivre les marcheurs.

Deux jours après, on croisa une grande caravane de Baïloundas revenant de la côte. Particularité bizarre, la plupart portaient des parapluies abominablement crevassés, dont chaque blessure était pansée avec des morceaux de couleur différente ; en outre, presque tous portaient, suspendue à leur côté, une vieille boîte de ferblanc ayant contenu de la paraffine.

Quelques heures après, nouvelle caravane également munie de parapluies bigarrés et de boîtes à paraffine. Ce jour-là, Cameron ne rencontra pas moins de dix caravanes comptant chacune de soixante-dix à quatre-vingts hommes chargés de sel et d'eau-de-vie provenant de Benguéla, et toujours pourvus des parapluies et des boites qui l'intriguaient si fort.

Les jungles se faisaient plus rares, les villages se rapprochaient davantage et le chemin était fréquenté. Tandis que Cameron s'éton-

nait de l'accoutrement des porteurs, eux se demandaient quel pouvait être ce blanc qui voyageait avec une si faible escorte.

Grâce à la pitié d'un chef connu de Manoël, le repas du lendemain fut à peu près assuré. L'étape suivante fut de treize heures de marche au milieu d'un pays difficile; aussi les forces de chacun étaient épuisées. En sa qualité de chef de l'expédition, Cameron se devait de ne point laisser paraître son abattement : au moindre signe de lassitude, tous les autres se seraient affaissés.

Cependant il fallut reprendre la route pour franchir une falaise presque à pic, en s'accrochant aux saillies du rocher, en s'aidant des mains et des genoux, puis descendre au fond de la gorge et, par les mêmes moyens, regagner le côté opposé. Dans ce passage hérissé d'obstacles, des extumescences du sol, marquant la place des cadavres enterrés là, et des ossements nombreux témoignaient de la quantité de victimes qui avaient péri en cet endroit. Des entraves et des jougs, enserrant encore des squelettes ou gisant près d'eux, prouvaient avec quelle activité la traite de l'homme se pratiquait sur cette route. D'autres fourches, d'autres liens, pendus aux arbres, attestaient l'épuisement de ceux auxquels on les avait enlevés, non par pitié, mais pour tâcher d'amener jusqu'au marché une valeur réalisable.

Toutefois ces marches, effroyablement dures, commençaient à éprouver gravement notre voyageur; il fallait toute sa force de volonté pour avoir raison de son accablement. Cependant, arrivé près de Kissandjé, l'épuisement était si complet, qu'après une montée des plus rudes il ne put gagner son bivouac; on dut établir la couchée sous un baobab, bien avant le point fixé pour l'étape. De plus, le manque de monnaie obligea de restreindre le repas d'une façon déplorable.

Devant les voyageurs se dressait la dernière ligne de montagnes qui leur cachait la vue de l'Océan. C'était un si énergique stimulant, que, malgré leur lassitude, les voyageurs repartaient dès quatre heures du matin.

A ce moment, longeant une caravane qui se disposait à se mettre en route, Cameron eut l'explication des boîtes de fer-blanc qui excitaient tant sa curiosité depuis quelque temps : elles servaient tout simplement de tambours ou mieux de cymbales, chaque matin, pour sonner la diane.

Dans le courant de la journée on avait enfin atteint le sommet de la chaîne, au prix de quelles fatigues! Au loin, se détachant sur le ciel, une ligne à peine marquée limitait l'horizon. Avec quelle joie les malheureux reconnurent que c'était bien la mer! mais pourraient-ils aller jusque-là? Chaque pas était devenu pour Cameron une souffrance intolérable. Pendant quatre heures encore, lui et ses hommes, aussi exténués les uns que les autres, s'escrimèrent à travers les rochers ou les bourbiers dans lesquels ils enfonçaient jusqu'à la ceinture.

Ce fut un véritable soulagement quand la majeure partie des voyageurs déclara ne pouvoir aller plus loin. Sachant que la question vitale était d'avancer à tout prix, Cameron n'osait parler de repos; et pourtant il s'estima heureux d'être contraint de faire halte.

Un de ses hommes et un de ceux de Manoël pouvaient encore marcher. On les expédia à la côte avec un mot, pour prier quelque personne charitable de venir en aide aux voyageurs en détresse. La dernière bouchée de farine cuite fut ensuite mangée, puis chacun s'endormit, décidé à tenter un dernier effort.

Jusqu'au milieu du jour, on vit cette bande exténuée se traîner à travers les roches surchauffées par un soleil de plomb. Sortis enfin de cette passe accablante, ils purent se réconforter un peu au bord de la Soupa, où ils prirent un bain.

C'est alors que Cameron s'aperçut qu'il avait le corps couvert de taches rouges : une écorchure faite à la cheville avait pris un aspect ulcéreux; enfin, en allumant la pipe qui devait remplacer le repas absent, il vit que sa bouche saignait.

Réunissant leurs dernières forces, les voyageurs entreprirent de franchir, en se soutenant mutuellement, un dernier contrefort où les obstacles les plus compliqués semblaient réunis comme à plaisir. Le soir enfin des feux brillant dans le voisinage leur indiquèrent le campement de caravanes parties la veille, et venues faire la couchée hors de portée des cabarets de Catombéla.

Dans l'obscurité, un des hommes, qui avait pris les devants, héla un arrivant; on reconnut le messager de Manoël. Il apportait, bonheur inouï! du pain, du vin dont le voyageur ne connaissait plus l'usage, et diverses provisions qu'envoyait un négociant de Catombéla.

Cameron était si affamé, que, malgré l'état douloureux de sa bouche, il parvint à avaler quelque chose.

Ce fut la dernière couchée, mais l'émotion était trop forte, et personne ne put dormir. Longtemps avant l'aube, on achevait les provisions secourables et l'on repartait, le cœur plein d'espoir cette fois. Vingt minutes après, la mer était en face des voyageurs.

La tête tournée par la joie, Cameron descendit en courant la pente qui conduit à Catombéla. Sous l'influence de la même ivresse, ses compagnons le suivirent, courant ainsi jusqu'aux approches de la ville; puis, s'étant un peu calmés, ils s'avancèrent, ayant déployé le drapeau qui, en Afrique, accompagne toute expédition européenne.

Un instant après, on aperçut deux litières remontant la route et suivies d'hommes portant des paniers. Quand elles furent proche, un petit Français à l'air joyeux sauta de l'une d'elles, s'empara des paniers et en distribua le contenu aux voyageurs affamés, puis, saisissant une bouteille, il but « à la santé du premier européen qui eût traversé l'Afrique tropicale de l'orient à l'occident ».

Le résident qui accueillait si affectueusement Cameron n'était autre qu'un ancien officier de la marine française, M. Cauchoix, établi négociant à Catombéla; ayant entendu parler du voyageur la veille tardivement, il venait à son secours dès la première heure.

Peu après son hôte installait le voyageur dans une chambre confortable, après lui avoir fait prendre un bain rafraîchissant et l'avoir pourvu de vêtements neufs, car ceux qu'il portait étaient absolument en lambeaux.

La nouvelle de son arrivée valut à Cameron la visite de tout ce que la colonie comptait de marquant; chacun s'empressa de lui témoigner la plus chaleureuse sympathie.

Dans la soirée même, vingt hommes, chargés de vivres et de vêtements, se dirigeaient à marches forcées au secours du reste de la caravane en détresse.

Le mal qui minait Cameron se déclara aussitôt; il fit de tels progrès, que, le voyant dans un état alarmant, M. Cauchoix le fit transporter, dans la nuit même, à Benguéla, où il pouvait trouver le secours d'un médecin. Le scorbut s'était déclaré avec une violence inouïe. Pendant deux jours et deux nuits, ni le médecin ni son hôte ne quittèrent Cameron un instant. Grâce à leurs soins vigilants, la maladie fut domptée, mais quelques heures de retard dans l'application des remèdes auraient rendu leur dévouement inutile.

Une fois commencée, la convalescence marcha si rapidement, qu'il put recevoir lui-même le reste de ses compagnons, lesquels arrivaient enfin, ayant laissé derrière eux encore quelques-uns des leurs.

Après un repos suffisant, toute l'expédition s'embarqua pour Saint Paul de Loanda afin d'être rapatriée, les porteurs à Zanzibar, Cameron en Angleterre.

Partout, sur sa route, son étonnant voyage et ses souffrances lui valurent l'accueil le plus empressé; dans sa relation, d'ailleurs, Cameron se plaît à rendre hommage à la façon toute courtoise avec laquelle le reçurent nos officiers français, chaque fois qu'il en rencontra.

Dans cette pénible expédition, qui n'avait pas duré moins de trois ans et quatre mois, Cameron eut la gloire d'avoir le premier franchi presque la tête d'une grande partie des principaux affluents de droite du Congo, et confirmé, avant le major Serpa Pinto, le contact des bassins du grand fleuve et du Zambèse. Il avait enfin éclairé les derniers travaux de Livingstone, en les rattachant à la principale artère du majestueux cours d'eau.

II. — Stanley. — La descente du Congo

Le retentissement du voyage de Cameron contribua beaucoup à augmenter l'essor donné aux entreprises qui avaient pour but le centre de l'Afrique. Il ne faut donc pas être surpris si le plan que s'était tracé Stanley dans la vaste entreprise dont nous avons raconté la première partie comportait la reconnaissance du Congo.

Mais, comme il se guidait sur les données fournies par Livingstone, qui pensait voir dans ce fleuve une des têtes du Nil, le hardi américain comptait se diriger vers le nord, à la rencontre supposée des deux grands cours d'eau.

L'enthousiasme soulevé en Europe par son homérique expédition a fait multiplier, dans les *périodiques* de tout genre, les récits qui ont rendu populaires les péripéties émouvantes traversées par le

voyageur. Leur répétition n'étant pas nécessaire au but que nous poursuivons, nous pensons qu'il suffit de résumer en quelques lignes la question géographique résolue par Stanley.

En rentrant de sa circumnavigation du Tanganika, il avait trouvé Oudjiji ravagée par la petite vérole. Ses hommes avaient eu à subir le fléau, et l'épidémie croissait sans cesse. Pour en fuir les atteintes et éviter une désorganisation complète de son escorte, il emmena précipitamment tout son monde de l'autre côté du lac et ordonna la marche sur le Manyéma. Ainsi qu'il devait s'y attendre, des désertions eurent lieu, provoquées par les contes ridicules, répandus parmi ses porteurs, sur les peuplades qu'on allait rencontrer.

Suivant à peu près la route prise jadis par Livingstone et, dix-huit mois avant lui, par Cameron, il parvint ainsi jusqu'à l'établissement arabe de Mouana-Mammba, où il rencontra Tipo-Tipo, que son assistance à Cameron avait fait connaître en Europe.

Stanley tenait à s'assurer le concours d'un tel homme. Il passa avec lui un contrat par lequel le traitant l'accompagnerait pendant soixante marches avec un nombre déterminé d'hommes armés.

En se maintenant sur la rive droite du fleuve après avoir quitté Nyanngoué, il pensait couper l'arc de cercle que ne pouvait manquer de former le Congo en coulant dans la direction supposée de l'est.

Au lieu de la rivière il rencontra la Mittamba, forêt de l'Ouregga, dont l'étendue, l'épaisseur et l'insalubrité dépassent tout ce que l'imagination peut se représenter. Il fallut pendant onze jours se frayer, à coups de hache, une route qui permît le passage du *Lady-Alice,* canot sectionné qu'il avait apporté d'Europe avec lui, et qui lui avait servi à ses reconnaissances du Victoria et du Tanganika.

Quand il put enfin sortir de l'épouvantable forêt, les Arabes que Tipo-Tipo avait emmenés avec lui refusèrent d'aller plus loin; cependant il parvint à les entraîner durant encore quelques marches. Mais, lorsque les jours suivants ils virent que les tribus dont ils traversaient le territoire se soulevaient contre eux, les traquaient sur terre et sur l'eau, leur tendaient des embuscades et les attaquaient à chaque village; quand ils virent la navigation du fleuve rendue difficile et périlleuse par les chutes et les rapides, Tipo-Tipo, à bout de courage, ne se sentit point la force de leur faire affronter de nouvelles luttes; il demanda à Stanley de le libérer de ses engagements envers lui.

Ce départ diminuait de plus de quatre cents individus la troupe de

Stanley. Entouré de ses fidèles Voua-ngouana, qui le suivaient depuis Zanzibar, il ne craignit pas de se lancer dans les hasards de la plus aventureuse expédition.

Depuis un mois qu'il marchait le long du Congo, il avait déjà dû soutenir dix combats sur la rive et sur le fleuve, construire des camps retranchés, prendre d'assaut plusieurs villages, disperser des flottilles portant jusqu'à huit cents guerriers lui barrant le fleuve, franchir des cataractes, poursuivi en amont pendant que d'autres ennemis l'attendaient en aval.

Au milieu de ces difficultés, Stanley a pu néanmoins relever le cours du Congo, qui, dans ces hautes régions, à déjà plus de 1600 mètres de large; il franchit la Lira et l'Ourinndi, puissants cours d'eau qui mesurent 400 et 500 mètres de largeur.

Mais la route était tracée, il lui fallait la suivre jusqu'au bout, et c'est après une série de combats journaliers, harcelé sur chaque rive par de nombreuses tribus cannibales, qu'il atteignit la partie nommée par lui les « chutes de Stanley ». Là il fut attaqué par une flottille de canots énormes parmi lesquels s'en trouvait un de quatre-vingt-cinq pieds de long, dont il s'empara; en même temps la première cataracte s'ouvrait béante devant lui. Tous ses canots furent mis à terre; une partie de la troupe dut les traîner dans les taillis pendant près de trois kilomètres, et leur faire gagner à force de bras le bas de la chute, pendant que le reste de l'expédition repoussait les assaillants qui s'opposaient à ce gigantesque traînage.

Il fallut répéter jusqu'à sept reprises ce travail prodigieux, qui dura du 2 au 28 janvier, veillant la nuit pour déjouer les ruses de l'ennemi, combattant le jour sans un instant de répit.

Un matin, tout le camp se trouva pris dans un immense filet de cuir tressé que les cannibales avaient posé silencieusement pendant la nuit, espérant tenir ainsi leurs ennemis à leur merci.

La rivière se déroulait toujours majestueuse lorsque, parvenue au confluent de l'Arouhouimi, qui mesure là 1800 mètres de large, l'expédition se trouva arrêtée par une flottille de cinquante-quatre canots dépassant par leurs dimensions tous ceux qu'elle avait rencontrés. L'un d'eux, particulièrement, était d'une taille remarquable; manœuvré par quatre-vingts rameurs et par huit pagayeurs qui le gouvernaient, il portait les principaux chefs de la tribu. Prenant la tête de la flottille, il fondit sur les embarcations de Stanley

comme s'il allait les couler bas; arrêté par une fusillade bien nourrie, l'ennemi vira de bord et prit la fuite. L'expédition poursuivit les assaillants, dont le nombre atteignait deux mille hommes, s'empara du village dans lequel ils s'étaient réfugiés et rapporta pour prix de sa victoire un butin évalué, rien qu'en ivoire, à plus de cent mille francs.

La marche paisible de la colonne n'était pas encore assurée par ce combat, qui était le vingt-huitième depuis sa descente du fleuve. Elle était pourchassée par les riverains cannibales qui réclamaient à grands cris : « De la viande! de la viande! » Le fleuve se trouva heureusement divisé en plusieurs bras par une multitude d'îles entre lesquelles Stanley et sa troupe se dissimulèrent. C'était le supplice de Tantale : ces îles, d'une végétation luxuriante, regorgeaient de gibier; les voyageurs étaient sans vivres, et la crainte d'attirer de nouveau l'ennemi empêchait de tirer un seul coup de fusil.

Depuis trois jours les malheureux avaient cessé d'être poursuivis quand, au confluent du Sannkourou, soixante-trois canots maroundjas, portant des noirs armés de mousquets, barrèrent le fleuve. C'étaient de nouveaux combats à soutenir contre des tribus évidemment en relation avec la côte. Aux Maroundjas succédèrent des Manngalas, non moins féroces.

Poursuivant sa route, Stanley repassait l'équateur et rencontrait peu après l'Ikélemmba, grosse rivière large de 1700 mètres, dont les eaux rapides et profondes, à la teinte noirâtre, refusaient de se mêler à celles du fleuve.

Depuis quinze jours, les explorateurs se dissimulaient dans les sinuosités de la rive, quand ils rencontrèrent enfin quelques tribus qui consentirent à leur vendre des vivres. Peu après ils atteignaient le Nkoutou, — le Couango des Portugais, — et ils livraient à cet endroit leur trente-deuxième combat. C'était heureusement le dernier. Tous les hommes étaient exténués : les luttes, la fatigue, la maladie avaient décimé la troupe.

Au quatrième degré sud, on reconnaissait une expansion lacustre du fleuve, de quarante-huit kilomètres carrés, à laquelle fut donné le nom d'« étang de Stanley. »

On avait atteint la région où les tribus, adoucies par le commerce, ne devaient plus s'opposer au passage; mais le fleuve allait causer de cruels tourments au voyageur. Le majestueux cours d'eau que

Stanley venait de descendre, durant près de 1500 kilomètres, était maintenant un torrent d'une puissance infinie, une rivière furieuse roulant au fond de gorges obstruées, tombant de terrasse en terrasse, formant une longue suite de rapides et de cataractes.

Hissant les embarcations au sommet de plateaux accidentés, les traînant à travers la forêt, où il fallait ouvrir un chemin à coups de hache, brisés d'efforts, réduits à la famine, les hardis voyageurs avaient à franchir une série de trente-deux cataractes et rapides avant de pouvoir naviguer de nouveau sur le fleuve dont, pour comble d'infortune, une forte crue locale augmentait les difficultés.

On va juger de ce que pouvait être le transport des embarcations de Stanley le long des rapides et des chutes du Congo, surtout pour des hommes qui voyaient le pays pour la première fois. Aux temps géologiques, un immense plateau de 650 mètres d'altitude séparait le haut Congo de l'Océan; le fleuve s'est creusé un lit, coupant ce plateau par un drainage gigantesque et continu, finissant par le rider d'une multitude de torrents coulant au fond de ravins dont les bords proviennent des affaissements du sol, incessamment miné. Ce sont ces ravins et leurs pentes qu'il faut franchir quand on côtoie le Congo. Les difficultés de cette route sont telles, que, pour porter du sel à Ntamo, par delà les chutes, les convois prennent une voie beaucoup plus longue, mais moins accidentée. Ces épouvantables obstacles s'accumulent dans un défilé n'ayant guère que 150 kilomètres de long.

Il fallut cent trente et un jours de travail surhumain pour le franchir, et au prix de quels sacrifices! Chaque jour était signalé par quelque catastrophe; les tourbillons faisaient presque chaque fois une ou plusieurs victimes et brisaient quelque embarcation. C'est dans ce terrible passage que Stanley perdit le dernier de ses compagnons blancs.

La majesté, le pittoresque de cette contrée défient toute description; mais les voyageurs étaient hors d'état de ressentir l'enthousiasme qui ne peut manquer de saisir tous ceux qui voient cette région. Leur esprit, tendu outre mesure depuis si longtemps, n'avait plus de ressort; la fièvre et la faim avaient raison des forces; l'intelligence était éteinte. Les yeux caves, les membres décharnés de chaque homme valaient un éloquent discours; les genoux fléchis par la faiblesse, le dos courbé, le regard éteint, ils allaient devant eux sous l'empire d'une pensée unique : gagner l'Océan.

Enfin l'expédition atteignit la chute d'Issangala, point extrême atteint par l'expédition de 1816. Dès lors Stanley résolut d'épargner de nouvelles souffrances à ses compagnons en les dispensant de franchir les trois dernières cataractes qui finissaient cette longue série. Il prit une route coupant les lacets du fleuve et se dirigea sur Emmboma, où il espérait pouvoir se ravitailler. Ses forces et celles de ses hommes l'ayant trahi avant d'arriver au but, il envoya demander des secours au premier blanc qu'on rencontrerait. Trois jours après, une caravane apportait des provisions et sauvait le reste de l'expédition.

Stanley tint à honneur de rapatrier lui-même ses fidèles compagnons de souffrances, et il les ramena à Zanzibar sur un navire mis à sa disposition par la marine anglaise.

Rien ne saurait dépeindre l'enthousiasme que suscita en Angleterre l'heureuse issue de cette étonnante odyssée.

A la suite de cette exploration, le Congo, inconnu trois années auparavant, est devenu subitement le point de mire de toutes les nations européennes. Depuis ce moment, chacune lutte de vitesse et d'efforts pour établir sur le haut du fleuve des stations commerciales et y asseoir sa prépondérance, car toutes comprennent que là est la grande route par laquelle on pénétrera au cœur même du continent africain. Avec ses innombrables affluents, qui lui arrivent tant du sud que du nord de l'équateur, le Congo, à cheval sur les deux hémisphères, arrose la région la plus vaste, la plus riche et la plus peuplée de l'Afrique, depuis le pays d'Ouregga, qui borde le Muta-Nsigé, jusqu'à l'Atlantique, depuis le Zambèse jusqu'aux confins de l'Ouadaï, en plein Soudan. Non seulement l'artère principale, dans sa majeure partie, mais tous ses grands et nombreux affluents peuvent être sillonnés par des bateaux à vapeur.

Nous aurons à constater tout à l'heure que tous ces intérêts divers ont trouvé leur satisfaction, et nous dirons brièvement de quelle façon.

III. — Savorgnan de Brazza

I. — Expédition de MM. de Brazza, Marche et Ballay (1875-1878)

En même temps que Livingstone signalait au monde l'existence, au cœur de l'Afrique, d'un immense cours d'eau, le Loualaba, qui se dirige du sud au nord, deux intrépides explorateurs entreprenaient l'étude de l'Ogooué, fleuve au cours inconnu, coulant sur la limite de nos possessions du Gabon, et que l'importance de son volume d'eau faisait supposer être un déversoir du mystérieux Loualaba.

Convaincus de l'importance géographique de l'Ogooué, ces deux explorateurs, MM. le marquis de Compiègne et Marche, voulaient remonter tout le cours de ce fleuve. Le bas en était connu depuis peu par les travaux successifs de du Chaillu, de MM. Serval, Grifon du Bellay et Aymès, officiers de la marine française, et de M. Walker, négociant anglais. Quoique parvenus à 200 kilomètres plus loin que leurs devanciers, MM. de Compiègne et Marche eurent la douleur de voir échouer leur expédition. Assaillis par des tribus hostiles, entraînés malgré eux par leur escorte, que la terreur affolait, ils durent rétrogader à partir du confluent de l'Irindo.

L'année suivante, en 1875, un jeune romain, M. Savorgnan de Brazza, qui servait au titre étranger dans la marine française, obtenait du ministre de la marine une mission consistant à achever l'œuvre commencée par MM. Marche et de Compiègne.

Stationné pendant deux ans au Gabon, M. Savorgnan de Brazza s'était adonné à l'étude hydrographique de cette partie de la côte africaine; il était convaincu que l'Ogooué constituait une voie de pénétration relativement facile vers le centre du continent, et surtout vers le Congo, dont Cameron venait de couper le haut cours.

De son côté, Stanley, encore dans la région des grands lacs, espérait être plus heureux que Cameron et parvenir à réaliser la navigation du fleuve mystérieux, sans toutefois être aucunement fixé sur les moyens auxquels il devrait recourir.

Le premier soin de M. de Brazza fut de demander le concours de M. Marche, seul survivant de la précédente expédition. Avec une

abnégation qui lui fait le plus grand honneur, M. Marche se mit à la disposition du jeune officier. M. Ballay, alors aide-médecin de la marine, se joignit à eux. Le reste de la colonne comprenait un blanc, le contre maître Hamon, homme d'une adresse et d'une énergie précieuses, treize Sénégalais et quatre Gabonais, tous armés.

En revoyant le Gabon après une absence d'à peine deux ans, M. Marche put constater un profond dépérissement de notre colonie, ce qui promettait aux explorateurs un surcroît de difficultés.

Étant déjà au courant du pays, il fut chargé de procurer à l'expédition les porteurs nécessaires. Mais les prétentions des Gallais, auxquels il s'adressa tout d'abord, étaient si exorbitantes, qu'on résolut de recruter des Bakalais, tribu entreprenante fixée beaucoup plus haut sur le fleuve, qui absorbe peu à peu les autres tribus riveraines. M. Marche devait ensuite prendre les devants et engager d'autres pagayeurs chez les Okanda, dont les villages sont au-dessus des Bakalais. On établissait ainsi des relais de remorqueurs qui devaient prendre le gros de l'expédition. Mais la perfidie des Bakalais fit avorter ce plan : cédant aux conseils des Okota, tribu malveillante, ils abandonnèrent tout à coup M. Marche. Heureusement pour lui que M. de Brazza se trouvait à une courte distance et qu'il fut bientôt recueilli. L'expédition marcha ensuite au complet et parvint sur le haut fleuve, à Lopé, grand marché d'ivoire, d'esclaves et de sel. Ce ne fut pas sans peine et sans tracas : les rapides, qui coupent la route à la hauteur du mont Okota, s'étendaient sur un long parcours et firent chavirer plusieurs fois les embarcations des explorateurs; on y perdit une certaine quantité de marchandises et de poudre.

A Lopé, M. Marche put encore signaler de notables changements : le fleuve Ogooué, un des plus mobiles qu'on ait encore reconnus, modifie sans cesse son cours et la physionomie de la contrée; à chaque saison ses eaux changent de couleur, il se métamorphose continuellement.

Ce fut dans cette localité de Lopé que nos explorateurs rencontrèrent le docteur Oskar Lenz, célèbre voyageur autrichien, qui se laissait exploiter par les Okanda avec une patience inimitable et attendait d'eux, depuis un an, la permission toujours retardée de pénétrer plus loin.

Disons tout de suite que le docteur Lenz put, quelques semaines après, suivre la route ouverte par l'expédition française et la rejoindre

jusqu'au pays des Adouma. Ajoutons qu'en Allemagne on lui fit de ce résultat un mérite absolument hors de proportion avec les difficultés qu'il était censé avoir surmontées.

Nos voyageurs étaient enfin parvenus sur le haut Ogooué. Ils se divisèrent la besogne : M. Marche devait entreprendre la reconnaissance de l'Ofoué, affluent de gauche, paraissant présenter une certaine importance. Pendant ce temps, M. de Brazza devait aborder le pays des Ossyéba, ceux-là mêmes qui avaient repoussé MM. Marche et de Compiègne lors de leur précédente expédition ; puis, au retour de son exploration de l'Ofoué, M. Marche devait rejoindre M. de Brazza, qui avait l'espérance de pouvoir, mieux que son compagnon, apaiser les farouches Ossyéba et gagner la contrée encore inconnue des Adouma.

L'explorateur put accomplir cette partie de son plan et parvenir jusqu'aux chutes de Doumé. Là il fut saisi par les fièvres et obligé, tant les accès étaient violents, de renoncer à poursuivre sa route et de regagner la côte. En descendant le fleuve, il rencontra au-dessus du confluent de l'Isolo M. Marche, qui cherchait à le rejoindre, et auquel il laissa ses instructions pour continuer l'œuvre commencée.

En conséquence, quittant le chef de l'expédition, M. Marche pénétra à son tour sur le territoire des Ossyéba : il s'y attarda le moins possible, et fit ensuite une visite aux Obamba, lesquels habitent la rive droite de l'Ogooué.

A cet endroit, le fleuve est large et bordé de forêts où pullulent les antilopes et les panthères. La chasse et la pêche, fort productives dans les marais voisins, suffisent à la nourriture des indigènes; néanmoins ceux-ci ont des animaux de basse-cour et cultivent l'arachide comme objet d'échange. Le climat de leur contrée occasionne de terribles épidémies de fièvre et de petite vérole contre lesquelles on emploie force bains froids ; mais si le malade semble ne pouvoir guérir, on le jette tout simplement à l'eau. Ils sont intéressés au delà de tout ce qu'on peut imaginer. C'est chez eux que le docteur Ballay, venant de soigner les deux enfants d'une femme, entendit cette mère lui demander quel prix il payerait pour l'eau qu'il réclamait afin de se laver les mains.

La rivière L'Nconi fut relevée à son embouchure ; les tribus qui bordent l'Ogooué à cet endroit sont les Adziana et les Adouma, chez lesquels un grand nombre d'individus se livrent à la fabrication du sel.

Ces derniers l'extraient d'une plante dont on fait bouillir les cendres jusqu'à complète évaporation.

M. Marche s'avança ainsi jusqu'au confluent de la rivière Kaléi; mais une partie de ses pagayeurs l'ayant abandonné à quelques journées de la chute de Poubara, il lui fallut se borner à recueillir le plus de renseignements possibles. C'est ainsi qu'il apprit qu'au-dessus de la chute de Poubara se trouve la rivière Bombi, par laquelle les marchandises européennes parviennent aux noirs *en remontant le Congo.*

Malgré tout son désir de pénétrer plus avant, l'abandon de ses rameurs et la précision de ses instructions ne lui permirent pas d'aller plus loin. Il reprit le chemin de Lopé, d'où il rentra en Europe jouir d'un repos bien gagné.

Pendant que tout ceci se passait et que M. Marche reconnaissait le haut fleuve, M. de Brazza, retenu à Lopé par la maladie, ne perdait point de temps. Il faisait remonter jusque-là les approvisionnements destinés à ravitailler son expédition; il construisait une case confortable, établissait des magasins, et faisait de Lopé un centre d'opérations futures.

En attendant que la saison des pluies lui permît de reprendre, au point où il l'avait laissée, l'exploration de M. Marche vers la chute de Poubara, il faisait diverses excursions chez les Okanda et chez les Ossyéba, dans le but de préparer les voies et d'étudier leurs mœurs.

Les Okanda forment un peuple très commerçant, mais rusé et voleur. Quand le gibier ou le poisson leur manquent, ils se nourrissent de chauves-souris. Ainsi que toutes les tribus nègres, ils méprisent la femme; la polygamie est la règle commune; pour la moindre raison, ils se transmettent leurs épouses comme un objet quelconque. Celles-ci sont fort coquettes; elles passent un temps considérable à leur toilette, qui consiste à se peindre le corps au moyen de blanc, de rouge ou de noir délayés dans l'huile de palme. Leur coiffure, qu'elles ajustent au moyen de miroirs, les préoccupent fort. L'usage étant, chez elles, de s'arracher soigneusement les cils, elles demandaient aux explorateurs comment ils pouvaient garder ces objets gênants qui, entrant dans les yeux, devaient les empêcher de voir clair.

Les Okanda n'enterrent pas leurs morts ; ils les jettent à la rivière avec un poids au cou.

L'esclave est, avec le sel, leur principal article de commerce. Pour les empêcher de fuir, ils ont un mode d'entrave aussi bizarre que cruel : au pied on leur met une bûche fendue dans laquelle on a ménagé le passage de la cheville ; chaque extrémité est cerclée solidement et ferme l'appareil ; quand les malheureux veulent marcher, ils soulèvent cette sorte de boulet avec une corde.

C'est ordinairement dans le pays pauvre et mal cultivé des Oubanji et des Obamba que les Okanda vont se pourvoir; car, pour arriver à passer pour riche, pour appartenir au *monde distingué*, personne de cette tribu ne recule devant aucun moyen, et l'on vend très bien jusqu'à ses parents les plus proches.

Quant aux Ossyéba, ils ne cultivent pas le sol. Ce sont d'habiles forgerons. Ils chassent l'antilope, qui pullule sur leur territoire, et ils en conservent la viande pour l'hiver, en la boucanant. Tous ont des fusils et même des pistolets, qu'ils chargent avec des lingots de fer et de fonte au lieu de balles; ce sont d'ailleurs des guerriers redoutés à bon droit des tribus voisines, qu'ils ont chassées d'une partie de leurs territoires. Ils sont les ennemis acharnés des Okanda, qui, lorsqu'ils n'avaient point de fusils, venaient leur voler leurs femmes et leurs filles. Aussi disaient-ils à M. de Brazza :

« Nous sommes tes amis, non ceux des Okanda. Lorsqu'ils viendront avec toi, nous ne leur dirons rien ; mais s'ils viennent seuls, nous les tuerons. »

Quand la saison le permit, les travaux furent repris. On groupa les Okanda de façon qu'ils fussent en force pour repousser les attaques des Ossyéba, dont on allait traverser le territoire. Avec les plus grandes difficultés, on franchit les chutes de Boué, hautes d'à peu près douze mètres. Sur ce point du fleuve, l'eau se précipite dans une sorte d'entonnoir, remonte et tourbillonne sur elle-même. Il fallut, pour franchir ce passage, traîner les pirogues sur un espace de mille huit cents mètres, tout semé de rochers tourmentés.

Au-dessus de l'Ivindo, point où MM. de Compiègne et Marche avaient été arrêtés, on devait rencontrer certaines tribus Ossyéba des plus sauvages. Grâce à une attitude déterminée et à quelques cadeaux distribués avec discernement, on passa cependant sans être attaqué.

Après avoir franchi le confluent du Lalo, on arriva chez les Saké, puis chez les Adouma, qui augmentent leurs ressources agricoles en piratant sur le fleuve et en dirigeant des flottilles nombreuses qui vont chez les Okamba et chez les Batékés s'emparer de bandes d'esclaves. Une fois les rapides de Boundji passés, on atteignit le village de Doumé, qui avait été pour MM. Marche et Ballay un point de relâche important. Ils y avaient construit un village et semé des graines potagères qui réussissaient à souhait.

Là commençaient les vraies difficultés, par suite de l'absence de pagayeurs. Les Obamba n'en pouvaient fournir; ils eussent été pris par les Adouma. Ceux-ci n'osaient s'aventurer au delà de Poubara, chez les Batékés, qu'ils avaient exaspérés par leurs brigandages. Profitant habilement de ce que les Adouma préparaient à ce moment une expédition contre les Obamba, M. de Brazza fit acte d'énergie. Il s'opposa au départ de la flottille, menaça d'une déclaration de guerre si la tribu persistait dans ses projets; en même temps il corrompait le féticheur par des cadeaux, et lui faisait lancer sur l'aval du fleuve un interdit que nul n'aurait osé braver; enfin il promettait une forte paye à ceux qui l'accompagneraient. Il eut à sa disposition treize pirogues avec lesquelles, de rapide en rapide, on remonta jusqu'au confluent du Limboumbi.

Là le pays changeait d'aspect. Au lieu des rives basses et touffues, refuge des gorilles et des éléphants, on abordait une région de montagnes sablonneuses, profondément ravinées, où l'air, plus sec et moins chaud, ne transmettait pas la fièvre. Par contre, le fleuve s'amoindrissait tout à coup et se réduisait à deux ruisseaux, le Rebagni et la Passa, dont le cours obstrué ne pouvait servir de voie de communication.

Les reconnaissances ne purent être poussées au delà de vingt-deux kilomètres du confluent.

Après deux ans de tentatives réitérées, il fallait se rendre à l'évidence et reconnaître que l'Ogooué, trompant toutes les espérances, n'était pas une voie d'accès vers l'intérieur du continent.

M. de Brazza trouva dans cet échec pénible un nouveau motif pour continuer ses recherches vers l'est, vers les régions inconnues qui lui paraissaient cacher la solution du problème du haut Nil et du Tanganika.

En longeant les bois qui bordent la Passa, l'extrémité du territoire des Batékés fut atteint. Les nègres peuplant cette partie du

continent comportent un grand nombre de tribus qui occupent tout le grand plateau granitique s'étendant au nord du Congo inférieur. Énergiques et remuants, ces hommes n'ont guère d'autres ressources, dans ce pays privé d'eau, que de nombreuses plantations de bananiers. Ils n'ont pas de pirogues, n'ayant point de cours d'eau; c'est pourquoi ils ne descendent jamais dans la direction de l'Ogooué, dont ils ne tirent aucune ressource; en revanche, ils commercent activement dans la direction du Congo, en transportant les marchandises à dos d'homme jusqu'au Lefini, affluent du grand fleuve.

N'ayant jamais eu de relations avec des européens, les Batékés



M. Savorgnan de Brazza.

accueillirent fort mal M. de Brazza et ses compagnons. Vu leurs habitudes commerciales, on en obtint néanmoins des porteurs; mais l'humeur querelleuse et pillarde de ces gens faillit plus d'une fois compromettre l'expédition.

Un jour, le docteur Ballay étant séparé du gros de la caravane, les Batékés posèrent tout à coup leurs charges à terre, et menacèrent les voyageurs de leurs sagaies; encore un moment et l'expédition allait être massacrée, puis pillée. La ferme contenance des blancs imposa aux indigènes qui, domptés, reprirent leur charge.

Une autre fois, divers indices prouvèrent à M. de Brazza, resté seul avec trois hommes, qu'une attaque était décidée pour la nuit prochaine. A la couchée, le voyageur se fit une sorte de rempart avec

ses bagages disposés autour de lui, puis il enterra ostensiblement en avant de sa position une caisse de poudre à laquelle il pouvait mettre le feu. Ces mesures intriguèrent les Batékés à ce point que, s'imaginant assister à quelque exorcisme, non seulement ils n'osèrent point attaquer, mais ils se retirèrent le plus loin possible, hors de portée de ce qu'ils prenaient pour un puissant fétiche. Heureusement que l'arrivée du docteur Ballay et du contre maître Hamon leur imposa, et l'expédition fut sauvée encore une fois.

Poussant toujours vers l'est, les voyageurs devaient rencontrer les Apfourou, peuplade belliqueuse avec laquelle les Batékés sont constamment en guerre, d'où il résultait que leurs porteurs batékés ne pouvaient les suivre. Nos explorateurs n'avaient aucun moyen de transporter leurs bagages. Il fallait rétrograder faute de porteurs volontaires. Dans cette extrémité, M. de Brazza se résigna à acheter des esclaves pour en faire des porteurs ; puis, dès qu'ils étaient devenus sa propriété, il les affranchissait, comptant sur leur reconnaissance pour en obtenir des services qu'il rétribuait d'ailleurs comme ceux de porteurs libres.

Ces brutes n'avaient rien de plus pressé que de profiter de la première occasion favorable pour s'échapper et retourner au village d'où ils venaient, et où ils étaient repris par leurs premiers maitres, qui les vendaient de nouveau. Le sens moral fait tellement défaut chez ces pauvres êtres, qu'on a vu les plus forts se jeter sur leurs camarades d'évasion, leur mettre au pied la bûche de l'esclavage, et les vendre au premier acheteur qu'ils pouvaient rencontrer. Il fallut, bon gré mal gré, renoncer aux procédés humanitaires et faire comprendre aux esclaves qu'on se procurait à nouveau, que leur liberté ne leur serait rendue que lorsqu'on leur aurait trouvé des remplaçants.

Pour surcroît de difficultés, la caisse contenant l'approvisionnement des chaussures de rechange, bien que doublée de métal, avait été envahie par l'eau ; quand on s'en aperçut, le mal était sans remède. Les voyageurs durent se résigner à marcher à la façon des sauvages, pieds nus, pendant tout le reste de l'exploration, c'est-à-dire pendant sept mois.

En outre, le nombre des porteurs étant fort restreint, on devait faire trois voyages pour un. A chaque étape, la caravane laissait le gros des bagages sous la garde de quelques hommes, et prenait ce qu'on pouvait emporter de charges ; arrivés à la halte, les porteurs

déposaient leurs fardeaux, une autre garde se formait, et l'on retournait prendre de nouvelles charges qu'on joignait aux premières; enfin, dans un dernier voyage, on amenait le reste des bagages avec les gardiens, qui se transformaient en porteurs.

C'est dans de telles conditions que l'expédition put s'avancer, avec une extrême lenteur toutefois.

Au village d'Obanda se dessinait une nouvelle ligne de partage des eaux, haute d'à peu près sept cents mètres. Sur l'autre versant, au fond d'une découpure abrupte, coulait la rivière N'gamo, affluent étroit mais très profond de l'Alima, qui fut atteint au bout de quelques marches. Ce dernier cours d'eau mesurait une centaine de mètres de largeur et se montrait navigable. Au dire des tribus qu'on y rencontra, une navigation de six jours conduisait à une autre grande rivière par laquelle les naturels recevaient l'eau-de-vie, la poudre et les fusils.

Il s'agissait évidemment du Congo; mais M. de Brazza, qui depuis de longs mois était sans aucune communication avec le monde civilisé, ignorait que, pendant qu'il se débattait au milieu des marais de l'Ogooué et qu'il luttait, en plein pays sauvage, contre des difficultés de toute nature, Stanley avait réussi à descendre le Congo sur toute sa longueur, et qu'il avait passé presque à côté de lui. Il croyait donc voir dans l'Alima un chemin le conduisant à quelque grand lac intérieur, situé vers l'Ouadaï.

Dans l'état de délabrement de leur santé et de leur équipage, le chef de l'expédition ne voulut point poursuivre sans prendre l'avis de ses compagnons. Tous, sans exception, n'envisageant que le but à atteindre, oubliant leurs fatigues et leurs misères passées, dédaignant celles qui les attendaient encore, décidèrent de marcher en avant.

La guerre, qui sévissait à peu près partout entre les tribus africaines, jointe à la mauvaise récolte du manioc, faisaient les amis et les vivres aussi rares les uns que les autres. Après s'être rationnés à deux cent cinquante grammes de manioc par jour, les voyageurs furent réduits à manger des feuilles d'ananas; enfin ils en arrivèrent, européens ou noirs, à ne plus se nourrir que de fourmis blanches, de chenilles et de sauterelles confites dans l'huile de palme.

A force de bons procédés, les Batékés s'étaient apprivoisés et étaient devenus d'utiles auxiliaires pour leurs renseignements à obtenir sur les peuplades riveraines de l'Alima. On y trouvait, selon eux, des éta-

blissements fondés par les Apfourou, qui sont fixés à l'autre extrémité du cours d'eau, là où il se jette dans un autre *bien plus grand, sur lequel on peut naviguer durant des mois entiers.* Ces Apfourou remontent la rivière, imposant aux tribus plus faibles qu'eux les marchandises qu'ils apportent et leur extorquant leurs produits.

Convaincus par leur propre expérience de la supériorité des blancs, ils espéraient obtenir l'appui des explorateurs pour mettre à la raison les Apfourou; mais M. de Brazza ne pouvait entrer dans de telles vues et cherchait, au contraire, par quels moyens il nouerait des relations avec ces tribus, dont on lui faisait la plus décourageante description.

Il entreprit donc de descendre l'Alima jusqu'à la rencontre d'un village quelconque d'Apfourou.

Le premier campement aperçu s'était vidé comme par enchantement ; tous avaient fui, entassant pêle-mêle dans leurs pirogues leurs objets les plus précieux. Deux pirogues pleines n'avaient pu être amenées à temps et restaient amarrées à la rive. Pour témoigner de la loyauté de ses intentions, M. de Brazza y prit les vivres, et, mettant à la place une valeur dix fois supérieure, il se retira.

On l'observait assurément, et le fait avait été l'objet de commentaires rapidement échangés, car, à un établissement plus éloigné, on manifesta moins d'effroi et il put entrer en relations avec ces nègres méfiants.

Le lendemain, on lui proposa une nouvelle pirogue. L'ayant remise en état ainsi que les sept autres qu'il avait déjà, il la chargea de tous ses bagages, et, plein de joie, se préparait à la descente de la rivière. Mais, en voyant ces embarcations remplies de caisses et de ballots, les Apfourou se ravisèrent. Persuadés qu'ils avaient devant eux des traitants qui venaient empiéter sur leur domaine commercial, leurs susceptibilités s'éveillèrent; ils résolurent d'empêcher l'expédition de descendre dans leur pays.

Abandonnant leurs établissements du haut de la rivière, ils s'étaient repliés en nombre sur ceux dont la position leur permettait le mieux de barrer le passage, tandis que, comptant sur son attitude inoffensive, M. de Brazza commençait à suivre le fil de l'eau.

Le premier village fut traversé sans encombre; mais, à peine l'eut-on dépassé, que le cri de guerre retentit de toutes parts et plusieurs pirogues se mirent à la poursuite des voyageurs. En vue d'un second

village, les cris redoublèrent, la poursuite fut plus active, et l'on vit les hommes, rangés sur la rive, se préparer à recevoir les explorateurs à coups de fusil.

A cette vue les piroguiers, abandonnant leurs pagaies, se blottirent au fond des embarcations; les hommes d'escorte durent les remplacer. En même temps la fusillade éclata, et plusieurs personnes furent blessées. Malgré les injonctions formelles de M. de Brazza, leurs camarades ripostèrent. Ce fut comme une traînée de poudre sur les rives et le haut des collines dominant la rivière; les voyageurs étaient signalés d'avance et attendus; devant chaque village, c'était une nouvelle attaque.

Toute la journée se passa ainsi. La nuit, qui arrivait, allait du moins permettre de passer inaperçus. Cet espoir fut vain. Dans un endroit où la rivière coulait dans une passe étroite, les défenses avaient été accumulées, et les assaillants se pressaient en nombre formidable. Il était impossible de tenter de forcer le passage, au moins durant la nuit.

En attendant le jour, les pirogues furent adossées à un banc d'herbes flottantes. A la vue de cette manœuvre, les Apfourou allumèrent sur chaque rive des feux nombreux dont les lueurs, se projetant au loin sur l'eau, leur permirent d'observer la flottille.

Toute la nuit se passa en allées et venues de la part des Apfourou, qui s'appelaient de village en village et remontaient la rivière en pirogue pour prendre part à la bataille du lendemain. En même temps, autour de chaque bivouac des chants de guerre célébraient d'avance la victoire et les festins que se promettait l'ennemi en dévorant les blancs.

Cette attitude menaçante obligea à prendre position sur la rive, afin d'être plus maître de ses mouvements.

Au point du jour, une nouvelle flottille, chargée d'hommes portant des fusils, se dirigea de façon à attaquer l'expédition sur les deux ailes à la fois. Quand on fut rapproché d'une quarantaine de mètres, le feu commença de part et d'autre. Heureusement que la rapidité du tir et la supériorité des armes de l'expédition eurent bientôt raison des assaillants : au bout de quelques instants, ils cherchaient leur salut dans la fuite.

Une prompte résolution était nécessaire. M. de Brazza voulait tout d'abord profiter de l'avantage, et, après avoir forcé le passage, aller

de l'avant; mais la rareté des munitions, encore réduites par ce combat, et la prévision de nouvelles batailles lui firent un devoir de ne pas exposer légèrement la vie de ses compagnons. Il dut se résoudre à revenir en arrière en reprenant la marche par terre.

Pour que ce mouvement fût rapidement opéré, il fallait abandonner une grande partie des bagages et ne garder strictement que la charge de chaque porteur. On dut noyer une certaine quantité de caisses, ainsi que les collections précieuses réunies avec tant de peine par le docteur Ballay.

Des avis transmis par les Batékés annonçaient pour le lendemain une nouvelle attaque, qui devait être dirigée à la fois par terre et par eau, de façon à envelopper entièrement la caravane. La position ne laissait pas que d'être difficile et même dangereuse: les voyageurs se trouvaient engagés dans une forêt marécageuse, où tous les avantages de leurs armes à tir rapide disparaissaient.

Une partie de la nuit se passa à essayer de se dépêtrer de la vase visqueuse où ils étaient embourbés. A la lueur fumeuse de torches de bambou, on marcha le reste du temps. Au point du jour, ils avaient atteint les premières collines; le soir, ils se trouvaient à l'abri des Apfourou.

Le résultat de cette navigation si malheureusement interrompue sur l'Alima avait été la reconnaissance d'une centaine de kilomètres à vol d'oiseau.

Rentrés dans le pays des Batékés, devenus leurs amis, M. de Brazza et ses compagnons étaient loin de se trouver à l'abri de nouvelles épreuves. L'eau, par suite de la sécheresse, les vivres, par suite des incursions des Apfourou, étaient devenus si rares, qu'il fallut payer le tout à des prix excessifs et se rationner tout comme à bord d'un navire en détresse.

C'est en cette circonstance que le caractère élevé des blancs montra toute sa valeur, et acquit sur l'esprit des noirs une influence qui fut la clef du succès des explorations suivantes.

Pour inspirer à leurs noirs compagnons tout le courage et la résignation nécessaires, les explorateurs décidèrent de donner l'exemple des privations en se soumettant strictement au même régime alimentaire. De plus, jamais les blancs ne prenaient leur ration de vivres et d'eau avant que tous leurs gens eussent été pourvus; quand les hommes d'escorte étaient servis, les autres parts étaient prises par le quartier-maître, par le docteur Ballay, enfin par M. de Brazza.

Cependant le délabrement de la petite troupe était si profond, que, désormais en sûreté chez les Batékés, M. de Brazza divisa sa caravane en deux. Les écloppés, les malades furent envoyés à Ponbara, sous la conduite du docteur Ballay et du maître Hamon. Quant à l'explorateur lui-même, il tint à poursuivre vers l'est la recherche d'un autre passage.

Quelques étapes, péniblement franchies, le conduisirent au Lebaï N'guco, sur les bords duquel sont fixées les tribus des Umbétés. Sa réputation de bonté l'avait précédé; il n'y rencontra point d'hostilité, mais il ne put décider aucun indigène à lui servir de guide pour le conduire vers les Angkiès.

Les récits qu'on lui faisait montraient quelle terreur inspirait ce nom. D'après les Umbétés, ces Angkiès sont d'humeur très belliqueuse; armés de fusils, ils font chez leurs voisins des razzias d'esclaves qu'ils envoient dans des contrées si éloignées, qu'aucun de ceux qui y ont été envoyés n'en est revenu.

Poursuivant sa route, M. de Brazza aperçut, trente kilomètres plus loin, une nouvelle rivière, la Licona, qui coulait à peu près dans la direction de l'ouest à l'est et qui, d'après les renseignements qui lui furent fournis, recevait en aval les eaux réunies de l'Obo et du Lebaï N'guco. On lui affirma que cette rivière devient si large, qu'une demi-journée ne suffit pas à sa traversée, que *des hommes naviguent pendant des mois entiers sur ses eaux,* et que la nuit ils se réfugient dans les îles dont elle est parsemée. Ce sont ces gens qui procurent aux Angkiès les fusils, la poudre, les étoffes qu'ils possèdent, et en échange desquels ils leur remettent ces esclaves dont aucun n'est jamais revenu.

Tous ces renseignements furent alors suspects à M. de Brazza, trop familiarisé avec l'esprit inventif des nègres pour accorder à leurs récits, toujours exagérés, une croyance illimitée; plus tard, initié au voyage de Stanley, il reconnut aisément que ses informateurs avaient simplement confondu le bas cours de la Licona avec le Congo, mais que le fond de leurs récits était exact.

A partir de ce point cependant le voyage dut être suspendu. Couverts de plaies, les jambes déchirées, les vêtements en lambeaux, M. de Brazza et ses compagnons ne pouvaient plus avancer. Les marchandises qui leur restaient pouvaient à peine assurer leur retour; en outre, la saison des pluies, des terribles pluies équatoriales,

allait les surprendre et leur couper toute retraite. Néanmoins un dernier effort les conduisit jusqu'au Lebaï Ocona, situé à un demi-degré plus au nord.

Le nom de cette rivière, qui, dans la langue du pays, signifie rivière de sel, donna à réfléchir à l'explorateur. Il en conclut qu'il ne se dirigeait point vers les lacs salés qu'il supposait rencontrer dans la direction de l'Ouadaï, puisque les indigènes retiraient de l'eau évaporée des petits ruisseaux lavant les pentes voisines tout le sel dont ils avaient besoin pour leur consommation et pour leurs échanges.

Enfin il devint impossible de poursuivre davantage; alors, remontant un peu vers le nord, les voyageurs traversèrent, pour le retour, l'autre versant du plateau donnant naissance aux cours d'eau qu'ils avaient reconnus.

A Poubara, la caravane se reforma pour descendre l'Ogooué. Dès lors les services des porteurs devenaient inutiles. Mais, depuis trois ans, M. de Brazza avait été trop le témoin de toutes les horreurs de l'esclavage pour ne pas se préoccuper du sort de ses compagnons noirs. Il ne comptait guère les persuader de revenir avec lui jusqu'au Gabon, car ils ne pourraient résister au bonheur de revoir leur pays, que la descente de l'Ogooué leur faisait traverser. La plupart, en effet, quitta l'expédition au fur et à mesure qu'elle avançait sur la rivière; mais les canots n'avaient pas disparu aux regards que tous étaient repris et se voyaient mettre immédiatement au cou la fourche, au pied la bûche de l'esclavage.

Ce fut une rude leçon pour ceux qui restaient encore; ils se décidèrent à accompagner M. de Brazza jusqu'au Gabon. Là du reste chacun fut pourvu d'une petite installation telle que la rêvent les nègres; ils se félicitèrent bientôt d'avoir suivi les conseils de leurs amis blancs.

Quant à nos voyageurs, la descente de l'Ogooué fut pour eux une promenade relative. Ils n'avaient plus que des amis là où, les années précédentes, on leur suscitait tant d'obstacles. Le zèle des pagayeurs n'avait pas d'égal.

Tout eût marché sans encombre si, au bas des chutes de Doumé, un hippopotame n'était venu donner de la tête dans l'embarcation qui portait le docteur Ballay. Heureusement que tout se borna à un bain désagréable; M. de Brazza, se trouvant à portée, put recueillir à temps le naufragé.

L'accueil le plus chaleureux fut fait aux explorateurs, tant par les résidents du Gabon que par les autorités maritimes. En outre, sur leur passage pour retourner en Europe, chacun s'empressa autour d'eux, montrant ainsi la valeur attachée à leur expédition.

Avec cette modestie qui le caractérise non moins que sa persévérante intrépidité, M. de Brazza, dans toutes les lettres auxquelles nous empruntons les éléments de ce récit, ne cesse de faire remarquer la place, relativement petite, que ses explorations occupent sur la carte d'Afrique. Pourtant l'explorateur avait parcouru mille trois cents kilomètres, dont huit cents à pied, en pays complètement inconnu; avec le concours du docteur Ballay, il avait étudié les mœurs, la faune, la flore de toute une région nouvelle. Il en concluait que de grands efforts étaient encore nécessaires pour ouvrir le continent noir à la civilisation.



Libreville, un des premiers postes français au Gabon.

C'est dans cette pensée qu'il passa en France quelques mois, bien nécessaires au rétablissement de sa santé. Mais il ne considérait son

œuvre que comme ébauchée, et il se préparait à de nouveaux travaux.

II. — Seconde exploration (1879-1882)

En rentrant au Gabon, après sa première expédition, M. de Brazza apprit l'étonnante traversée que Stanley venait de faire de l'est à l'ouest de l'Afrique. Aussitôt son esprit s'illumina et comprit l'importance de ses propres découvertes. Les cours d'eau qu'il avait successivement traversés aboutissaient au grand fleuve que Livingstone et Stanley avaient successivement cherché! La découverte de l'Alima, qui devient navigable non loin de l'endroit où s'arrêtent les pirogues de l'Ogooué, était d'une importance considérable, tant au point de vue géographique qu'au point de vue commercial.

La distance entre les deux rivières est fort restreinte; elle atteint à peine quatre-vingt-dix kilomètres. Le terrain est plat, facile, découvert; il compte de faibles collines sablonneuses, offrant des passages aisés pour le transport des marchandises.

En outre, l'explorateur avait reconnu que des canots à vapeur d'un fort tonnage pouvaient naviguer tout le long de l'Alima et descendre le Congo jusqu'au groupe des trente-deux chutes qui en barrent le cours, vers l'Atlantique.

Il avait donc trouvé le chemin d'accès direct, possible du moins, qui ouvrait le bassin de cette immense artère au commerce, à l'industrie de l'Europe. C'était la voie d'accès vers les dix à douze mille kilomètres navigables que comporte le système du Congo, à travers les contrées les plus riches et les plus peuplées du grand continent.

Il s'agissait dès lors de perfectionner son œuvre, de la compléter.

En effet, à peine rentré en Europe, Stanley songeait à repartir pour tirer parti de sa belle traversée. Mais, tandis qu'il projetait d'ouvrir une route parallèle au fleuve afin d'y transporter pièce à pièce des vapeurs qui auraient sillonné le haut fleuve, tandis qu'il comptait conquérir de haute lutte le commerce indigène et imposer aux populations noires le respect de sa force par les mêmes procédés

qui lui avaient ouvert le chemin de la mer, M. de Brazza, au contraire, songeait à assurer par les voies pacifiques la solidité des résultats acquis. Il avait pu reconnaître l'influence heureuse de ses procédés généreux et fermes tout à la fois. Il était constant que, s'il avait avancé seulement pas à pas, en revanche, tout terrain foulé par lui était un terrain conquis. Sa réputation de douceur devait lui faciliter la tâche future.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'à peine revenu en Europe, tout souffrant encore des fatigues de ses premières explorations, il demanda à repartir pour l'Ogooué. Puis, afin de compléter ses garanties d'affection pour la France, il se fit naturaliser et admettre dans la marine nationale comme enseigne de vaisseau.

L'avenir ne devait pas tarder à montrer quel fils dévoué était acquis à sa nouvelle patrie.

Tout en achevant de se soigner, il poursuivait les préparatifs de cette seconde expédition, qui se faisait sous le patronage combiné de la Société de géographie, du comité français de l'Association africaine, du Parlement et des trois ministères de l'Instruction publique, de la Marine et des Affaires étrangères. Il s'assurait le concours de son principal collaborateur, le docteur Ballay, qui était chargé de compléter les préparatifs nécessaires à la fondation de stations hospitalières et d'amener avec lui des vapeurs démontables ainsi que le personnel.

Malade encore, il partait néanmoins, désireux de suivre sur le terrain les efforts de Stanley, qui, depuis plusieurs mois déjà, s'attaquait à sa gigantesque mais irréalisable entreprise.

Au Gabon, ses anciens interprètes, ses anciens esclaves libérés qu'il avait établis, se mirent à sa disposition; sa caravane put se mettre promptement en route sous la conduite de deux compatriotes, MM. Noguez et Michaud.

L'Ogooué fut remonté sans complications appréciables jusqu'au confluent de la Passa, point choisi pour l'établissement de la première station projetée.

Comme il arrivait à l'endroit fixé, deux tribus, qui se trouvaient en désaccord sur la possession de quelques plantations, le prirent pour arbitre. Le site était bien choisi, deux villages s'y étaient déjà installés; il trancha toute difficulté en se rendant acquéreur de l'objet en litige.

Ainsi fut fondée, en juin 1880, la première station du comité français de l'Association africaine. On lui donna le nom de Franceville.

Ayant installé M. Noguez comme chef du nouvel établissement, il envoya M. Michaud, avec une flottille de quarante-quatre pirogues montées par sept cent soixante-dix hommes, pour aller au-devant de M. Ballay, qu'il supposait arrivé à la côte, et le ramener avec le personnel et le matériel attendus.

Le fait était considérable. Il marquait les facilités établies désormais sur ce territoire où, par suite du refus de convoyeurs, il avait



Station de Franceville, au confluent de la Passa et du Rebagny.

dû précédemment acheter des esclaves pour assurer ses transports. Il rompait pour la première fois avec les traditions séculaires de ces tribus qui, se partageant le fleuve en trois zones nettement définies, n'auraient jamais voulu, pour tout au monde, dépasser les limites de leur territoire.

De son côté, M. de Brazza prenait la direction du Congo. Il était accompagné d'Ossiah, un fidèle Batéké, très versé dans la connaissance de tous les idiomes de ces contrées, et que son dévouement sans égal faisait traiter en collaborateur et en ami ; il avait encore avec lui l'énergique sergent Malamine et quelques indigènes.

Il allait tenter de nouer des relations avec ces Apfourou qui l'avaient

repoussé une première fois si sauvagement. Pour réussir, il comptait avant tout sur la réputation d'homme pacifique qui certainement l'avait précédé sur ces rives naguère inhospitalières.

C'est ainsi qu'il revit les plateaux dénudés du pays des Batékés et traversait sans difficulté ces peuplades, dont on avait, dit-il, fort exagéré le cannibalisme et la sauvagerie. Sur ces routes, parcourues par leurs caravanes marchandes, il retrouvait, jonchant les chemins avec une abondance qui l'avait déjà tant affecté, les fourches et les entraves d'esclaves marquant le lieu où était tombée quelque victime de cet abominable trafic. A cette vue, ses Gabonais, anciens esclaves, appréciant le bonheur de leur condition nouvelle, allumaient leurs feux de bivouac avec ces objets qui leur rappelaient tant de misères désormais disparues.

Ngango, chef indépendant des Achicouya, dont il atteignait le territoire, accueillit cordialement le voyageur. Son peuple, moins éloigné de la civilisation que les Batékés, montra pour M. de Brazza l'empressement le plus rassurant. Lui-même, entrant dans les vues de son visiteur, se chargea de transmettre au chef des Apfourou les propositions de paix qui faisaient l'objet principal de l'entreprise du voyageur. Car ces tribus Apfourou, également connues sous le nom d'Oubandji, sont maîtresses absolues du cours de l'Alima; elles ont le monopole du commerce entre le haut de cette rivière et Stanley-Pool, sur le Congo.

M. de Brazza leur fit adresser une cartouche et un pavillon français, en leur faisant comprendre que l'un était le symbole d'une paix durable et profitable à tous, que l'autre était le signe de la guerre, et qu'il dépendrait de leurs résolutions de vivre en amis ou en ennemis. Ayant ainsi posé les bases de pourparlers ultérieurs, il reprit sa route vers le sud, dans la direction du Congo.

Un excellent accueil lui était également réservé sur l'autre rive de la Nepaka, de la part des Aboma, hommes superbes, qui les premiers lui parlèrent avec quelque précision du Congo, qu'ils nomment Oloumo. Ce sont des tributaires du puissant chef Makoko.

La caravane, avançant toujours vers le sud, suivait à peu près la rivière Léfiné, qu'elle s'apprêtait à franchir, lorsqu'un chef, portant le collier distinctif des vassaux de Makoko, se présenta comme envoyé par son souverain pour porter au voyageur des paroles de paix et l'engager à se rendre auprès de lui.

« Makoko connaît depuis longtemps, dit-il, le grand chef blanc de l'Ogooué. Il sait que ses terribles fusils n'ont jamais servi à l'attaque et que la paix ainsi que l'abondance accompagnent ses pas. »

Il est difficile de peindre la joie qu'une telle rencontre mit au cœur de M. de Brazza. Suivant son guide, qui procurait aux explorateurs d'abondantes ressources, il descendit en radeau une partie du Léfiné. Puis, quittant la rivière, on s'engagea sur un plateau inhabité. Après deux jours de marche, s'étant plusieurs fois égaré, brûlé par le soleil, se croyant trahi, M. de Brazza commençait à menacer son guide lorsque, vers onze heures du soir, après une dernière marche forcée, sa vue s'étendit tout à coup sur une immense nappe d'eau dont l'éclat argenté allait se fondre dans l'ombre de hautes montagnes. Le Congo, le mystérieux fleuve, apparaissait au loin comme l'horizon d'une mer.

« L'émotion que je ressentis à cette vue, dit M. de Brazza, fut une des plus fortes de ma vie. Je me recueillis dans le silence, comprimant les violents battements de mon cœur, songeant qu'ici allait se décider le sort de ma mission. »

Le reste de la route traversait des contrées mieux cultivées que celles de l'intérieur et occupées par une population nombreuse et pacifique.

Enfin on atteignit la résidence de Makoko, qui, prévenu de l'arrivée du voyageur, lui fit savoir qu'il désirait le recevoir immédiatement.

La caravane se mit en état de paraître le plus convenablement possible. Chacun endossa ses effets les plus propres, et les hommes d'escorte firent la haie en tenant, selon l'usage du pays, le canon de leur fusil incliné vers la terre.

Les cloches du palais ayant été frappées par Ossiah, l'interprète batéké, pour marquer que les visiteurs étaient prêts, les portes de la résidence royale s'ouvrirent aussitôt. De nombreux serviteurs étendirent devant les ballots du voyageur de riches tapis et une peau de lion, attribut de la royauté; un grand plat de cuivre portugais, datant de plusieurs siècles, fut disposé en guise de tabouret de pieds, et un grand dais de couleur rouge fut dressé au-dessus du trône. Le roi parut alors, précédé du grand féticheur, entouré de ses femmes et de ses principaux officiers.

Makoko s'étendit sur sa peau de lion, accoudé sur des coussins; ses femmes et ses enfants s'accroupirent à ses côtés. Alors le grand

féticheur s'avança gravement vers le roi et se précipita à ses genoux en plaçant ses mains dans les siennes. Puis, se relevant, il en fit autant avec le voyageur assis sur ses ballots en face de Makoko. Chacun des assistants ayant renouvelé le même cérémonial, les présentations de bienvenue se trouvèrent achevées.

Makoko s'entretint ensuite quelques instants avec M. de Brazza, lui disant que ses actes étaient ceux d'un homme sage, qu'il était heureux de le recevoir, et qu'il voulait qu'en quittant ses États le voyageur pût dire que Makoko savait discerner et bien recevoir les blancs qui se présentaient, non en guerriers, mais en hommes de paix.

Le roi Makoko n'est point un de ces principicules noirs, ridicules et sauvages, comme il en existe tant sur la terre africaine. C'est un potentat dont la dynastie, connue à la côte dès le xve siècle, est citée par les voyageurs portugais les plus anciens, Bartholomé Diaz et Cadoc Mosto. Quoique moindre que celle de ses ancêtres, son influence, d'un caractère surtout religieux, s'étend, le long du Congo, depuis Ntamo jusqu'au delà de l'Alima.

Makoko garda M. de Brazza sous son toit durant vingt-cinq jours, pendant lesquels il ne cessa de s'entretenir avec le voyageur et de le questionner. Il veillait lui-même avec une sollicitude toute paternelle à ce que lui et tout son monde fussent soigneusement et abondamment défrayés.

Ne connaissant les blancs que par la traite des noirs et l'écho des fusils de Stanley sur le Congo, il était resté longtemps incrédule aux récits de ses sujets sur la conduite de son hôte. Plein de confiance dans sa loyauté, non seulement il consentit avec empressement à la fondation d'une station, mais encore il demanda que le nouvel établissement fût placé tout près de sa résidence. Ce ne fut pas sans regret qu'il accéda à la demande de M. de Brazza de fixer à N'conna le poste à créer. Celui-ci lui ayant fait comprendre les motifs qui dictaient ce choix, Makoko lui donna tout le territoire qu'il voulut à cet effet, envoya des ordres pour qu'il lui fût abandonné, plaça sous sa dépendance immédiate les chefs qui le détenaient et se chargea, jusqu'au retour de M. de Brazza, de pourvoir à l'entretien du sergent Malamine et des trois hommes auxquels fut confiée la station.

Tant de bon vouloir et d'amitié conduisirent à la signature d'un traité par lequel notre représentant prenait possession du territoire concédé et remettait à chacun des feudataires qui signait avec lui

un pavillon français qui devait être arboré dans leurs villages en signe de protection.

Trois semaines après, ce même traité était solennellement ratifié dans une assemblée de tous les chefs immédiats et vassaux de Makoko. Quand il fut signé, le roi et les chefs mirent un peu de terre dans une boîte que le grand féticheur remit à M. de Brazza en lui disant ces mots, empreints d'une poétique pensée :

« Prends cette terre et porte-la au grand chef des blancs; elle lui rappellera que nous lui appartenons. »

En échange, l'explorateur planta le pavillon français devant la case de Makoko, lui faisant comprendre la valeur de ce signe d'amitié et de protection.

Ajoutons que, depuis cette époque, Makoko n'a jamais manqué un seul jour de faire hisser et amener, matin et soir, notre drapeau sur sa case.

Pendant ce temps, le roi, instruit des démarches faites par son hôte auprès des Apfourou Oubandji, intéressé d'ailleurs à leur succès, les appuyait de toute son influence. Grâce à son intervention, le résultat fut favorable, et l'on convint d'un grand palabre qui devait se tenir à Nganchouno, sur le fleuve, à peu de distance de la résidence de Makoko.

Quelques jours plus tard, toute une flottille de magnifiques pirogues, creusées dans un seul tronc d'arbre et portant chacune cent hommes, venait aborder au rendez-vous. Toutes les tribus Oubandji du bassin occidental du Congo avaient tenu à être représentées à cette importante réunion, et c'était un spectacle vraiment imposant que cette assemblée de quarante grands chefs, revêtus de leurs plus riches costumes et magnifiquement escortés.

M. de Brazza prit le premier la parole; rappelant la modération de sa conduite passée, il exposa l'intérêt commun à tous de pouvoir faciliter l'échange des produits indigènes et européens par la fondation de deux stations : l'une dans le haut Alima, l'autre à N'tamo, un peu au-dessus des chutes.

La discussion fut longue, car bien des intérêts étaient en jeu; en outre, le souvenir cuisant du passage de Stanley parmi les tribus Oubandji faillit faire tout échouer. Les noirs, qui ne font aucune distinction entre les divers blancs, ne pouvaient se résigner à croire aux promesses qu'on leur faisait.



Iles flottantes du Congo.

Enfin la diplomatie de M. de Brazza l'emporta; il sut convaincre les plus récalcitrants, et la paix fut conclue.

Tout d'abord on enterra la guerre.

On fit un grand trou dans lequel chaque chef jeta soit une balle, soit une pierre à fusil, soit le contenu de sa poire à poudre ou quelque autre engin de guerre; M. de Brazza et ses hommes y jetèrent chacun une cartouche, puis sur le tout on planta un arbre à végétation rapide. Alors un des chefs, prenant la parole, annonça dans un langage imagé que la guerre était enterrée si profondément désormais, que ni eux ni leurs enfants ne la pourraient déterrer. M. de Brazza lui répondit dans le même goût, en assurant que la paix ne serait point troublée tant que l'arbre qui en était le gage ne produirait pas de balles, de poudre ou de cartouches.

Comme ratification de ce traité, il fut remis à M. de Brazza une poire à poudre vide; lui, de son côté, donna son pavillon. Alors tous les chefs en voulurent un, qu'ils frottèrent contre le premier en signe d'investiture, et qu'ils arborèrent immédiatement sur leurs pirogues.

Puis de grandes fêtes furent offertes à M. de Brazza pour sceller la nouvelle alliance, et quand il descendit le fleuve pour aller fonder la station projetée, ce fut sur une des magnifiques pirogues des chefs qu'on le conduisit.

Au bout de cinq jours de navigation entre des berges élevées, distantes de huit cents à deux mille mètres, le fleuve s'élargit tout à coup à perte de vue, et apparut semé d'îles. On atteignit une expansion lacustre nommée N'conna par les indigènes, et que les géographes ont appelée depuis Stanley-Pool (étang de Stanley). En face, sur la rive droite, était N'tamo, but du voyage et point choisi pour l'établissement.

N'tamo, dernier village avant les rapides, est, par sa position, la clef du Congo intérieur; sa possession récompensait à elle seule toutes les peines, tous les travaux du voyageur.

L'accueil qui lui fut fait dépassa même ses espérances. En vertu des pouvoirs qu'il tenait de Makoko, il désigna comme devenant propriété de la France tout le territoire compris entre la rivière Djoué et Nupila, puis, le 1er octobre 1880, jour mémorable, le drapeau français fut arboré sur la nouvelle station, que, par reconnaissance pour son fondateur, on appela du nom de Brazzaville.

Le sergent Malamine fut nommé commandant du poste et laissé avec trois hommes à la garde de l'établissement.

Poursuivant l'exécution de son plan, M. de Brazza se dirigea ensuite vers le Niari, rivière dont la source se rapproche beaucoup des bords du Congo. Il voulait reconnaître si elle offrait, vers le fleuve, un chemin plus direct et plus facile que l'Ogooué. Mais les tribus dont il lui fallait traverser le territoire se montrèrent si jalouses et si méfiantes, qu'il dut abandonner sa route et suivre de près la rive droite du Congo pour le descendre jusqu'à son embouchure.

C'est dans ce voyage de retour qu'il fit, à Mdambi-Mbongo, la rencontre de Stanley, qui se livrait avec ardeur à la construction d'une route destinée à relier directement Vivi et Stanley-Pool, en évitant les rapides.

On raconte que l'accueil du grand explorateur américain fut moins que généreux et convenable en voyant le déplorable équipage dans lequel son émule se présentait devant lui. Nous aimons mieux, pour sa bonne réputation, nous en rapporter au récit de M. de Brazza, qui dit avoir trouvé près de lui assistance et cordialité. Assez de faits d'ailleurs, et des moins honorables, sont suffisamment établis pour pouvoir juger du véritable but poursuivi par Stanley dans la soi-disant œuvre de civilisation qu'il dirige.

Entièrement à la dévotion d'un groupe actif et puissant, plus financier qu'humanitaire, qui s'est imposé à l'Association internationale africaine, il a fait dévier l'Association de sa mission, compromis son avenir par ses agissements et ceux d'agents mal choisis et violents; il a rendu pour longtemps impossible aux blancs l'accès de toute la rive gauche du fleuve.

De plus, il n'a cessé de faire à l'œuvre de M. de Brazza l'opposition la plus violente et la moins fondée, mettant au service de sa haine les procédés les plus déloyaux, alors que son émule, non son adversaire, s'est montré de tout temps désintéressé, admirable d'indulgence à son égard et d'un sang-froid magnanime.

C'était donc, comme le dit M. de Brazza, un hasard des plus piquants que la rencontre de ces deux hommes procédant par des moyens si différents vers un but sinon commun, du moins semblable, le progrès : l'un par la force et la violence, l'autre par la faiblesse et la douceur.

De Banane, où il aboutit, à l'embouchure du Congo, M. de Brazza rentra au Gabon.

Une immense déception l'y attendait.

Ni le docteur Ballay, ni le personnel et le matériel qui devaient l'accompagner n'étaient arrivés. Privé de toute communication avec l'Europe, il ne pouvait soupçonner les causes d'un retard si préjudiciable à ses projets. Son caractère généreux lui faisait repousser comme indignes de lui et de ses collaborateurs la pensée que des intrigues, dont il n'entrevoyait point le mobile d'ailleurs, pouvaient avoir entravé l'action de ceux qui l'avaient envoyé.

Sa perplexité était extrême. Son inquiétude était vivement éveillée sur le sort des modestes compagnons qui attendaient, à huit cents et à douze cents kilomètres dans les terres, les secours promis.

Il avait rempli la mission dont il s'était chargé; il avait des droits incontestables à un repos bien gagné. Cependant il n'hésita pas. S'oubliant complètement, il repartait du Gabon *vingt-quatre heures* après son arrivée, emmenant avec lui la même troupe grossie de deux marins et d'indigènes charpentiers, jardiniers et maçons.

A Lambarané, où s'arrête la navigation à vapeur sur l'Ogooué, il retrouva son collaborateur, M. Michaud, qui attendait également avec une douloureuse impatience les gens et le matériel qu'il était venu chercher. Informé par M. de Brazza qu'une plus longue attente devenait inutile, il reprit avec lui le chemin du haut Ogooué.

En franchissant les rapides, sa pirogue chavira si malheureusement, que, pour en sauver le chargement, les deux voyageurs travaillèrent longtemps dans l'eau. M. de Brazza y gagna une dysenterie qui le rendit encore plus maigre; de plus, s'étant blessé assez grièvement le pied gauche sur une roche, il eut le tort de se confier à un charlatan indigène dont les onguents mirent la jambe malade dans le plus triste état. La plaie, du plus mauvais aspect, était devenue fongueuse. Ayant eu la générosité, en descendant le Congo, d'abandonner sa trousse et ses médicaments aux officiers de Stanley, il était complètement dépourvu. Il ne vit d'autre moyen pour arrêter le mal que de tailler avec son couteau dans la chair putréfiée, et de supprimer tout ce qui ne lui semblait pas sain. En même temps, un exprès courait à Lambarané chercher un peu d'acide phénique qui lui parvint au bout de quinze jours.

Malgré son état de souffrance, il tint à continuer son voyage; en

février 1881, il atteignit enfin Franceville, où il dut rester deux mois entiers pour se reposer.

M. Noguez avait mis la station sur un pied des plus satisfaisants : on y trouvait les ressources les plus indispensables, et l'on s'y abritait maintenant dans des maisonnettes confortables. Les indigènes défrichaient, plantaient, élevaient du bétail importé d'Europe.

Le repos qu'il était contraint de prendre ne fut pas pour M. de Brazza un temps d'oisiveté. Il fit percer dans la direction de la Sékéba, affluent de l'Alima, une route qui devait permettre le transport et le lancement des vapeurs attendus de France. Puis, repartant pour aller ravitailler la station de Brazzaville, il fit construire quelques ponts et put enfin organiser un service de transport entre l'Alima et l'Ogooué. Ayant assuré cette partie essentielle de son œuvre, il expédia à Malamine les ravitaillements attendus, et il rentrait à Franceville pour remettre au docteur Ballay le soin de poursuivre ses travaux. Celui-ci était enfin arrivé; mais il avait été longuement attardé au Gabon par suite des défectuosités de son matériel.

La maladie l'ayant retenu à Franceville, de M. Brazza repartait, au mois de janvier 1882, de cette station pour le Congo, dans l'espoir d'en rapporter un nouvel itinéraire. C'est ainsi qu'il reconnut successivement, dans les montagnes sablonneuses des Batékés, les sources du Lékéti, de la M'paka, enfin celles de l'Ogooué lui-même.

« Cette petite flaque d'eau devant laquelle je me trouvais me fit, dit-il, une vive impression. Mon esprit, fatigué, surexcité par la fièvre, embrassa en quelques instants le passé, le présent et l'avenir de l'œuvre à laquelle j'avais donné fortune, jeunesse et santé. Ceux-là seuls qui ont éprouvé la force du dévouement à une idée comprendront tout ce qui se passa en moi. »

Un mois plus tard, il arrivait sur les bords du Niari, rivière qui aboutit à l'Océan sous le nom de Quillou, et qu'il n'avait pu suivre lors de sa dernière exploration en quittant Brazzaville. Il reconnut que la configuration des hauteurs dominant le cours d'eau présentait une coupure offrant un passage facile vers la station établie sur les bords du Congo.

Cette découverte avait une importance capitale. La vallée du Niari est comme une large entaille au travers d'énormes terrasses parallèles à l'Océan; mais tandis que le Congo les traverse à la façon d'un escalier, au moyen de trente-deux chutes successives, le Niari coule

en un seul rapide, sur un sol uni et fertile dont la population, très condensée, fit à M. de Brazza le meilleur accueil.

Au delà d'un affluent appelé le Nrengé se trouve un plateau important dont les habitants ont un caractère tout différent. M. de Brazza, qui ne voulait à aucun prix employer la force, dut se retirer devant ces gens batailleurs et querelleurs.

A marches forcées on gagna le pays des Mbocos, où le minerai de cuivre se ramasse à fleur de terre, puis celui des Bassoundis.

La même distance, c'est-à-dire cinq à six journées de marche, le séparait soit de Boma, sur l'estuaire du Congo, soit de Landana, sur la côte de l'Atlantique. Mais la petite troupe, épuisée, ne se traînant plus qu'à peine, se dirigea sur Landana, où elle arriva le 17 avril 1882. Elle y fut reçue par le supérieur de la mission catholique, qui lui fit, ainsi que la colonie européenne, un accueil des plus empressés.

L'exploration était terminée, et terminée avec des résultats considérables : deux stations étaient fondées sur le continent, de nombreux relèvements étaient faits, assurant l'exactitude géographique sur un parcours dépassant quatre mille kilomètres. Enfin, point capital, M. de Brazza apportait à la France, en lui donnant N'tamo (Brazzaville), la clef du Congo intérieur. Il y ajoutait, par la reconnaissance du Niari, la découverte de la voie la plus avantageuse entre le grand fleuve et l'Atlantique.

III. — Troisième exploration (1883-1886)

En France, on avait suivi avec une patriotique attention l'entreprise de M. de Brazza ; on avait applaudi à ses efforts ; les pouvoirs publics avaient compris toute l'importance des résultats acquis.

Déférant au désir du pays, les chambres avaient ratifié le traité passé avec le roi Makoko et voté des crédits permettant d'étendre le champ d'action qui s'ouvrait dans l'intérieur du continent.

Mis à la tête d'une nouvelle mission avec le titre de commissaire général de la république dans l'ouest africain, M. de Brazza emmenait un personnel et un matériel en rapport avec le nombre des stations nécessaires au complément de son œuvre.

Quarante-huit européens, hiérarchiquement organisés, cent trente laptots pris au Sénégal, parmi lesquels son fidèle sergent Malamine, relevé de son poste depuis quelques mois, composaient le personnel. Huit cents tonnes de marchandises et d'engins de toute sorte constituaient ses ressources matérielles.

Les débuts de cette exploration furent peu encourageants. Faute d'avoir été bien comprise par l'administration coloniale, la mission de M. de Brazza éveilla quelques susceptibilités qui se manifestèrent par une série de taquineries mesquines dont le résultat fut d'entraver sérieusement les opérations du voyageur.

Pendant que ses auxiliaires essayaient de déblayer le terrain de toutes ces difficultés, M. de Brazza se dirigeait vers Loango. Depuis qu'il avait découvert le Niari-Quillou et apprécié la supériorité de cette voie d'accès vers le Congo, sa pensée était sans cesse préoccupée de la solution à donner à ce côté important des questions africaines. Il avait pu faire passer sa conviction dans l'esprit de ceux qui l'envoyaient, et il avait obtenu du gouvernement qu'un navire viendrait représenter et défendre les intérêts français dans les eaux du Loango.

La mesure était d'autant plus sage et plus urgente que l'Association internationale africaine et sa fraction active, plus connue sous le nom de comité d'études du Congo, se démenaient fiévreusement pour nous enlever les bénéfices des explorations précédentes.

Elles avaient admirablement saisi l'importance de la vallée du Quillou, qui rendait absolument inutile la route fantastique entreprise par Stanley. Affectant de tenir pour nul et non avenu le traité passé avec Makoko, dénigrant la France et ses missionnaires, soulevant contre ses représentants quelques mécontents noirs, cherchant à ébranler la confiance de Makoko et de ses vassaux, ces deux groupes faisaient tous leurs efforts pour nous couper tout accès de la côte au Congo supérieur, en multipliant leurs stations dans la vallée du Niari-Quillou et en occupant sur l'Océan le seul point d'accès entre le Congo et l'Ogooué.

Le *Stagittaire*, canonnière sous les ordres de M. Cordier, lieutenant de vaisseau, s'était promptement rendu sur la côte. Son commandant y avait établi des postes provisoires et entamé avec le roi de Laongo des négociations qui nous valurent la possession de la seule rade praticable de ces parages.



Types de porteurs Batékés entre Franceville et l'Alima.

Rassuré de ce côté, M. de Brazza se hâta vers l'intérieur afin d'y faire valoir nos droits attaqués. En quelques jours il était au pied des rapides de l'Ogooué. Il y fondait N'jolé; plus loin, sur le fleuve, Acouca; plus haut encore, Madiville. Il jalonnait ainsi sa route de stations, égrenant le personnel et le matériel emmenés dans ce but, profitant de toute occasion pour organiser, par des traités avec les tribus riverains, un service régulier de porteurs et de pagayeurs par réquisition.

Quand il y arriva, Franceville, la station de la Passa, était en pleine



Carte du Congo français et du bas cours du Congo.

prospérité. Il y recevait de M. Ballay les meilleures nouvelles de l'Alima. Son courageux collaborateur, qu'il avait laissé, lors de sa précédente exploration, en train de traiter avec les mêmes Apfourou qui avaient arrêté la première expédition, lui annonçait l'issue imminente des négociations. Il avait même fondé sur les bords de l'Alima, à Ossika, une station où l'on travaillait avec ardeur au montage de la première embarcation à vapeur qui allait sillonner le Congo.

Néanmoins il avait hâte de voir ces négociations aboutir, et il vint rejoindre son ancien compagnon de voyage. Leurs instances aboutirent : les Apfourou, réunis dans un grand palabre, convinrent de livrer la route du fleuve. Pour sceller leur parole, ils amenèrent au

poste de Diélé, une immense pirogue, capable de porter huit tonnes. Le docteur Ballay s'y installa avec des marchandises et des vivres pour six mois, et, accompagné de quatorze hommes, descendit l'Alima.

Quelle que fut son impatience de prendre cette voie nouvelle pour porter à Makoko le traité ratifié par la France, M. de Brazza ne pouvait, sans crainte de compromettre les résultats acquis, se risquer sur le Congo, où les menées de Stanley pouvaient avoir porté fruit. L'absence complète de relations avec le grand fleuve lui imposait cette prudente retenue.

Il était rassuré, quinze jours après, par une lettre dans laquelle le docteur Ballay lui envoyait d'heureuses nouvelles. Sa navigation s'était accomplie sans difficulté de la part des riverains, qui parfois avaient même fait très bon accueil au voyageur.

Une seconde lettre lui annonçait l'installation du docteur à N'gantchou, sur le Congo même; elle ajoutait que, non seulement Makoko l'avait reçu amicalement, mais qu'il était resté fidèle à sa parole, malgré les tentatives et les promesses prodiguées par les agents de l'Association.

Le canot à vapeur qui flottait sur l'Alima étant prêt, M. de Brazza partit pour rejoindre le docteur Ballay, qui lui avait ouvert la voie. En même temps il expédiait en avant un de ses meilleurs auxiliaires, M. de Chavannes, afin de préparer la fondation d'une nouvelle station sur le bas Alima; puis, quand celui-cî eut déposé le matériel indiqué, il poursuivit sa route, emportant toutes les ressources de l'expédition en vivres, en marchandises, en cadeaux destinés à la cour de Makoko.

Cette fois, le voyage de M. de Brazza eut le caractère d'un triomphe. Partout il était accueilli par des démonstrations d'amitié; à chaque agglomération de villages, toute une population compacte et empressée, abandonnant ses occupations, l'entourait, lui et ses compagnons, l'accablant des manifestations les plus cordiales.

Afin de bien montrer son désir de conciliation, il fit une halte à la station belge de Bolobo, établie sur la rive gauche du Zaïre; après quatre jours de navigation sur le fleuve, il revoyait N'gantchou, d'où il était parti précédemment pour aller prendre possession des territoires concédés à la France autour de Brazzaville.

M. Ballay y était installé et se trouvait dans les meilleurs termes avec les vassaux de Makoko. Tous vinrent renouveler à M. de Brazza leurs protestations d'amitié.

Aussitôt prévenu de son arrivée, le souverain lui dépêcha une ambassade pour le saluer en son nom et l'inviter à se rendre auprès de lui.

Dès le soir même, les cadeaux destinés à Makoko et à ses dignitaires furent réunis, la mission se remit en route et franchit pendant la nuit la distance qui sépare N'gantchou de la résidence royale.

Makoko reçut M. de Brazza avec une pompe inconnue dans le pays et avec d'excessives démonstrations de joie. Tout d'abord, dans une chanson improvisée en son honneur, et faisant allusion aux bruits répandus à dessein sur sa mort, il disait à son peuple :

En vérité, en vérité,
Vous tous, qui êtes là, voyez :
Voilà celui qu'on disait mort;
Il est revenu.
Voilà celui qu'on disait pauvre;
Voyez ses présents !

Et il désignait, en parlant ainsi, un magnifique tapis et un coussin de velours placés sur ses peaux de lion.

Le peuple reprenait alors en chœur le refrain :

Ceux qui ont parlé ainsi sont des menteurs.

Puis, suivant le cérémonial obligé, se levant en même temps que M. de Brazza et faisant le même nombre de pas, Makoko lui donnait une vigoureuse accolade, ne se lassant pas de sourire à son ancien ami.

En sa qualité de commissaire général de la France, M. de Brazza demanda que la remise du traité eût lieu avec tout l'éclat possible et en présence des principaux vassaux.

Ceux-ci vinrent tous, accompagnés d'un grand nombre de leurs plus notables sujets. On avait déployé l'appareil le plus brillant; afin de donner plus de solennité à la cérémonie, chacun avait apporté ses dieux lares pour les prendre à témoin.

Makoko trônait sur ses peaux de lion, accoudé sur des coussins, entouré de ses femmes et de ses favoris. En face, à quelques pas de lui, M'pohontaba, l'un de ses premiers vassaux, celui-là même qui s'était prêté un moment aux agissements de Stanley, se tenait, ainsi que les autres chefs, assis sur des peaux de léopard, signe de leur

commandement, en attendant que le souverain donnât le signal du palabre.

Entre les deux groupes, et sur le côté, s'était placée la mission française.

Makoko, sans se lever, souhaita la bienvenue à tout le monde, et expliqua en quelques mots le but de la réunion. Puis chaque chef, M'pohontaba en tête, vint à genoux protester de sa fidélité à Makoko, seul vrai chef, disaient-ils, seul propriétaire et souverain de tous les pays Batékés.

Tous se déclarèrent heureux et fiers d'être sous la protection de notre drapeau, et le jurèrent sur leurs fétiches et par les mânes de leurs pères.

A son tour, M. de Brazza retraça le passé en quelques mots et fit comprendre à l'assistance les avantages des relations ainsi établies; puis, faisant sonner aux champs et présenter les armes à sa troupe, il fit à Makoko la remise des traités au nom de la France.

On conduisit ensuite les personnages de marque sous un hall improvisé où se trouvaient, exposés à l'admiration de tous, les présents destinés à chacun et étiquetés à son nom. La joie qu'éprouvèrent les destinataires marqua combien ils étaient satisfaits et flattés.

Les quelques jours pendant lesquels M. de Brazza fut retenu par Makoko lui prouvèrent encore la sincérité des sentiments du souverain et de ses sujets. Ce ne fut qu'attentions et soins empressés de la part de chacun, depuis la reine N'gassa jusqu'au dernier noir.

Ayant ensuite rejoint le docteur Ballay, resté à N'gantchou avec les embarcations, on partit pour Brazzaville, à la remorque du canot à vapeur.

L'accueil chaleureux que M. de Brazza y reçut le consola de bien des ennuis, écarta de lui bien des soucis occasionnés par la présence et par les agissements des stations de l'Association, établies juste en face de Brazzaville, sur des territoires appartenant à des vassaux secondaires de Makoko.

D'accord avec son souverain, M'pohontaba, le grand feudataire qui, d'après les bruits répandus à dessein en Europe par les soins du comité d'études, avait détrôné Makoko et signé un traité d'alliance avec le comité, M'pohontaba suivait la route de terre pendant que M. de Brazza descendait le fleuve. Il avait mission de remettre solen-

nellement à M. de Brazza, au nom de son chef, les territoires et les vassaux secondaires qui les administrent.

Voulant rendre la situation nette et moins pénible aux agents de l'Association, M. de Brazza chercha immédiatement à entrer en pourparlers avec le représentant de Stanley avant l'arrivée de M'pohontaba. On fit la sourde oreille à toutes ses propositions. En vain il se dérangea lui-même à trois reprises différentes; il invita à une conférence; il écrivit, puis il envoya son meilleur lieutenant, M. de Chavannes : à chaque tentative on ne répondit qu'évasivement, et même point du tout.

Ayant mis ainsi le bon droit de son côté, M. de Brazza ne voulut point tarder davantage à établir les titres de la France sur les territoires détenus par l'Association. Dès le lendemain, M'pohontaba réunissait les chefs des deux rives du Congo, et leur ordonnait d'obéir à M. de Brazza seul. Puis, prenant les mains de tous, il les plaça dans celles de l'envoyé français comme signe d'abandon.

Le procès-verbal de cette prise de possession fut dressé et communiqué, le lendemain, au représentant de l'Association. Il y fut répondu par une insolence.

Mais peu importait à M. de Brazza, son but était atteint : il avait en main à la fois la clef du Congo intérieur et le moyen de reprendre la vallée du Niari-Quillou ainsi que les 360 kilomètres des côtes occupées indûment par le comité.

Remontant ensuite le fleuve, M. de Brazza revint encore chez Makoko, qui, en apprenant les agissements des agents du comité d'études, voulait aller les châtier lui-même en se mettant à la tête de toutes les forces de ses vassaux réunis. M. de Brazza eut beaucoup de peine à le calmer et à le dissuader de ce projet.

Les divers postes qu'il avait échelonnés sur sa route réclamant sa présence, il reprit par l'Alima la route de Franceville. Ayant constaté le bon état de la station, il compléta l'organisation d'un service de porteurs par terre entre Franceville et Brazzaville, puis il reprit encore une fois la route de cette dernière station, traînant à la suite de son canot à vapeur toute une flottille chargée d'approvisionnements.

De ce point important il envoya plusieurs de ses collaborateurs entreprendre quelques explorations destinées à reconnaître les abords de nos nouvelles possessions et à étendre notre champ d'action.

Lui-même, constamment en route, se retrouvait peu après à Franceville, d'où il redescendait au bout de quelques jours pour aller recevoir les derniers adieux de M. de Lastours, un de ses plus zélés collaborateurs, qui se mourait à Madiville. La douleur de M. de Brazza, en cette circonstance, prouva mieux que de longues phrases toute la valeur de l'ami qu'il perdait.

On était au mois de juillet 1885, et il se disposait à remonter le Congo le plus haut possible, lorsqu'il apprit à la fois la signature de la convention qui règle maintenant les rapports de la France avec l'Association internationale, et le résultat de la conférence de Berlin.

De fait, ces deux événements mettaient fin à sa mission. Néanmoins ce ne fut pas sans une certaine surprise douloureuse qu'il reçut l'ordre de rentrer en France. La mission de l'ouest africain était déclarée terminée, l'administration de la marine se réservant de reprendre la suite de ses travaux.

S'étant dévoué complètement à l'œuvre qu'on lui retirait, il voulut du moins lui consacrer jusqu'au dernier moment les pouvoirs qu'il possédait; c'est pourquoi, au lieu de revenir par la route la plus facile, celle de l'Ogooué, il entreprit de visiter encore une fois les stations de l'Alima et du Congo, en se rendant à Banane. Il faisait une rapide excursion jusque chez les Oubangui, où notre pavillon venait de paraître tout récemment.

La renommée qui y avait précédé le voyageur lui réservait, de la part de cette peuplade, l'accueil le plus sympathique.

Il aurait voulu pouvoir résider le temps nécessaire à l'organisation d'un service, pour lequel il espérait pouvoir tirer parti des qualités des Oubangui comme navigateurs; mais l'ordre de revenir au plus tôt était formel; il dut se contenter d'admirer en passant la mission apostolique fondée à Linzolo par le père Augouard, et celle qui se fondait à Nzabi.

Il avait le droit peut-être de regretter qu'on ne lui laissât pas le temps d'initier à la situation son successeur, dont il fit la rencontre à Libreville. Esclave de la consigne, il sut se priver de cette satisfaction, pourtant bien légitime, et il reprit la route de France, afin d'aller rendre compte de sa mission à ceux-là mêmes qui avaient tenté de la faire échouer.

Indépendamment des travaux géographiques et des études nombreuses sur toutes les branches de la science, la mission de l'ouest

africain avait créé, pendant cette troisième exploration de son chef, vingt et une stations ou postes, dont huit dans le bassin du Congo, huit dans celui de l'Ogooué et cinq sur la côte ou dans la vallée du Quillou-Niari. Deux routes permettant les charrois légers avaient été tracées : l'une, de l'Ogooué à l'Alima; l'autre, de Franceville à Brazzaville. Les services de porteurs et de pagayeurs, ébauchés ou restreints jusque-là, avaient été développés par elle à ce point, entre tous les postes de l'ouest africain, qu'on comptait jusqu'à sept mille hommes pouvant participer aux travaux pour lesquels avait été établi le droit de réquisition. Enfin, et comme couronnement de l'édifice, l'influence française, qu'elle avait établie dans ce pays, faisait reconnaître à la France une nouvelle possession coloniale plus grande que la mère patrie; de plus, elle lui a donné la clef du commerce de l'immense bassin de tout le Congo.

Ainsi que M. de Brazza l'a dit avec tant de cœur et de justesse :

« Ce sera l'honneur de sa vie, que la France ait adopté son œuvre et celle de ses collaborateurs; aucune compensation plus grande, ajoute-t-il, ne pouvait être accordée aux fatigues, aux soucis qu'il lui en a coûtés pour obtenir ce résultat. »

Terminons en disant que l'on a eu, en France, la patriotique intelligence de la situation, et que M. de Brazza n'a pas tardé à reparaître sur le terrain de ses glorieux travaux avec le titre de « gouverneur du Congo français », le seul qui fût digne de lui.

IV

L'AFRIQUE AUSTRALE

Dès le commencement du XVIe siècle, les Portugais se sont établis sur les deux côtes du continent africain, au sud de l'équateur. Pendant trois cents ans, ils se sont regardés comme les maîtres, — et ils l'étaient incontestablement, — d'une grande partie de l'Afrique australe.

Les récentes explorations de cette contrée ont fait sortir de la poussière de l'oubli les vieux documents portugais. Jusqu'à d'Anville, notre grand géographe du siècle passé, qui sut les discuter avec discernement, ces documents servaient seuls à la rédaction des cartes. Depuis vingt ans surtout, ils ont été rectifiés et complétés.

Tout l'immense espace compris au sud de l'équateur, qu'on a considéré pendant si longtemps comme stérile et inhabitable, est, au contraire, à de rares exceptions près, d'une fertilité merveilleuse. De puissants cours d'eau sillonnent les plaines et arrosent les vallées. Une flore d'une richesse incomparable fait l'ornement du sol ; une faune, dont l'échelle s'étend depuis les plus brillants oiseaux jusqu'aux animaux les plus monstrueux de la création, parcourt ses vastes territoires. Des minerais abondants, d'épaisses couches de houille n'attendent que la main de l'homme pour paraître au jour. Les métaux précieux, l'or surtout, et les diamants, existent en gisements importants.

En outre, ce pays nous offre dans la nature de ses produits, dans

les mœurs de ses habitants, de curieux et profonds contrastes avec l'Europe.

Ce fut donc une véritable révélation lorsque Livingstone, après avoir exploré, comme missionnaire anglican, le désert inconnu du Kalahari, découvert le lac Ngami, apprit à l'Europe que ces vastes contrées étaient limitées au nord par un fleuve considérable dont les origines étaient à l'ouest, dans des contrées qu'il avait traversées en se rendant vers les établissements de la côte occidentale.

Tout, en effet, ou à peu près, était à apprendre sur le grand fleuve de l'Afrique australe.

En jetant les yeux sur une carte récente d'Afrique, on voit, vers le dix-huitième degré sud, ce fleuve puissant verser ses eaux dans le bras de mer appelé canal de Mozambique, qui sépare Madagascar du continent. Sur un espace de cent kilomètres, il déploie les méandres de son delta : c'est le Zambèze.

Dans ce delta, les eaux profondes roulent entre des rives basses et souvent noyées, domaine éternel des fièvres pernicieuses et des insectes dévorants, où l'on ne trouve que le petit port de Quilimané.

Bien que traversant une des plus importantes possessions des Portugais, bien que le centre du pays renfermât d'anciennes missions et que l'on y entretînt quelques comptoirs assez enfoncés dans l'intérieur, on ne connaissait du Zambèze que la partie comprise entre la côte et le village de Tété. C'était la route suivie par les marchands d'esclaves, qui allaient, dans quelqu'une des branches du fleuve connue d'eux seuls, livrer aux négriers leur sinistre marchandise.

Le reste du Zambèze était absolument ignoré.

Les notions acquises par les anciens explorateurs portugais étaient tombées dans l'oubli à ce point que nombre d'indications précises, entre autres celle de l'existence du lac Nyassa, appelé aussi Maravi, avaient disparu des cartes dès la fin du dernier siècle.

Il fallut les voyages de Livingstone pour rendre aux cartes modernes quelques-unes des indications qu'elles portaient autrefois et pour les préciser.

Faute de termes de comparaison, l'exploration de l'illustre docteur, du Cap à Saint-Paul-de-Loanda, ne fut pas appréciée comme elle le méritait. Elle fut peut-être moins féconde en scènes terribles que

d'autres voyages plus récents, pour lesquels le public s'est engoué; néanmoins ce hardi parcours eut des effets prodigieux en ce sens qu'il fut, pourrait-on dire, le point de départ, le signal des entreprises auxquelles l'Afrique centrale a été livrée depuis.

C'est au retour de cette heureuse campagne que Livingstone reconnut tout le cours du haut Zambèze et qu'il découvrit les fameuses chutes Victoria, auprès desquelles le saut du Niagara est bien effacé. Il avait entrevu une des plus fertiles contrées du globe; il voulait y retourner. Les indigènes l'avaient entretenu de la « grande eau » située au nord du fleuve; tout lui faisait supposer qu'il s'agissait du lac Maravi, connu au XVIe siècle par les Portugais, qui lui avaient donné le nom d'une des tribus installées sur ses bords. Résolu à atteindre ce grand lac, Livingstone comptait y parvenir en remontant la Rovuma, forte rivière dont les eaux, au dire des indigènes mal informés, s'échappent du lac et vont se jeter dans l'océan Indien. Ayant échoué dans cette tentative, il voulut compléter l'étude du bas Zambèze et reconnaître, à cent trente kilomètres de la côte, le Chiré, cours d'eau considérable, qui est le déversoir du Nyassa. Des cataractes semblables à celles du Nil s'échelonnent sur une soixantaine de kilomètres et rendent difficile l'accès du lac, précédé lui-même par le petit lac de Pamalombé.

Situé à une altitude d'environ trois cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer, le Nyassa occupe une surface presque égale à celle du Tanganika. Il forme un bassin dont les pentes, à l'orient, ont fort peu d'étendue et ne lui fournissent que des apports insignifiants. Ses côtes, au nord et au couchant, sont coupées par quelques belles rivières et par de nombreux ruisseaux venant de montagnes dont le revers fournit des affluents au Zambèze et surtout au Tchambezi, l'une des têtes du Congo. Un autre bassin, de dimensions restreintes, produit par la même commotion qui a jadis découpé et soulevé toute la vallée du Zambèze, réunit plusieurs petites rivières qui alimentent le lac Chirva. On en doit la connaissance à Livingstone.

Chose curieuse, le grand voyageur, si soigneux d'ordinaire dans ses observations, nous a donné peu de chose sur les têtes du Zambèze, qu'il avait atteintes longtemps avant Cameron et avant Serpa Pinto; ses observations deviennent précises seulement à partir du point où le fleuve, venu du nord, reçoit la Liba.

Sous le 12e degré sud et par 15e de latitude est, à mille sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, se trouve le plateau de Cangala, placé aux confins des possessions portugaises du Benguéla. Trois des plus grands fleuves du continent, le Cuanza, le Zambèze



Les chutes Victoria (Zambèze), vues d'amont.

et le Cubango étendent leurs bras jusque-là. A la saison des pluies, les trois fleuves s'abreuvent à une coupe commune. Suivant le hasard de la brise, les gouttes d'eau du même nuage vont grossir l'un d'eux et se perdre indifféremment dans l'Atlantique, dans l'océan Indien, ou dans les lagunes saumâtres du désert de Kalahari.

Le régime du Zambèze comporte deux inondations par an : la première, seulement partielle, ne se produit guère que vers le bas du fleuve; elle atteint son maximum au mois de décembre; la seconde, beaucoup plus considérable, vient après les débordements des affluents du haut fleuve; elle ne se produit pas à Tété avant le mois de mars.

Cette seconde crue intéresse surtout les contrées voisines du bassin du Congo. A ce point, le Zambèze ou, pour mieux dire, la Liba, qui en est la branche mère, traverse, au-dessus du quinzième parallèle sud, une plaine que cultive la nombreuse nation des Louinas, et qui mesure plus de trois cents kilomètres du nord au sud. Au moment des hautes eaux, la contrée est inondée sur une hauteur de trois mètres, toute la population se réfugie alors sur une nervure longitudinale élevée de vingt mètres.

Quand les eaux s'écoulent, la gorge de Lialoui, par laquelle elles s'échappent, débite l'énorme quantité de deux cent quarante millions de mètres cubes à l'heure.

A partir de ce point, le fleuve s'élance à travers une région couverte de roches plutoniques qui rendent son cours accidenté. Depuis les rapides de Sitoumba, où le dénivellement atteint presque trois pour cent, jusqu'à la cataracte de Catima-Moriro, on compte, sur un parcours de cent onze kilomètres, jusqu'à trente-sept cataractes ou rapides obstruant le haut Zambèze.

Recevant ensuite deux rivières importantes, la Louengué, dont le bassin promet au commerce de magnifiques résultats, et la Tschobé ou Couando, appelée aussi Linyanti, le Zambèze arrose une région convulsionnée, où se rencontrent les traces innombrables et puissantes du travail plutonien.

C'est à partir de ce point, et au retour de son grand voyage à Saint-Paul-de-Loanda, que le docteur Livingstone résolut de continuer son étude du fleuve. Il en suivit la rive gauche jusqu'au massif de ces montagnes impraticables où sont situées les chutes Victoria. Aux temps géologiques, ces hauteurs ont, sans aucun doute, longtemps arrêté le fleuve, jusqu'au jour où une convulsion du sol lui a ouvert l'étroit passage par lequel il se précipite.

Quand on descend la rivière, et de quelque côté qu'on s'en approche, on aperçoit, à une distance de huit à dix kilomètres, cinq fortes colonnes de vapeur qui, de loin, feraient croire à un de ces vastes

incendies allumés par les indigènes pour renouveler leurs pâturages. Blanches à la base, elles s'assombrissent vers le haut, et vont se perdre au milieu des nuages. D'extrêmement loin on perçoit comme le roulement incessant du tonnerre, ce qui justifie le nom de « la fumée qui fait le bruit du tonnerre », donné par les africains à ce magnifique phénomène. Les indigènes n'en approchent qu'à une certaine distance, tant l'immensité du spectacle des chutes les frappent de crainte superstitieuse. On compte les audacieux qui ont affronté de près la vue de la cascade.

Au bord d'une déchirure qui traverse le Zambèze d'une rive à l'autre, on voit une nappe d'eau, de mille mètres de large, disparaître tout à coup à une immense profondeur, entre deux murailles distantes seulement de quatre-vingts mètres. L'abîme est tout simplement une rupture de la chaussée de basalte sur laquelle coule le fleuve avant sa chute. Cette crevasse, aux parois perpendiculaires, décrit cinq lacets successifs au fond desquels le fleuve bondit en rugissant pendant un parcours de 65 kilomètres.

Si l'on regarde au fond de l'abîme, on ne distingue rien qu'un nuage épais, dont la masse blanche est entourée de brillants arcs-en-ciel. De ce nuage s'élève un jet de vapeur de cent mètres de haut. A cette élévation, la vapeur se condense et retombe en une pluie fine, que la force ascensionnelle de la colonne fait remonter avec elle, sans que les ruisselets formés par la condensation aient jamais le temps d'atteindre le fond.

Au dire de ceux qui l'ont contemplé, ce spectacle est d'une sublime horreur, tant il est saisissant. Quand on se place sur une petite île qui s'avance au bord même du gouffre et sépare le fleuve en deux bras, on voit la masse d'eau quitter son lit, tomber au fond de l'abîme en nappe aussi blanche que la neige, se briser en morceaux, si l'on peut ainsi parler, et lancer des jets d'écume de chacun de ces éclats, absolument comme les tiges d'acier brûlant dans l'oxygène produisent des gerbes d'étincelles. On croirait voir une myriade de comètes neigeuses précipitant dans l'abîme leur chevelure rayonnante.

A partir de ce point, le fleuve parcourt une contrée d'un aspect merveilleux. Extrêmement découpé par les montagnes et par les courants qui apportent au Zambèze le tribut de leurs eaux, le sol est couvert d'une végétation incomparable. Sa fertilité n'a de

limites que la volonté de l'homme, lequel est loin d'en abuser.

Ici, comme dans toutes les contrées de l'Afrique, la chasse à l'esclave a rendus déserts des districts florissants; de tous côtés le regard s'étend sur des plaines incultes, jadis couvertes de riches récoltes; la population, autrefois pressée sur ces rives fertiles, est maintenant clairsemée, et les tribus vivent dans un état de perpétuelle méfiance.

A part quelques rapides ne pouvant être franchis que dans la saison des hautes eaux, la navigation du Zambèze est possible au-dessus de Tété; au-dessous de ce point, le fleuve est une voie magnifique et malheureusement trop négligée, servant principalement à l'infâme trafic des esclaves.

Les 1 449 kilomètres traversés par le fleuve forment une des zones les mieux partagées de tout le continent, sous le rapport de la faune et de la flore. Malgré l'effroyable destruction qui en est faite par les indigènes et par certains chasseurs blancs, on rencontre les éléphants, les buffles, les rhinocéros, les hippopotames et les gazelles par bandes considérables. Sans cesse pourchassés, ces animaux semblent posséder, en ces contrées luxuriantes et pleines de refuges profonds, une vitalité qui défie la ruine dont ils sont atteints en d'autres régions d'Afrique. Les forêts d'ébéniers et de gayacs y sont d'une abondance extraordinaire; la houille elle-même, dont les indigènes ignorent l'usage, s'y trouve en puissants gisements.

Toutes ces richesses, gaspillées ou négligées, attendent, ainsi qu'en maintes contrées, le jour où l'action bienfaisante de la civilisation en fera profiter d'autres pays moins riches ou épuisés.

De récentes explorations ont démontré toute l'importance du Zambèze: il est à l'Afrique australe ce que le Danube est à l'Europe, ce que l'Amazone est à l'Amérique du Sud; il est une des artères essentielles destinées à porter la vie au cœur du continent africain. Aussi les efforts n'ont-ils pas tardé à se porter de ce côté : les Anglais, les Belges, les Français disputent aux Portugais leur antique influence dans les pays qu'arrose le fleuve. Déjà nos missionnaires sont installés chez les Marotsis, à une vingtaine de lieues des chutes Victoria, et ils ont préparé les voies à la mission commerciale qui a récemment étudié les ressources précieuses offertes à l'activité de notre patrie.

Un examen plus approfondi permettra également de décider s'il n'y a d'obstacle bien réel à la navigation du fleuve que les chutes Victoria. Des observations sérieuses permettent d'espérer que les

cataractes et les rapides pourront être évités, soit au moyen de quelques dérivations déclarées faciles, soit en choisissant les époques favorables au passage des endroits obstrués. Les esprits ardents, un peu enthousiastes peut-être, entrevoient déjà le jour où les vapeurs européens sillonneront le haut bassin de ce beau cours d'eau.

Depuis Livingstone, aucun voyageur n'avait réussi à traverser le continent, lorsque le lieutenant Cameron, venu en Afrique pour secourir Livingstone, ayant rencontré le corps du grand voyageur rapporté par ses serviteurs et voyant sa mission désormais sans but,



Le docteur Holub.

résolut, au lieu de rentrer en Angleterre, de descendre le Congo.

Il ne put réussir à exécuter son plan, mais il eut le bonheur de mener à bien une formidable entreprise, en franchissant tout l'espace compris entre le lac Tanganika et le Benguéla. Nous avons vu comment, en 1874, il coupa, vers le haut Zambèze, la route suivie dans un sens opposé par Livingstone vingt ans auparavant.

Encouragées par ce succès, par celui de Stanley, qui venait de descendre le Congo, diverses missions s'étaient formées sur la côte occidentale avec l'espérance d'atteindre la côte orientale en traversant les hautes vallées du Zambèze ou d'aboutir à la Cimbébasie. Par des causes diverses, toutes ont échoué dans leurs tentatives;

elles ont dû limiter leur champ d'action et se borner à explorer un rayon plus ou moins étendu, voisin de la côte.

En même temps divers explorateurs, et principalement Carl Mauch, le docteur Holub, Coillard, se fixaient sur plusieurs points de la région orientale, et de là étendaient progressivement leurs observations du Limpopo au Zambèze, sur tout le territoire du Vaal et sur celui du Transvaal.

Leurs travaux, accomplis de plusieurs côtés à la fois, ont pu être presque reliés les uns aux autres par suite des observations du major Serpa Pinto, qui a traversé l'Afrique, de Benguéla à Port-Natal, en suivant une route plus méridionale que celle de Livingstone.

Ce voyage, accompli en 1877-78, a fait du major portugais l'émule de Stanley, tant par les péripéties émouvantes que par les résultats considérables acquis à la science géographique. En le résumant succinctement, nous ferons connaître une partie de l'Afrique australe.

Sollicité à la fois par ses souvenirs et par ses intérêts, le Portugal voulut, à cette époque, rentrer dans la carrière si brillamment parcourue par ses vieux explorateurs.

Une mission, pourvue de larges subsides, devait entreprendre le trajet de l'Angola au Mozambique, étudier les relations du Congo et du Zambèze, rechercher pour le commerce intérieur les voies les plus faciles et travailler à la répression de la traite, qu'on accusait, non sans raison, le gouvernement portugais de tolérer quand il n'allait pas jusqu'à la favoriser.

Le major Serpa Pinto fut désigné pour conduire à bonne fin cette entreprise. Les lieutenants de marine Ivens et Capello lui furent adjoints.

Les débuts de l'entreprise se présentèrent hérissés de difficultés. Il fallait avant tout se procurer les nombreux porteurs nécessités par les volumineux bagages que comportaient la longueur et le programme complexe de l'expédition.

Le major eut vite reconnu l'absence absolue de ressources à Saint-Paul-de-Loanda, où il s'était d'abord rendu. Espérant être plus heureux en remontant au nord, il s'était transporté à l'embouchure du Congo, lorsqu'il y rencontra Stanley arrivant de sa merveilleuse expédition le long du fleuve, ayant par conséquent accompli une partie du plan tracé par le gouvernement portugais.

Il s'embarqua avec lui et sa troupe pour descendre jusqu'à Benguéla, où l'on devait certainement trouver des porteurs pour aller jusqu'au Bihé. Là il devait changer ses premiers porteurs contre des Bihénos, serviteurs infatigables, mais qui, pour rien au monde, ne consentent à aller vers la côte.

Il dut, pour se procurer les hommes nécessaires, se transporter jusqu'au pays de Dombé, au centre d'un canton dont les habitants louent spécialement leurs services. L'affaire ne pouvait se conclure sans le concours des *sovas*, ou chefs indigènes du Dombé.

Grand fut son étonnement quand il vit trois de ces personnages.

L'un d'eux, nommé Brito, avait pour vêtement trois jupons d'une perse à grandes fleurs, fripés et crasseux ; il portait sur son torse nu une tunique de capitaine d'infanterie grande ouverte ; sur sa tête, par-dessus un bonnet de nuit en laine rouge, il avait crânement posé un tricorne d'officier d'état-major. Son bras gauche serrait contre ses côtes un parapluie dont chaque lé portait un long crevé. La main droite tenait un grand bâton, son sceptre sans doute.

Le second, Bahita, portait également trois jupons, mais de laine aux couleurs éclatantes; il y avait joint un riche uniforme de pair portugais et, par-dessus l'inévitable bonnet de nuit, un képi du 5e chasseurs.

Quant au troisième, Batara, il n'avait que des haillons, relevés par un énorme sabre de cavalerie attaché à sa ceinture.

Toute leur cour et leurs musiciens accompagnaient ces imposants personnages, qui, après de longues hésitations causées par le souci de leur dignité, consentirent enfin, pour un peu de mauvaise eau-de-vie, à se livrer aux écarts chorégraphiques les plus invraisemblables.

A quelques jours de là, l'explorateur, dont la caravane était enfin à peu près au complet, se trouvait au village de Ngola; le roi, Chimbarandougo, vint lui rendre visite, accompagné de toute sa maison. Un pareil honneur méritait d'amples rasades d'eau-de-vie. Aussi quand, le soir venu, Sa Majesté voulut se retirer, elle grimpa simplement sur le dos d'un de ses conseillers ; celui-ci s'appuyait des deux mains sur les hanches d'un autre qui le précédait, et tous deux, titubant à qui mieux mieux, au risque de briser le crâne de leur monarque, s'acheminèrent vers la hutte royale.

Ces détails de mœurs montrent à quel point la barbarie domine

encore dans ces contrées, pourtant relativement voisines de la côte.

Serpa Pinto alla sans encombre jusqu'à Caconda, dernier poste portugais vers le Bihé. Il souffrait cependant déjà des fatigues de son voyage et dut prendre quelques jours de repos.

Quand il put partir, ce fut pour apprendre que ses compagnons Ivens et Capello, restés à quelques journées de marche en arrière, abandonnaient les projets formés en commun et qu'ils se consacraient à l'étude des affluents sud du Congo. Ils laissaient au major l'autre partie de l'entreprise, c'est-à-dire l'exploration des territoires arrosés par le Cubango, le Cuango et le haut Zambèze.

Cet abandon lui fut des plus pénibles; il eut un moment de découragement et d'hésitation. Il risquait beaucoup en s'engageant presque seul dans ces contrées, où la vie des blancs est exposée à chaque instant. Néanmoins il résolut de poursuivre, bien que n'ayant plus pour compagnons qu'une dizaine d'hommes dévoués, avec lesquels il continua sa route pour le Bihé.

Il y parvint, non sans peine, ayant eu à subir la maladie, la désertion de quelques-uns de ses porteurs, le vol d'une partie de ses bagages et de ses armes par les roitelets des villages qu'il traversait. Lui voyant une faible escorte, chacun de ces principicules cherchait à l'exploiter le plus possible, jusqu'au moment où, exaspéré de leur audace, il eut administré à l'un d'eux une correction méritée.

Son arrivée au Bihé coïncidait avec la saison des pluies, qui rendirent le voyageur perclus de rhumatismes. Il dut se faire porter dans un hamac; mais au bord de la rivière Conqueïma il ne put effectuer le passage que couché au fond d'une mauvaise pirogue. La rivière, grossie par les pluies diluviennes, était torrentueuse; au milieu du trajet, le batelier n'était plus maître de son embarcation, que les flots faisaient pirouetter et dériver en tous sens. Un faux mouvement précipita le major dans l'eau. L'instinct de la conservation eut une telle action sur lui, qu'il se trouva luttant contre le courant, nageant d'une main, tenant de l'autre sa montre au-dessus des eaux. De rhumatismes, il n'était plus question. Mais, l'excitation une fois tombée, la maladie reprit avec une force terrible et le retint pendant un mois au village de Belmonté.

C'est pendant sa convalescence qu'il mûrit et arrêta définitivement le plan qu'il exécuta ensuite.

Les régions qu'il parcourait sont peu connues, bien que fréquentées depuis quatre cents ans par les Portugais. Les voyages des traitants, peu productifs pour la géographie, ont donné encore moins pour la civilisation. Les indigènes ont conservé leurs croyances, leurs superstitions, leurs mœurs, toutes les misères de la vie barbare, avec



Le major Serpa Pinto.

leur bonté native en moins et l'amour effréné de l'eau-de-vie en plus.

Le territoire du Bihé n'est point fort étendu; sa population n'est pas très nombreuse, puisque quatre-vingt-quinze mille habitants à peu près sont dispersés sur six mille cinq cents kilomètres carrés. Malgré sa fertilité, la terre y produit peu, les Bihénos abandonnant aux femmes les travaux de culture. Mais les hommes ont la passion des

voyages et du commerce développée à un haut degré. Ils n'hésitent pas à se disperser dans toutes les directions, comme porteurs ou comme négociants. Leur esprit d'entreprise est remarquable, et l'on compte parmi eux de riches traitants qui souvent ont pour secrétaire quelque blanc échappé des prisons du littoral.

Quand ils s'engagent comme porteurs, les Bihénos remplissent consciencieusement leurs engagements. Bien que s'enrichissant par le commerce des esclaves, leurs négociants ne se les procurent pas autrement que par voie d'échange, jamais par la violence. Ce respect relatif pour la vie humaine n'empêche cependant point les Bihénos d'être, en cas de guerre, tout aussi cruels que les autres tribus nègres.

Leur gouvernement, leurs croyances religieuses, leur organisation sociale semblent, sur bien des points, empruntés au moyen âge. Leur alimentation est surtout végétale, mais quand ils mangent de la viande, ils en absorbent de grandes quantités, et attendent, pour la consommer, qu'elle ait atteint un degré avancé de putréfaction. Lions, chacals, crocodiles, tout leur est bon ; mais rien ne leur plaît autant que le chien, qu'ils engraissent volontiers. Ils sont même quelque peu anthropophages : la chair de vieillard, particulièrement estimée, est réservée pour les nobles personnages.

De temps à autre, les souverains du Bihé célèbrent dans leurs villages une fête dite du *quissonngé*. On immole et on dévore cinq individus : un homme et quatre femmes de condition déterminée. Quand les victimes ont été prises, on les décapite; leur tête est jetée dans la jungle; leurs cadavres, apportés dans la case royale, y sont dépecés, puis on joint à leur chair celle d'un bœuf que l'on fait cuire avec. Dès que cette horrible cuisine est prête, on annonce publiquement que le souverain va commencer le *quissonngé,* et tous se précipitent pour en prendre leur part.

Ayant enfin reçu les approvisionnements attendus de Benguéla, Serpa Pinto put songer au départ. Les loisirs forcés que lui faisait la maladie avaient été employés à organiser sa caravane, à réunir des provisions et des munitions, à convertir en objets d'échange ayant cours les marchandises européennes qui lui restaient.

Il emmenait avec lui un jeune mulâtre nommé Vérissimo Gonsalvès, trois nègres, Camoutombo, Aogousto et Manouel, puis un négrillon nommé Pépéca, qui devinrent ses principaux compagnons et furent parfois des aides précieux.

A plusieurs reprises, le major dut reformer sa troupe de porteurs, par suite des désertions nombreuses qui éclaircissaient leurs rangs. De guerre lasse, il se décida à brûler ce qu'il ne pouvait emporter de ses nombreux bagages; puis, pour en finir avec les difficultés de cette nature, il mit la rivière Couanza entre ses porteurs et leurs villages.

Il se trouvait alors chez les Quimbandès, peuple vivant en petits états confédérés qui s'associent en cas de danger. Sous la couleur noire de leur peau, les Quimbandès offrent les caractères assez prononcés de la race caucasique. De costume, ils n'en ont point; tous leurs soins de toilette sont réservés pour la coiffure, qui offre les formes les plus extraordinaires. Elle est *construite* au moyen d'un cosmétique rouge, nauséabond, à base d'huile de ricin, et comprend toujours l'emploi très large de coquillages et de verroteries.

Leur territoire est largement arrosé; le sol en est fertile, mais, par suite de leur excessive paresse, les habitants y récoltent à peine leur subsistance.

Leur *sova* se montra généreux et hospitalier.

Au point qu'il avait atteint, le major Serpa Pinto touchait l'extrême limite du bassin de l'Atlantique. Les rivières qu'il devait désormais rencontrer allaient se jeter soit dans l'océan Indien, soit dans les lagunes saumâtres du Kalahari.

Il était chez les Louchazès. Un jour il voit venir à lui une bande de femmes esclaves conduites par trois nègres qui les menaient à la côte. Poussé par un généreux sentiment, il fait saisir les conducteurs et délivrer les esclaves. Il pensait bien leur avoir rendu un service important. Qu'on juge de son étonnement quand toutes les malheureuses, sans exception, lui signifièrent qu'elles n'avaient que faire de sa protection et qu'il eût à les laisser continuer leur voyage. Il eut beau s'informer, jamais il ne put savoir exactement d'où elles venaient.

Vers le village de Bembé, il se vit attaqué par des fourmis. Au moment où ses hommes coupaient le bois pour le campement du soir, il les aperçut tout à coup fuir précipitamment. De la place où l'on allait établir le camp sortaient des millions de cette formidable fourmi que les indigènes nomment *quissoudé*.

La *quissoudé* est réellement une des bêtes féroces les plus redoutables de l'Afrique. Elle attaque et tue même l'éléphant, qu'elle assiège en s'introduisant en foule dans ses oreilles et dans sa trompe. Cet

insecte n'a guère plus de trois millimètres de long, mais ses mandibules ont une force absolument hors de proportion avec sa taille, et de véritables ruisselets de sang s'échappent des morsures qu'elles font. Leur nombre incalculable fait la force et la sécurité de ces fourmis. Des chefs les conduisent en colonnes serrées, souvent à grande distance. Plus d'un voyageur s'est vu obligé, à mainte reprise, de fuir devant elles, car toujours elles attaquent l'homme. Leur vitalité est prodigieuse : alors qu'écrasées sous les pieds on les croit mortes, elles se relèvent avec peine, puis reprennent en peu de temps leur train ordinaire.

D'autres fourmis se rencontrent encore en bandes innombrables dans l'Afrique australe, mais leur rôle semble être de s'opposer à la propagation exagérée des termites.

Aux environs du village de Cambouta, le voyageur reconnut la source de la Cuando, l'affluent le plus considérable du Zambèze. Longeant son cours le plus haut, il se trouva bientôt chez les Ambouélas.

Les bois de ces contrées accidentées se composent presque exclusivement d'arbres énormes sur lesquels se récoltent des gousses d'une teinte gros vert, renfermant une sorte de haricot très oléagineux nommé *couchibi,* qui, après une cuisson prolongée, fournit un mets supportable. On y trouve également le *mapolégué,* qui donne, sous le nom de *mapolé,* un fruit extérieurement semblable à l'orange. Son enveloppe, dure comme de la corne, ne cède qu'aux coups de hachette; elle contient un jus épais, coagulé, sucré, acidulé, doué de vertus purgatives prononcées. Il passe pour être néanmoins fort nourrissant.

Ces deux fruits, extrêmement abondants, fournissent aux populations une précieuse ressource alimentaire.

De Cangambo, principal village des Ambouélas, Serpa Pinto longea une partie du Coubangui, important tributaire de la Cuando; quittant ce bassin secondaire, il gagna ensuite celui de la Couchibi sous la conduite d'un petit chef qui avait été jadis soldat au service des colonies de Loanda.

C'est dans ce parcours que le voyageur eut occasion de voir, pour la première fois, une curieuse espèce d'antilope amphibie, qui a la taille d'un jeune taureau, dort et se repose dans l'eau, où elle plonge avec la même facilité que l'hippopotame.

Un jour, ses hommes lui amenèrent deux êtres humains dont le

type offrait les signes les plus marqués de la dégradation intellectuelle. C'étaient des Moucasséquérès, dont les tribus errent dans le voisinage des Ambouélas, entre la Cuando et le Cubango.

Les Moucasséquérès sont considérés comme les hommes les plus dégénérés de toute l'Afrique tropicale sud. Vivant par petits groupes, sans chefs, complètement libres dans les vastes espaces qui séparent le Cubango de la Cuando, les Moucasséquérès ne dorment jamais deux fois dans le même campement; ils se nourrissent de racines et de viandes rôties sans sel. Ce sont les véritables sauvages de l'Afrique australe. Par un contraste de plus, ces sauvages sont de race blanche et paraissent appartenir à la même famille que les blancs du Gambaragara vus par Stanley au bord du Muta-Nsigé.

Quelques étapes le long de la Couchibi le menèrent au village de Cahou-héo-oué, le sova des Ambouélas. Il reçut de ce chef intelligent et de son peuple une hospitalité qui le dédommagea des privations passées, et rendit toute leur vigueur à son escorte et à lui-même.

Les Barozés, dont il devait ensuite traverser le territoire, étant un peu agités par suite de la mort récente de leur chef, il prolongea son séjour chez les Ambouélas, afin de laisser à leurs voisins le temps de se calmer et d'éviter les effets de la présence d'un étranger dans un moment inopportun. Il put donc étudier ses hôtes tout à son aise.

Les Ambouélas sont de grande taille. Ils se livrent avec ardeur et intelligence à l'agriculture. Par crainte d'être pillés, ils n'élèvent point de gros bétail : leurs seuls animaux domestiques sont les poules. Ce sont d'assez bons chasseurs; ce sont surtout des pêcheurs émérites, et la Couchibi leur offre de nombreuses variétés de poissons, car la faune de cette rivière est des plus riches et des plus variées.

En suivant le cours du Chalongo, qui se perd dans le Zambèze, Serpa Pinto toucha le petit village de Calombéo, poste avancé du pays des Barozés ou Louinas.

Dès ses premiers pas dans cette contrée, il eut un avant-goût des déceptions et des misères qui l'y attendaient. Les habitants refusèrent de lui vendre des vivres.

La grande plaine de la Gnengo, qu'il eut à traverser, ne se compose que d'un sol spongieux; sec en apparence, il cède lentement au poids du corps; l'eau suinte et finit par remplir le vide. Chaque matin on

se réveille dans une mare, malgré le soin qu'on prend généralement de surélever sa couche.

La maladie ne tarda pas à se déclarer au milieu de sa troupe affamée. Il fallut même, après quatre jours de jeûne, attaquer un village, emmener les chefs prisonniers, les conduire au camp et leur faire prendre de force, à leur grande surprise, le prix des vivres réquisitionnés dans les huttes.

Un messager, envoyé au roi pour le prévenir de son arrivée, lui revint heureusement, annonçant une réception sympathique. Cette nouvelle rendit courage à la caravane épuisée; en quelques étapes vigoureusement franchies, elle atteignit le Zambèze à son confluent avec la Gnengo.

Fidèle à sa promesse, le roi Lobossi avait mis à la disposition du voyageur un grand nombre de canots pour le passage du fleuve. Quelques heures après, il arrivait à Lialoui, la capitale, y était accueilli avec un cérémonial digne d'une cour européenne, et recevait une large hospitalité dans une confortable habitation mise à sa disposition.

Dès le lendemain, il avait avec le monarque une série d'entrevues à la suite desquelles Lobossi se décida à envoyer à Benguéla une ambassade chargée de renouer des relations commerciales directes avec la côte. Cependant, à sa grande surprise, Serpa Pinto devint, quelques heures après, l'objet d'une tentative d'assassinat; il remarqua en même temps chez Lobossi certaines exigences inacceptables; enfin il reçut brusquement l'ordre de sortir du royaume en retournant sur ses pas, toute autre route lui étant interdite. De pareils ordres entraînaient la ruine de son entreprise. Cependant diverses tentatives pour faire revenir le roi semblaient avoir réussi, quand il fut averti secrètement qu'il serait tué par les hommes chargés de l'escorter.

Il apprit en outre la cause d'un pareil revirement.

Ayant eu l'imprudence d'avouer qu'il était dénué des richesses qu'on lui supposait, le roi se trouvait déçu dans ses espérances de riches présents. Dans son ardeur à poursuivre sa mission, il avait aussi déclaré que son but principal était de supprimer entre l'intérieur et la côte le commerce de la traite. Or trop d'intérêts contraires étaient menacés par un tel programme.

Les négriers, qui avaient de puissantes intelligences à la cour de

Lobossi, trouvant en lui un destructeur de leur commerce, étaient parvenus à circonvenir l'esprit du *sova* et à retirer au major les bonnes grâces du monarque. En même temps ils introduisirent dans son camp des agents qui prêchèrent la désertion et débandèrent sa troupe. Les vivres lui furent refusés, des tracasseries continuelles lui furent suscitées.

En attendant qu'il eût découvert la raison d'une conduite si différente de celle dont il avait bénéficié tout d'abord, l'hostilité populaire le poursuivait sans cesse.

Une nuit, le camp du major fut incendié et envahi tout à la fois; pour se dégager, il lui fallut lancer des balles explosibles au milieu de la foule armée qui se ruait à l'attaque.

Les vivres lui étant refusés, il dut s'installer plus loin, au bord d'un lac, et nourrir son monde de poisson bouilli dans l'eau, sans sel.

Pour comble de malheur, tous ses porteurs prirent la fuite pendant la nuit, après avoir pillé le camp. Il restait seul avec trois hommes, deux femmes et trois enfants. Toutes ses ressources consistaient en trente cartouches pour procurer de la nourriture à sa petite troupe. Heureusement encore que ses papiers et ses livres n'avaient pas tenté les pillards; il restait possesseur du fruit de ses travaux.

Cet épouvantable coup le laissa positivement anéanti pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce temps, une réaction salutaire s'opéra.

Au même moment il apprenait qu'un missionnaire anglais, cherchant à pénétrer dans le Barozé, était retenu à six cents kilomètres de là par les ordres du roi Lobossi. Il résolut d'aller le trouver. Mais il fallait vivre pendant ce voyage, qui exigeait soixante jours de marche.

Envisageant de sang-froid sa nouvelle situation et parcourant son camp en tous sens, il retrouva deux kilogrammes de poudre oubliés par les déserteurs. Il convertit en balles le plomb qui garnissait l'épervier dont il se servait pour la pêche et se fabriqua ainsi trois cents cartouches.

Enfin il alla trouver Lobossi. Par la fermeté de son attitude, par l'énergie de ses réclamations, il sut en obtenir des barques et des rameurs pour descendre le haut Zambèze dans la partie qui va rejoindre la Liba, sa branche mère.

Ce résultat, qu'il poursuivait dès le début de son voyage, aida l'explorateur à se consoler de ses misères passées.

Il avait pu fixer des données positives sur le cours et les affluents du haut Zambèze, que Livingstone avait simplement reconnus. La géographie lui doit donc ce qu'on sait aujourd'hui sur l'hydrographie de ce grand fleuve dans sa partie supérieure; le commerce est assuré par lui qu'il trouvera, dans le bassin de la Cuando, trois mille kilomètres de cours d'eau navigables, et que le haut Zambèze lui en offre autant par la Liba.

Les Louinas, qu'il avait eu le loisir de pouvoir trop bien connaître, se sont substitués dans le pays de Barozé à la forte race des Macololos. Ils ne sont plus qu'un mélange de nations diverses, s'abrutissant par l'usage déréglé des boissons fermentées et par la débauche, résultat de la polygamie poussée à l'extrême.

L'organisation politique de ce royaume est de beaucoup supérieure à celle des autres États de l'Afrique. Le souverain a un conseil qui se compose de véritables ministres, lesquels sont pourvus d'attributions bien distinctes qu'ils exercent par l'intermédiaire de sous-ordres. Ils possèdent une assez grande quantité d'armes à feu de pacotille; leur armée n'est pas à dédaigner, car elle peut mettre en ligne plus de dix mille hommes armés d'assagaies barbelées en tous sens, de haches, de massues et de boucliers.

Bien que leur souverain ait un goût marqué pour les marchandises de provenance européenne, les Louinas restent fidèles aux produits de leur propre industrie, produits bien peu nombreux que leur paresse native ne cherche nullement à développer.

Cette paresse influe sur leur agriculture, qui, de prospère qu'elle pourrait être, est limitée aux besoins les plus indispensables. Ils s'adonnent plus volontiers à l'élevage de leurs nombreux troupeaux, qui sont, avec les femmes, les principaux éléments de leur richesse.

Le lait frais ou caillé, les patates douces, la farine de maïs forment la base de leur alimentation.

Les hommes fument une sorte de drogue nommée *bangué;* cependant ils cultivent beaucoup le tabac, car tout le monde, hommes et femmes, en use pour priser.

Les Louinas ont aussi quelque talent comme forgerons.

Leur costume est plus complet que celui des autres peuplades. La grande coquetterie des gens riches est de se graisser le corps avec

une pommade, composée de suif et d'ocre, qui a la propriété de développer les plus repoussantes émanations. Depuis quelques années même, des hommes et des femmes remplacent le costume national par des vêtements d'Europe.

La géologie, les productions du sol et son climat, la faune, la flore et les richesses du pays, les habitants, leurs mœurs et leur état social, Serpa Pinto a tout étudié. Malgré les difficultés, les dangers ou la maladie, aucun jour ne s'est passé sans qu'il ait fait et vérifié sur place toutes ses observations. Grâce à ses soins, son journal est un des plus complets, par suite l'un des plus précieux que nous ait fournis l'histoire des voyages dans ces derniers temps.

Ayant descendu le Zambèze jusqu'à la région des rapides, le major faisait une halte au village de Quisséqué, lorsqu'il y rencontra un européen. C'était le serviteur du missionnaire anglais auprès duquel le voyageur se rendait ; cet homme attendait de savoir si le roi Lobossi autorisait son maître à pénétrer dans le Loui. La réponse arriva le lendemain même ; elle était négative, et le chef du village recevait en même temps l'ordre formel de s'opposer, par tous les moyens possibles, à l'entrée du missionnaire sur le territoire du royaume.

Il n'y avait plus qu'à continuer le voyage. C'est ce que fit le major en compagnie de son nouveau compagnon. Tous deux descendirent le fleuve jusqu'à Embarira, point extrême de la navigation sur le haut Zambèze. Il apprit la présence sur l'autre rive du fleuve d'un second blanc ; il comptait se transporter auprès de lui, mais le chef d'Embarira, voulait le rançonner auparavant ; tout au plus lui permit-il de rejoindre le campement où se trouvaient deux Anglais, le docteur Bradshaw et le naturaliste Walsh, qui l'aidèrent à se procurer les marchandises exigées en payement. Cependant le chef d'Embarira ne trouvant point son profit suffisant, ameuta une partie de ses hommes contre les quatre blancs. Ceux-ci durent se réfugier dans une hutte et se préparer à soutenir un siège en règle. Ils s'attendaient à une attaque pour le soir même, quand le docteur Coillard, vers qui tendaient tous les efforts de Serpa Pinto, se présenta inopinément aux yeux des assiégés. Beaucoup plus rapproché qu'on ne croyait, et instruit de ce qui se passait, il accourait mettre au service des blancs menacés son influence, ses armes, sa personne même.

M. Coillard, missionnaire protestant, s'était donné la tâche d'as-

seoir, en ces lointaines régions, l'influence française par les mêmes moyens qui avaient si bien réussi à Livingstone au début de sa carrière. Accompagné de sa femme et de sa nièce, il se donnait tout entier au soulagement des misères qui accablent ces tribus, démoralisées par l'esclavage et la polygamie.

Grâce à son intervention efficace, le malentendu dont souffraient les assiégés fut vite dissipé.

Délivré de ses ennemis, Serpa Pinto songea à se procurer les ressources indispensables à l'achèvement de sa mission. Il se rendit, dans cette intention, au *kraal* occupé par la famille Coillard. A peine arrivé, il succomba aux effets des privations sans nombre, des fatigues et des préoccupations. Une fièvre intense mit sa vie en danger pendant plusieurs jours; mais les soins intelligents et dévoués de ses hôtes lui rendirent la santé. Aussitôt sur pied, il fut résolu que la famille Coillard l'accompagnerait jusqu'à Shoshong pour réorganiser son expédition.

Mais, avant d'entreprendre ce voyage de trente jours à travers le Kalahari, Serpa Pinto tenait à visiter les fameuses chutes Victoria, situées à peu de distance. Il a été le premier à en rapporter des mensurations à peu près exactes, malgré des difficultés exceptionnelles; ses observations sur la célèbre cataracte complètent utilement celles qu'on devait déjà à Livingstone, à Thomas Baine, au docteur Holub.

Il était temps de partir pour traverser le Kalahari; les pluies allaient bientôt cesser. Or, sans la pluie, il n'est pas de végétation dans le désert austral; s'y engager sans certitude de fourrage pour les attelages, c'est s'exposer à une mort inévitable.

La petite caravane s'organisa dans ces lourds chariots à quatre roues qu'on emploie pour les traversées de ce genre. A la fois chambre à coucher, magasin et forteresse, chacun de ces véhicules est traîné par trente bœufs. Quand il s'agit de franchir certaines fondrières, des ravins escarpés, ou de pénétrer à travers les broussailles, les efforts de cet énorme attelage ne parviennent pas toujours à surmonter les obstacles.

C'est dans cet équipage que Serpa Pinto traversa le grand Macaricari, dont il a rapporté d'excellentes observations, et qu'il atteignit Shoshong.

Là ses épreuves prirent fin. Dans cette ville, où règne un roi exemplaire, il trouva chez un riche négociant anglais des res-

sources, un accueil qui lui eussent été refusés en plus d'un pays d'Europe.

Il traversa le Transwaal au moment où les Anglais venaient de s'y installer, reçut l'hospitalité des Boers et put éprouver sur son passage un avant-goût des louanges et de l'enthousiasme qui l'attendaient en Europe, où le télégraphe avait déjà porté la nouvelle de son succès.

Enfin il put gagner Durban (Port-Natal), d'où il s'embarqua pour rentrer à son foyer.

V

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

I. — Les Grands Lacs.

Depuis le cap Felix (*Ras-el-Felix*) jusqu'au cap Delgado (10° sud de l'équateur), la côte orientale d'Afrique présente un grand arc qui tourne sa concavité vers l'océan Indien. La partie de cette côte qui descend jusqu'à l'équateur est, jusqu'à une assez grande distance de la mer, basse et d'apparence sablonneuse et stérile. Cette région est, du reste, encore peu connue, bien que placée depuis quelques années sous le protectorat de l'Allemagne.

Si l'on continue à descendre vers le sud, l'aspect change. La mer vient mourir au pied d'une côte basse, fertile, embellie d'une puissante végétation ; à très peu de distance du rivage, le sol s'élève assez rapidement et se hausse par des gradins successifs jusqu'à un plateau immense ; de telle sorte que, vu de la mer, le pays présente l'aspect d'une chaîne de montagnes courant parallèlement à la côte. Les pentes de ce plateau sont aussi très boisées, coupées d'un grand nombre de vallées perpendiculaires à la côte conduisant à la mer une foule de rivières plus ou moins importantes dont les rives sont chargées de l'opulente végétation des tropiques.

Le pays montagneux et élevé comprend au loin, dans l'ouest, un autre haut plateau qui prend le nom d'Ounyamouézi, et se perd dans les ténèbres de l'Afrique, récemment encore inconnue.

C'est dans cette région de l'Ounyamouézi que des renseignements anciens et constants mentionnaient l'existence de grands lacs, de de vastes nappes d'eau alimentées par les pluies tropicales, don-

nant elles-mêmes naissance à des fleuves importants. Les caravanes qui partent tous les ans de la côte, à Tanga, à Bagamoyo et à Quiloa pour aller, dans l'intérieur, à la recherche de l'ivoire, des esclaves et autres objets de commerce, s'accordaient toutes à raconter que leurs différentes routes aboutissaient à des lacs d'une largeur considérable, qu'il fallait traverser sur de grandes barques. L'existence de semblables réservoirs intérieurs, outre l'intérêt géographique qu'elle présente, devait faire supposer des relations commerciales suivies et un pays largement enrichi de tous les produits tropicaux. Ce fut ce qui décida le gouvernement anglais à confier une mission exploratrice à deux officiers de l'armée des Indes, le capitaine Burton et le capitaine Speke.

On en connait le résultat : la découverte du Tanganika par les deux officiers, et au retour celle du Victoria Nyanza par Speke, lequel se crut sans doute autorisé, par l'intérêt de sa mission, à délaisser son compagnon malade et à se lancer seul à la recherche de cette seconde mer intérieure.

Revenu en Afrique en compagnie de Grant, on sait l'immense retentissement qu'eut en Europe le récit des deux explorateurs, qui passèrent, — en Angleterre seulement, — pour avoir enfin résolu le problème posé depuis 2500 ans : la découverte des sources du Nil.

Toujours est-il qu'avec les voyages de Livingstone, aucune exploration africaine n'a provoqué à sa suite un mouvement aussi considérable que le voyage de Speke et de Grant au Nyanza et dans les contrées avoisinantes.

Livingstone poursuivait de son côté le cours de ses explorations. Il fouillait littéralement le cœur de l'Afrique pour trouver tout ensemble l'origine du Nil et celle du Congo. Malgré sa pénurie, malgré son isolement, malgré ses déceptions, il s'acharnait à sa tâche sans ambition, sans arrière-pensée, avec l'unique préoccupation de réussir. Au moment où il pensait toucher à son but, une catastrophe terrible le frappa. Lui qui avait toujours rencontré, même chez les peuplades les plus grossières, la sympathie ou au moins la liberté d'allures que sa popularité lui avait conquise, il se trouva tout à coup abandonné de ses porteurs, dépouillé de ses marchandises de payement, privé de toutes ressources, perdu à ce point que toute l'Europe le crut mort.

Le gouvernement anglais et diverses associations de propagande organisèrent des expéditions qui ne purent le rencontrer. Plus heureux, l'Américain Stanley, envoyé par l'initiative généreuse de M. Gordon Bennett, le propriétaire du *New-York Herald,* parvint à

le découvrir. Il put le mettre en mesure de continuer ses explorations, de rentrer en communication avec le monde européen. Il passa plusieurs mois dans la société du grand voyageur et le laissa consolé, réconforté, plein d'une nouvelle ardeur.

Ce commerce, né dans de telles conditions, avait, on le conçoit, créé entre ces deux hommes des liens bien étroits. Aussi s'explique-t-on aisément la douleur de Stanley lorsque, revenant de suivre la guerre des Achantis en qualité de correspondant de son journal, il apprit qu'on rapportait à Londres la dépouille du voyageur illustre, tombé sur son pacifique champ de bataille.

Une fois remis de son émotion, Stanley résolut de poursuivre et d'achever l'œuvre de Livingstone.

Il avait fait ses preuves; il connaissait l'ampleur d'idées de son patron, M. Gordon Bennett; il l'intéressa à son projet et obtint qu'il serait de moitié avec un autre journal, le *Daily Telegraph,* dans les frais de l'expédition.

En quinze jours, il réunit les éléments nécessaires à son entreprise, et rejoignit Zanzibar par les voies les plus rapides. Il y était connu par son voyage à la recherche de Livingstone; aussi eut-il pour former sa caravane des facilités qu'un autre n'eût point rencontrées.

Néanmoins il fallut toute sa prodigieuse activité pour réunir en deux mois les marchandises d'échange nécessaires à sa campagne et les porteurs voulus pour leur transport.

En vivres, en provisions de toute sorte, en marchandises de traite, Stanley n'emportait pas moins de 9000 kilogrammes qui, à raison de 30 kilogrammes par charge, exigeaient 300 porteurs. Il emportait en outre, sectionnée en six parties, une chaloupe sur laquelle il fondait les plus grandes espérances pour la mise en œuvre de son programme.

Indépendamment de ses 300 porteurs, la caravane se composait de 3 européens qu'il s'était adjoints commes aides, de 36 femmes et de 10 petits garçons suivant leurs mères et portant une légère charge d'ustensiles; elle comptait en tout 356 individus et n'occupait pas moins de 800 mètres de longueur.

Les débuts d'une pareille expédition, traînant tant de monde, ne furent pas des plus satisfaisants. Le découragement, les maladies, le mauvais temps, l'indiscipline des hommes rendirent bientôt la situation difficile. Au bout de cinq semaines, Stanley était pris par les pluies au village de Doudoma, dans l'Ougogo. Le 1er janvier, il quittait le chemin de l'Ounyanyemmbé, grande route de l'Afrique centrale, et s'engageait vers le nord.

La famine et la maladie se déclarèrent bientôt dans son camp. Les indigènes refusaient de lui vendre des vivres. Le 18 janvier, Édouard Pocock, un de ses compagnons européens, succombait à la fièvre typhoïde.

Quelques jours après, le voyageur constatait que, depuis la côte, il avait perdu plus de cent hommes : vingt étaient morts, quatre-vingt-sept avaient déserté.

Dans le pays d'Itourou, il franchit le haut cours du Chimiyou,



Rencontre de Stanley et de Livingstone.

l'une des têtes du Nil, qui va se jeter dans le Victoria après avoir recueilli sur sa route une foule de ruisselets et de rivières.

La contrée étant désormais fertile, il comptait ne plus avoir à endurer la faim, lorsque les indigènes du village de Vinyata, dont la convoitise avait été éveillée par la vue des nombreux bagages de la caravane, invoquèrent un prétexte futile pour refuser toute vente de vivres. De plus, de chacun des villages voisins les hommes arrivèrent, et, se formant en groupes compacts, ils assaillirent le camp dans l'espérance de le piller. Il fallut repousser plusieurs assauts; Stanley n'obtint la paix qu'après avoir lancé dans diverses directions des colonnes qui allèrent, à leur tour, enlever de force et brûler les villages des assaillants, après en avoir retiré les vivres qu'ils renfermaient. Ces combats lui coûtèrent vingt-quatre morts et quatre blessés.

Pour remplacer les manquants, il dut augmenter la charge de chaque porteur, même après avoir détruit une partie de ses bagages.

Cependant, de marche en marche, il s'avançait vers son but, et se trouvait bientôt dans l'Oussoukoumo, vaste contrée fertile, couverte de verdoyantes cultures, parcourue par de nombreux troupeaux et un gibier abondant. Pour la première fois peut-être il rencontrait une population sympathique. L'hostilité précédente des indigènes venait en grande partie de ce que l'on prenait à distance sa nombreuse caravane pour la troupe de Mirammbo, grand détrousseur de villages fort redouté dans ces contrées, aux dépens desquelles il alimentait son commerce d'esclaves.

Enfin, le cent troisième jour après avoir quitté la côte, Stanley arrivait au bord du lac, à Kaghéyi, dont le chef lui fit un accueil encourageant, grâce à la recommandation d'un trafiquant arabe fixé là depuis plusieurs années.

Son entreprise commençait véritablement. Il s'agissait de relever les contours du lac, sur lequel aucun Européen n'avait encore navigué. Grâce à son canot, le *Lady-Alice,* il comptait mener à bien cette importante partie de ses projets.

Pendant qu'on préparait son embarcation et que ses hommes se remettaient de leurs fatigues, il s'informait et recueillait soigneusement tous les dires de nature à le guider dans le voyage qu'il entreprenait.

A ne croire que son hôte Kadouma, la longue nomenclature de localités qu'il citait allait exiger plusieurs années pour l'exploration du lac. D'autres faisaient les récits les plus extravagants. Sur les bords de cette *eau sans limites,* Stanley devait rencontrer des gens pourvus d'une queue, une peuplade se servant à la guerre d'énormes chiens d'une extrême férocité. Certaine tribu préférait la chair humaine à toute autre nourriture. Toutes folles qu'elles fussent, ces assertions n'en remplissaient pas moins de terreur les compagnons de l'explorateur.

Laissant le gros de son monde sous le commandement de ses deux aides européens, il se lança au large, dans la direction de l'est, pour contourner le golfe de Speke. Ses dix rameurs et son timonier, choisis parmi les plus vigoureux et les plus adroits de ses hommes, soupiraient douloureusement, persuadés qu'en entreprenant une pareille navigation ils allaient à une mort certaine.

Comme pour justifier leurs appréhensions, une tempête éclata peu après leur départ. Cette journée finit mieux qu'elle n'avait commencé. Le lendemain, le lac était uni comme un miroir. Ayant franchi l'em-

bouchure du Chimiyou, on atteignait le fond du golfe de Speke; il est tout parsemé de petites îles aux abords desquelles vivent d'innombrables bandes de crocodiles et de nombreux hippopotames, dont on eut, plus d'une fois, l'occasion de constater le caractère agressif.

Longeant la côte de l'Ourouri, sur laquelle se pressent des villages bien peuplés, Stanley se dirigea ensuite vers la grande pointe d'Oukéréhoué.

Il avait pensé que cette terre était séparée de la côte par un détroit large de trois kilomètres; mais deux heures de navigation lui permirent de reconnaître que l'Oukéréhoué est joint au rivage par un



Les chutes Ripon. Le Nil à sa sortie du Victoria Nyanza.

isthme très bas, large d'un mille. Cette langue de terre, parfois marécageuse, sépare le golfe de Speke de la grande eau. Cependant un examen attentif lui montra ce sol tranché par un canal peu profond, large de six pieds seulement, mais qui justifie néanmoins Speke d'avoir pris l'Oukéréhoué pour une île.

Il reconnut également qu'une population nombreuse, livrée à l'agriculture, vivait dans cette contrée dont il fit le tour complet. Dans les nombreuses îles qui parsèment les bords du Nyanza, Stanley reconnut des traces indiquant qu'elles avaient servi récemment de refuge. Les populations de la côte s'y étaient probablement mises à l'abri des poursuites des chasseurs d'esclaves.

A part la baie profonde où se jette la rivière Mori, rien ne mérite intérêt jusqu'à l'embouchure du Gori, dans la baie Levy. L'île boisée d'Ouginngo, de laquelle s'échappait la fumée du feu de quelques

pêcheurs, est à peu de distance du rivage; elle suit une direction sud-est-nord-ouest permettant de supposer qu'elle a été récemment séparée du sol ferme.

L'Ougéyéya se montra ensuite. Il ne le connut que par la tentative de quelques habitants de l'attirer dans une embuscade. Derrière l'île d'Oussougourou, plus au nord, la baie de Manyara forme l'angle nord-est de la mer intérieure; elle est disposée de telle façon, que, vue de la terre, elle semble former un lac.

Au village de Nommbité, l'accueil fut tel qu'il fallut employer les armes à feu. Entre les îles Bougéyéya et Oudouma, Stanley se trouva tout à coup entouré de trente canots chargés d'hommes armés de lances. Menacé, attaqué, il dut, pour se défendre, cribler de balles la carcasse des canots; ceux-ci se remplissant d'eau, leurs équipages abandonnèrent la poursuite pour veiller à leur salut. Ce répit permit à l'explorateur de longer le canal Napoléon et de contempler les chutes Ripon, qui sont le déversoir du grand lac et forment le Nil-Victoria.

En se dirigeant vers les rives de l'Ougannda, il reconnut plusieurs îles dont quelques-unes sont habitées. Il reçut dès lors bon accueil; le chef d'un petit village envoya même un messager à Mtésa, empereur de l'Ougannda, pour le prévenir de l'arrivée du voyageur.

A partir de ce moment, il passa par toutes les phases de l'admiration causée par la splendeur du pays qui se déroulait sous ses yeux et par l'hospitalité dont il était l'objet. Le jour suivant, comme il s'avançait vers la résidence de Mtésa, un convoi de six canots, portant un groupe de notables, vint au-devant de lui pour lui faire escorte jusqu'à son arrivée à la cour. Quand il approcha de la plage d'Ousavara, village de plaisance de Mtésa, des salves de mousqueterie saluèrent son débarquement, des tambours et des timbales battirent la bienvenue. Une foule immense, rangée en deux haies épaisses, l'attendait sur la plage. A peine eut-il fait quelques pas, que le premier ministre venait le saluer de la part de son maître et l'installer dans une confortable hutte.

Quand le voyageur se fut reposé un instant et qu'il eut fait honneur au repas princier qui l'attendait, l'empereur lui fit savoir à quel point il était impatient de le recevoir.

Pour lui faire honneur, Stanley se présenta escorté de dix de ses soldats les mieux tenus et les mieux armés. Mtésa, entouré d'un brillant état-major, l'attendait dans sa case royale. A sa vue, il se leva, lui tendit la main avec une grâce tout européenne, et le fit asseoir à ses côtés.

L'entrevue fut des plus cordiales, et produisit la meilleure impression réciproque. Mtésa n'était plus le souverain vaniteux, emporté, frivole et sanguinaire que Speke avait trouvé ; depuis cette visite, il avait gagné du sérieux, s'était entouré d'hommes d'un esprit éclairé et avait appliqué utilement sa propre intelligence. Il avait le sentiment de sa puissance, mais aussi des besoins et de la dignité de ses sujets.

Mtésa était de très grande taille, svelte, et paraissait très vigoureux. Sa peau, d'un brun rouge, était d'une grande finesse ; ses traits intelligents rappelaient assez bien le type des colosses de Thèbes. Il savait se départir de son air majestueux quand il quittait les sujets graves, et donnait volontiers essor à son caractère enjoué. Il était passionné pour tout ce qui se rapportait à la civilisation européenne.

Il n'y eut sorte de distraction ou de plaisir qu'il ne cherchât à donner à son hôte. Un jour, c'était le simulacre d'un combat naval, ou bien une chasse à l'hippopotame, afin de fournir à son ami blanc l'occasion d'affirmer devant tous ses dignitaires sa supériorité comme tireur. Une autre fois, pour qu'il se trouvât mieux, la résidence de Stanley était transférée dans une villa située d'une admirable façon.

Stanley ne tarit pas d'éloges sur le compte de son royal hôte, avec lequel il était dans les meilleurs termes. En véritable américain, ne doutant de rien, le voyageur avait entrepris de le convertir au christianisme..., en quelques séances : c'était une affaire comme une autre, à enlever vivement. Il se montra même prédicant si ardent, que toute la cour suivait ses entretiens et que les ministres en oubliaient les affaires de l'État.

Cependant Stanley ne pouvait prolonger son séjour. Il avait hâte d'aller retrouver ses gens, restés à Kaghéyi, et il pressait l'empereur de lui faire donner, selon sa promesse, une escorte et des bateaux pour effectuer son retour. Pendant qu'il était en instance à cet effet, il eut la bonne fortune de voir arriver auprès de Mtésa M. Linant de Bellefonds, officier français au service de l'Égypte, lequel avait remonté tout le cours du Nil et tentait, en partant de Gondokoro, de reconnaître le cours supérieur et, s'il le pouvait, les sources du grand fleuve. Les deux blancs passèrent ensemble plusieurs journées délicieuses. Quand ils se séparèrent, ce fut avec l'espérance de se retrouver au bout de quelques semaines.

Il n'en devait pas être ainsi.

Stanley vit son retour plus retardé, et surtout plus riche en péripéties qu'il ne pensait ; M. Linant de Bellefonds ne put l'attendre, et

dut rejoindre le gros de l'expédition égyptienne. Ce ne fut pas sans péril et sans émotions; il fut attaqué en route, et n'échappa que difficilement aux coups des Vouanyoro, près du lac Albert. Un fatal destin le poursuivait, car il périt peu de mois après, massacré par les Baris au cours d'une nouvelle expédition.

Quant à Stanley, il partit enfin, escorté par toute une flottille, longeant les rives du lac et constatant une fois de plus l'admirable distribution de l'Ougannda. La limite naturelle de cette province se trouve être la rive gauche de la Katounga, rivière importante se déversant dans le lac. Mais la limite de l'empire de Mtésa, sur la rive occidentale, est la Kaghéra, puissant cours d'eau servant de déversoir au lac Akanyarou, nommé aussi Alexandra.

Dans le croissant formé par toute cette partie de la côte est s'étend l'importante île de Sessé, longue de soixante-dix kilomètres, large de trente-trois. C'est là qu'était amarrée la flotte de Mtésa et qu'habitaient les constructeurs de canots, ainsi que les mariniers de l'empire, qui, à cause de leur grossièreté et de leur aspect déplaisant, sont considérés comme les ilotes de l'Ougannda.

Sous prétexte d'assurer l'envoi d'une flottille complémentaire, l'officier supérieur chargé du commandement de l'escorte, ne se sentant plus sous l'œil vigilant de l'empereur, résolut de demeurer sur ce point; en conséquence il confia le voyageur aux soins de ses deux lieutenants, lesquels ne se montraient pas plus empressés que leur chef d'entreprendre le voyage qu'on leur imposait, car la direction prise par Stanley leur était inconnue, et les régions à traverser jouissaient d'une réputation détestable.

La flottille repartit et se trouva bientôt à l'embouchure de la Kaghéra. Cette rivière est le plus puissant affluent du lac. Son volume et la couleur gris de fer très foncé de ses eaux permettent d'en suivre le cours à une distance de plusieurs kilomètres dans le lac. Bien que sa largeur ne dépassât pas 150 mètres au moment où il la vit, Stanley put constater qu'à l'époque des pluies elle couvre la plaine sur une largeur variant de huit à seize kilomètres. Malgré son peu de largeur, il reconnut qu'elle mesurait jusqu'à quarante mètres de profondeur et que son courant possède une force irrésistible. Au bout de quatre kilomètres, il dut renoncer à le remonter.

En s'éloignant du royaume de Mtésa, il ne retrouvait plus l'hospitalité généreuse de l'empereur, bien au contraire. A quelques jours de là, il dut se réfugier sur une île écartée, de peur d'être attaqué par les habitants de la côte, devenus hostiles. En présence de ces dispositions, ses gardiens l'abandonnèrent lâchement et s'enfuirent. Avec

eux s'éloignaient les approvisionnements de vivres. Pour s'en procurer, il fallut se diriger vers l'île Bammbireh, située plus au sud. Stanley était désormais livré à ses seules forces. A peine l'eut-on aperçu, que le cri de guerre s'éleva de tous les villages de l'île. Néanmoins il s'approcha à quelques pas du rivage, et, parlementant avec les indigènes, il leur fit comprendre son désir d'acheter de quoi manger. Ils parurent s'apaiser et vinrent même, avec des paroles de paix, se grouper dans l'eau près du bateau. Puis, quand ils se virent en nombre, ils réunirent leurs efforts, et d'un seul élan portèrent sur le rivage l'embarcation et ceux qui la montaient. Leurs intentions n'étaient point douteuses; d'ailleurs, dédaignant de feindre plus longtemps, il signifièrent à Stanley qu'il ne sortirait pas vivant de leur territoire. En vain voulut-il parlementer, ces brutes féroces s'excitaient mutuellement, et, pour bien marquer leurs intentions, enlevèrent de force leurs avirons aux hommes de l'équipage. Cependant le voyageur cherchait à gagner du temps; il parvint à provoquer un conseil de la tribu. Pendant qu'il se tenait et qu'on serrait le prisonnier d'un peu moins près, tous profitèrent d'un moment favorable, se raidirent dans un suprême effort et réussirent à remettre à flot le *Lady-Alice,* pendant que Stanley, la carabine à l'épaule, protégeait le mouvement. Alors, arrachant les planches du fond de l'embarcation, l'équipage s'en servit comme de pagaies, pendant que, revenus de leur surprise, les indigènes de Bammbireh sautaient dans leurs canots et entouraient les fugitifs. Quelques charges de chevrotines leur ayant tué plusieurs hommes, ils hésitèrent un instant. A ce moment la situation se compliqua : deux hippopotames s'avancèrent, menaçant de broyer le *Lady-Alice* dans leurs formidables mâchoires. Deux balles heureusement tirées trouèrent le crâne de l'un, brisèrent l'épaule de l'autre. De leur côté, les naturels reprirent la poursuite avec un acharnement nouveau. Malgré la barbarie du procédé, Stanley n'hésita point à se servir de balles explosibles. Quatre coups de ces terribles projectiles tuèrent cinq hommes et coulèrent deux embarcations. Ce fut suffisant pour décourager les autres; la poursuite cessa aussitôt.

La situation n'en était pas beaucoup meilleure : les vivres manquaient toujours, aucune terre n'était en vue, et l'équipage pagayait sans avoir rien à manger. Pour comble de malheur, la tempête et la pluie survinrent et firent rage avec une telle violence, qu'il fallut s'abandonner et se borner à défendre l'embarcation contre l'eau qui la remplissait. Avec le jour, la tempête s'apaisa; une île déserte fut aperçue et abordée. Le gibier n'y manquait pas, et les malheu-

reux purent enfin rompre un jeûne qui n'avait pas duré moins de trois jours et avait été aggravé par des émotions et des fatigues inouïes.

Le lendemain on refit des avirons, puis la route fut reprise pendant trois jours sans incident notable. Le quatrième jour, comme les explorateurs entraient dans le golfe de Speke, une furieuse tempête s'abattit encore sur eux et faillit les engloutir dans le lac. Quand elle fut calmée, l'embarcation était en vue du camp d'où l'on était parti depuis près de trois mois.

Des hourras frénétiques accueillirent les voyageurs, qui se jetèrent épuisés dans les bras de leurs compagnons. Un nuage toutefois assombrit ce joyeux retour : Stanley apprenait qu'un de ses fidèles lieutenants, Frédérick Backer, avait succombé, quelques jours auparavant, aux épreuves de la première campagne.

Cependant, après un repos suffisant, il comptait repartir pour l'Ougannda dans les canots que Magassa, l'officier de Mtésa, lui avait promis d'amener. Rien n'apparaissait, et le temps s'écoulait. La saison des pluies allait venir et rendre impossible la traversée du lac. D'autre part, il apprenait que Mirammbo et les chefs ses alliés se refusaient à lui laisser traverser leurs territoires. Dans cette occurrence, il s'adressa au roi de l'Oukéréhoué, personnage intelligent et sympathique, aussi passionné que l'empereur Mtésa pour les choses d'Europe. Il en obtint vingt-cinq barques délabrées, les seules dont ce chef pût disposer. Les ayant réparées tant bien que mal, il y embarqua une partie de son monde et de ses marchandises. A peine en route. plusieurs de ces canots sombrèrent; les hommes purent être recueillis dans les autres embarcations, mais on perdit bon nombre de ballots et, chose plus grave, quelques bons fusils.

Ayant gagné l'île du Refuge, celle qui l'avait déjà abrité après son aventure de Bammbireh, Stanley y déposa les cent cinquante hommes qui l'accompagnaient et retourna à Kaghéyi prendre le reste de sa caravane. Il fut assez heureux pour trouver chez les indigènes de la terre ferme des dispositions bien différentes de celles qui l'avaient accueilli lors de son précédent passage; des fêtes furent même données en son honneur.

Il partit cette fois accompagné des vœux les plus affectueux.

Plusieurs jours de navigation le mirent de nouveau près de Bammbireh, de funeste mémoire; aussi prit-il soin d'établir dans une situation favorable le camp des hommes qu'il laissait là pendant qu'il retournait à « l'île du Refuge » pour amener la seconde partie de son monde. Il prit en outre la précaution de saisir comme otages quelques-uns des principaux chefs.

Au moment de partir, il vit arriver Magassa, conduisant six grandes embarcations. Cet officier, s'en rapportant au témoignage des gens de Bammbireh, avait cru l'explorateur noyé dans le lac; il était revenu dans l'Ougannda. Mais, n'ayant pas une preuve certaine de la perte de son ami blanc, l'empereur lui ordonna de retourner aussitôt par la voie du lac, tandis qu'une escorte considérable, composée de guerriers d'élite, s'en irait par terre à la recherche de Stanley.

Malgré le retour du voyageur, malgré la protection puissante de Mtésa, malgré aussi que leur roi fût retenu comme otage, les naturels de Bammbireh étaient si acharnés contre « l'homme blanc », qu'ils voulurent prendre son camp. La bataille eut lieu comme le voulaient ces forcenés. Réduits à leurs flèches et à leurs frondes, ayant contre eux près de cent fusils à tir rapide, leurs pertes s'élevèrent bien vite à un chiffre important. La lutte ne fut pas de longue durée : la leçon suffisait; ils demandèrent la paix et l'obtinrent, en s'engageant à ne plus molester les étrangers.

La route s'acheva paisiblement.

En arrivant à Domno, le port militaire de l'Ougannda, Stanley trouva la flotte en état d'armement; l'empereur venait de déclarer la guerre à ses tributaires, les Vouavouma, qui refusaient le payement de l'impôt. Le voyageur espérait pouvoir néanmoins organiser son expédition vers le lac Albert. Malgré sa hâte, il trouva l'empereur déjà en marche vers l'Oussoga, qui n'est séparé de l'Ougannda que par le canal Napoléon.

Dès qu'il connut son retour, Mtésa envoya vers Stanley un certain nombre de ses gardes, pour l'escorter et l'inviter à le rejoindre. Comme témoignage de la sincérité de ses sentiments, l'empereur lui adressait sa canne, marque de distinction la plus élevée qu'on connaisse dans ces régions lointaines. En outre, à chaque étape un messager lui apportait de la part du souverain un salut de plus en plus expressif.

Mtésa se trouvait déjà de l'autre côté du canal Napoléon avec toute son armée. Une flotte considérable animait ce bras du fleuve au-dessus des chutes Ripon. Sur cette rive, qu'il avait trouvée silencieuse et déserte cinq mois auparavant, Stanley rencontrait une immense armée à laquelle s'était jointe, selon les usages de la contrée, une multitude de femmes et d'enfants. Il y en avait de tous les points de l'empire : natifs du Karagoué, au torse grêle, à la jambe longue et sèche, dépourvue de mollet et le remplaçant par des centaines de tours de fil de fer; gens de l'Oukédi, à l'air féroce, nus comme au jour de leur naissance, et pour lesquels le voyageur et ses

compagnons étaient un spectacle bien nouveau; Vouagannda scrupuleusement vêtus; rustres de Sessé; Vouassoga richement parés, la tête couverte de peaux d'agneaux de toutes couleurs, maintenues debout, les épaules revêtues de manteaux en peaux de singe à longs poils argentés.

L'empereur et ses dignitaires firent à Stanley un accueil inoubliable, marquant bien leur plaisir de le revoir. Mtésa quitta son siège, vint au-devant de son visiteur, et se fit rendre un compte minutieux du voyage et des aventures de son ami pendant son excursion sur le lac.

Profitant de ces dispositions bienveillantes, Stanley exposa le but de son exploration et pressa son royal ami de lui fournir les moyens d'atteindre le Mouta-Nzighé. Mais il lui fut répondu que, l'empereur étant en guerre, les lois interdisaient formellement à tout étranger de sortir du royaume avant la conclusion de la paix. Cette solution ne pouvait tarder, et Mtésa lui promettait de mettre aussitôt à sa disposition une armée pour lui faciliter l'accès du lac.

Le voyageur n'avait qu'à attendre et à observer.

L'armée qu'il avait sous les yeux ne comptait pas moins de cent mille combattants, cinquante mille femmes et enfants, autant d'esclaves des deux sexes. Si prodigieux que ces chiffres lui parussent, Stanley dut se rendre à leur réalité; plusieurs circonstances lui permirent de constater que la population du camp ainsi réuni se montait à deux cent mille âmes au moins. Non seulement Mtésa combattait les Vouavouma, mais il pensait que les Vouassoga, ayant fait preuve de rébellion, se joindraient à eux. Il avait donc réuni une armée considérable.

Pour être agréable à son hôte, il ordonna à toutes ses troupes de défiler devant lui. Un premier corps d'armée, composé de trente mille hommes, manœuvrait lancé constamment au pas de course; le suivant, moins fort, se composait de guerriers ayant le visage barbouillé de noir, de blanc et de rouge, mais ayant une fière allure sous ce déguisement sauvage. Après défilèrent deux mille hommes d'élite, grands, souples, maniant merveilleusement les lances dont ils étaient armés; puis la garde impériale, armée de mousquets, venait ensuite, encadrant l'empereur et son premier ministre; son aspect était réellement imposant. L'empereur était à pied, tête nue, le visage teint d'un rouge vif; son premier ministre le précédait, vêtu d'une robe de cachemire gris, cadeau de l'infortuné Linant de Bellefonds. Après la garde, les légions se succédèrent en passant rapidement.

Ce défilé durait déjà depuis deux heures, quand parut le corps

préposé à la garde des jeunes princes et des femmes de Mtésa ; il comptait mille lances ; puis vinrent les femmes du palais, au nombre de cinq mille : cinq cents du harem, les autres pour le service. C'était un véritable flot humain qui roulait vers l'étape fixée.

Le soir, tout ce monde occupait, dans le plus grand ordre, la place assignée d'avance, et toute l'armée était convenablement logée dans trente mille cases hémisphériques, dominées de distance en distance par les demeures des chefs.

Malgré la hâte et l'énormité de l'installation, Stanley n'avait pas été oublié : un logement confortable lui avait été préparé, ainsi qu'à sa suite, près du quartier impérial.

L'armée se trouvait ainsi réunie sur une pointe de terre, à six cents mètres à peu près de l'île d'Innghira, où l'ennemi avait concentré toutes ses forces. L'île elle-même ne comptait pas plus de 20 000 combattants; mais les Vouavouma comptaient de nombreux alliés, dont quelques-uns, surtout les gens du Kitennté, étaient d'une bravoure réputée. La flotte de Mtésa se composait de 325 canots, dont 230 pouvaient prendre une part effective au combat. Ces canots comportaient 8600 hommes d'équipage et pouvaient transporter 16 000 hommes de troupes.

Les premiers jours marquèrent bien le caractère des belligérants : du côté des Vouavouma, une impétuosité sans pareille, qui força plus d'une fois l'admiration de Stanley; du côté de l'armée impériale, de la méthode, du courage, mais une certaine lenteur de mouvements et peu de sang-froid.

Cependant quelques échecs partiels, subis dans les premières rencontres, avaient vivement affecté Mtésa. Dans cette occurrence, il consulta son ami blanc, qui, voyant de telles masses humaines sous ses yeux, suggéra au souverain l'idée d'établir une chaussée jusqu'à l'île d'Innghira, en employant tout ce monde à jeter dans le lac des fascines et des pierres. Mais, au lieu de se borner à un sentier de quelques pieds de largeur, le premier ministre entreprit de faire une route mesurant trente mètres de large.

Comme l'ouvrage n'avançait guère, Mtésa voulut essayer de la conciliation. Sur l'avis de ses généraux, il envoya vers l'ennemi un de ses pages favoris et quinze rameurs. A peine l'embarcation eut-elle abordé, qu'on vit les parlementaires saisis; une minute après, leurs têtes étaient lancées dans le lac au milieu des rires et des sarcasmes des Vouavouma.

Une attaque contre l'île fut ensuite triomphalement repoussée; mais un combat général, livré peu après par les deux flottes, laissa

l'avantage aux gens de Mtésa, grâce à leur artillerie placée à terre.

Cependant ces escarmouches se reproduisaient sans avantage marqué de part et d'autre, lorsqu'une circonstance imprévue vint donner à Stanley un rôle prépondérant. Profitant de son ascendant sur l'esprit du *kabaka,* il avait obtenu la grâce d'un chef ennemi condamné au bûcher par Mtésa, qui voulait ainsi se venger de ses échecs. Il lui avait ensuite proposé de terminer d'un seul coup, et à l'avantage des deux partis, la guerre si mal menée.

Laissé libre d'agir, Stanley construisit une sorte de forteresse flottante, composée de quelques grandes embarcations reliées ensemble et enfermées dans une muraille en clayonnage. Une plate-forme portait deux cents hommes cachés par les pans d'osier. En voyant s'avancer vers eux cette machine, dont les dimensions les inquiétaient, en entendant sortir de ses flancs une voix formidable leur posant un ultimatum menaçant, les Vouavouma furent saisis de frayeur; ils demandèrent la fin des hostilités, en s'engageant à payer le tribut qu'ils avaient jusqu'alors refusé. Le même jour, la paix était faite et l'armée rentrait dans ses foyers. Au moment où cette multitude de 250 000 individus allait se mettre en mouvement, le feu éclata sur plusieurs points à la fois, au milieu des 30 000 cases de chaume formant le camp. On prétend, sans pouvoir l'affirmer ni le nier, que Mtésa en avait donné l'ordre, afin de s'offrir le spectacle grandiose et horrible d'un vaste incendie dévorant une foule affolée.

Le retour à la capitale donna au voyageur la possibilité de parcourir l'intérieur du pays et de juger de la prospérité des habitants ainsi que de la fertilité du sol. La race y est puissante et vigoureuse. Le *kopi,* ou cultivateur de l'Ougannda, jouit d'un bien-être inconnu dans la plupart de nos pays d'Europe. En général, son habitation, toujours abritée par d'énormes bananiers, s'élève au milieu de champs abondamment garnis de légumes et de fruits variés. Des cases distinctes servent aux femmes et abritent les provisions; elles entourent sa propre case, et constituent un ensemble renfermé dans un cercle de palissades élevées ne laissant dominer que les toitures. Une petite cour précède la demeure du maître, qui a sa hutte au centre d'une seconde cour. Cette hutte est conique, soigneusement bâtie, et la porte cintrée est surmontée d'un auvent qui se perd dans le chaume du toit. L'obscurité y règne, car elle n'a d'autre jour que celui qui pénètre par la porte. Quand les yeux se sont habitués, on reconnaît que le toit est supporté par une multitude de piliers formant avenue, et qui servent de séparation pour les diverses parties de la hutte. Une cloison légère divise l'intérieur en deux chambres. Dans l'une sont des bancs de

canne qui servent de sièges et de couchettes; dans l'autre, des meubles fort simples, quelques tabourets et ustensiles de ménage ou de culture, puis un bouclier et quelques lances.

Derrière la hutte du maître, et construites sur de moins vastes proportions, sont ordinairement deux autres cases, placées aussi au centre d'une cour, et qui servent aux femmes pour l'accomplissement de leur besogne ménagère.

Le régime féodal fleurit dans toute sa puissance au sein de ce vaste empire. Le souverain donne à ses dignitaires, à leur entrée en fonctions, une sorte de baronnie en rapport avec leur importance. Ceux-ci ont une autorité absolue sur les biens et les personnes du paysan, à la seule condition de servir le kabaka toutes les fois qu'il en est requis. Mais, à part certains titres réservés aux fils de l'empereur, aucun titre n'est héréditaire; aussi ces fonctionnaires, si arrogants avec leurs vassaux, sont-ils à l'entière disposition du souverain, qui les dépouille du jour au lendemain et ne se fait pas faute de les rendre à leur état primitif de simples *kopis*.

Le *kabaka* donne des audiences publiques. Mtésa, quand Stanley était à sa cour, se tenait au fond de sa case royale, immense construction à laquelle on arrivait après avoir traversé une dizaine de cours. Vêtu d'une robe écarlate brodée d'or posée par-dessus une tunique blanche, l'empereur se tenait assis, entouré de ses gardes et de ses principaux dignitaires. Les chefs et les notables s'avançaient en lui rendant leurs hommages, les uns à la façon musulmane, c'est-à-dire en lui embrassant la paume et le dessus de la main droite, les autres selon l'ancien usage, en se jetant à terre et lui tendant les mains. La foule se pressait autour de la case, dans la cour.

Rien n'était plus changeant que la pensée et que le visage de ce despote, dont chacun guettait la mobile expression, et qui traduisait d'un instant à l'autre la plus épouvantable fureur ou le contentement.

Un jour, à l'une de ces audiences, des ambassadeurs de Mirambo furent introduits. Ils apportaient, de la part du redoutable bandit, des présents destinés à détourner de lui une expédition dont Mtésa le menaçait. L'empereur ne daigna pas seulement les entendre ni regarder leurs cadeaux; n'écoutant que sa colère, il les renvoya sommer leur maître de lui livrer la tête du chef qui, l'année précédente, avait tué un de ses officiers favoris.

Ils n'étaient pas sortis qu'un groupe de ses sujets venait demander un remplaçant de leur chef décédé. Et alors, au milieu des rires et des exclamations soulevés par sa bonne humeur subitement réveillée, son entourage fit élection du nouveau titulaire.

Un instant après entraient de nombreuses femmes de tout âge. L'empereur se leva pour leur faire honneur ; toute sa suite en fit autant, car ces femmes appartenaient à la famille royale. Il y eut pour chacune un mot aimable, une marque de déférence, et l'on vit le puissant despote s'assujettir à recevoir de chacune d'elles une poule vivante qu'il passait ensuite à ses courtisans. Pendant cette cérémonie, un éternuement se fit entendre ; aussitôt toute la cour s'indigna, et, sur un regard courroucé du monarque, l'intrus fut jeté dehors par les bourreaux, lesquels font toujours partie de l'entourage. Avisant une harpe, il fallut que le porteur en jouât quelques airs. Troublé dans son plaisir par l'explosion d'un fusil qu'un garde maladroit avait laissé tomber, Mtésa faisait bâtonner séance tenante le malheureux, qui resta étendu sur son grabat durant un mois.

Des chefs de village ayant offert comme hommage une bande de bœufs, le présent fut distribué sur l'heure ; l'opération n'était pas achevée qu'un messager venu des bords du Nil annonçait qu'un principicule, vassal du *kabaka*, était entré en négociations avec l'un des représentants de l'empereur. Ses yeux s'ouvrirent démesurément, comme s'ils allaient jaillir hors de leur orbite.

« Tous mes guerriers sont-ils morts ? N'ai-je plus ni chefs ni peuple, que ce ver de terre me traite ainsi ? »

Et tous, se levant, coururent saisir leurs lances, demandant du regard quels ordres il fallait remplir.

« C'est bien, » fit l'empereur, subitement calmé.

Et, appelant l'un de ses plus jeunes officiers, il lui commanda d'un ton calme de prendre cinq généraux avec leurs hommes, et d'aller « avaler l'audacieux et son territoire ».

Il n'avait pas fini de parler, que l'officier désigné se levait avec précipitation et courait accomplir sa mission.

A côté de ces manifestations publiques, où il affirmait ainsi son caractère despotique, Mtésa, dans sa vie privée, se montrait enjoué, presque affable, simple, bon père de famille, familier, dissemblable en tous points à ce qu'il était aux yeux de son peuple.

Stanley, qui se pique d'avoir étudié les Vouagannda, pense que cette dureté et cette violence de Mtésa envers ses sujets était indispensable. Il y a nécessité d'agir ainsi pour dominer ce peuple qui ne connaît que la force, et dont les instincts de violence et de rapine sont non moins développés que son esprit fourbe et rusé.

Cependant, le temps s'écoulant, Stanley rappela au souverain ses projets et les promesses d'escorte qu'il en avait reçues. Cette fois la démarche réussit : Mtésa le laissa libre de choisir parmi ses généraux

celui qui lui inspirait le plus de confiance, puis le chef désigné reçut l'ordre formel d'accompagner le voyageur et de ne point le quitter sans sa permission.

L'explorateur partit de Domno accompagné de ses hommes, qui s'y reposaient depuis trois mois, et suivi de la petite armée mise à sa disposition sous les ordres de Sammbouzi. Longeant les bords de la Katonnga, dont il put constater le caractère marécageux, il eut bientôt atteint le point de séparation des bassins du Nyanza et du Mouta-Nzigé.

Stanley ne tarda pas à remarquer, parmi les hommes de son escorte, quelques individus au teint clair, aux traits réguliers, rappe-



Lac Albert-Nyanza.

lant, par la peau et par l'aspect, les gens de l'Europe méridionale. Il apprit bientôt que ces hommes appartenaient à une race originaire du Gammbaragara, pays montagneux composé d'un énorme massif situé sur les bords du Mouta-Nzigé, où ils se réfugient à l'approche du danger, emmenant avec eux d'innombrables troupeaux de bœufs.

Après quelques jours de marche, Stanley pénétrait dans l'Ounyoro, pays hostile aux Vouagannda; son aspect tourmenté offrait le plus saisissant contraste avec le fertile empire d'Ougannda. Les habitants se cachaient et semblaient projeter quelque attaque contre la troupe du voyageur. Pour s'assurer de leurs dispositions, Stanley en fit prendre quelques-uns, les combla de cadeaux et les renvoya en les chargeant de faire savoir qu'il voulait seulement voir le « grand lac » et demeurer quelques jours sur ses bords. On lui fit répondre

que la présence d'étrangers répugnait, et qu'il devait s'attendre à être combattu.

Cette nouvelle jeta le trouble dans son escorte, qui, malgré les ordres de Mtéza, résolut de l'abandonner. En vain s'épuisa-t-il en efforts pour remonter leur courage, rien n'y fit. Il dut renoncer à son projet de naviguer sur le lac, après avoir reconnu l'impossibilité de se procurer des embarcations et la difficulté que présentait l'embarquement du haut de falaises, dont les moins hautes ne mesurent pas moins de cinquante pieds. Les naturels eux-mêmes, pour les besoins de leur navigation, sont obligés de se servir de cordes pour descendre dans leurs bateaux ou pour en sortir.

L'échec était indéniable. Il fallait revenir. Mais après s'être séparé de son escorte, et avant de continuer sa course vers les régions inconnues de l'ouest du Victoria, Stanley fit porter à l'empereur Mtésa une lettre l'informant de la conduite tenue par son général.

La lecture de cette missive causa au *kabaka* une surprise mêlée de honte et de rage. Il fit savoir au voyageur qu'il pouvait revenir sans crainte dans ses États et qu'il lui donnerait, s'il le fallait, cent mille hommes dont il disposerait jusqu'à l'accomplissement de ses projets. Quant à Sammbouzi, l'officier infidèle, il n'eut pas même le temps de regagner ses riches domaines; pris et enchaîné, il fut traîné devant son terrible souverain, et, avant même qu'il y fût arrivé, tous ses biens étaient donnés à un autre dignitaire.

De son côté, Stanley ne se souciait pas d'être encore une fois exposé à la trahison des Vouagannda. Il résolut de pousser en avant et d'aller reconnaître le régime de la Kaghéra. S'engageant dans le royaume montagneux du Karagoué, il eut bientôt sous les yeux l'admirable vallée de la puissante Kaghéra. Au delà de cet important cours d'eau il apercevait les premières pentes du mystérieux royaume de Rouannda, qui était gouverné par une femme. D'après les renseignements qu'il recueillit, cette souveraine était d'une taille élevée, appartenait à une race presque blanche, et était douée d'une énergie toute virile. Depuis qu'elle était sur le trône, son peuple n'avait eu à subir aucun envahissement; il avait su faire des conquêtes et maintenir sa frontière fermée à tout étranger. Malgré leurs efforts et leurs sollicitations, aucun des traitants arabes n'avait pu y pénétrer.

Quelques heures de marche conduisirent Stanley à la résidence de Roumanika, le vieux roi du Karagoué, sorte de patriarche vénéré de son peuple, de ses voisins et de Mtésa lui-même. Son accueil fut des plus sympathiques et des plus empressés. Ce monarque mit à la disposition du voyageur des hommes et des embarcations pour explorer

le petit lac Windermere, qui communique avec la Kaghéra et avec une autre série de dix-sept lacs absolument cachés par l'exubérante végétation des papyrus. Il reconnut que tout ce système hydrographique est en relation avec le Nyanza d'une part, et le lac Alexandra ou Akanyarou d'autre part.

Son exploration terminée, le vieux Roumanika, qui s'intéressait vivement aux travaux du voyageur, le fit conduire aux curieuses sources chaudes de Mtagata. La route, qui y conduisait en trois journées de marche, traversait une contrée riche en troupeaux et merveilleusement entrecoupée de hauteurs et de lacs.

La fontaine de Mtagata est située au fond d'une gorge toute remplie d'arbres gigantesques; leur épais feuillage est encore entrelacé d'une multitude de lianes, d'arbustes et de plantes qui interceptent les rayons du soleil et ne laissent tamiser qu'un jour crépusculaire.

Tandis que de grands babouins et des singes divers babillaient et se poursuivaient dans le feuillage, les baigneurs, qui y accouraient de tous les points de la contrée, faisaient du matin au soir retentir les échos de leurs cris et de leurs chants. Il y a sur le même point six sources, dans lesquelles la foule se plonge pêle-mêle en folâtrant; elles possèdent une température de 43° centigrades et jouissent d'une grande réputation pour la guérison des maladies cutanées. Elles se déversent chacune dans un petit bassin.

La séparation d'avec Roumanika fut empreinte de la plus affectueuse tristesse. Le vieux roi donna à Stanley une escorte commandée par ses fils, avec injonction de le conduire sain et sauf chez son ami Kibogora, roi d'Oussouï.

Il lui fallut renoncer à pénétrer dans la contrée dangereuse, située à l'ouest, et continuer à descendre vers le sud.

Sur sa route, il constata la ligne de faîte qui sépare, dans ces régions, le bassin du Nil des versants du Tanganika. En passant, il touchait à la source du Malagarazi, tributaire du Tanganika, et arrivait peu de jours après à Ouranngoua, n'ayant eu qu'à se louer de ses relations avec les naturels. Il avait pu reconnaître combien, en général, les peuples cultivateurs sont plus hospitaliers que les peuples pasteurs.

Comme il se reposait à Sérammbo, importante localité qui compte 5 000 âmes, on annonça l'approche de Mirammbo, suivi d'une armée nombreuse. Grand émoi parmi la population; mais le roi, un jeune souverain de seize ans, ayant annoncé que le conquérant si redouté venait, en bon parent, lui faire une visite amicale, la population passa de la plus folle terreur à une joie sans pareille.

Ne pouvant échapper à une rencontre, le voyageur se résigna à faire bon accueil à ce curieux personnage africain. Son entrevue changea complètement sa manière de voir: il quitta Mirammbo absolument conquis par sa personne, par ses manières aisées, son grand air et son apparat de bon ton. Les relations entre les deux hommes tournèrent si bien, qu'il y eut échange du sang entre Mirammbo et le premier lieutenant de Stanley. Quand ils se quittèrent, Mirammbo tint à subvenir aux besoins du voyageur et à lui donner des guides sûrs pour traverser le dangereux territoire des Vouatouta, les plus querelleurs, les plus pillards des peuples du centre.

Continuant sa route à travers les États de son redoutable ami, Stanley arrivait enfin aux bords du Malagarazi, n'ayant eu d'autres ennuis que de fréquents débats avec les chefs de village sur l'importance du tribut à donner pour le droit de passage. Grâce à son canot, le *Lady-Alice,* qui lui rendit en cette circonstance le plus grand service, il put s'affranchir des prétentions exorbitantes du chef d'Ougaga, qui prétendait bien rançonner le voyageur avant de le transporter de l'autre côté de la rivière.

Quatre jours après, sa troupe saluait de joyeux vivats l'apparition du Tanganika, dont l'immensité jetait ses compagnons dans l'extase. L'entrée à Oudjidji fut véritablement triomphale. Quant à lui, il se dirigea tout droit vers la demeure des amis arabes qu'il avait laissés dans la localité, quelques années auparavant, lors de son expédition à la recherche de Livingstone.

Oudjidji s'était modifié depuis cette époque : des habitations s'étaient élevées pour abriter les traitants arabes, devenus plus nombreux grâce au développement des affaires.

Comme précédemment, ce port du Tanganika se composait de deux communes : Ougoy, où demeuraient les Arabes et où se tient chaque jour un marché très actif, et Kahouélé, habité par les Voua-Ngouana, les indigènes et les esclaves. Bien que placée sous l'autorité d'un gouverneur chargé de la police, Oudjidji n'offre pas aux européens une sécurité parfaite, à cause des querelles fréquentes entre les traitants ou leurs gens. Mais les indigènes ne sont ni exigeants ni taquins; l'étranger qui acquitte exactement les taxes, d'ailleurs assez légères, y est complètement libre et peut compter sur la protection des chefs.

Après avoir pris un repos suffisant pour se refaire, ainsi que ses gens, Stanley ne voulut point tarder davantage à poursuivre le but de son voyage : la recherche du déversoir de cette mer intérieure.

Les connaissances acquises à ce sujet étaient en contradiction avec

les renseignements qu'il recueillait. La Loukonga, rivière située à l'ouest du lac, était donnée par Cameron comme étant l'émissaire du lac; tous les guides interrogés par Stanley, des gens qui, à plusieurs reprises, avaient franchi ce cours d'eau, affirmaient qu'il se rendait au lac. L'opinion générale était que l'évaporation seule combattait les apports, et les combattait insuffisamment, car on citait des faits nombreux marquant un exhaussement continuel du niveau de l'eau. Stanley lui-même avait pu consigner des observations précises justifiant l'axiome en vertu duquel on disait dans la contrée que « le Tanganika mange ses rives ».

Il résolut donc d'étudier la question en faisant pour le Tanganika ce qu'il avait si bien réussi pour le Victoria Nyanza : longer tout le rivage et en relever tous les affluents.

La navigation de cette mer intérieure est si peu pratiquée, que les idées les plus fausses et les plus effrayantes ont cours à l'égard des peuplades qui peuvent en habiter les différentes rives; aussi Stanley ne fut-il nullement étonné quand, le voyant partir pour cette expédition, ses amis le saluèrent des prédictions les plus sinistres.

Monté sur le *Lady-Alice*, qui comptait onze hommes d'équipage, et accompagné d'une embarcation de conserve, il se dirigea tout d'abord vers le sud, en longeant la côte est, et remonta le cours du Malagarazi, un des plus forts tributaires du lac, afin d'en étudier l'embouchure. Puis, gagnant le Kaboga, il revit le pic de Kivannga, au pied duquel il s'était arrêté, en 1872, avec Livingstone. Tandis que ses gens apprêtaient la chair du gibier abattu par lui, une bande de Rougas-Rougas apparut tout à coup. Malgré son envie de repousser ces importuns visiteurs, il fallut leur faire bonne figure, car un mauvais accueil pouvait compromettre la sécurité de la caravane. Un présent d'étoffe contenta ces pillards, les pires forbans de tout le lac: mais on n'attendit pas le jour pour quitter cet endroit dangereux.

En doublant le cap Kougoué, Stanley rencontra une série de rivières assez fortes qui s'élancent toutes du haut de falaises boisées et tombent dans le lac par une suite de cascades très pittoresques.

Deux jours après s'offraient à ses yeux les preuves de la barbarie des Rougas-Rougas. En approchant du village de Kihouéca, il fut surpris de ne pas voir les habitants accourir au-devant de lui et de constater le silence profond qui régnait partout. Craignant un piège, il fit armer ses hommes et s'avança en se tenant sur ses gardes. Les abords du village étaient jonchés d'une grande quantité d'objets de toute sorte; en pénétrant sur la place, Stanley se heurta contre un monceau de cadavres paraissant abandonnés depuis peu de jours. De

tout le village, il ne restait que quelques huttes; le reste avait été incendié. Des charbons encore fumants témoignaient de la date récente de la catastrophe. Les Rougas-Rougas seuls avaient pu traiter ainsi cette localité, cependant bien fortifiée, placée dans de bonnes conditions de défense et largement peuplée. Ces féroces bandits ont ainsi dévasté et rendu déserte toute la contrée qui les avoisine. A peine si quelques tribus, réfugiées dans des retraites inaccessibles, ont pu échapper à leur furie de meurtre et de brigandage.

La côte se présentait avec un magnifique ensemble de croupes venant baigner dans le lac l'extrémité de leurs pentes, couvertes d'une majestueuse végétation. De distance en distance, un sillon apparaissait dans cet océan de verdure, l'œil apercevait un mince ruban d'argent qui scindait la forêt, l'oreille percevait le bruit des eaux se précipitant, de gradin en gradin, jusqu'au Tanganika. Plus loin, de profondes indentations constituaient de véritables fjords, dont quelques-uns pénétraient jusqu'à près de deux kilomètres dans les terres.

Au fond d'une baie considérable se rencontre Karèma, station arabe, nouvelle à cette époque, et qui prend chaque jour plus d'importance.

Au delà du cap Mpimmboué, qui limite le côté de la baie de Karèma, et sur le penchant de la rive, se trouvent de curieux entassements de rochers que l'action des eaux a creusés d'une bizarre façon. Ils disent clairement qu'à une époque géologique précédente le niveau du lac était beaucoup plus élevé. Pendant un long parcours, la côte présente ainsi les plus étranges manifestations du chaos, par la forme et par la position des blocs dont elle est formée.

Au cap Kiroungoué, des falaises de grès rougeâtre, coupées avec une netteté remarquable, attestent qu'un cataclysme a tranché en pleine chaîne montagneuse. A côté, des montagnes tabulaires, hautes de douze cents pieds, montrent chacune de leurs terrasses couverte d'une végétation puissante. Toute cette contrée est une terre sacrée, habitée par des esprits auxquels les naturels construisent des huttes pour demeures.

L'extrémité méridionale du lac est placée dans l'Oukitouta; elle est marquée par une petite rivière qui se glisse à travers une forêt noyée. A chaque pas se rencontrent les preuves de ce double état du lac, qui gagne chaque jour quelque chose sur ses rives et tend à revenir à un niveau jadis beaucoup plus élevé.

Comme il contournait le fond du Tanganika, Stanley fut croisé par plusieurs embarcations chargées d'esclaves, qui s'en allaient livrer leur sinistre marchandise sur le marché d'Oudjidji.

Sur la rive droite du Roulouvou, un des tributaires ouest du lac, habite une population dont l'aménité, la douceur de caractère furent grandement remarquées du voyageur.

Comme il approchait du district montagneux du Maroungou, une tempête épouvantable assaillit ses embarcations. Il put heureusement se mettre à l'abri dans une anse, séjour incontesté des hippopotames et des crocodiles, qui y pullulaient à foison. Des pentes de cette région, une multitude de ruisseaux s'écoulaient directement dans le lac. Lorsqu'il eut atteint le pays de l'Ougouka, le peu d'élévation des reliefs du sol lui fit penser que cette partie du pays pouvait bien renfermer le déversoir du lac. Chaque crique fut explorée, chaque tributaire examiné, jusqu'au moment où il atteignit la Loukouga, objectif principal de son exploration.

Kahoué Niarnghé, chef du territoire où coule la Loukouga, interrogé par Stanley, ne put lui fournir de renseignements précis. Il avait déjà vu Cameron se livrer aux mêmes recherches, mais il était incapable d'en saisir la portée; aussi fut-il vivement impressionné par la présence d'un nouveau blanc.

Ne sachant comment expliquer le changement constaté dans le régime du lac, il attribuait ces perturbations aux maléfices de Cameron, et se demandait avec terreur quelle catastrophe allait résulter de la présence de ce second voyageur, puisqu'un seul avait déjà eu, selon lui, la puissance de modifier si profondément l'état du lac.

Néanmoins Stanley détermina le superstitieux noir à lui servir de guide, et il entreprit d'explorer avec lui le cours de la Loukouga sur un certain trajet. Il put constater tout d'abord que la rivière coulait incontestablement à l'est, c'est-à-dire vers le lac; mais à mesure qu'il avançait le courant s'affaiblissait, puis disparaissait complètement, et la rivière ne devenait plus qu'une sorte de marais sans direction. Enfin, continuant sa route vers le nord-ouest, il vit la même eau se mettre en mouvement dans la direction de l'ouest. Il ne pouvait trancher la question, mais il était bien évident qu'un seuil existait sur un point de la Loukouga, et que, suivant le niveau du lac et l'état de ses affluents, ce cours d'eau entrait dans le Tanganika ou se dirigeait vers l'ouest pour grossir le Zaïré et se déverser dans l'Atlantique.

Ayant quitté la Loukouga, Stanley se rendit à l'île de Kassennghé, où abordent les Arabes venant d'Oudjidji, puis il visita l'île de Katennga, récemment détachée du rivage par les convulsions du sol. A ce point commencent les hautes chaînes du Goma, non moins re-

marquables par la profondeur des gorges dans lesquelles pénètrent les eaux du lac que par l'admirable végétation forestière de leurs pentes abruptes. A chaque pas l'œil se perd dans une foule de couloirs, de ravins, de crevasses, de chacun desquels s'échappe un filet liquide. Toute la chaîne semble « fondre en larmes », selon la pittoresque expression du voyageur.

Au nord de cette région montagneuse, toute remplie d'admirables contrastes, les mamelons herbeux de Kavounhoué amènent une transition avec l'Oubouari, vaste promontoire qu'un isthme étroit rattache à la terre ferme. Burton, puis Livingstone et Stanley lui-même, dans son premier parcours, avaient considéré ce territoire comme étant une île.

Contournant ce vaste prolongement, il parcourut le golfe de Burton, nom donné à cette partie du lac en l'honneur de celui qui découvrit le Tanganika. Le lendemain il revoyait la petite baie où, en compagnie de Livingstone, il avait arrêté son exploration du nord du Tanganika.

Il avait ainsi accompli le tour entier de cette mer intérieure, et recueilli les premières données précises sur son étendue.

D'après ses relevés, le grand lac mesure à peu près 31 500 kilomètres carrés. Sa profondeur est des plus inégales : sur certains points, la sonde ne touche pas le fond à plus de 425 mètres.

Après cinquante et un jours d'une navigation dont rien n'était venu troubler la tranquillité, il rentrait à Oudjidji pour trouver sa caravane, décimée par une épidémie de petite vérole.

Étant parvenu à réorganiser son escorte, il se lança ensuite à travers le reste du continent africain, pour accomplir l'odyssée féconde en péripéties et en souffrances de toute espèce qui marquèrent sa descente du Congo, dont on a lu plus haut la courte analyse.

II. — Les Nils.

I. — Le Nil Blanc.

Sir Samuel White Baker est, sans contredit, un des européens qui ont le plus contribué à l'exploration de la haute Égypte, du Soudan et des parages éloignés où s'alimente le Nil. On lui doit de remarquables narrations des voyages auxquels il s'est adonné dans ces régions, peu connues avant lui.

Ses expéditions l'ont conduit en Abyssinie, puis jusque dans l'Ougannda, au bord du Victoria Nyanza, qu'il atteignit par le nord; enfin elles l'ont amené à découvrir le lac Albert Nyanza (le Moutan-Nzigé), un des plus grands réservoirs du haut Nil.

Situé entre le 2e et le 5e degré nord et par le 28e de latitude est environ, cette énorme nappe d'eau n'est en quelque sorte qu'une expansion du grand fleuve. Venant du Victoria Nyanza, il entre dans cette dépression par l'extrémité nord-est, et en ressort presque aussitôt par le point le plus septentrional, pour former la partie connue sous le nom de Nil Blanc. Il se dirige alors un peu au nord-ouest, puis, faisant un brusque détour vers l'est, il forme une expansion lacustre d'une nature toute particulière, qu'on a nommée le lac Nô. Reprenant ensuite à angle droit la direction du nord, le fleuve suit un parcours presque direct jusqu'à sa jonction avec le Nil Bleu.

Les contrées qu'il arrose durant ce trajet, qui ne comprend pas moins de 10 degrés terrestres, sont celles où le trafic des esclaves avait ses plus grandes facilités. C'était dans cette vaste région que venaient s'approvisionner, que s'approvisionnent encore les négociants arabes. Sous les dehors de marchands d'ivoire, ils décimaient les tribus, incendiaient les villages, mettaient à feu et à sang des cantons entiers pour se procurer leur infâme marchandise. Le voyageur, qui avait traversé quelque temps auparavant ces régions, favorisées d'un sol admirable, d'un climat salubre, et qui les avait vues couvertes de cultures au milieu desquelles se prélassaient d'heureuses populations, se demandait, en les traversant peu après, quel fléau s'était abattu sur elles. Il les retrouvait dévastées et désertes.

Les traitants avaient passé par là.

Les villages brûlés, les champs dépouillés, les habitants chassés,

les femmes et les enfants emmenés en esclavage : telle était l'œuvre des chasseurs et trafiquants d'esclaves. En outre, les populations inoffensives et sans défiance étaient devenues cruellement hostiles aux étrangers.

Divers commerçants de Khartoum organisaient des bandes d'Arabes, sujets du gouvernement égyptien, et les lançaient dans l'Afrique centrale à la poursuite du gibier humain, souvent sous la conduite d'officiers déserteurs. Quelques-uns de ces chefs de forbans avaient à leur solde des corps ne comptant pas moins de deux mille cinq cents hommes, et l'on évalue à plus de quinze mille ceux des sujets du khédive qui, à l'époque où s'ouvre ce récit, se livraient soi-disant au commerce de l'ivoire, mais, en réalité, s'adonnaient à la chasse aux esclaves dans la région du Nil Blanc.

Ce n'est point exagérer que d'estimer à cinquante mille individus de toute condition les malheureux qui formaient le stock de la sinistre marchandise, et attendaient dans les *zéribas* (sorte de camp palissadé où se retiraient les traitants) que leur tour arrivât de paraître sur les marchés. Les fatigues, les privations, les mauvais traitements tuaient la plupart d'entre eux. La mortalité était si considérable, qu'on ne comptait guère plus d'un sujet vendu sur quatre individus capturés.

On se fait aisément idée de l'épouvantable ruine amenée par un tel état de choses. La situation en arriva à ce point que le vice-roi d'Égypte lui-même voulut y mettre un terme en abolissant la traite et en remontant aux sources mêmes du mal.

Sir Baker, alors colonel dans l'armée égyptienne, et qui avait tant parcouru ces régions, fut invité par le vice-roi Ismaïl à former une expédition militaire et à en prendre le commandement.

Il devait soumettre à l'autorité khédivale les contrées au sud de Gondokoro, détruire tous les établissements de traite, organiser un commerce légal et régulier, ouvrir à la navigation les grands lacs équatoriaux, purger la région du Nil Blanc des brigands qui la désolaient.

Les pouvoirs discrétionnaires les plus étendus lui étaient accordés pour une période de quatre années. D'abondants subsides lui permirent de pourvoir de la façon la plus large aux besoins des mille six cents hommes qu'il comptait emmener. En outre, il était muni d'une quantité énorme de marchandises d'échange et de provisions de guerre. Enfin, pour remplir la partie commerciale de son programme, il emportait avec lui des machines, des outils, des embarcations, le tout destiné aux stations à fonder aux extrémités du territoire annexé. Une

partie de son personnel et de son matériel prenait la route du Nil pour aller du Caire à Khartoum, lui-même emmenait le reste des hommes et du matériel par Suez et Souakim.

Pendant ce temps, le gouverneur du Soudan égyptien devait préparer les vivres, les embarcations, les moyens de transport par terre, nécessaires au service de l'expédition.

Quand il arriva lui-même à Khartoum, ayant déployé dans ses préparatifs une activité prodigieuse, sir Baker put immédiatement juger la situation et se rendre compte des difficultés réservées à son entreprise.



Khartoum.

Rien n'était prêt. Les navires destinés à lui faire remonter le haut Nil n'étaient pas réunis, les provisions n'existaient point. Une hostilité fort peu déguisée avait accueilli la nouvelle des projets de Baker et du khédive. On le conçoit aisément, car l'abolition de la traite allait enlever à Khartoum, tombée dans la détresse par suite d'exactions, ce qui faisait sa prospérité d'autrefois. Aussi chacun s'employait-il ouvertement ou secrètement à faire avorter une entreprise qui devait, aux yeux de tous, achever la ruine de la ville.

Les retards apportés par la mauvaise volonté du gouverneur du Soudan avaient pour résultat immédiat d'empêcher le départ de l'expédition pendant la saison favorable, et d'en réduire ainsi considérablement la durée.

Baker ne se découragea point devant les obstacles à surmonter. Il composa une flottille, réunit ses troupes, pourvut à ses approvision-

nements, et trois mois après remontait le fleuve au moyen de deux steamers et de trente et un navires à voiles.

Il emmenait avec lui sa jeune femme, laquelle l'avait déjà suivi dans toutes ses expéditions précédentes. Ses troupes comptaient huit cents hommes; c'était la moitié de ce qu'il avait espéré. Il avait également recruté un petit corps d'élite composé de quarante hommes qui, plus tard, lui rendirent les meilleurs services. En outre, il possédait deux batteries d'artillerie et vingt-deux chevaux.

Entre Khartoum et le Sobat, un de ses grands affluents de droite, le Nil est un fleuve immense; mais, au sud de son grand tributaire méridional, il traverse une région de terrains surbaissés et de marécages, vrais labyrinthes au milieu desquels il se glisse, pendant un parcours de plus de douze cents kilomètres, avant qu'on atteigne Gondokoro.

Les retards occasionnés à Baker par l'hostilité des fonctionnaires du Soudan égyptien lui avaient fait perdre un temps dont les conséquences allaient bientôt se révéler douloureusement.

A peu près à deux cent quarante kilomètres au-dessus du confluent du Sobat, un bras de rivière, qu'on croit être une simple branche du Nil et que l'on désigne sous le nom de rivière Girafe, vient mélanger ses eaux à celles du fleuve. De prodigieuses quantités de masses végétales, détachées tout le long des rives du fleuve, affectent cette route et l'encombrent à ce point que tout passage devient impossible. Le fleuve, obstrué, se fraye à travers les vases et les marécages une route mystérieuse, recouverte, en temps ordinaire, d'un plancher végétal. A force de recherches, on a constaté que la voie la moins difficile était celle du Bahr-Zaraffe; aussi la grande sollicitude du gouvernement et des traitants est-elle d'entretenir le chenal libre au milieu de cette végétation envahissante.

Baker se voyait contraint d'emmener à travers ce labyrinthe herbeux, en une saison défavorable, toute sa flotte, dont les bâtiments étaient d'un tonnage supérieur à ceux habituellement employés. A peine eut-il fait trois cents kilomètres dans la rivière de la Girafe, que ses vapeurs ne purent continuer. Il fallut, à l'exemple des trafiquants d'esclaves, se frayer un chemin à coups de hache et de sabre.

Sur chaque bord, quarante hommes taillaient à tour de bras à travers les masses profondes de végétaux agglomérés. La plante qui occasionnait ces embarras est connue sous le nom d'*ambatch*. Ses tiges ressemblent à celles de la canne à sucre, et atteignent de vingt à trente pieds de hauteur; des racines adventives sortent de tous les

nœuds, s'allongent, s'entrelacent en un inextricable réseau qui retient les détritus de toute sorte et forme un sol spongieux de cinq à six pieds d'épaisseur.

On rangeait les hommes sur une seule ligne à l'endroit le plus épais, et l'on taillait vigoureusement dans la masse. D'autres, placés de chaque côté, enlevaient tout ce qui était coupé et le repoussaient au milieu du courant, qui l'entraînait peu à peu. De cette façon, il se produisait une sorte de canal le long duquel les bateaux étaient remorqués un à un.

Mais un pareil travail, au milieu de ces marais empestés, ne se faisait ni sans peine ni sans sacrifices. Des décès survinrent parmi



Marais du haut Nil.

les travailleurs, et l'on n'avait pas même de terre ferme pour enterrer les morts. A plusieurs reprises le fait se produisit, laissant dans l'esprit des survivants de sinistres impressions. De temps en temps quelques clairières, ou bien un ou deux lacs qui se rencontraient, procuraient un répit fortement apprécié.

Il y avait de tout dans cet océan de végétation aquatique; plus d'un épisode en surgit inopinément, sinistre ou plaisant. Un jour, c'était un hippopotame, dérangé de son sommeil, qui s'élança au milieu des herbes, et d'un coup de sa puissante mâchoire vint crever le bordage en fer du bateau monté par Baker. Une autre fois, tandis que les hommes halaient péniblement sur les cordages pour remorquer les embarcations, ils sentirent le sol s'agiter sous leurs pieds : c'était un énorme crocodile, fait prisonnier par les herbes flottantes,

qui cherchait à se frayer un chemin à travers les mailles végétales par lesquelles il était enveloppé. A coups de sabres et de crocs on dépêcha l'intrus; le soir même, son horrible chair musquée remplissait les marmites des Soudaniens, qui en firent leurs délices. A chaque pas l'herbe fourmillait de serpents, d'insectes venimeux et de moustiques.

En treize jours, les mille hommes qui travaillaient à cette route d'un nouveau genre ne purent avancer que de vingt kilomètres! Le découragement finissait pas prendre le dessus. Les morts se répétaient, les malades devenaient nombreux.

Cependant, dans le lointain apparaissaient des collines annonçant un changement dans la nature du sol. C'était un signe encourageant; on entrevoyait même le moment où l'on allait flotter sur le Nil Blanc, lorsqu'un matin les embarcations touchèrent subitement le fond; l'eau manquait sous la quille. On s'était engagé dans une fausse voie : toutes les peines inouïes prises depuis tant de temps devenaient inutiles. Il fallut retourner sur ses pas, afin d'éviter que le reste de l'expédition, qui venait par derrière, ne tombât dans les mêmes inconvénients.

En attendant le retour de la saison favorable, Baker installa un camp au confluent du Sobat. Il passa le temps de l'hivernage à soigner ses nombreux malades, à faire bien comprendre aux tribus voisines et aux trafiquants le but de son entreprise, enfin à asseoir son autorité sur ses hommes, que le découragement avait portés à la désertion. En même temps il poussait quelques pointes dans diverses directions, et, saisissant les esclaves entre les mains de tous les trafiquants qu'il rencontrait, il rendait la liberté aux captifs, malgré les protestations des marchands, malgré l'opposition des autorités soudaniennes.

Sur ces entrefaites, le reste de son monde et de ses approvisionnements l'avait rejoint, ce qui ne laissait pas que de transformer sa station en un établissement d'une notable importance. En même temps il descendait le fleuve jusqu'à Khartoum, pour s'assurer par lui-même qu'on préparait pour sa prochaine campagne les embarcations nécessaires. Non seulement rien n'était en voie d'organisation, mais encore il apprit, chose incroyable! que, tandis qu'il poursuivait sa mission officielle d'abolition de la traite, le khédive, trompé par d'adroites manœuvres, venait de concéder à un principal trafiquant du Nil Blanc le monopole du commerce sur une surface de deux cent trente mille kilomètres carrés, c'est-à-dire égale à près de la moitié de la France.

Il fit comme si cette concession n'existait pas, et continua de

plus belle à faire aux chasseurs d'esclaves une guerre sans merci.

L'hivernage étant achevé, Baker reprit sa route en avant et quitta par détachements son campement de Tewfikia. Il avait, cette fois, les mille six cents hommes indispensables pour le succès de son expédition ; cinquante-huit navires composaient sa flotte, et il possédait les instruments nécessaires au creusement d'un chenal à travers les *ambatchs*.

Après vingt-six jours de navigation, il se retrouvait devant le terrible passage. La route tracée l'été précédent se trouvait de nouveau obstruée. Il fallut ouvrir des tranchées et faire avancer les navires à force de bras. On y parvenait seulement à la condition de décharger les bâtiments à chaque passage où l'eau était trop basse, ce qui arrivait fréquemment : machines, sections des bateaux à vapeur destinés à l'Albert Nyanza, approvisionnements de tout genre, devaient être déchargés des cinquante-huit navires et rechargés constamment; puis on halait jusqu'à une eau plus profonde les bâtiments ainsi allégés.

Ce fut un travail surhumain, qui ne dura pas moins de quatre mois. Enfin Baker, qui se tenait en tête de sa troupe et explorait continuellement la route à suivre, fit annoncer à ses compagnons que l'on se trouvait à courte distance d'un lac se déversant dans le Nil Blanc. Ce furent d'interminables transports de joie. Un dernier passage ayant été pratiqué, son dahabieh flotta enfin sur une eau libre.

Mais, au moment où l'on croyait voir disparaître le dernier obstacle, on constata que les eaux du marais s'étaient écoulées dans le lac par le passage, et que la flotte était échouée. On dut construire un barrage au moyen de fascines et de sacs remplis de terre, afin de permettre à l'eau de remplir de nouveau le bassin où les navires étaient retenus. Le moyen réussit à souhait, et après quelques nouveaux dégagements, pratiqués dans l'enchevêtrement des roseaux, la flotte se trouva définitivement sur les eaux libres du Nil Blanc.

Quelques jours après, l'expédition abordait à Gondokoro.

Malgré l'importance qu'on lui reconnaît, cette localité n'est ni une ville ni un bourg ; ce n'est qu'une station où les trafiquants du Soudan égyptien se rencontrent pendant quelques mois de l'année, à l'époque du passage des caravanes. Une fois les traitants partis, Gondokoro retombe dans l'isolement et l'abandon.

En vain les missions autrichiennes ont-elles fait diverses tentatives pour introduire quelques germes de civilisation chrétienne parmi les tribus de la contrée; leurs efforts ont été infructueux. Lorsque Baker arriva parmi les Baris qui peuplent les îles marécageuses

semées dans le fleuve à cet endroit, il ne restait d'autres traces des travaux et du dévouement des Pères que quelques ruines et de nombreuses plantations d'arbres fruitiers dont les produits gisaient à terre, dédaignés par les trop sauvages populations d'alentour.

A peine venait-il d'apparaître, que Baker constata sous quel jour éminemment défavorable son expédition avait été présentée aux chefs des tribus. Certaines de ces peuplades, alliées d'un jour avec les trafiquants qui exploitaient leurs nombreuses querelles intestines, ne voyaient en Baker que le destructeur de leurs gains éphémères. Les Baris surtout manifestèrent plus que de l'indifférence; on ne tarda même pas à reconnaître qu'on se trouverait bientôt aux prises avec eux.

Pour bien marquer son intention de demeurer sur le territoire qu'il occupait, ainsi que son projet d'établir un gouvernement, le chef de l'expédition commença par bâtir des demeures pour ses soldats; il leur fit défricher et ensemencer des champs et des jardins. Puis, espérant faire revenir ces sauvages de leurs préjugés hostiles et obtenir d'eux des procédés plus conciliants, il voulut frapper leur imagination et leurs yeux par une imposante cérémonie.

Il les convia à la prise de possession solennelle, au nom du vice-roi d'Égypte, de tout le territoire composant la région du haut Nil.

Au jour indiqué, douze cents hommes, en uniformes brillants, accompagnés de dix pièces de montagne, se déployaient en carré au sommet d'une éminence dominant le fleuve. Au centre était le chef de l'expédition, entouré de son état-major monté sur de superbes chevaux. Un grand mât dominait toute cette mise en scène, qui jetait les indigènes dans une profonde stupéfaction.

La proclamation fut lue solennellement aux troupes, et quand le dernier mot eut été prononcé, le drapeau ottoman, rapidement hissé, flotta à la tête du mât. Les officiers saluèrent de l'épée, les soldats présentèrent les armes, et l'artillerie tira de nombreuses salves.

L'effet de cette cérémonie eut peu de durée sur l'esprit des Baris. Ils ne tardèrent point, secrètement excités par les trafiquants, à employer les procédés les plus vexatoires à l'égard de Baker. Leur but principal était d'affamer sa troupe, en refusant de lui vendre leur bétail. Chaque jour ils inventaient à ce sujet un moyen nouveau.

Tantôt ils éloignaient leurs troupeaux et arguaient du manque de marchandise; tantôt ils ne présentaient que des bêtes malades ou tombant de vieillesse; ou bien, après de nombreux pourparlers rendus volontairement interminables, ils livraient des troupeaux entiers, s'en faisaient remettre le prix, puis, arrivant la nuit en bandes

nombreuses et silencieuses, ils enlevaient leurs animaux, habitués à les suivre.

Il fallait un exemple. Baker résolut de détruire une des principales stations de ces insupportables tribus. Partant de nuit et traînant du canon, il attaqua au point du jour Belinian, centre de leurs meilleurs alliés. Signalé dès l'aube par les sons du tambour d'appel, Baker dut donner l'assaut à un gros village entouré de palissades en bois d'ébène et en massives billes de bois de fer. Il était temps qu'il s'emparât de la position. De tous côtés arrivaient des renforts ; des palis-



Indigène du Nil Blanc. — Un chef bari.

sades entourant les nombreux villages avoisinants sortaient de véritables foules qui menaçaient d'écraser les assaillants sous leur nombre. L'ouvrage céda au moment propice; s'y engouffrant avec sa petite troupe, Baker put tourner ses armes contre les nouveaux assaillants. Six cents têtes de bétail furent en outre le prix de cette expédition.

Ce châtiment des Baris ne porta pas long fruit. Peu après, Abou-Saoud, un des plus gros trafiquants d'esclaves, dans un but de provocation et avec l'aide de ces turbulentes tribus, vint installer son camp sur la rive opposée à celle où Baker s'était fixé lui-même. Au lieu de procéder vigoureusement à son égard, le commandant eut le tort de

temporiser. Abou-Saoud en abusa pour soulever de nouveau les Baris et pour fomenter l'esprit de révolte parmi les troupes de Baker. Elles y étaient d'ailleurs portées naturellement : elles voyaient elles-mêmes d'assez mauvais œil le but auquel on les employait ; plusieurs des officiers, prêchant d'exemple, se livraient même clandestinement à la traite qu'ils venaient réprimer. Baker ne détruisit ces mauvaises influences qu'à force de domination sur le moral de ses hommes, et en faisant à diverses reprises plusieurs exemples salutaires qui enlevèrent aux autres l'envie de tomber dans les mêmes fautes.

Cependant les Baris tenaient la troupe continuellement en alerte ; aucune nuit ne se passait sans quelque tentative nouvelle contre les troupeaux. Une fois, vers une heure du matin, le camp fut subitement attaqué par les sauvages, qui essayèrent d'y mettre le feu. Une vive fusillade les repoussa et leur fit subir des pertes considérables.

C'était un avertissement qu'il ne fallait point négliger. Le camp n'était plus un lieu sûr pour ses défenseurs ni pour les richesses tentantes qu'il renfermait. Une série d'ouvrages solides, entourés de fossés et de talus, éloigna pour l'avenir toute crainte de nouvelles attaques.

Rassuré de ce côté, le chef de l'expédition résolut d'infliger aux indigènes une leçon plus sévère que les précédentes ; car, loin de cesser, leurs menées et leurs alliances avec tous les bandits de la traite étaient devenues plus suivies que jamais.

Prenant le quart de ses hommes, il se dirigea encore sur Belinian. Il voulait profiter de la circonstance pour renouveler ses provisions de grains. Quand il parut, des centaines de villages se mirent à battre le tambour d'alarme, appelant tous les hommes à la défense des palissades. Grâce à leur alliance avec les chasseurs d'esclaves, les indigènes avaient, cette fois, des fusils à opposer aux armes des assaillants. Leur résistance fut énergique. On dut donner l'assaut presque à chaque village ; quelques-uns étaient si solidement fortifiés, qu'on rencontra dans l'un d'eux jusqu'à six formidables enceintes sur un espace d'un hectare et demi.

Une fois maîtres de la place, les troupes furent employées à moissonner le blé ; mais, constamment dérangées par le soin de la défense, leur besogne n'avançait que lentement. Des matelots furent alors chargés de ce travail sous la protection des troupes, qui, déployées en tirailleurs sur une ligne étendue, maintenaient l'ennemi à longue distance.

Les Baris étaient encore une fois domptés ; mais l'esprit d'indiscipline faisait parmi les troupes de tels progrès, que pour lui donner

moins de prise, Baker se lança dans une suite de petites expéditions. Au retour de l'une d'elles, comme il comptait sur l'accueil des hommes restés au camp, il s'aperçut qu'une grande partie de son monde avait déserté.

En dépit de ses ordres formels de n'expédier sur Khartoum que les gens vraiment malades, un de ses principaux officiers, profitant de son absence, avait renvoyé trente navires chargés de onze cents hommes, matelots, femmes et enfants.

Il y avait là de quoi renoncer à toute entreprise ultérieure, tant les forces se trouvaient réduites. Samuel Baker ne désespéra point. Pour montrer à ses ennemis que ce coup ne l'avait point abattu, il partait dès le lendemain, avec une grande partie de ceux qui lui restaient, pousser une reconnaissance jusqu'aux dernières cataractes du Nil Blanc. Cette fermeté imposa au reste des officiers; ils renoncèrent désormais aux intrigues auxquelles ils s'abandonnaient volontiers. En même temps, quelques cadeaux distribués aux soldats et à leurs femmes, quelques distractions données en temps utile, remontèrent le moral de son monde.

Bientôt il put considérer la station de Gondokoro comme sérieusement fondée.

Cependant le but de son entreprise n'était pas atteint. Il avait seulement installé une base d'opérations. Il lui restait à établir l'autorité du khédive sur toutes les provinces du sud, conformément aux termes de son firman, à y supprimer la traite et à y installer un fonctionnement régulier. Ses ressources, qui auraient dû augmenter, se trouvaient, au contraire, considérablement diminuées par suite des désertions. A peine si, de ceux qui lui restaient, il pouvait détacher deux cents hommes pour accomplir sa mission.

Néanmoins il partit avec une troupe soigneusement triée et abondamment approvisionnée. Au bout de quelques jours, ses embarcations se trouvaient au pied des cataractes du Nil supérieur. Il comptait trouver parmi certaine tribu de la rive, dont le chef semblait lui être attaché, les porteurs nécessaires au transport de ses marchandises jusqu'à Loboré, à quatre-vingts kilomètres plus avant. Au moment où il se fiait à lui, ce chef le trahissait; il fallut donc aviser. Heureusement que les Loborés, chez lesquels il voulait se rendre, étaient de plus fidèles alliés; il décida de se rendre chez eux et d'en ramener les porteurs dont il avait besoin. Laissant le gros de sa troupe à la garde des marchandises et du bétail, il prit cent hommes avec lui, et, chacun portant une lourde charge de vivres, on se mit en route pour l'intérieur. Le voyage se fit sans encombre et lui

permit de constater une fois de plus la merveilleuse richesse de ces contrées. Le cheik de Loboré l'accueillit favorablement et lui fournit tous les hommes nécessaires.

Il eut ainsi près de quatre cents porteurs, auxquels il donna pour escorte la moitié de sa petite troupe, et il attendit à Loboré le retour de tout son monde. Huit jours après, chacun arrivait sain et sauf; mais le sort de l'expédition avait été un moment compromis. Les hommes restés à la garde des marchandises s'étaient laissés surprendre durant la nuit; entourés par plusieurs milliers de Baris acharnés, ils n'avaient dû leur salut qu'à l'arrivée inopinée des porteurs de Loboré et des cinquante soldats qui les accompagnaient.

A peine parvenu à Loboré, Baker songea à pousser plus avant; il lui fallait suppléer au nombre par plus d'activité; la rapidité de ses mouvements pouvait seule imposer aux trafiquants d'esclaves, rassurés tout d'abord par le peu d'importance de son escorte.

Après un repos de quelques jours occupé à organiser sa caravane, il se remettait en route pour rejoindre le Nil au-dessus de ses cataractes. Laissant sur sa gauche une belle chaîne de montagnes se perdant vers le Latouka, il gagnait peu après la splendide et immense région de plaines qu'arrosent l'Attabi, l'Achoua et l'Oudât. Cette région est véritablement une terre promise, où les explorateurs s'accordent à placer la ville future qui sera la métropole nécessaire de tout le commerce de l'Afrique centrale. La position en est si heureuse, qu'il suffira d'une courte voie ferrée dans la partie des rapides pour relier tout le bassin de l'Albert Nyanza et du Victoria Nyanza avec le reste du fleuve.

C'était dans ce fertile pays, au milieu de populations paisibles, que le grand trafiquant Abou-Saoud avait établi ses principaux comptoirs. Dans un espace assez resserré, il n'avait pas moins de quatre zéribas fortifiées et défendues par une armée de onze mille hommes à ses gages.

C'était contre lui surtout que Baker dirigeait son expédition.

En le voyant pousser si avant, malgré son infériorité numérique, Abou-Saoud fut d'abord déconcerté. Il songea bientôt à châtier rudement ce qu'il appelait l'insolence de l'explorateur, et résolut d'empêcher que ni lui ni un de ses hommes pût rentrer à Gondokoro. Il commença par s'assurer le concours du roi régnant alors sur l'Ounyoro. Autant Kamrasi, le roi défunt, eût été favorable à Baker, autant son fils, Kabba Réga, était opposé à ses idées. Son premier acte, en montant sur le trône, avait été d'assassiner toute sa famille et de faire alliance avec les chasseurs d'esclaves. Abou-Saoud comptait

sur son appui pour soulever les indigènes; si ceux-ci ne suffisaient pas pour écraser son adversaire, il irait se joindre à eux pour le massacrer ainsi que toute sa troupe.

En attendant le moment favorable, il gardait les apparences envers Baker et l'accablait de ses protestations de dévouement, qui ne rencontraient d'ailleurs nulle créance, car ses projets étaient connus.

Les agents d'Abou-Saoud furent avertis que, passé un délai déterminé, leurs opérations de traite seraient considérées comme illégales et châtiées en conséquence; en outre, des conditions avantageuses leur furent faites s'ils voulaient se joindre aux soldats du gouvernement égyptien ou se livrer aux travaux de la culture.

Pour assurer le succès de son expédition, Baker devait aller frapper jusqu'au cœur de l'Ounyoro les établissements des chasseurs d'esclaves.

Avant de s'avancer plus loin, il établit solidement une partie de sa troupe à Fatiko, dans un camp fortifié, et se dirigea vers l'Ounyoro avec le reste de ses soldats.

A quelques kilomètres à peine, le pays n'était plus qu'un désert ravagé par les marchands de chair humaine : plus un seul village, plus un habitant, la ruine complète et l'abandon dans toute la région où les trafiquants avaient passé. Il en était ainsi jusqu'à l'Ounyoro, qu'il atteignit après avoir fait connaître sur sa route, à quelques tribus et à plusieurs zéribas, le but de son expédition.

Masindi, la capitale de ce royaume, n'était qu'une réunion de huttes au nombre de plusieurs milliers. Baker s'établit aussitôt en un point favorable et fit prévenir le roi du motif qui l'amenait. En même temps il lui fit une visite officielle.

Le personnage qu'il vit ne paraissait en rien être le rejeton de cette vaillante race de Gallas, venus de l'est, qui avaient soumis à leur domination tous les pays où ils avaient passé. Kabba-Réga était un jeune homme de vingt ans, d'une taille très élevée, plein de suffisance, faux, cruel, poltron et perfide au suprême degré, qui se croyait un grand monarque.

Il était dans son divan, grande hutte bien construite, toute tendue d'étoffes de fabrication étrangère servant pour la traite. Son costume se composait d'un tissu d'écorce strié de noir, façonné en forme de robe. Les ongles de ses pieds et de ses mains étaient soignés; mais ses manières étaient celles d'un rustre.

Sa visite lui ayant été rendue solennellement, Baker procéda à l'annexion, dont il avait expliqué au roi la raison et les avantages. Celui-ci feignit une grande satisfaction, mais il préparait secrètement la perte de son hôte.

Avant de procéder à la cérémonie, un fort fut construit pour servir d'appui au délégué du gouvernement qui devait résider à Masindi.

Au jour indiqué, Kabba-Réga fut invité à être témoin de la prise de possession. Les troupes étant rangées en carré, il fut amené au milieu d'elles; comme, pour lui faire honneur, Baker avait commandé un simulacre de combat contre la cavalerie, le roi, se croyant trahi, ne put dissimuler l'épouvante dont il était saisi. Ce fut avec un immense soupir de soulagement qu'il vit les rangs s'ouvrir, et il reprit en fuyant le chemin de la case royale.

Ces premiers soins remplis, le chef de l'expédition songea à faire rejoindre les hommes laissés à Fatiko avec les bagages. Il envoya un détachement d'une quarantaine d'hommes conduisant trois cents porteurs, et ne conserva auprès de lui qu'une centaine de soldats.

De son côté, Kabba-Réga sondait les dispositions de Baker; il essayait de l'avoir comme allié dans une guerre qu'il avait entreprise contre Rionga, le vieil ennemi de son père, qui tenait son quartier général dans une île du Nil. Baker ayant refusé d'épouser sa querelle, Kabba-Réga tenta de le massacrer. Profitant de l'éloignement d'une partie des troupes, il fit tout à coup envelopper par des milliers d'indigènes les quelques soldats qui accompagnaient Baker et ses officiers désarmés. Ceux-ci eurent assez de présence d'esprit pour paraître croire à un divertissement, et s'adressant aux chefs de cette foule, ils leur annoncèrent qu'ils allaient leur montrer une brillante manœuvre militaire. En même temps, sur un ordre rapide, les hommes firent le carré, et, présentant quatre faces de baïonnettes, ils battirent en retraite sans laisser ouvrir leurs rangs. Surpris et domptés par cette manœuvre inconnue d'eux, les indigènes ne songèrent point à s'opposer au mouvement qui dégageait leurs victimes.

La tentative ayant échoué, le roi essaya peu après d'un autre moyen. Sur sa réclamation que les vivres manquaient, Baker reçut pour lui et ses hommes une provision de cidre qui lui fut apportée avec force protestations d'amitié. Cette boisson était empoisonnée. Les hommes qui en burent endurèrent des douleurs atroces, qui se calmèrent grâce à un contrepoison administré à temps.

Dès le lendemain de cet incident, le camp fut attaqué à l'improviste par de nombreux ennemis cachés dans les hautes herbes qui l'environnaient, et que le roi avait refusé de laisser couper parce qu'elles devaient servir à l'exécution de ses projets.

Outré de colère, Baker repoussa énergiquement les assaillants, et, se précipitant vers la ville, le feu fut mis à toutes les cases. En un instant tout Masindi, construit uniquement en chaume, devint un

immense brasier qui dévora la capitale et ne laissa qu'un large vide couvert de cendres.

Pour se venger, Kabba-Réga tenta, le jour suivant, de faire assassiner Baker; puis, dans la même journée, les troupeaux furent attaqués sous les murs du fort, et le camp, récemment délaissé pour le fort, fut incendié à son tour. On répondit à ce nouvel attentat en brûlant dans une seule matinée tous les villages des alentours.

Quoique vainqueur, Baker était dans une situation des plus difficiles. Perdu, avec sa poignée d'hommes, au milieu de populations hostiles évaluées à plusieurs millions d'habitants, il ne pouvait manquer, quels que fussent ses succès, d'être écrasé par le nombre. Aussi se décida-t-il à tenter l'accomplissement d'un projet dont la réussite devait changer absolument la face des choses; la tentative seule était elle-même une heureuse inspiration, ayant au moins l'avantage de le sortir du guèpier où il était enfermé. Il songeait à mettre Rionga au lieu et place de Kabba-Réga.

Il savait Rionga tenu au courant des événements survenus dans l'Ounyoro, et connaissait les sentiments que lui avaient inspiré les refus constants que Baker, et avant lui Speke et Grant, avaient opposés aux propositions de son ennemi Kamrasi. Venir à son aide était de bonne politique; dans tous les cas, c'était s'assurer un allié fidèle.

Mais la demeure de Rionga était à cent cinquante kilomètres de Masindi; pour y parvenir, il fallait se frayer un chemin à travers des forêts d'herbes rudes, épaisses et hautes de huit à neuf pieds, qui serviraient inévitablement d'embuscade aux bandes d'ennemis qui le poursuivraient; en outre, la saison difficile des pluies était commencée.

Malgré ces énormes désavantages, Baker se décida pour le départ.

Un ordre de marche rigoureux fut strictement exigé, afin de pourvoir à tout événement. Comme les porteurs manquaient et qu'il importait de ne point gêner les allures des soldats, il dut se résoudre à abandonner tout ce qui, dans ses approvisionnements et ses bagages, ne lui était point tout à fait indispensable; mais, afin que l'ennemi n'en pût profiter, il y mit le feu.

Embarrassée par les troupeaux qu'elle emmenait à travers les hautes herbes, la caravane n'avait pas fait seize kilomètres que l'alarme était répandue de tous côtés, et qu'elle était attaquée par les indigènes cachés dans la jungle. De vigoureux feux de peloton débarrassèrent la route, et l'on put, quelques kilomètres plus loin, camper tranquillement et se sécher, car la pluie persistante avait jeté tout le monde dans un pénible malaise.

Le lendemain, au passage d'un marais, nouvelle attaque, et, cette fois, des plus acharnées. Baker et sa femme coururent de sérieux dangers. On ne put déblayer la route qu'en envoyant au milieu des groupes ennemis des balles explosibles chargées au picrate, qui produisirent les plus affreux ravages.

La marche devenant trop pénible, il fallut se résigner à de nouveaux sacrifices; on brûla encore une grande partie de ce qu'on avait emporté; en outre, malgré le besoin qu'on en avait, le bétail fut abandonné à cause du retard et de l'embarras qu'il occasionnait.

Dès qu'on se remit en route, les attaques recommencèrent; chaque fois qu'un fourré se présentait, on était certain de le trouver rempli d'ennemis. C'était désespérant. Les hommes, surmenés, commençaient à devenir furieux de voir leurs rangs s'éclaircir peu à peu, car chaque embuscade laissait quelqu'un sur le terrain.

Pendant dix jours entiers, et plusieurs fois par jour, il fallut combattre ainsi, jusqu'au moment où l'on atteignit Foouira, ancien camp de chasseurs d'esclaves, d'où l'on pouvait aisément communiquer avec Rionga.

Comme ses hommes se disposaient à construire des canots pour passer le fleuve et chercher des nouvelles qu'on trouvait bien lentes à venir, un messager se présenta de la part du souverain, annonçant que Baker serait le bienvenu. En effet, peu de jours après, des embarcations venaient prendre l'expédition et la déposaient dans l'île où Rionga avait établi sa résidence.

Celui-ci était un bel homme d'environ cinquante ans. Ses façons inspiraient confiance. Il était intelligent et comprit tout de suite l'importance du plan préparé par Baker. Il prit l'engagement formel de se conformer aux instructions émanant du khédive, et, pour montrer à la fois à ses nouveaux alliés et aux tribus indigènes la sincérité de ses intentions, il tint à faire l'échange du sang avec Baker et ses principaux officiers.

Chez les peuples de l'Afrique équatoriale, aucun acte ne revêt autant de solennité et n'acquiert autant d'importance. Il crée entre ceux qui font l'échange du sang une indissoluble amitié, et constitue le gage le plus éclatant de leur confiance réciproque. Il n'est point d'exemple, parmi ces nations barbares, d'un manquement aux devoirs réciproques qu'il impose.

Les préparatifs de la cérémonie commencèrent, le soir, par l'absorption d'une grande quantité de cidre de banane. Le lendemain, Baker devait rester à jeun jusqu'à ce que le soleil eût atteint une hauteur déterminée, marquant le moment où le roi aurait à se rendre

vers lui. A neuf heures, Rionga le fit entrer dans une tente où quelques-uns de ses chefs furent admis à titre de témoins. Une piqûre légère fut pratiquée sur le bras gauche des contractants, et chacun suça vigoureusement le sang de son nouvel ami. Le neveu de Baker et l'un de ses principaux lieutenants en firent autant avec les chefs de Rionga.

Cette cérémonie accomplie, l'événement fut solennellement annoncé à toute la population.

Le succès se décidait en faveur de Baker. Rionga fut installé roi de l'Ounyoro à la place de Kabba-Réga, désormais en fuite, et les relations amicales s'établirent aisément avec les tribus du voisinage.

Le lieutenant-colonel Abd-el-Kader fut chargé d'organiser les forces militaires du nouveau roi et de maintenir dans la contrée le protectorat du khédive.

Baker put alors songer à retourner à Fatiko, dont il était sans nouvelles depuis longtemps. Comme il se dirigeait vers ce poste important, il apprit par des messagers qu'Abou-Saoud, aussitôt son départ, avait juré de secouer le joug que lui avait imposé Baker. Il commença par réorganiser sa troupe de chasseurs d'esclaves, puis il répandit habilement le bruit que l'expédition du pacha avait péri jusqu'au dernier homme. Il était parvenu ainsi à soulever tous les indigènes contre la petite garnison, qui courait les plus sérieux dangers.

Baker hâta sa marche, et, doublant les étapes, il apparut inopinément aux yeux charmés de ses braves compagnons. Il était grand temps, car au même moment, croyant les circonstances favorables, les chasseurs d'esclaves avaient réuni leurs forces et s'avançaient, étendards déployés, contre la petite troupe, qu'ils croyaient toujours aussi faible.

Sans aucune explication, les brigands ouvrirent le feu en s'abritant derrière tous les obstacles, puis, reconnaissant soudain le chef de l'expédition, ils dirigèrent leur feu sur lui. Toutefois, malgré leur nombre, ils ne purent tenir contre une vigoureuse charge à la baïonnette, et ils s'enfuirent.

Tout en accomplissant leur retraite, ils cherchaient encore à abattre quelques adversaires. A ce moment, personnellement attaqué par un des lieutenants d'Abou-Saoud, Baker réussit à blesser et à capturer l'assaillant. Le reste de l'ennemi, chaudement poursuivi, fut décimé par les vainqueurs.

Le résultat de cette victoire fut la destruction complète des entre-

prises d'Abou-Saoud, qui, à la première apparence du danger, avait pris lâchement la fuite. Ses officiers et ses soldats vinrent faire leur soumission, et s'enrôlèrent pour la plupart sous les ordres du khédive.

Un choix fut fait parmi les plus disciplinés et les plus courageux: on en forma un corps qui fut envoyé à Rionga pour relever les troupes restées auprès de lui sous le commandent d'Abd-el-Kader.

Quelques résistances se produisirent encore de la part de plusieurs trafiquants obstinés; mais on eut facilement raison d'eux, et le territoire fut définitivement purgé de ces forbans.

Fatiko devenait d'une importance stratégique considérable. Il convenait d'y construire un fort destiné à renfermer une garnison plus considérable attendue de Gondokoro.

Pendant qu'il se livrait à ces travaux et à quelques chasses aux fauves, pour lesquelles il avait toujours éprouvé le plus grand attrait, Baker reçut de Mtésa, empereur de l'Ougannda, des envoyés qui venaient lui proposer l'aide du puissant monarque. Il se contenta de décliner ces offres importantes et de congédier les messagers en les chargeant des plus beaux présents qu'il pût leur faire.

Les renforts étant arrivés et la station de Fatiko mise sur un bon pied de défense, il ne lui restait plus qu'à retourner à Gondokoro. En dix jours, et sans être aucunement inquiété, il était en vue de cette station, dont la prospérité s'était fort développée pendant son absence. Les Anglais appartenant à l'expédition avaient utilisé leurs loisirs en construisant un beau steamer de plus de cent tonnes et en organisant une multitude de services publics, qui sont demeurés depuis et ont fait de ce point de simple passage une véritable cité.

Mais une triste compensation diminuait pour Baker la joie du retour. Son meilleur collaborateur, l'ingénieur Higginbotham, était mort peu de jours auparavant.

La tâche que Baker avait assumée était achevée, et cela précisément au moment où expirait le firman qui lui avait donné pleins pouvoirs. Il était donc libre et pouvait jouir d'un repos bien gagné.

Ce fut avec un véritable serrement de cœur qu'il prit congé de ses compagnons d'aventure pour se diriger vers le Caire.

Arrivé dans cette ville, ce ne fut pas sans une profonde stupéfaction qu'il constata une certaine froideur à son égard dans la haute société égyptienne. Il avait eu le tort, aux yeux de ceux qui la composent, de prendre et d'exécuter à la lettre les ordres du vice-roi, car il n'est peut-être pas un fonctionnaire de la haute Égypte qui ne soit, actuellement encore, plus ou moins directement intéressé à la



Caravane d'esclaves arrivant à la côte

traite. Pendant que le gouvernement donne des instructions publiques dont il ne peut, de si loin, surveiller l'exécution, ses agents se livrent avec ardeur à l'infâme trafic. Il n'est pas téméraire d'ajouter, connaissant la diplomatie louche des Orientaux, que le gouvernement égyptien veut paraître, aux yeux des puissances européennes, avoir à cœur l'abolition de la traite dans ses États, mais qu'il est bien aise au fond de voir ses instructions transgressées. Si ses agents lui obéissaient strictement, où donc les paresseux orientaux prendraient-ils tous leurs nombreux *wolleds* ou jeunes esclaves, sans lesquels ils ne peuvent faire le moindre mouvement, ni accomplir aucun acte de la vie matérielle?

Tant que subsistera l'islamisme, et avec lui l'apathie qui caractérise les hommes de race libre appartenant à cette religion, les idées des Égyptiens modernes ne subiront aucune modification sur l'esclavage. C'est pour eux une nécessité sociale qui s'impose, malgré leurs engagements vis-à-vis de l'Europe.

Samuel Baker ne se rendait point compte que l'opinion n'avait pas approuvé la conduite du vice-roi, et que ce dernier n'eût pas été fâché si l'expédition, entreprise pourtant à ses frais et par ses ordres, avait été frappée d'un désastre. Cette opinion publique avait un tel poids, que, tandis que Baker s'avançait dans le Soudan à la tête de sa petite armée, surmontant tous les obstacles que la nature et les hommes apportaient à son entreprise, le gouverneur de cette partie de l'empire égyptien était plus en faveur que jamais, et que, d'après certaines rumeurs, le droit illimité de commerce dans les contrées nouvellement annexées allait être concédé à Abou-Saoud lui-même!

Après sa défaite de Fatiko, ce bandit s'était hâté de disparaître et d'accourir au Caire nouer des intrigues assez puissantes pour contrebalancer les effets de la campagne accomplie.

L'infâme trafic des esclaves, contre lequel le gouvernement égyptien semble prendre des mesures répressives, est néanmoins exercé par plus de quinze mille de ses sujets. Ses commissaires ont à peine quitté le point sur lequel ils opèrent, que les fonctionnaires locaux recommencent à prélever sur les bandes de passage un droit de tant par tête.

La répression de cet épouvantable commerce clandestin motive, en grande partie et sous bien des formes variées, l'intervention anglaise dans les affaires d'Égypte. D'un côté comme de l'autre, des intérêts cachés sont en jeu et imposent aux deux parties en présence une certaine discrétion dans leurs relations et dans leurs procédés.

C'est pourquoi, tout en maugréant contre le succès de Baker, le

vice-roi se trouvait contraint de lui décerner des éloges publics et à faire continuer son œuvre, au moins en apparence.

Son successeur fut le colonel Gordon, qui accomplit, par son énergie, le plus grand bien dans ces contrées lointaines, où il sut se rendre populaire. C'est le même qui revint plus tard, au moment de la grande révolte du Soudan, et fut assiégé dans Khartoum par les troupes du Madhi. Il y trouva, dans les circonstances que l'on sait, une mort épouvantable, encore couverte d'un mystère qu'il vaut mieux, pour l'honneur du gouvernement égyptien, ne pas trop chercher à pénétrer.

II. — Le fleuve des Gazelles.

Le docteur George Schweinfurth, que la Société de géographie de France compte parmi les lauréats de sa grande médaille d'or, est un Autrichien auquel on doit les premières notions précises sur les contrées marquant la séparation des bassins du Nil et du Congo.

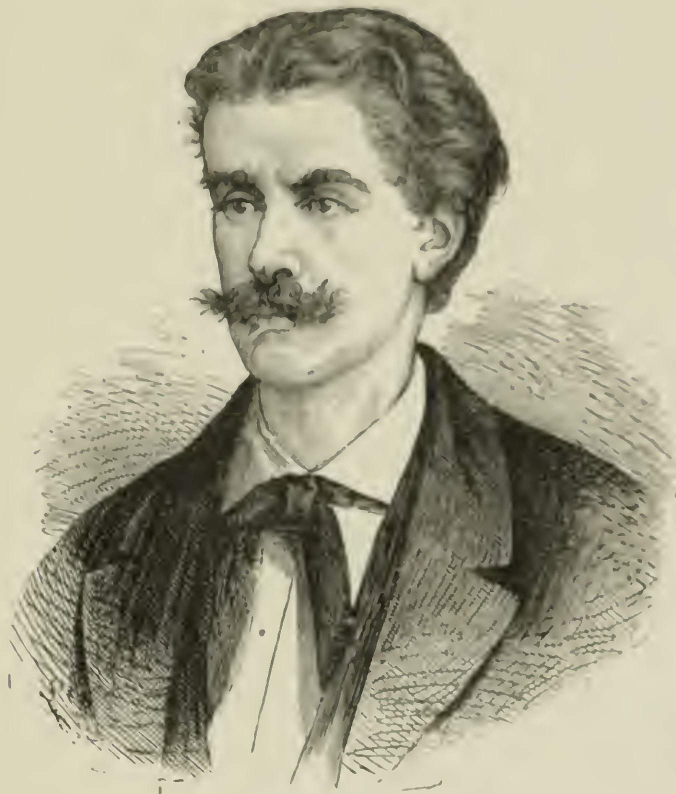
Très adonné à la botanique, épris de la flore africaine, qui avait été pour lui l'occasion de travaux importants et de voyages prolongés dans la région abyssinienne, Schweinfurth s'était proposé de pousser ses études favorites jusqu'au cœur du grand continent, et de tenter en même temps la solution des problèmes hydrographiques posés dans les hauts affluents du Nil et aux têtes supposées du Chari, qui alimente le lac Tchad.

Muni de subsides fournis par la société de Humboldt, pourvu de lettres de recommandation pour les autorités du Soudan égyptien, il arriva à Khartoum, au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc. Malgré l'éloignement de cette localité, il était à peine au point de départ de son véritable voyage.

Sur la foi de rapports cependant autorisés, il redoutait l'opposition secrète du gouverneur de ces régions. On lui représentait ce fonctionnaire comme chargé par les autorités égyptiennes d'empêcher l'accès de tout étranger vers les hauts parages du fleuve. Le gouvernement égyptien, lui disait-on, tenait à ne point laisser pénétrer les secrets de son administration vers le Soudan, et à ne point permettre à certains détails du soi-disant commerce de l'ivoire d'arriver à la connaissance du monde civilisé. Grande et agréable fut sa surprise quand il vit le gouverneur de Khartoum lui procurer, au contraire, toutes facilités

pour l'accomplissement de ses projets. Cet administrateur alla même jusqu'à veiller lui-même à la rédaction de son contrat avec le négociant qui se chargeait de lui fournir les vivres et l'escorte nécessaires à son expédition.

Ce négociant, le plus riche de la colonie, était un Copte du nom de Ghattas, appartenant à la religion chrétienne, et qui possédait au plus profond du Soudan des établissements pour le commerce de l'ivoire. A ce double titre, le voyageur lui fut adressé, et il fut requis de le garantir contre toute mésaventure; ses biens répondaient de son exactitude à remplir ses engagements. Il devait le pourvoir de



Le docteur Schweinfurth.

vivres, de porteurs et d'escorte; une barque devait être mise à sa disposition jusqu'à l'extrême limite de la navigation, et il demeurait libre d'accompagner dans toutes leurs expéditions les agents du négociant. La même obligation fut imposée à tous les traitants de Khartoum ayant des comptoirs dans la région de Bahr-el-Ghazal.

Dès les premiers jours de janvier 1869, Schweinfurth s'embarquait avec tout son monde sur un *neggher*. Les bateaux ainsi appelés sont destinés à la navigation du haut Nil et construits d'une manière toute spéciale leur permettant de résister à la fois au choc des hippopotames et à celui des bancs de moules qui encombrent le lit du fleuve. Après une navigation assez accidentée, où les principaux obstacles furent les embarras d'*ambatch* et quelques démêlés avec les Chillouks des rives, il arrivait à Fachoda, l'une des principales stations de ces pays, et

en même temps poste militaire destiné à assurer l'autorité du khédive en ces lointaines régions. Il devait trouver là le complément de ses approvisionnements. Par suite d'un malentendu, ils lui firent défaut : circonstance heureuse qui le mit en rapport avec un généreux négociant de ces parages, un kénousien du nom de Mohamed Abd-es-Sâmate, qui lui fut par la suite du plus grand secours.

Schweinfurth se joignit à l'expédition que son nouvel ami conduisait vers le sud, et peu après on arrivait au lac Nô.

Ce que nos cartes appellent le lac Nô est simplement l'expansion des eaux confluentes du Bahr-el-Ghazal et du haut Nil, ou Bahr-el-Djébel. L'eau y est basse en toute saison; même quand l'inondation est à son maximum, les bateaux y échouent à plusieurs reprises. En outre, l'exubérance des papyrus et des autres végétaux du Nil y atteint des proportions inimaginables; les passes, encombrées de radeaux herbacés, disparaissent sous un manteau de verdure. Souvent le seul moyen de sortir de ce dédale est d'opérer, à force de bras, le traînage des embarcations à travers cet océan végétal.

Les Nouërs sont les tribus qui habitent cette partie du rivage. Suivant une loi de nature, qui se retrouve à peu près partout, la race humaine, tout comme les animaux, s'est adaptée aux conditions particulières du milieu où elle est appelée à vivre. C'est ainsi que les Chillouks, les Nouërs et, plus au sud, les Dinkas semblent occuper parmi les hommes la même place que les échassiers parmi les oiseaux. La longueur de leurs talons et la largeur de leurs pieds plats remplacent pour eux la membrane du palmipède et les soutient sur ce sol détrempé. Comme les oiseaux des marais, ces gens ont l'habitude de se tenir durant des heures entières immobiles sur une jambe, l'autre appuyée au-dessus du genou; comme eux ils marchent à grandes et lentes enjambées par-dessus les roseaux. Leurs membres inférieurs, longs et secs, leur tête petite et déprimée, leur cou allongé complètent la ressemblance.

Enfin on dut s'arrêter sur le fleuve au point nommé le *mechera,* ou débarcadère, extrême limite de la navigation; le reste du voyage devait se faire pédestrement. On était au commencement du territoire des Dinkas, dont les tribus, fort riches en bestiaux, se comptent par centaines. On y voit des fermes renfermant jusqu'à dix mille animaux.

Ces peuples sont des plus mal partagés pour la beauté physique : leurs traits sont hideux; la peau, d'un noir foncé, est constamment barbouillée de cendre, ou bien, laissée dans son état naturel, elle s'écaille et devient grise. La chevelure, bien que pauvre, est un objet



Le *mechera* ou embarcadère, point extrême de la navigation sur le Bahr-el-Ghazal.

de préoccupation constante; elle est transformée en coiffure de l'aspect le plus capricieux. Hommes et femmes s'arrachent les incisives de la mâchoire inférieure, coutume bizarre qui les rend repoussants, surtout quand ils sont vieux.

Les armes sont la lance, le bâton et la massue. L'emploi du bâton leur a suggéré une arme défensive qui ne se rencontre nulle part ailleurs; elle se compose d'une pièce de bois allongée, portant au milieu une sorte de coquille sculptée dans la masse, dont le rôle est de protéger la main. Ils ont une autre arme défensive appelée *dank*, ressemblant à un arc, dont l'élasticité sert à amortir la violence du choc. On reconnaît chez eux une certaine dose d'élévation morale et de culture physique, qui se traduisent par leur aptitude à s'initier aux usages qui leur sont étrangers et par une absence relative de barbarie dans le régime alimentaire.

Les Dinkas n'habitent point de villages proprement dits; ils groupent autour de chaque exploitation quelques cases dont la construction et les dimensions dénotent plus de goût que chez leurs voisins. Les murailles, faites d'argile et de paille hachée, supportent une toiture de chaume épais dont le centre repose sur un arbre auquel on maintient ses branches principales.

Leur bétail se compose de chèvres, de moutons, de chiens et surtout de bœufs qu'ils entourent de soins excessifs, car ils y attachent une valeur inappréciable. Leur unique ambition est de les multiplier. Jamais une bête bovine n'est abattue; on ne mange que celles qui périssent de mort naturelle, à moins qu'elles ne soient offertes par un autre que leur propriétaire. Rien n'égale le chagrin causé par la perte d'un de ces animaux, qui, dans l'affection des Dinkas, passent avant leur femme et leurs enfants.

Ils ont pour leurs vaches une sorte de respect se traduisant par la plus singulière estime pour tout ce qui en provient. Les excréments, soigneusement recueillis, sont séchés, puis réduits en cendres qui servent à former la couche où l'on dort et un cosmétique très employé dans la toilette de tous. L'urine sert au lavage des vases culinaires; elle remplace aussi le sel, dont la rareté est extrême, ainsi que dans toute l'Afrique, d'ailleurs.

Grâce à leur nombre, les Dinkas n'ont pas encore été décimés par les traitants comme les peuplades voisines, car leur esprit personnel les a rendus inaccessibles aux coutumes de leurs envahisseurs, dont ils n'ont même pas accepté les objets d'échange. Enfin l'affection pour les leurs est développée à un degré pouvant, à bon droit, servir d'exemple à bien des peuples civilisés.

Après avoir franchi une distance d'environ cent quatre-vingts kilomètres dans la direction du sud, Schweinfurth arriva enfin à la zériba de Ghattas, son correspondant.

Dans le Soudan, on nomme zériba l'établissement où les traitants centralisent leurs opérations commerciales d'un certain rayon. Ils y ont leurs magasins, des serviteurs, une escorte de soldats à leurs gages, des bestiaux, un ensemble de huttes constituant de grands villages comprenant, avec leurs esclaves et ceux de leurs employés, jusqu'à deux mille ou deux mille cinq cents habitants. Au centre est l'habitation du maître et de son représentant, ainsi que les magasins de marchandises; cette partie (en quelque sorte la citadelle) est entourée de hautes et solides palissades, d'où le nom de *zériba,* qui signifie palissade.

Chacun de ces établissements comporte habituellement un certain nombre de succursales de moindre importance répandues dans une zone plus ou moins étendue.

Dans ces régions lointaines, la zériba est pour le voyageur un lieu de repos où il est à peu près sûr de pouvoir séjourner en sûreté et se réapprovisionner de vivres et de marchandises d'échange.

Quelques-uns de ces établissements sont même organisés avec une entente du confortable et une abondance d'approvisionnements qu'on est loin d'espérer dans des régions aussi éloignées des centres civilisés.

Les représentants des principaux traitants de Khartoum jouissent là d'une grande situation et disposent d'une influence très marquée dans tout le rayon de leur zériba, bien qu'ils ne soient souvent eux-mêmes que de simples esclaves aux gages d'un maître.

Pendant plusieurs mois, la zériba de Ghattas fut pour Schweinfurth le centre d'excursions fort intéressantes, au cours desquelles sa qualité de blanc lui assurait le meilleur accueil dans les établissements de la contrée.

Ces excursions permirent au voyageur d'étudier un peu le régime du Djour, un des principaux tributaires du Bahr-el-Ghazal, qui, selon la coutume générale en Afrique, change de nom avec la contrée qu'il traverse. Il constata que ce cours d'eau, important par sa longueur et sa largeur, manque de profondeur, même pendant les hautes eaux, et qu'il est impropre à la navigation. Ses têtes les plus éloignées se trouvent au fond du pays des Niams-Niams, bien plus au sud.

Il traverse un territoire habité par une intéressante nation, les Diours, que leurs voisins les Dinkas appellent par mépris hommes

des bois. C'est une peuplade d'origine Chillouk, implantée là par une circonstance ignorée; car, fait à noter, il n'y a chez les tribus africaines ni traditions ni histoire. Les Diours sont peu nombreux, à peine vingt mille; tout en gardant leur type primitif, ils se sont dépouillés peu à peu de leurs coutumes particulières et ont emprunté aux Dinkas et aux autres peuples voisins de nouveaux usages. Installés sur les pentes d'une vaste terrasse ferrugineuse qui caractérise la géologie de cette contrée, ils se livrent avec ardeur et habileté au travail du fer. Leurs produits, fabriqués avec l'excellent minerai qui abonde dans leur sol, sont obtenus au moyen des instruments les plus rudimentaires. De petits fourneaux en forme de gobelet leur suffisent pour obtenir, à grand renfort de combustible, un fer très pur; deux cailloux, l'un servant d'enclume et l'autre de marteau, composent leur attirail de forgerons. Il ne leur en faut pas davantage pour produire les fers de bêche et de lance qui servent de monnaie, non seulement pour leurs échanges, mais encore tout le long du Bahr-el-Ghazal. On peut dire que, chez eux, tout le monde est forgeron.

Une de leurs particularités consiste encore dans l'emploi, pour la chasse des grands animaux, d'arcs d'une construction spéciale, qui leur servent non d'armes, mais de pièges. Ces arcs, très puissants, ont une corde tendue par des billots de bois; de fortes lanières, placées dans les herbes des terrains fréquentés par les buffles, ont une de leurs extrémités attachées à un arbre; l'autre est fixée à l'arc. L'animal s'embarrasse les pieds dans ces lacets de cuir; s'il veut fuir, l'arc, distendu par ses efforts, lui lance les billots dans les jambes et l'entrave; les chasseurs s'approchent alors et le tuent à coups de lances.

Leur bétail se réduit à des chèvres, à des chiens et à des poules, la présence de la terrible tsétsé dans leur pays rendant impossible la conservation de l'espèce bovine. Le soin de la basse-cour est spécialement dévolu aux hommes, qui d'ailleurs y apportent une ardeur inexprimable; tous les autres travaux, de quelque nature qu'ils soient, concernent les femmes.

A côté de cette infériorité physique, il est juste de reconnaitre qu'aucune peuplade ne possède, développé à un aussi haut degré, l'amour paternel et l'amour filial. Non seulement ils soignent leur progéniture, mais ils ont pour les vieillards une affection et un respect qui forment le plus heureux contraste avec les coutumes barbares du reste de l'Afrique.

Une fois l'hivernage passé, Schweinfurth entreprit de pousser plus

loin ses explorations : ses longues courses lui permirent de connaître à fond les Bongos, dont la contrée le séparait du pays des Niams-Niams, vers lequel il aspirait à se rendre. Le peuple bongo, qui occupe un territoire à peu près grand comme la Belgique, compte à peine cent mille âmes. Très puissant et très peuplé jadis, admirablement arrosé et fertile, leur pays devint facilement la proie des traitants, par suite de l'extrême division et des nombreuses querelles qui y régnaient lorsque les gens de Khartoum y pénétrèrent. Ceux-ci ne se firent point faute de traiter le pays de la façon la plus odieuse. Ils en arrivèrent à transformer en solitudes et en déserts les districts autrefois les plus prospères; les choses furent poussées à un tel point, qu'eux-mêmes durent réagir, afin de ne pas épuiser outre mesure ce peuple d'où ils tiraient les meilleurs esclaves et les plus vigoureux porteurs.

Les Bongos sont essentiellement agriculteurs; hommes et femmes participent également aux travaux des champs. Leur régime est donc, par cela même, basé sur le produit de leurs récoltes en grains. Ils y ajoutent les cryptogames, lesquels poussent sur leur sol en grande abondance et y atteignent des proportions invraisemblables; ils ont encore des fruits et des produits tuberculeux excessivement nombreux.

Cette surabondance de vivres n'est pas inutile, car les Bongos absorbent des quantités incroyables d'aliments sans avoir aucun égard au goût, à l'assaisonnement ni même à la provenance. A part l'homme et le chien, toute chair leur est bonne, quel qu'en soit l'état de putréfaction; au contraire, ils l'en apprécient davantage, comme étant plus digestible. Leur mets favori est surtout le contenu de la panse des bœufs et les vers qui en tapissent l'appareil digestif.

Habitant les couches supérieures du même plateau que les Diours, les Bongos se livrent également au travail du fer; ils y réussissent merveilleusement, malgré l'état rudimentaire de leurs outils. Ils contribuent, de même que leurs voisins, à la confection de ce numéraire en fer de bêche, qui est la seule monnaie connue dans tout le centre africain. Leurs armes ont un cachet véritablement artistique; leurs lances principalement, finement travaillées, affectent à peu près la forme de hallebardes et sont hérissées de terribles barbelures. Mais l'objet le plus remarquable de leur industrie est le *dânga-bor,* ou brassard composé d'anneaux superposés. Chacun des bracelets qui le composent offre une saillie décorative exactement pareille à celle des autres cercles et possède un diamètre absolument approprié à la place qu'il occupe sur le bras. La juxtaposition de ces an-

neaux constitue un brassard à la fois juste et flexible, couvrant tout l'avant-bras, et dont chaque partie, indépendante des autres, peut se tourner et s'enlever à volonté.

On peut dire que leur habileté dans le travail du bois n'est pas inférieure à celle qu'ils montrent dans le travail du fer.

Les vêtements ne sont pas plus habituels aux Bongos qu'aux autres tribus africaines; en revanche, ils montrent une passion excessive pour les ornements de la toilette. N'importe quel objet de fer, d'or, de corne, de verre ou de métal entre dans la confection des colliers dont ils se couvrent la poitrine. Indépendamment de la pacotille de verroterie et de ferrailles dont le bruit annonce au loin leur passage, les femmes ont les oreilles ourlées d'anneaux, de pendeloques et de petits croissants de fer et de cuivre. La lèvre inférieure, perforée, sert à l'introduction de clous, d'anneaux ou même d'un simple chaume. Le nez porte jusqu'à trois brins de paille implantés dans chaque narine et un anneau; parfois la bouche est agrémentée de deux sortes d'agrafes. Les bras sont couverts de tatouages; on peut dire qu'il n'est pas une saillie de la chair qui ne serve de prétexte au greffage d'un fétu et même d'une cheville de bois. On voit des élégantes décorées de la sorte en une centaine d'endroits.

Cependant l'occasion ne devait pas tarder à s'offrir pour Schweinfurth de pénétrer dans le pays des Niams-Niams. Son ami Abd-es-Sâmate projetait une expédition dans cette contrée que seul, de tous les traitants, il osait parcourir.

Le départ se fit en nombre; les premiers jours du voyage furent seulement marqués par la bonne réception des zéribas qu'on rencontrait. En pareille circonstance, il est d'usage que les arrivants se revêtent de leurs plus beaux habits avant de pénétrer dans l'établissement; l'entrée se fait en observant un ordre de marche rigoureux. De leur côté, les habitants se portent à la rencontre de leurs hôtes, les saluent des éclats de la fanfare qui se rencontre parfois dans les établissements considérables; des salves de mousqueterie éclatent et des acclamations les accueillent. L'enthousiasme se prodigue généralement en raison de l'importance de l'arrivant, dont on tient surtout à ne pas éveiller les convoitises.

Le chemin à suivre parcourait la région comprise entre le Toudj et le Djour, région dépeuplée depuis quelques années par les razzias des chasseurs d'hommes, et qui ne laissait plus apercevoir que des huttes éparpillées, des débris carbonisés, des jardins envahis par les mauvaises herbes. L'aspect de désolation est marqué encore par le manque de végétaux de grande taille. Les arbres y sont contrariés

dans leur croissance par l'habitude exagérée que les indigènes ont de mettre le feu à la prairie pour assurer, à chaque printemps, le renouvellement des pâturages.

Par intervalles, de sinistres restes marquaient les points de halte des caravanes d'esclaves. Les jalons de cette triste route se composaient alors de squelettes et de traces d'incendie. Dans les zéribas, où l'on croisait les troupeaux humains dont elles trafiquent, la vue était attristée par le spectacle des pauvres enfants orphelins ou abandonnés qu'on laissait mourants de faim et couverts de plaies dégoûtantes résultant des brûlures qu'ils s'étaient faites en roulant dans le feu pendant leur sommeil.

Un des traits du paysage de cette contrée consiste dans la prodigieuse quantité de termitières dues au *termes mordax*. Partout la surface du sol est couverte de ces petites constructions en forme de champignons hauts d'un pied. L'édifice est d'une solidité extrême: les indigènes le démolissent à grands coups de massue pour en utiliser les matériaux. Ils font détremper ce mortier dans l'eau et en bâtissent leurs propres demeures.

Au bout de huit jours, on avait atteint la principale zériba d'Abd-es-Sâmate. Jamais hospitalité ne fut plus largement accordée que celle qu'y rencontra le voyageur. Son hôte avait poussé l'attention jusqu'à faire élever trois belles cases pour son usage personnel; en outre, il les avait garnies de chaises et de tables. Afin de fournir à son ami le lait qu'il aimait, il avait même envoyé chercher un certain nombre de vaches à plusieurs journées de distance. Schweinfurth retrouvait dans ce coin perdu tout le confortable qu'il pouvait désirer.

Hélas! là, comme partout où ils étaient passés, se voyaient les traces des gens de Khartoum; la désolation régnait à la place de la prospérité. du calme le plus parfait. Les indigènes, chassés de leurs villages, errant de toutes parts, étaient devenus à leur tour la proie des bêtes féroces multipliées à l'excès. Chaque nuit les lions en emportaient quelqu'un. Les gens, réfugiés sur leurs toits, n'osaient, même en plein jour, quitter cet abri.

Ici se place dans le récit du voyageur un incident tout à fait typique. Pendant la marche; un de ses pieds était devenu malade; il lui fallut se faire porter. Ce fut une grande affaire, il n'y avait point de litière; puis les sentiers ne permettent pas à deux hommes de passer de front; enfin les gens se refusent à rien porter de lourd autrement que sur leur tête. Partout où règne l'islamisme, l'usage défend ce mode de locomotion : pour tout bon musulman, c'est pécher que d'imposer, même à un noir, le fardeau de sa personne. Ce scrupule est remar-

quable chez des gens dont l'esprit d'oppression n'a pas de bornes et les fait se livrer couramment aux plus épouvantables horreurs.

Schweinfurth profita de sa présence en ces régions peu connues pour explorer les zéribas des environs, installées pour la plupart chez les Mittous.

Il put constater au cours de ces expéditions l'énorme décroissance du réel commerce de l'ivoire. Dans toutes les zéribas qu'il rencontra, le produit de la chasse aux éléphants était devenu dérisoire. Quelques années auparavant, une seule bande de chasseurs procurait, en une saison, autant d'ivoire qu'on en tirait alors de tous les pays des Niams-Niams dans les années les plus fructueuses. De fait, au moment où Schweinfurth donnait ce renseignement, l'exportation de toute la place de Khartoum atteignait à grand'peine la valeur de deux millions et demi de francs, et encore à la condition de pousser chaque année plus avant dans les pays de chasse.

Cette ardeur à se procurer la précieuse substance est, pour les indigènes, une chose incompréhensible. Ils ne peuvent se rendre compte de l'emploi que notre industrie trouve de tant de dents. Dans leur simple raisonnement, c'est l'ivoire qui fait élever les zéribas et qui maintient la traite et le pillage dont ils souffrent tant.

Les Mittous, dont le nom même était inconnu avant l'explorateur, ressemblent aux Bongos; mais ils ont moins de vigueur et une coloration moins foncée. Ils vivent sur un territoire d'une admirable fécondité et possèdent du petit bétail; chez eux, le chien est une bête alimentaire.

Ils font une curieuse concurrence aux autres peuples dans leur manie de se couvrir le corps de blessures décoratives. Les femmes en arrivent à se rendre épouvantablement hideuses; elles insèrent dans leurs lèvres supérieure et inférieure des rondelles et des anneaux de fer qui les obligent, quand elles veulent boire, à relever la lèvre supérieure avec les doigts et à se verser le breuvage dans le gosier.

Les hommes se surchargent la poitrine et le cou de cent brimborions de toute nature. Leurs bras sont ornés, on pourrait dire armés, de bracelets de fer à piquants, jouant, dans leurs luttes corps à corps, le même rôle que le bracelet de pierre des Touareg du Sâh'ra. Ils se mettent aussi autour du cou des anneaux de cuir de force à retenir un lion, ce qui leur donne des allures d'une rigidité sans pareille. Ces colliers sont mis une fois pour toutes, et la décapitation seule du porteur permet de les retirer.

Abd-es-Sâmate ayant terminé ses opérations commerciales chez les Mittous, la route fut continuée vers le pays des Niams-Niams.

Le généreux traitant s'était intéressé aux projets du voyageur; il voulait les voir réussir; afin de l'y aider, il prenait à son compte tous les frais de l'escorte et de son entretien.

Se joignant à une bande de cinq cents porteurs et de cent vingt soldats qui se rendaient vers le Kifa, il eut ainsi toute sécurité pour son exploration. La mesure était sage, car le nom seul des Niams-Niams produisait sur ses compagnons l'effet le plus terrifiant. Il n'était question, parmi eux, que des habitudes d'anthropophagie prêtées à ce peuple. Schweinfurth n'y pouvait croire, malgré les assurances qu'on lui donnait.

Quatre jours après on abordait le territoire redouté. Les premiers habitants rencontrés causèrent au voyageur une vive surprise, tant ils différaient des autres Africains par leur aspect sauvage et martial.

Le cours supérieur du Toudj traverse là une région couverte d'une sorte de *panis* dont les chaumes, de la grosseur du doigt, atteignent dix-huit pieds de hauteur et deviennent presque ligneux. Les éléphants ont pour cette plante une prédilection que les Niams-Niams exploitent en pratiquant d'immenses battues qui les poussent dans ces épais massifs de végétaux. Une fois qu'on les sait réunis, on met le feu à ces grandes herbes: peu après tous les animaux sont trouvés morts; les mourants sont simplement achevés à coups de lances.

Les Niams-Niams sont divisés en un certain nombre de districts commandés par des chefs qui ont chacun une garde se tenant nuit et jour à leur disposition. Leur cour est fort simple, ce qui n'empêche pas d'observer strictement le décorum usité dans la région.

Abd-es-Sâmate, qui avait pris chez eux une grande situation, maintenait sa domination au moyen d'un petit corps de Niams-Niams qu'il entretenait sur un pied militaire tout européen. Les indigènes étaient soumis aux mêmes charges que les autres tribus, mais ils étaient affranchis de l'obligation, humiliante pour eux, de fournir des porteurs. Les Bongos et les Mittous étaient réservés pour cet emploi.

Cependant des difficultés attendaient la caravane sur sa route. Vouando, chef important, qui se refusait à reconnaître la domination d'Abd-es-Sâmate, prétendait empêcher celui-ci de passer sur ses terres et le menaçait de mort, lui et ses compagnons, s'il enfreignait sa défense. La caravane prit ses mesures en conséquence; on envoya des éclaireurs en avant: les soldats furent groupés en plusieurs corps symétriquement disposés.

A ce moment, Schweinfurth put relever un fait géographique con-

sidérable. En traversant la rivière appelée le Linkoudou, il était sorti du bassin du Nil. Il était le premier Européen qui eût franchi la ligne de partage des eaux du bassin du Nil avec celles du bassin de l'Ouellé. D'après ses calculs, ce point de partage se trouve situé à une altitude de trois mille pieds. Un peu plus loin, le Mbrouolé, dont le cours se dirigeait franchement vers l'ouest, le confirmait dans cette importante remarque. Quelques végétaux, des *pandanus* principalement, tout à fait étrangers aux bords du Nil, marquaient également l'extrême limite de leur habitat essentiellement occidental.

Peu après, on était proche de la résidence du terrible Vouando. Abd-es-Sâmate, qui était d'une incontestable bravoure, tenait à se rendre un compte exact de la situation. Ayant emprunté un revolver à son hôte, il se fit accompagner de ses soldats nubiens et se présenta ouvertement à Vouando. Au bout d'une heure, il rentrait satisfait de son expédition et faisait dresser les tentes. En même temps, les gens de Vouando apportaient en profusion des marchandises et des vivres pour faire échange avec la caravane. Peu après, le chef lui-même se présentait, en costume de gala, pour rendre sa visite à son ancien ennemi.

Un pareil revirement avait une cause que le voyageur ne fut pas long à connaître. Son revolver avait joué le principal rôle dans l'entrevue du matin. A peine Abd-es-Sâmate était-il entré dans la case de Vouando, qu'il avait été entouré d'un cercle de lances. Se voyant prisonnier, il avait armé le revolver et juré de tuer quiconque le toucherait. Devant cette attitude, le ton s'était immédiatement adouci, et les deux ennemis s'étaient à peu près réconciliés.

Les quatre jours que passa Schweinfurth chez Vouando, au bord du Diagbé, furent pour lui pleins de ravissements. Il trouvait là, dans toute leur splendeur, ces bois riverains des cours d'eau que Piaggia, l'explorateur italien, a si justement désignés sous le nom de *galeries*.

Le pays des Niams-Niams, situé à une altitude minima de deux mille pieds, ressemble à une éponge d'où l'eau ruisselle de toute part. C'est un lacis de sources vives donnant naissance à des rivières sans nombre, profondément encaissées, et que le drainage des terrains les séparant fait couler en toute saison; de là une incomparable végétation. Les plantes qui, au nord de cette contrée, disparaissent au moment de la sécheresse, deviennent ici permanentes, et s'ajoutent à la flore équatoriale; d'où une splendeur indicible d'un caractère particulier.

Des arbres énormes croissent en lignes épaisses sur ces rives tou-

jours humides, où ils abritent des tiges moins élevées dont les cimes s'échelonnent sous leur ombre. Vus du dehors, ces bois ont l'apparence de forêts impénétrables; l'enceinte franchie, on se trouve dans une avenue, dans un temple dont une colonnade soutient la triple voûte. Les piliers de cette nef ont en moyenne cent pieds de hauteur, les plus bas environ soixante. Des galeries latérales, moins hautes, s'ouvrent à droite et à gauche, et donnent accès à des bas côtés remplis de merveilles végétales.

Le nom de Niams-Niams, qui signifie *mangeurs* et doit se prononcer *Gnams-Gnams,* est une allusion évidente à leur réputation de cannibalisme.

Longtemps avant d'être connus, ces peuples étaient l'objet de traditions vivaces, implantées dans l'imagination des Nubiens. Ils passaient pour descendre du singe; l'appendice caudal dont ils étaient munis, au dire des voyageurs, ne laissait aucun doute sur leur origine.

Ces légendes avaient de l'écho jusqu'en Europe, où l'on discuta sérieusement sur cette étrangeté jusqu'au moment où notre compatriote, Guillaume Lejean, adressa à la Société de géographie un des fameux appendices recueilli sur le cadavre d'un Niam-Niam. La queue dont on le gratifiait est simplement une pièce de toilette composée d'une bande de cuir passant entre les jambes et s'épanouissant en forme d'éventail au bas des reins.

On peut porter au nombre d'environ deux millions les gens de cette nation, qui s'étend à peu près du quatrième au sixième degré de latitude nord, sur une largeur de cinq à six degrés vers l'ouest du Toudj supérieur.

D'après certains voyageurs, on attribue aux Niams-Niams une origine semblable à celle des Fans ou Pahouins du Gabon. Comme eux, ils seraient originaires de l'ouest.

Leur type est remarquable par son rapprochement avec celui des Fans et par l'aspect intelligent de leur physionomie. Le corps, bien pris, a une légère tendance à l'embonpoint; la taille est haute et se rapproche de celle des Européens qui dépassent la moyenne.

Ils entourent ordinairement leurs reins d'une peau de bête, et recherchent à cet effet les plus belles fourrures. Dans la saison pluvieuse, et pour les sorties matinales, les hommes portent, attaché autour du cou, un long tablier provenant presque toujours de la dépouille d'une grande et belle antilope.

Les nobles, les chefs guerriers, drapent leur vêtement à partir de l'épaule, et, par un privilège exclusif, se couvrent la tête de fourrures

de prix. Les autres vont tête nue, mais ils se composent avec leurs cheveux, enduits de cosmétiques puissants, des coiffures où chacun déploie son talent de la façon la plus variée. Généralement la coiffure adoptée est divisée en deux au milieu du front et, par une combinaison de bandeaux et de frisures, reproduit à peu près des côtes de melon allant du sommet aux tempes.

L'armement consiste principalement en lances, en sabres et en *troumbachs*, sorte de hache de jet semblable à celle des Touareg, mais rendue plus redoutable encore par une complication de lames et de pointes. Cette dernière arme se porte sous le bouclier, dont la construction est toujours remarquable.

Celui-ci est un tissu extrêmement léger et solide de rotang, assez grand pour couvrir les deux tiers du corps. Il est de forme elliptique, orné d'une croix et accompagné de dessins blancs et noirs tissés dans l'ensemble. L'arc et la flèche sont rarement employés.

Les Niams-Niams ont assurément les plus beaux guerriers de toutes les peuplades africaines; ce sont eux qui possèdent le plus grand air martial, joint à une démarche d'une indiscutable noblesse. Chez eux, l'homme s'adonne exclusivement à la guerre et à la chasse; il abandonne à la femme tous les travaux des champs, rendus des plus faciles d'ailleurs, par l'extrême fécondité du sol.

Le principal objet de la culture est l'*éleusine,* principe fondamental d'une bière dont les Niams-Niams consomment d'incroyables quantités.

Ils n'ont point de bétail. Leurs seuls animaux domestiques sont des poules et des chiens; ces derniers se rapprochent du chien-loup et sont multipliés pour servir de viande alimentaire. A peine si, de loin en loin, quelque chèvre ou quelque vache provenant de butin entre dans la consommation.

Cependant les Niams-Niams sont essentiellement carnivores; leur aspiration, leur cri unique est : « De la viande! de la viande! » Et comme le produit de leur chasse est impuissant à les contenter, on en a conclu qu'ils s'adonnaient au cannibalisme. La vérité est que le goût de la chair humaine est répandu parmi eux, et que ceux qui en font usage ne le dissimulent pas; mais une grande partie de la population ne pratique pas le cannibalisme, et bien des gens ont pour lui la plus profonde horreur.

Les résidences des Niams-Niams ont toujours à leur entrée des poteaux ou des arbres portant, accrochés de toutes parts, des trophées de chasse et de guerre. Moyennant de vastes largesses en anneaux de cuivre, métal fort recherché de ce peuple, Schweinfurth put puiser à

même cette provision et enrichir sa collection anthropologique. Son goût pour cet objet frappait beaucoup l'esprit des Niams-Niams, qui lui apportèrent ainsi, à sa grande surprise, des crânes de chimpanzé. C'était là une preuve indiscutable de la présence de ces grands singes jusque dans cette région, où précisément les bois en renferment de nombreux sujets.

Il n'y a point de villages proprement dits; il n'y a que des groupements de deux ou trois familles avec les cases d'habitation et les greniers. A côté se voient des cases plus petites, élevées sur des piquets au-dessus du sol, couvertes d'un chaume en forme de cloche. Ce sont des maisonnettes où vont dormir les garçons de la famille lorsqu'ils sont d'âge à être séparés des adultes.

Les chefs jouissent d'une autorité qui n'est jamais contestée; ils reçoivent de leurs subordonnés un tribut composé uniquement d'ivoire et de la moitié de la viande des éléphants tués dans leur district. Dans l'ouest, le tribut est payé en jeunes gens des deux sexes qui sont ensuite vendus aux Darfouriens. Une de leurs principales charges consiste dans l'exécution, de leur propre main, des criminels condamnés à mort. Ils doivent en outre conduire leurs soldats à la guerre et les diriger sans prendre part eux-mêmes au combat.

Tous les ordres relatifs aux guerres, aux chasses et aux fêtes, partent de chez eux et sont donnés au moyen d'un tambour dont les signaux sont répétés et transmettent les ordres, en quelques minutes, jusqu'aux limites les plus éloignées du canton.

Un des traits les plus remarquables des Niams-Niams est l'extrême affection qu'ils portent à leurs femmes. Celles-ci d'ailleurs ont une attitude et gardent une réserve qui contraste avec la familiarité et l'indiscrétion des femmes Rougas et Mittous.

Le mariage n'est point chez eux un accord de goûts ou de fortune, il est toujours le fait du chef. Quand un Niam-Niam veut se marier, il va trouver celui-ci, qui lui cherche aussitôt une épouse convenable. Malgré le prosaïsme du procédé, malgré la polygamie sans bornes qui règne dans le pays, ces unions sont respectées des deux parts, et toute infidélité est punie de mort.

Par contre, les noces donnent lieu à peu d'apparat : la jeune épouse est simplement conduite à son mari par le chef de l'endroit, qui se fait accompagner d'un cortège plus ou moins nombreux. Un repas, auquel on admet exceptionnellement les femmes, est ensuite offert à toute l'assistance.

Chez eux, les enfants sont un titre de considération, et la mère d'une nombreuse famille a droit à des honneurs qui ne lui sont jamais refusés.

La culture de l'esprit se révèle chez cette nation par un certain sentiment artistique dans les travaux de fer et de bois, mais surtout par une passion effrénée pour la musique. Ils oublient tout et se passent de nourriture pour ne pas s'arrêter de jouer d'une sorte de mandoline.

Leur religion est surtout superstitieuse. Malgré leur incontestable bravoure, jamais ils ne se battent sans avoir consulté l'augure; si le présage est contraire, rien ne les déterminera à se lancer dans l'entreprise.

On ne pouvait prolonger le séjour au même endroit d'une si nombreuse caravane; la route fut donc reprise dans la direction du sud-ouest. Après quelques kilomètres, le voyageur atteignait la limite du pays des Niams-Niams et reconnaissait sur ce point la présence d'une autre race d'hommes, les A-Bangas, dont le type se rapproche de celui des Mombouttous, chez lesquels la caravane se rendait. Ils ont également adopté le costume et l'armement de ces derniers.

Les A-Bangas sont remarquables par une agilité sans pareille, dont le voyageur profita pour enrichir ses collections de sujets végétaux inaccessibles à tout autre qu'à ces gens.

Un peu plus loin, à un village où les traitants n'étaient pas estimés, les habitants voulurent interdire le passage. Déjà les lances se dirigeaient contre les voyageurs lorsque, s'approchant des greniers alors remplis, Abd-es-Sâmate tira de sa poche une boîte d'allumettes et fit mine de mettre le feu aux provisions. Rien ne peut rendre la stupéfaction des indigènes à la vue de cette flamme subite qui, pour eux, sortait de la main de l'étranger. Ce fut un changement à vue. Loin de vouloir combattre, chacun fut aux ordres de la caravane.

Le jour suivant, pareil miracle se renouvela; cette fois ce fut pour amuser la foule, qui s'exclama d'enthousiasme quand elle vit déléguer à un de ses membres la faculté de produire la flamme.

Sur les bords de l'Anika, haut affluent de l'Ouellé, l'accueil fut moins encourageant. Des guides furent assaillis à l'improviste et tués; des femmes de la caravane allant puiser de l'eau furent massacrées ou prises. Ce fut seulement sur la menace d'incendier les cases et les récoltes que l'on put délivrer les captives.

Après avoir quitté cette région inhospitalière, le pays changeait complètement d'aspect. Il était transformé en marais bourbeux, où les seuls sentiers praticables étaient ceux que les buffles avaient tracés; encore fallait-il souvent franchir des fondrières boueuses avec de l'eau jusqu'aux épaules.

Le territoire des Mombouttous fut enfin atteint après ce labyrinthe vaseux.

Il fallait agir avec la plus grande circonspection, car il s'agissait de ne froisser aucun des nombreux chefs qu'on allait rencontrer, et dont il fallait savoir à propos ménager les bons offices. Tous étaient fort divisés et se partageaient à peu près en deux camps dont l'un soutenait Degberra, ennemi d'Abd-es-Sâmate, et l'autre Mounza, son ami.

Bougoua, le premier de ceux qu'on rencontrait, se montra gracieux; il vint au-devant des voyageurs, accompagné de sa première épouse.

Celle-ci, coiffée du monumental chignon usité chez les Mombouttous, avait la tête toute garnie d'épingles d'ivoire, de piquants de porc-épic retenant une plaque de métal. Le corps était tout couvert de tatouages élégants produits les uns par des piqûres, les autres par des cicatrices en relief. Si sa toilette eût été complète, comme dans les grandes cérémonies, elle eût été couverte de dessins peints en noir.

Pour reconnaître la complaisance avec laquelle le couple royal s'était laissé dessiner, Schweinfurth permit qu'on lui ôtât son chapeau et qu'on s'assurât de la nature de ses cheveux en en soulevant les longues mèches. Habitués qu'ils sont à ne jamais déranger leurs coiffures, dont la construction exige un temps et des soins énormes, toutes les tribus du centre ne peuvent croire que nos coiffures européennes ne font point partie de l'individu lui-même; ils ne s'expliquent pas la facilité avec laquelle nos chapeaux quittent notre tête; rien ne peut les dissuader qu'un blanc est d'une autre espèce humaine que la leur.

Le 19 mars, Schweinfurth touchait au but de tant d'efforts. Il faisait chez Izingerria, frère et lieutenant du puissant monarque Mounza, une entrée solennelle, conformément au cérémonial mombouttou, sous les yeux de toute la cour et du peuple accouru pour le contempler. Quelques instants après, il ressentait une joyeuse émotion en voyant couler à ses pieds les flots bruns et profonds de l'Ouellé.

Le cours d'eau qui lui apparaissait rappelait l'aspect du Nil à Khartoum. Les bords, complètement argileux, surplombaient l'eau d'une vingtaine de pieds. Bien qu'elle fût au plus bas, la rivière mesurait au moins huit cents pieds de large, et se trouvait, à cet endroit, formée de la réunion de la Gadda et du Kibali, dont les têtes plongent dans les contreforts montagneux des montagnes Bleues.

Se basant sur les appréciations de Barth, qui, sur le rapport de ses

gens, rattachait l'Ouellé au système du Chari, Schweinfurth croyait avoir découvert ainsi un des principaux tributaires du lac Tchad. Les voyages plus récents de Junker, d'Emin-Bey et d'autres explorateurs dans les mêmes contrées, nous apprennent que l'Ouellé appartient, selon toutes probabilités, au système des affluents nord du Zaïre. Quoi qu'il en soit de cette supposition, notre voyageur n'en demeure pas moins le premier européen qui ait exploré le bassin hydrographique au delà du Nil.

Une seule étape le séparait de chez Mounza. De grandes et solides pirogues mises à sa disposition lui permirent de franchir la rivière. Le reste de la route était d'un charme défiant toute description, tant par l'enchantement du paysage que par l'hospitalité gracieuse dont il était la cause.

C'est dans ces heureuses conditions que la caravane arriva au palais de Mounza. Le kénousien Abd-es-Sâmate retrouvait dans le monarque un ami sincère; le voyageur y rencontrait un puissant protecteur. L'arrivée du traitant était une cause de joie d'autant plus grande que son frère, auquel il avait confié la conduite de la précédente expédition, avait laissé les plus mauvais souvenirs par suite de son arrogance, qui contrastait péniblement avec l'urbanité, la bonne humeur d'Abd-es-Sâmate.

A peine arrivé, il était allé rendre visite à Mounza et en avait obtenu une audience presque immédiate pour l'explorateur.

De grands préparatifs marquèrent la réception projetée. La cour de Mounza et toutes ses femmes avaient été convoquées. De son côté, le voyageur se présentait escorté d'une garde nombreuse de Nubiens et précédé d'une fanfare retentissante. Afin de faire honneur à son hôte royal, l'explorateur s'était chaussé de grandes bottes de chasse pour lesquelles les indigènes de ces contrées avaient constamment montré une considération merveilleuse. Dans leur pensée, cette chaussure faisait partie du corps de son propriétaire; pour eux, ses pieds étaient enfermés dans des sabots d'une corne particulière, analogues à ceux des chèvres.

Le cortège, démesurément allongé afin de lui donner plus de solennité, défila au milieu de la foule pressée sur son passage, et se dirigea vers un immense édifice ouvert aux deux extrémités. Sur le seuil, un haut dignitaire prit le voyageur par la main et le conduisit en silence à travers les rangs pressés de tous les grands personnages de la cour, qui occupaient, assis sur des sièges apportés par eux, la place revenant à chacun d'après sa dignité.

Au fond de l'édifice se voyait le siège royal, placé sur une natte,

et se distinguant des autres par un dossier d'une structure particulière.

Au bout d'un temps assez long, qu'il avait employé à se faire habiller par ses femmes, Mounza parut enfin. Il était précédé d'un corps de trompettes soufflant dans des cornes d'ivoire, et de sonneurs agitant d'énormes cloches; la longue suite de ses épouses l'accompagnait. Le regard fixe, l'air sauvage, mais pittoresque dans son attitude et dans sa mise, le brun César se jeta sur son banc et tint son regard obstinément fixé à terre. Ses bras, ses jambes, sa poitrine et sa tête étaient décorés d'une quantité de chaînes, d'anneaux et de pendeloques en cuivre brillant, le tout de fabrication indigène, aucun objet de provenance étrangère n'étant digne de parer le roi des Mombouttous.

Son chignon royal était surmonté d'un bonnet en plumes de perroquet rouges, haut d'un pied et demi; pour diadème, il avait une plaque de cuivre en forme de croissant projetée en avant du front. Son vêtement, en écorce de figuier, ne se distinguait de celui de ses sujets que par une finesse extrême; il se composait de deux pièces enfermant le corps, formant à la fois culotte et gilet, retenues par une cordelière en cuir de bœuf que terminait un nœud colossal. Autour des jambes et à l'avant-bras, des bracelets en cuir d'hippopotame, chamarrés de cuivre; au bras, un ornement tout spécial représentant une série de cylindres semblables à ceux qui ornent le baudrier de nos tambours. En guise de sceptre, il tenait à la main le cimeterre national, dont la forme est celle d'une faucille.

Au moment où Schweinfurth le visitait, Mounza avait environ quarante ans; il était d'une taille élancée, souple et vigoureuse à la fois. Bien qu'il eût de beaux traits, sa figure était loin d'être attrayante; c'était une physionomie de Néron, respirant la satiété, l'ennui, la violence et la sensualité. Le cœur paraissait n'avoir aucune action sur cette nature sauvage.

Après être resté longtemps sans paraître voir son visiteur, il lui adressa quelques questions insignifiantes; mais aucune ne fit allusion à son voyage ni au pays d'où il venait. Rien ne semblait capable d'émotionner ou d'étonner le roi, qui paraissait s'être imposé comme règle absolue la plus complète impassibilité. Même quand le voyageur déposa devant lui les cadeaux de provenance européenne qu'il lui offrait, pas un muscle de son visage ne bougea. Il n'en fut pas de même de ses épouses, qui se repassaient de main en main, avec des cris d'admiration, toutes ces merveilles inconnues dans la contrée. Certain miroir à double face, grossissant d'un côté, rapetissant de l'autre, eut surtout un succès prodigieux.

Des divertissements avaient été ordonnés. Ils se composèrent de musique et de danses. Tout d'abord des sonneurs de trompe, de véritables artistes en leur genre, exécutèrent sur leurs instruments d'ivoire des solos très appréciés de l'auditoire. Puis vinrent des chanteurs et des bouffons, dont quelques-uns étaient d'un comique achevé.

Tout à coup le roi se leva et se mit à prononcer d'une voix vibrante un discours fréquemment interrompu par le vacarme assourdissant des applaudissements et des fanfares. Sa harangue achevée, Mounza, se faisant chef d'orchestre, se mit à conduire la symphonie en battant la mesure au moyen d'une baguette surmontée d'une sphère en vannerie remplie de cailloux.

La réception se prolongeant outre mesure, le voyageur prit congé du roi, qui lui exprima, en quelques mots de bon goût, le plaisir causé par sa visite et le désir de lui être agréable.

Le lendemain, de bonne heure, de grands cris réveillèrent Schweinfurth. Il aperçut un groupe s'efforçant de faire gravir la colline à quelque chose de pesant et de volumineux. S'informant, il apprit que c'était toute une maison que Mounza envoyait pour mettre à l'abri les marchandises que son hôte avait dû laisser dehors, faute de logement pour les serrer. Cette attention était fort appréciable. En effet, quelques instants après, une maison de rotang, avec des murs de six à sept mètres de façade, était dressée contre la tente du voyageur.

Les rapports avec les indigènes furent des plus amicaux. C'était constamment autour de lui une foule sympathique, dont l'insatiable curiosité finit par tourner au supplice. Il en profita cependant pour se procurer toutes sortes d'objets de curiosité et surtout des crânes, restes de leurs repas. Chaque jour on lui apportait des tas de débris humains, dans la persuasion qu'il voulait s'en nourrir. Les dents manquaient à toutes les mâchoires; on les avait prises pour en faire des colliers ; presque tous les crânes étaient brisés afin d'en extraire la cervelle.

La plupart de ces têtes provenaient d'une peuplade située au sud, chez laquelle Mounza pratiquait de fréquentes razzias. Il était facile de voir que ces lugubres trophées avaient bouilli et qu'on les avait grattés avec un couteau.

Les femmes du roi venaient voir aussi le voyageur ; mais, encouragées par son accueil, elles finirent par devenir si importunes, qu'il dut leur interdire l'enclos de son habitation. Imitant leur exemple, les femmes du vulgaire guettaient le moindre de ses mouvements, et

s'il sortait, il en traînait derrière lui parfois jusqu'à cent, qui le suivaient même au fond des bois où l'attiraient ses herborisations.

Son séjour à la cour de Mounza lui fut rendu aussi agréable que possible par des distractions variées : fêtes, chasses, réception des grands vassaux.

Schweinfurth allait souvent voir le roi, qu'il trouvait fréquemment occupé à donner ses ordres à ses intendants et à faire œuvre d'administrateur soucieux de ses intérêts.

Par une faveur toute spéciale, il put visiter le palais du monarque, dont l'entrée est rigoureusement interdite à tout étranger. Isolée du reste de la cour, l'habitation personnelle du roi est un composé de huttes, de halles et de hangars entourés d'une palissade et de grands arbres plantés régulièrement; l'aspect général, dépourvu de caractère monumental, est celui d'un lieu de confort et de paix domestique.

Les bons rapports du monarque et du voyageur faillirent cependant être traversés par un nuage. Mounza s'était mis dans l'esprit de posséder les chiens de Schweinfurth. Celui-ci, prétextant que ses chiens étaient ses enfants, et qu'il ne s'en séparerait jamais, repoussait cette demande, renouvelée presque chaque jour et accompagnée de nombreux cadeaux. Cependant, recevant un jour un message royal apporté par deux Akkas, nains dont la peuplade habite plus au sud, il changea d'avis et fit savoir à Mounza qu'il échangerait un de ses chiens contre un de ses esclaves. Ce à quoi le rusé monarque consentit, tout en lui faisant porter la réponse suivante :

« Que penserais-tu si je te disais que je suis le père des Akkas? »

Ce marché rendit au voyageur la faveur du roi, et l'interdiction donnée précédemment de lui vendre aucun objet fut levée le jour même.

L'accueil fait à Schweinfurth lui suggéra l'idée de poursuivre sa route encore plus au sud. Mounza n'ayant plus d'ivoire à vendre à Abd-es-Sâmate, ce dernier voulait pousser plus avant. Mais le souverain des Mombouttous n'entendait point ouvrir à d'autres, dans son voisinage, les relations commerciales qui lui valaient les trésors de cuivre dont il était si fier, et il s'opposa formellement à tout projet de ce genre. Il n'y avait pas à raisonner ni à tenter de vaincre sa résistance il était seul maître du passage.

Sur ces entrefaites, Monnméri, frère et lieutenant du monarque, parut à la cour pour remettre son tribut annuel d'ivoire, d'esclaves et de chèvres. Ce fut le prétexte de fêtes animées, auxquelles le voyageur put assister.

Sous le grand hangar de rotang qui constituait la salle des fêtes

de Mounza, ses quatre-vingts épouses étaient rangées, assises sur le petit tabouret rond qui accompagne partout les femmes mombouttous. Elles étaient peintes avec le plus grand soin. Des guerriers en grand costume formaient derrière elles une haie compacte hérissée de lances. Tous les instruments susceptibles de produire un son, tambours, cymbales, cloches, sifflets, etc., mêlaient leurs notes et leur bruit à celui des battements de mains des épouses royales. Le reste de la salle était bondé d'assistants.

Au milieu de cette foule, Mounza se donnait la suprême joie de se montrer sous un aspect imprévu. Couvert de fourrures depuis les pieds jusqu'à la tête, il dansait livré à une sorte de délire, lançant avec furie ses bras et ses jambes dans toutes les directions, mais sans jamais perdre la mesure. Il avait sur la tête une peau de babouin façonnée en bonnet de grenadier et surmontée d'un grand bouquet de plumes; à ses bras pendaient des queues de genettes et des touffes de potamochères; d'autres queues d'animaux, attachées à la taille, lui faisaient un épais tablier; à ses jambes sonnaient de nombreux anneaux de cuivre.

A le voir danser, on l'eût pris pour le plus ivre des derviches tourneurs; et cependant, après plus d'une demi-heure de cet exercice diabolique, il se retira sans paraître fatigué ni étourdi par cette danse outrée.

A l'époque où Schweinfurth les visita, les Mombouttous occupaient une large place dans les relations commerciales des Khartoumiens, mais un très petit nombre de ces traitants avait su ou pu pénétrer jusqu'à eux; c'est pourquoi la compagnie d'Abd-es-Sâmate, qui avait presque monopolisé le commerce avec cette nation, était chose si précieuse pour l'explorateur.

Leur pays n'a guère qu'un degré dans toutes les directions. Il est borné au nord par l'Ouellé et ses hauts affluents ainsi que par le pays des Niams-Niams. Les limites du sud sont assez vagues; ce sont celles que forment des tribus nègres qu'on désigne sous le terme méprisant de *Momvous*. Mais si le territoire est peu étendu, en revanche il est très peuplé, car il compte un million d'habitants, et il est d'une prodigieuse fertilité qu'entretiennent d'abondantes sources.

Malgré la grande quantité de leurs défrichements, résultat du chiffre élevé de la population, les Mombouttous ne sont pas agriculteurs; ils se bornent à la culture du manioc, de la banane et de l'igname, en un mot, de ce qui n'exige que la moindre somme de travail. Le bétail n'est pas élevé par eux. Leurs seuls animaux domestiques sont les poules, dont ils possèdent de très grandes quantités, et les chiens, qui sont pour eux des bêtes de boucherie.

Ils varient leur régime alimentaire par le produit très abondant de leur chasse, qu'ils convertissent généralement en conserves longtemps inaltérables.

Ce n'est donc point la privation de viande qui a rendu anthropophages les Mombouttous. Et cependant, dans toute l'Afrique centrale, c'est chez eux que cette horrible coutume est la plus prononcée. Entourés de tribus noires barbares qu'ils tiennent en un profond mépris à cause du degré avancé de leur propre civilisation, les Mombouttous ne voient en ces gens que des troupeaux humains qu'ils exploitent au même titre que leur bétail et leurs provisions.

Les corps de ceux qui tombent dans un combat sont immédiatement répartis, boucanés sur le lieu même et emportés comme provisions de bouche. Les prisonniers sont emmenés et réservés pour la même destination.

Schweinfurth était fort intrigué de ne pas avoir eu l'occasion d'assister à ces horribles mangeries, malgré l'habitude connue de ses hôtes et bien qu'il rencontrât presque à chaque pas des signes d'anthropophagie. Une fois même il avait surpris un groupe de femmes en train d'échauder la partie inférieure d'un corps hnmain, ce qui avait changé le noir de la peau en un gris fauve. Un autre jour il avait remarqué dans une maison un bras d'homme suspendu au-dessus du feu pour le soumettre au fumage. Enfin il connaissait l'usage quotidien de la graisse humaine dans les préparations culinaires des Mombouttous.

Tenant à être édifié à cet égard, il fit demander à Mounza par son ami Abd-es-Sâmate le motif de cette abstention. Le roi lui répondit que, connaissant l'aversion de ses hôtes pour cette nourriture, il avait donné des ordres pour qu'elle fût préparée et mangée secrètement.

Malgré cette épouvantable coutume, les Mombouttous sont une noble nation, d'une civilisation très marquée, ayant un esprit, un orgueil national, une industrie avancée. Leur amitié est sincère et leurs relations sûres. Par contre, ce sont de redoutables ennemis. On les a vus, menacés d'invasion par des bandes de traitants non appelés par eux, s'opposer à la violation de leur territoire, se ruer contre des troupes nombreuses armées de fusils et leur infliger des pertes sérieuses.

L'organisation de leur gouvernement est absolument hiérarchique et rationnelle. Le souverain jouit des pouvoirs les plus étendus. Une cour considérable lui fait escorte et l'aide dans l'administration du pays.

Chacune des femmes composant le harem royal a son logement

particulier, où elle demeure avec ses esclaves. Ces habitations sont comprises dans l'enceinte du palais et forment la ceinture d'une cour bien entretenue, ombragée d'arbres splendides. Indépendamment des siennes, la loi impose en héritage au souverain régnant les femmes de son père et même de ses frères. Il en résulte que les épouses royales sont parfois jusqu'à plusieurs centaines.

Ce sont les femmes du roi qui, à tour de rôle, lui préparent ses repas, qu'il prend en secret. Personne ne voit ce qui lui est servi, et tous les reliefs de sa table sont jetés dans une fosse uniquement destinée à les recevoir.

Tout ce qu'il touche est sacré: l'infortuné qui se permettrait d'y porter la main sans autorisation serait à l'instant puni de mort.

Les Mombouttous ignorent à peu près l'art du tissage: ils n'ont guère d'autre étoffe que celle qu'on retire d'une espèce de figuier. Les hommes s'enveloppent le buste et les reins de deux pièces de ce tissu, dont la finesse varie avec la fortune du porteur, et les maintiennent par un lien. Les femmes ont un costume réduit à la plus simple expression. Quand elles sortent, elles portent autour du corps une sorte de pagne en figuier qu'elles retirent et étendent sur leurs genoux quand elles s'assoient. La grande toilette consiste à se couvrir le corps de dessins noirs faits avec le suc d'un gardénia. Elles se décorent le dos, la poitrine et l'abdomen d'un tatouage artistique; mais leurs luttes d'élégance consistent dans la variété et la régularité des peintures de leur personne. Ce sont des étoiles, des croix de Malte, des abeilles, des fleurs, des lignes, des zigzags, des rubans, des nœuds. L'une est couverte de bandes comme un zèbre, ou tachetée comme un léopard; une autre offre toutes les veines du marbre le plus riche ou bien les carrés d'un damier. Lors d'une fête, c'est à qui aura un nouveau dessin; on le porte pendant deux jours, puis il est enlevé et remplacé par un autre.

Quant à la coiffure, elle se compose, chez les hommes ainsi que chez les femmes, de hauts chignons formés avec une carcasse de rotang, tenus en place au moyen de grandes épingles d'ivoire et agrémentés de touffes en plumes.

Habiles forgerons, les Mombouttous excellent également dans le travail du bois. Tous leurs petits meubles et leurs ustensiles sont faits d'une seule pièce sculptée ou découpée dans la masse. Les gros ouvrages ne comportent ni clous ni chevilles, même dans la construction des édifices; les divers assemblages sont fixés, — on devrait dire cousus, — au moyen de lanières de rotang qui leur assurent une solidité incomparable.

Les sièges, n'ayant pas de dossier, sont pourvus d'un accessoire tout particulier. On coupe un jeune arbre à l'endroit nommé en botanique un verticille; la tige et deux branches supportent l'appareil, deux autres brins servent d'accotoirs, et le prolongement du tronc forme le dossier.

Quoique fumeurs, les hommes ne fabriquent point de pipes; ils se bornent à percer dans toute sa longueur une nervure de feuille de bananier, ils insèrent dans une ouverture latérale, à l'extrémité de ce tuyau, un fragment de feuille de bananier pour servir de fourneau; ce système, tout simple qu'il est, constitue un instrument donnant au tabac une douceur égale à celle d'un narghilé.

Étant donnés leurs matériaux, les Mombouttous déploient un talent absolument remarquable dans leurs constructions. Le rotang et des perches en font tous les frais. Néanmoins il serait impossible de trouver nulle part ailleurs des édifices alliant au même degré des dimensions imposantes, la légèreté, la force, le fini des détails. Le toit, qui dépasse toujours considérablement les murailles de rotang, est rendu imperméable par une couverture de bananier mélangée de paille et d'écorce. Par la porte, largement percée, pénètrent le jour et la lumière. Les orages, cependant si violents des régions équatoriales, ne parviennent pas à y produire la plus légère avarie.

Les Akkas, ce peuple nain dont Schweinfurth s'était procuré un spécimen par voie d'échange avec Mounza, demeuraient le sujet de ses grandes préoccupations. Il désirait d'autant plus les étudier qu'il était frappé de la place que ces êtres singuliers occupaient dans les conversations de ses Nubiens, conversations où la légende paraissait complètement dominer. Il ne pouvait non plus ne pas remarquer les curieuses coïncidences existant entre ces traditions plus ou moins dénaturées et les dires des auteurs antiques. Les ignorants Nubiens confirmaient d'une manière formelle les dires d'Ovide, de Juvénal, etc.; de tous côtés il n'entendait parler que des bouffons que chaque prince Nyam-Nyam avait à sa cour; mais il croyait n'avoir devant les yeux qu'un sujet présentant des phénomènes pathologiques, tandis qu'il s'agissait bien de toute une race, dont le territoire bordait celui de ses hôtes.

Abd-es-Sâmate, sa providence habituelle, fit un jour irruption chez lui portant sur son dos une créature humaine qui gesticulait et criait en se débattant. C'était un Akka que le traitant avait enlevé à Mounza, moitié de gré, moitié de force, et qu'il conduisait ainsi à son ami blanc.

Cet individu était une étrange petite créature, pleine d'effroi, et qu'il

était impossible de faire demeurer en repos. A force de caresses et de présents, l'Akka se tint tranquille; avec mille peines, le voyageur en obtint quelques réponses relatives à son pays et à ses compatriotes.



Akkas chassant l'éléphant

Celui-ci était le chef d'une petite tribu que Mounza forçait à résider près de lui pour contribuer à l'éclat de sa cour. Une partie de ce peuple, dont le territoire est limitrophe de ses États, reconnait d'ailleurs la suzeraineté du roi des Mombouttous.

Leur taille varie entre cent trente-deux et cent quarante centimètres. Malgré cette exiguïté, ils sont doués d'une agilité surpassant tout ce qu'on peut imaginer. Ce sont de redoutables chasseurs, qui

fournissent à eux seuls la majeure partie de l'ivoire provenant du Soudan égyptien. Leur façon d'attaquer l'éléphant présente un contraste saisissant avec l'apparente débilité de leur personne. Ils se cachent dans les herbes, à travers lesquelles ils bondissent à la façon des sauterelles; parvenus à bonne portée, ils décochent leurs flèches dans l'œil du gibier; puis, profitant de l'impuissance où cette blessure met le monstrueux animal, ils l'éventrent avec leurs lances.

Le tribut qu'ils payent à Mounza est acquitté en sel, denrée dont tout le centre africain est dépourvu et dont ils possèdent des gisements abondants.

Pendant son séjour chez les Mombouttous, non seulement Schweinfurth put voir presque quotidiennement des représentants de ce petit peuple, mais il posséda pendant plusieurs années l'Akka échangé avec Mounza contre un de ses chiens. Il espérait pouvoir l'amener en Europe: près de partir, il le perdit, enlevé par une dysenterie causée par son incorrigible gloutonnerie.

Cependant les affaires d'Abd-es-Sâmate étant terminées, et Mounza n'autorisant point le passage de sa frontière méridionale, il fallut prendre le chemin du retour. Cette fois, la caravane prit une route plus orientale et franchit successivement la Gadda et le Kibali, dont la réunion, à quelques lieues plus bas, forme l'Ouellé.

Il fallait passer encore une fois sur le territoire du terrible Vouando, chez lequel on avait déposé, pour les prendre au retour, les lots d'ivoire achetés à la précédente visite. Or il y avait lieu de croire que le retour ne se ferait pas sans difficultés de plus d'une sorte. Vouando, humilié par sa soumission forcée au Kénousien, avait juré de se venger. Il avait déclaré que non seulement la route serait interdite à la caravane et au blanc qui en faisait partie, mais que l'ivoire ne serait pas rendu, et que quiconque franchirait sa frontière ne sortirait pas vivant de ses États.

En effet, à peine la caravane eut-elle fait quelques pas sur le territoire de Vouando, qu'elle trouva ses anciens campements brûlés. De plus, les petits villages qu'on trouvait étaient abandonnés, ou bien on y refusait de vendre des vivres.

Dès qu'ils eurent franchi la première étape de ce pays hostile, les voyageurs trouvèrent, déposée sur le sentier, la traditionnelle déclaration de guerre de ces pays : un épis de maïs, une plume de coq et une flèche; ce qui signifiait que les vivres leur seraient refusés et qu'ils devaient se hâter de fuir avec la rapidité de l'oiseau, s'ils ne voulaient tomber sous les flèches des guerriers envoyés contre eux.

Il fut résolu de passer quand même. L'avertissement fut tenu pour

nul, et l'on poursuivit la route. Les villages aperçus semblaient abandonnés, des signes non équivoques décelaient la présence dans les taillis d'un ennemi aux aguets. Cependant la marche se poursuivait sans alerte; on commençait même à se rassurer sur les dispositions de la population, qui, à plusieurs reprises, n'avait point refusé de vendre des vivres et qui avait même fourni des guides, lorsque des coups de fusil éclatèrent subitement et de grands cris se firent entendre. Presque au même moment Abd-es-Sâmate, placé en tête de la caravane avec les deux enfants qui portaient ses armes, apparaissait porté par ses hommes; une large raie sanglante traversait son vêtement blanc; près de lui ses deux servants, traversés chacun par un coup de lance, se tordaient dans les convulsions de l'agonie.

Voici ce qui s'était passé : au moment où les premiers rangs de la caravane se trouvèrent engagés dans l'inextricable fourré des herbes qui s'ouvrait devant elle, un des guides, poussant son cri de guerre, avait tout à coup bondi sur Abd-es-Sâmate pour le transpercer de sa lance. Un mouvement instinctif de recul avait fait dévier l'arme, qui, au lieu d'atteindre la tête, avait glissé sur les lombes, et s'y était enfoncée. Par un effort désespéré, le Kénousien avait arraché le fer, dont les dangereux barbillons lui avaient ouvert tout le dos et fait une épouvantable blessure.

Pendant que Schweinfurth pansait le blessé, les soldats de la caravane, lancés sur les villages voisins, pillaient et brûlaient toutes les récoltes en guise de représailles. En une heure, tous les greniers furent vidés et les villages livrés aux flammes.

Le lendemain, l'ennemi concentra ses forces pour tenter un coup de main sur le camp improvisé où l'on avait abrité le butin. Il comptait que le Kénousien, blessé à mort, laissait sa troupe sans force et sans direction.

Cependant celui-ci, bien que souffrant épouvantablement, avait gardé toute son énergie. Il ordonna une attaque vigoureuse vers la fin de la journée. L'ennemi, dont les rangs grossissaient démesurément à chaque heure, déconcerté par ce retour offensif, s'enfuit dans la plus complète déroute.

Malgré son extrême faiblesse, Sâmate tint à profiter de l'avantage remporté pour lever le camp; toutefois, afin de ne pas retarder la marche, on dut laisser derrière soi les provisions prises à l'ennemi et les cargaisons d'ivoire qu'on avait retrouvées en pillant les villages. Pendant toute la traversée de ce pays, ce fut une suite d'embûches qui transformèrent la marche de la caravane presque en une fuite. Le mauvais temps se mit de la partie et rendit singulièrement

pénible le reste de la route. Le pays lui-même, véritable labyrinthe aqueux, était devenu, par suite des hautes eaux, un inextricable marécage.

Le soulagement fut grand lorsqu'on atteignit enfin, sur les bords du Lindoukou, une zériba appartenant à Abd-es-Sâmate.

Celui-ci, dont la blessure prenait un aspect rassurant, brûlant de se venger de Vouando, avait formé un plan qu'il se hâta, à peine arrivé, de mettre à exécution.

Ardent et adroit comme il l'était, obligé par les circonstances de se montrer à la fois guerrier, diplomate, administrateur et commerçant, comptant pour rien le temps, selon la coutume musulmane, Abd-es-Sâmate n'avait décidé rien moins que de rebâtir d'abord sa zériba, dont la situation paraissait compromise, puis d'aller battre ses agresseurs; il continuerait ensuite sa campagne de traite.

Pendant ce temps, Schweinfurth, auquel on avait confié les blessés, devait se retirer plus au nord, dans une autre zériba située au bord de la rivière Nabambisso.

Le repos forcé qu'il prit en cet endroit permit au docteur quelques excursions intéressantes dans la direction de l'est, et principalement vers le mont Baghinzé. Il eut la satisfaction d'y trouver la source du Djour, un des tributaires les plus considérables du Nil Blanc.

Mais ce temps de repos ne fut pas sans épreuves. Il était entouré de voisins vivant au milieu de la plus complète anarchie : les relations de toute nature étaient suspendues, les transactions supprimées. Faute de vivres, il se trouva plus d'une fois exposé à mourir de faim.

Au bout d'un mois, pendant lequel aucune nouvelle ne lui était venue, Abd-es-Sâmate reparut à la tête de sa petite armée. Il n'avait pu rejoindre Vouando, qui se tenait caché dans une profonde retraite, mais il s'était attaqué avec succès à l'un de ses principaux lieutenants.

La route fut alors reprise vers le nord, et l'on eut bientôt à franchir le haut cours du Djour, qui formait déjà une rivière d'un volume notable. Schweinfurth eut là l'occasion de voir avec quelle adresse ses noirs surent se tirer de la difficulté de faire passer, sans bateau et sans pont, plusieurs centaines de personnes et de nombreux bagages. Tous les porteurs recueillirent des écorces et composèrent deux énormes câbles avec la filasse qu'ils en tirèrent. Les deux cordages furent fixés parallèlement par un bout au rivage; deux nageurs allèrent amarrer l'extrémité sur l'autre rive, de façon que l'un fût superposé à l'autre et que l'un d'eux surnageât. Dix hommes

adroits allèrent se placer debout sur le câble immergé en amont du cordage supérieur, contre lequel ils se maintenaient adossés par la force du courant. Ayant ainsi les mains libres, ils reçurent les bagages et se les passèrent de l'un à l'autre. Toute la caravane accomplit heureusement cette traversée, où l'explorateur risquait de perdre tout le fruit de ses travaux et de ses observations.

Pour franchir le Toudj, où leur marche les amena dès le lendemain, les Nubiens s'avisèrent d'un autre moyen, analogue aux ponts de lianes si répandus en Amérique. A deux arbres de la rive on attacha deux fortes cordes qui s'étendaient parallèlement au-dessus de l'eau ; de distance en distance, en guise de plancher, on y enlaça des sarments de vigne sauvage ; enfin, pour atteindre à ce pont aérien et en descendre, des piles de troncs d'arbres furent disposées en escalier sur les deux rives. Quand l'échafaudage était escaladé, il fallait ensuite sauter de branche en branche sur cette sorte de balançoire.

Le Kénousien étant appelé par ses affaires dans le pays des Mittous, situé plus à l'est, Schweinfurth se sépara de lui et se dirigea à marches forcées sur Sabbi, où l'attendait sa correspondance accumulée depuis dix-huit mois. En quelques jours il avait mis ordre à ses affaires, puis il repartait pour le nord rejoindre, à Kouloungo, son quartier général, la zériba de Ghattas.

Celui-ci était mort pendant son absence : ses propriétés du haut Nil étaient passées aux mains de son fils aîné, qui se trouvait ainsi responsable du voyageur comme l'avait été son père.

En retrouvant à la zérîba une sorte de vie civilisée contrastant si vivement avec la sauvagerie de la forêt qu'il venait de quitter, Schweinfurth crut retrouver le pays natal. La seule vue de gens couverts de vêtements, la régularité des repas, la diversité des mets, tout lui faisait croire qu'il se trouvait dans une ville. Pour achever son rétablissement physique et moral, des provisions de toutes sortes lui parvinrent peu de jours après, envoyées par ses amis de Khartoum.

Cependant le voyageur ne considérait pas sa tâche comme achevée. Il espérait toujours que les circonstances lui rendraient possible la pénétration des contrées qu'il n'avait pu aborder. Sa joie fut donc extrême quand il sut qu'Abou-Gouroun, l'ami du voyageur Petherick et dont il avait lui-même apprécié l'hospitalité dans sa belle zériba, se préparait à une excursion chez les Niams-Niams du nord-ouest. Faire ce voyage avec un homme aussi expérimenté était une occasion qu'il ne pouvait laisser échapper.

Pendant qu'il se livrait à ses préparatifs, une catastrophe, terrible

entre toutes pour un explorateur, vint l'atteindre : le feu prit à la zériba, et, en brûlant les cases de l'établissement, détruisit toutes ses notes, ses observations, ses collections les plus précieuses. Il ne put rien sauver et faillit devenir lui-même victime de l'incendie en cherchant à arracher ses trésors de la fournaise. La bourre du fusil d'un maladroit, tombée sur le chaume d'une case, avait occasionné l'accident.

Pour les gens de la zériba, le désastre était grand; pour Schweinfurth, il était irréparable. Comme il était encore sous le coup de cette épreuve, la nouvelle de la mort d'Abou-Gouroun et de sa défaite arriva peu de jours après. En attendant le départ de la grande caravane pour le nord-ouest, Abou-Gouroun avait voulu faire une campagne supplémentaire dans le sud; il y avait péri, disait-on, avec cent cinquante de ses meilleurs soldats.

Le sort accablait décidément le voyageur. La seule source où il espérait se procurer de nouveau ce que l'incendie lui avait enlevé lui manquait tout à coup. Sans armes, sans habits, sans chaussures, sans provisions d'aucune sorte, nulle exploration n'était possible. La saison ne permettait pas aux bateaux de quitter avant six mois le *mechera,* ou embarcadère du Djour. Heureusement encore qu'à une distance de quelques journées de marche se trouvait située la zériba de Khalil, un Khartoumien bienveillant. Schweinfurth s'y rendit, et put puiser dans les magasins de cet homme généreux. Les tailleurs de la zériba lui remontèrent sa garde-robe, en prenant pour patrons ses vêtements décousus. Il se composa un chapeau avec plusieurs feuilles de papier collées ensemble et recouvertes d'une étoffe blanche; mais il dut se passer de chaussures. Dans l'espoir de suppléer à ce qui lui manquait, il poussa plus loin vers l'ouest, comptant sur les approvisionnements de Kourchouk-Ali. Une nouvelle déception l'attendait; la zériba de ce traitant ne contenait aucun des objets et des instruments qui lui étaient le plus nécessaires. Il fut plus heureux chez Ziber, où il trouva des chaussures à l'européenne et différents ustensiles indispensables à un explorateur.

Ce Ziber possédait là un établissement que son importance mettait au rang d'une ville; on y comptait les fermes et les huttes par centaines. Il s'était constitué en cet endroit une véritable cour, et y menait une vie somptueuse qu'on ne pouvait s'attendre à rencontrer dans ces régions reculées. De vastes bâtiments carrés, bien construits, composaient sa résidence; à l'intérieur étaient de grandes salles de réception, précédées elles-mêmes de vastes antichambres où régnaient de larges divans couverts de tapis. Les visiteurs, conduits

par des esclaves richement vêtus, recevaient du café, des rafraîchissements et des chibouks en attendant d'être reçus par le maître de la maison. Des lions, enchaînés à des colonnes, ajoutaient encore au cachet vraiment royal de cette résidence.

Tout au fond de la dernière salle, derrière d'opulentes draperies, Ziber, gravement blessé au pied dans un combat récent, était couché sur un superbe divan; il recevait entouré de nombreux serviteurs et d'un groupe de fakis murmurant sans repos des psalmodies religieuses. A l'extrême surprise de Schweinfurth, son hôte lui fit présenter une chaise pour le recevoir.

Pendant plusieurs jours, le voyageur demeura chez Ziber, qui lui réservait toujours le meilleur accueil. Quand il se sépara de lui, il profita de sa présence dans cette partie du Dar-Fertite pour allonger un peu le chemin du retour et recueillir quelques observations sur les peuplades de cette contrée, aujourd'hui complètement désorganisées par la traite exercée à leur détriment.

Les Krâdis frappèrent son attention par leur inintelligence et leur laideur physique.

Au moment où il arrivait à la zériba de Goudyou, sur les bords du Biri, une attaque de scorbut, dont il était menacé depuis longtemps, vint à se manifester. Cependant, après un court repos, et en faisant appel à toute son énergie, il continua sa route; mais trois jours après, en arrivant chez Békir, autre puissant chasseur d'esclaves, il tomba sans pouvoir aller plus loin. L'hospitalité la plus large lui fut donnée dans cette résidence, dont le gouverneur eut pour lui les plus touchantes attentions.

Grâce aux soins intelligents, au régime réparateur qu'il y reçut, ses forces revinrent en quelques jours. Il se dirigea aussitôt à travers le bassin du Dehih, dont il dut franchir jusqu'à onze affluents dans la même journée. Il rencontrait ensuite le pays des Sehrès, qui furent longtemps tributaires des Niams-Niams et dont ils ont adopté la plupart des usages et des mœurs. Plus loin encore, après avoir franchi le Pangô, il traversait des cultures où l'on retrouvait également la trace d'une émigration de Niams-Niams; puis, longeant le pays des Bongos vers ses limites du nord-ouest, il rentrait à la zériba de Kourchouk-Ali, sur les bords du Djour, après une absence de quarante-cinq jours.

Les contrées que Schweinfurth venait de parcourir sont celles où le commerce d'esclaves a sa principale source, et jamais il n'avait été aussi actif qu'à ce moment. L'expédition conduite l'année précédente par Samuel Baker ayant, sinon ruiné, du moins gravement atteint la

traite sur le Nil Blanc, les ghellabas ou brocanteurs de chair humaine s'étaient rejetés vers les contrées qu'arrose le fleuve des Gazelles et ses affluents. Maîtres et serviteurs y étaient venus en si grand nombre, que les zéribas en étaient encombrées et menacées de famine par l'épuisement trop rapide de leurs approvisionnements.

L'infâme trafic s'exerce par des gens de trois catégories. La plupart, sorte de marchands ambulants, chargent un âne ou un bœuf de quelques menus objets d'échange recherchés dans les zéribas, et se font suivre, selon leurs moyens, de un ou plusieurs Baggaras portant quelques ballots d'étoffes. Montés sur leur bête de somme, ils atteignent les plus lointaines zéribas, troquant leur pacotille et leur monture pour quelques esclaves; ils reviennent à pied, faisant porter leurs bagages et leurs vivres par leur nouvelle marchandise. Généralement ils vivent aux dépens des nombreux compatriotes qu'ils rencontrent dans les zéribas, où d'habitude le vivre et le couvert ne sont point marchandés à ces parasites. Toutefois le métier n'est pas sans mécompte: si la monture meurt en route, il faut vendre sa charge à n'importe quel prix; au retour, il arrive souvent que les esclaves prennent la fuite.

Au-dessus de ces brocanteurs de chair humaine, il y a les gens du haut négoce, représentés par des agents fixés dans les zéribas presque toujours en qualité de *fakis* ou prêtres. Ce sont, de tous les trafiquants, les plus cruels, ceux qui sont le plus souillés par de honteuses horreurs. S'abritant derrière leur réputation d'hommes pieux, ils se livrent à toutes les exploitations, ils exercent tous les métiers, même les moins avouables, et associent à leurs pratiques religieuses tout extérieures les infamies les plus révoltantes, les cruautés les plus atroces.

Enfin on trouve les marchands établis dans l'Ouest, où ils vivent sur leurs propres domaines. Disposant d'une force armée nombreuse, suivis d'une longue file de bœufs et d'ânes chargés d'articles d'échange, ils achètent chez des chefs de tribus, leurs pourvoyeurs habituels, de forts lots d'esclaves et les jettent par centaines sur le marché.

Le prix du bétail humain est sujet à de nombreuses et fortes fluctuations. Cependant on peut prendre pour base d'appréciation les enfants de huit à dix ans, garçons ou filles, dont le prix sert à fixer l'échelle des cours. Les *sithasis,* ainsi qu'on les désigne, valent environ trente-sept francs cinquante centimes, pris dans les zéribas. Les *nadifs* ou jeunes filles, rarement exportées, se payent le double; une femme adulte et vigoureuse, un peu moins; les vieilles sont pour rien.

Quant aux hommes, on s'en défait peu avantageusement; ils ne sont guère recherchés que pour être utilisés comme porteurs pendant la durée du voyage; ils supportent mal l'esclavage, car beaucoup meurent de maladie, de chagrin ou de fatigue.

Parvenu à Khartoum, — quand il parvient jusque-là, — l'esclave vaut six fois son prix d'achat.

Rien que dans les nombreuses zéribas répandues dans ces régions, où les musulmans sont fort nombreux, la demande suffirait pour entretenir l'odieux commerce. Chaque Nubien n'a pas moins de trois esclaves domestiques, qui ne sont nullement destinés à la vente. Tout travail, quel qu'il soit, est toujours produit uniquement à la main et exige, vu son extrême lenteur d'exécution, un grand nombre de bras. De là une population considérable d'esclaves domestiques.

On compte dans le bassin du Nil sept territoires où s'alimente l'odieux commerce : celui des Gallas, le plus fécond de tous; l'entre-deux Nils; le district des Agabous, en Abyssinie; le haut Nil, fermé pendant quelque temps à la suite des opérations de Baker; le haut Ghazal; le territoire inépuisable des tribus soumises aux Niams-Niams de l'ouest; enfin les terres hautes du sud du Kordofan, où la chasse à l'homme fut très encouragée par les anciens khédives d'Égypte, qui s'en faisaient un gros revenu.

Dans certaines contrées, cette exploitation a été poussée au point de transformer en déserts des districts autrefois très populeux.

Quant au nombre de têtes ainsi exportées, aucune statistique exacte ne l'a relevé; l'intérêt des trafiquants leur recommande une certaine discrétion. Toutefois on peut estimer à vingt-cinq ou trente mille esclaves le contingent dirigé par la voie du Nil et de la mer Rouge sur les marchés d'Orient. A ce chiffre approximatif il faut ajouter celui, beaucoup plus élevé, des sujets amenés par les caravanes qui échappent au contrôle gouvernemental en prenant les routes du désert et en pénétrant au Caire par le Syout et les oasis de la basse Égypte.

Malgré le manque de confortable qui caractérisait la zériba de Kourchouk, Schweinfurth y avait établi son quartier général, parce qu'il pouvait y recevoir les objets les plus indispensables à la continuation de ses travaux. Néanmoins, au bout de quelques mois, il dut abandonner ce refuge. Les pluies tombaient avec une abondance exceptionnelle, qui poussait hors de ses demeures toute la vermine de la contrée et lui faisait chercher un refuge dans les habitations; les fourmis, les scorpions et les termites dévoraient les gens et leurs provisions. De plus, les grains ayant péri par suite de pourriture, les

semailles manquèrent. La famine menaçait à ce point que non seulement il fallut, contrairement aux usages, refuser l'hospitalité aux Ghellabas de passage, mais qu'il fallut même se disperser pour chercher à subsister.

Malgré toute sa répugnance, notre voyageur ne put éviter de se rendre de nouveau près du Toudj, à la zériba de Ghattas, qui lui rappelait de si cruels souvenirs. C'était là que l'incendie avait détruit toutes ses collections, ses notes et ses herbiers. Cependant la zériba avait été rétablie, mais en reproduisant les dispositions défectueuses de l'ancienne, où les cases de chaume, ridiculement rapprochées, étaient une véritable provocation à l'incendie, une proie certaine pour le feu.

Ce séjour lui pesait, mais il le supportait par nécessité lorsque, peu après, la nouvelle lune étant arrivée, elle fut saluée, selon l'usage, par de multiples décharges de mousqueterie tirées sans la moindre précaution. Chose facile à prévoir, le feu prit à un toit; il allait dévorer de nouveau tout l'établissement, quand heureusement on put le maîtriser avant qu'il eût commis des dégâts considérables.

Cet événement mit à bout la patience du voyageur; il résolut de retourner à Khartoum; usant pour la première fois de l'intimidation, il parvint à déterminer le gouverneur à lui fournir une escorte pour le conduire jusqu'au *mechera,* où les occasions de redescendre le fleuve ne pouvaient lui manquer.

Huit étapes l'amenèrent au débarcadère du fleuve, mais le peu de hauteur des eaux le retint pendant plusieurs jours à son ancien campement.

Après vingt-cinq jours de navigation, durant lesquels il put constater que les mesures de répression imposées par Samuel Baker étaient observées avec une exactitude parfois trop stricte, il débarqua enfin à Khartoum. Ce fut avec un bonheur indicible qu'il y retrouva une petite société européenne, dont l'accueil fut pour lui d'un prix inestimable.

Son voyage avait duré trois ans et quatre mois.

VI

LE PAYS DES ÇOMALIS

Sur les cartes d'Afrique, toute une région étendue reste encore à peu près blanche ; c'est celle qui occupe la pointe nord-est s'avançant dans l'océan Indien. Comprenant le Çomal et les contrées qu'habitent les Gallas du sud ; elle ne fait que commencer à s'ouvrir pour les voyageurs.

A peine si, avant les explorations de M. Georges Révoil, de rares explorateurs avaient effleuré ces côtes inhospitalières. En 1846, Cruttenden, agent anglais à Aden, jeté par la tempête sur le rivage des Medjourtines ; en 1848, le commandant français Guillain, qui visita rapidement quelques ports çomalis, sont les premiers desquels on ait eu de sommaires renseignements sur ces pays barbares. En 1849, le capitaine anglais Nicles, et, en 1856, le fameux Speke, faisaient d'inutiles tentatives pour pénétrer dans l'intérieur. En 1857, de Heuglin passait sur la côte. En 1875, son compatriote, le docteur Hildebrandt, faisait une rapide excursion chez les Ouarsanguélis ; puis le prince Thomas de Savoie, duc de Gênes, visitait, en 1877, quelques ports de la tribu des Medjourtines. Enfin, en 1879, l'Angleterre envoyait le colonel Grove explorer le cap Guardafui.

Les notes et les relations forcément sommaires de ces divers personnages formaient tout le contingent géographique de cette partie de l'Afrique, lorsqu'un de nos compatriotes, Georges Révoil, déjà préparé à une exploration par deux séjours dans ces contrées, obtint du ministère de l'instruction publique, en 1880, une mission scientifique ayant pour but l'étude des tribus çomalis.

Aden, où le déposa le paquebot du service de la Chine, était le meilleur lieu où il pût préparer son expédition. Il y avait des amis, les ressources nécessaires; d'ailleurs, il ne pouvait trouver que là les moyens d'aborder dans un port çomali.

Il y attendait l'occasion de quelque boutre, lorsqu'il y rencontra un petit vapeur de Marseille que la violence de la mousson avait empêché, à plusieurs reprises, de doubler le cap Guardafui pour gagner Nossi-Bé.

Il put y prendre place jusqu'à la côte çomali et éviter ainsi de subir dans un boutre une traversée des plus désagréables; car rien ne peut donner une idée de ces barques infectes, non pontées, où il n'existe aucune organisation pour un séjour quelconque.

Le 14 septembre il débarquait à Mérâya, petit port au sud du golfe d'Aden, où ses courses de commerce l'avaient conduit déjà plusieurs fois. Les guerriers en armes l'attendaient, accroupis sur la grande place du village, et lui montrèrent par leur accueil qu'ils avaient bon souvenir des soins prodigués jadis à leurs malades par le voyageur.

Le gouverneur lui ayant accordé l'*aman,* c'est-à-dire l'inviolabilité, M. G. Révoil avait encore à se pourvoir d'un *aban,* ou protecteur. Au Çomal, la coutume veut qu'en arrivant dans un port tout étranger à la tribu se choisisse un *aban* qui répond de lui, le loge et lui sert d'intermédiaire pour obtenir tout ce dont il a besoin.

Son ancien *aban* était en voyage; l'explorateur s'installa provisoirement chez ses fils, dont l'hospitalité se bornait d'ailleurs à lui fournir une natte et un oreiller de bois pour dormir à la belle étoile.

Il retrouvait Mérâya peu changé; mais on s'y plaignait amèrement, et non sans raison, de l'affreuse sécheresse qui désolait la contrée, ainsi que de la désertion de ses habitants.

Tout en s'informant des moyens d'accomplir son exploration, dont le but, qu'il n'eût pas été prudent d'ébruiter, était d'étudier les traces de l'ancienne occupation de la Medjourtine, il faisait quelques excursions profitables à l'histoire naturelle. Il s'aperçut bien vite du mépris que sa besogne de naturaliste lui attirait de la part de ses serviteurs eux-mêmes. Mais quand, de retour, il voulut mettre ses sujets en peau, le mécontentement éclata de toutes parts, car il profanait le logis de ses hôtes en violant la loi du prophète.

Quelques jours après, le jeune sultan Osman Mahmoud rentrait de voyage accompagné de Sementar, chef militaire important. C'étaient pour M. Révoil d'anciennes connaissances. Il en obtint la construction d'une vaste case neuve, qui devait être son domicile personnel

pour tout le temps qu'il lui plairait de passer à Mérâya ou dans les environs.

A peine sa nouvelle habitation était-elle édifiée qu'un épouvantable coup de *khamsin* s'éleva pendant la nuit. C'était un spectacle véritablement grandiose. Le vent, refoulé par les montagnes au sud de la ville, soulevait le sable en lourds tourbillons qui entraînaient dans une valse échevelée toutes les cases, y compris la sienne. En quelques instants il ne resta debout que les forteresses et les mosquées aux murs desquelles s'adossaient les Comalis, drapés dans leur grand pagne blanc. Les enfants et les femmes, affolés, poussaient des cris de terreur soulignés par le glapissement lugubre des chiens sauvages. Sous la lueur blafarde de la lune éclairant ces scènes de désolation, Mérâya ressemblait à un cimetière au milieu duquel se promenaient les morts sortis de leurs tombes.

Le lendemain, brusquement, le sultan décidait de se rendre à Tohen, petit village aux abords du Guardafui, sur l'océan Indien. Le voyageur résolut de profiter de l'invitation du jeune Mahmoud pour l'accompagner.

Comme la course devait être de courte durée, il bornait son bagage à quelques provisions et à ses instruments que Farah, son serviteur, devait conduire dans une petite embarcation, derrière le boutre où la caravane du sultan prenait place.

Évitant Alloulah, petit port qui s'était affranchi de la dépendance du sultan des Medjourtines, on fit escale à Bonah pour puiser dans le sable de la grève une eau excellente. Là une rixe éclata entre les passagers du boutre et finit par la mort d'un homme.

Ayant en vain compté trouver des chameaux pour éviter d'avoir à tourner le Guardafui, il dut se rembarquer tandis que le sultan prenait la route de terre pour redescendre jusqu'à Berguel.

A Tohen, misérable village qui ne doit qu'à une source de bonne qualité son semblant d'existence, il rejoignit le sultan, dont l'arrivée fut saluée de quelques coups de feu par les habitants. Ceux-ci, relativement nombreux, semblent n'être là que pour profiter des sinistres assez nombreux dans ces dangereux parages. On prétend même que certain cheik, établi à Tohen, passe sa journée à invoquer Mahomet pour qu'il envoie de nombreux bâtiments à la côte.

Ce fut au campement de Tohen que G. Revoil rencontra Noûr Osman, oncle et tuteur du jeune sultan Osman Mahmoud. Il avait déjà eu avec lui des relations qui lui avaient permis de se former un jugement favorable sur ce personnage, le seul homme de valeur qu'il ait rencontré parmi ces peuples sauvages du Comal.

Noûr Osman, bien qu'étant en réalité le véritable chef de toute la Medjourtine, cherchait, par son attitude respectueuse envers son jeune pupille, à lui attirer quelque considération de la part de son peuple. Il avait le sens politique et tentait de doter son pays d'une organisation gouvernementale un peu stable.

Notre voyageur lui confia le but réel de son voyage; mais, tout en promettant son aide et sa protection, Noûr Osman montra par son attitude ironique le cas qu'il faisait des projets de son protégé.

Le vent contraire continuant à souffler, M. Révoil profita de son séjour forcé à Tohen pour aller au cap même de Guardafui, reconnaître à Olot des ruines qui offraient des vestiges de constructions importantes et d'une grande régularité. Il fit même la joie de ses guides en portant tout le long du chemin un sac lourdement chargé de débris antiques dont ils ne faisaient aucune différence avec les cailloux de la route; aucun d'eux ne se prêta à le débarrasser de son fardeau.

Mais quand on le vit esquisser, lever des plans, préparer des oiseaux, l'inquiétude et la méfiance prirent le dessus. Il fallut toute l'influence de Noûr Osman pour dissuader les habitants de la conviction que toutes ces occupations n'étaient pas des prétextes à investigations menaçantes.

L'esprit de ces gens était en même temps préoccupé d'une affaire qui valut au voyageur d'assister à une scène des plus émouvantes.

Un vieux pêcheur était accusé d'avoir gardé pour lui seul de petits saumons d'or provenant d'un navire brisé à la côte, au lieu de remettre la plus grosse part de sa trouvaille au trésor public, selon les coutumes locales.

Le vieillard niant énergiquement, on décida de le soumettre à l'épreuve du feu.

Les préparatifs commencèrent aussitôt, sur les réclamations de la foule ameutée. Dans le cercle qu'elle formait, un esclave attisait un foyer dans lequel un morceau de fer chauffait jusqu'au blanc. A côté du condamné, qui, à genoux, marmottait des prières, se trouvait un baquet d'eau destiné à ses ablutions. Deux hommes tenaient une corde de quatre mètres environ, que le supplicié devait parcourir deux fois dans sa longueur en tenant entre ses mains le morceau de fer incandescent.

Au dernier moment, on lui offrit de transiger en donnant deux cents thalaris (mille francs) et un esclave; mais, persistant dans ses dénégations, l'énergique vieillard se levait déjà pour subir la redoutable épreuve, lorsqu'un homme, fendant la foule exaspérée par la



Cap Guardafui.

lenteur des préparatifs, se précipita aux pieds de Noûr et du sultan, demandant grâce.

Le jeune Mahmoud, qui semblait indifférent à toute cette scène, ne répondit pas et continua à se frotter tranquillement les dents avec un morceau de bois de *addé*, très en usage au Çomal pour maintenir la beauté des dents. Noûr, moins indifférent, pencha pour l'indulgence. D'un geste il arrêta l'exécution et accepta de l'intercesseur un esclave et soixante thalaris (environ trois cents francs). Mais le coup d'œil malicieux qu'il lança au voyageur blanc permit à celui-ci de supposer qu'il savait à quoi s'en tenir sur le fond de cette affaire.

Un boutre qui passait, se rendant à Zanzibar, prit M. Révoil à bord pour le déposer à Berguel; au bout de deux jours, n'y tenant plus, par suite de l'infection répandue dans l'embarcation, il se fit descendre en chemin, résolu à continuer la route à pied. La nuit était venue, et il se croyait déjà perdu, ainsi que ses guides, lorsqu'on découvrit un campement de bergers. Surpris avant d'avoir pu fuir ceux qu'ils prenaient pour des rôdeurs, ces nomades finirent par céder à la petite caravane affamée deux moutons, qui furent dévorés séance tenante.

Le lendemain, le voyageur rencontrait à Khor Abdaham quelques restes bien conservés d'une antique demeure; mais il lui fut impossible d'y pratiquer aucune fouille, par suite de la terreur que ses gens avaient des esprits renfermés dans ces excavations souterraines. Aux abords du puits de Gorgori (puits des Vautours), quelques Bédouins abreuvaient leurs troupeaux au moyen de grands réservoirs en peau. Une nuée de corbeaux et de merles cuivrés prenait ses ébats sur le dos des chameaux, qui n'étaient nullement troublés par ces chasseurs de parasites.

Berguel, malgré son importance relative, n'est qu'un pauvre village, où quarante habitants à peine sont au service de deux ou trois traitants arabes. C'est cependant la résidence habituelle de Noûr Osman, qui y habite avec sa femme, fille du *guérad* ou chef suprême des Ouarsanguélis.

Sa demeure est un simple *gourgui* ou hutte qui ne diffère des autres que par quelques accessoires. C'est une sorte de ruche ronde, formée par des cerceaux en bois et en joncs entourés de cuir, supportés par des bâtons croisés et une flèche centrale. La toiture se compose de peaux de bœufs et de nattes qui la rendent imperméable aux plus fortes pluies. De nombreuses calebasses pour les provisions, des sacs en cuir pour le linge et brodés de cauries, la selle et la

bride, les armes du guerrier en décorent l'intérieur. Au milieu, deux grands tapis en peaux de chevreaux servent de couchette. Dans un coin, une marmite en terre repose sur trois pierres, à côté de quelques plats de bois.

Tel est le mobilier de Noûr Osman, qui cependant a eu en main toute la lingerie et les beaux services de plusieurs paquebots de nationalités diverses, naufragés à Guardafui.

Dans une arène rapprochée du village, l'explorateur put faire une ample récolte de documents sur les premiers habitants de la Medjourtine et reconnaître tout un ensemble d'immenses tumuli de formes variées.

N'ayant plus rien à faire à Berguel, M. Révoil décida de regagner Mérâya par la voie de terre.

Il lui fallut trois jours de pourparlers pour constituer sa petite caravane; il dut de plus supporter les exigences de ses conducteurs, qui lui montrèrent à quel point les Çomalis poussent l'art de rançonner ceux qui traitent avec eux.

Dès sa première halte, comme il se baissait au pied d'un arbre pour s'emparer d'un insecte intéressant, un serpent gros et court s'élança sur lui, heurtant sa main de ses écailles froides. La bête, hideuse, debout sur sa queue, s'était adossée à l'arbre, et, menaçante, balançait en sifflant sa large tête en fer de lance. C'était un énorme trigonocéphale, dont la morsure ne pardonne point. Une fois le premier moment de surprise passé, un coup de fusil eut bien vite broyé la tête du dangereux animal.

A peine remise en route, la caravane du voyageur vint à s'augmenter de trois individus : une pauvre femme chargée de son enfant et un misérable Bédouin. Il arrive très fréquemment, dans ces régions difficiles, que les malheureux en cours de déplacement, ne pouvant subvenir aux frais de leur voyage, se joignent purement et simplement à la première caravane qu'ils rencontrent; non seulement ils en profitent pour leur sûreté personnelle, mais ils comptent vivre en route sur les provisions des compagnons auxquels ils se sont imposés.

Chaque soir le camp était formé soigneusement; les animaux étaient entravés, des sentinelles veillaient durant la nuit. Dans ces contrées, fréquemment sillonnées par les maraudeurs et par les fauves, la plus grande vigilance est nécessaire.

Pris lui-même pour un maraudeur par les nomades, le voyageur eut plus d'une explication difficile avec les Bédouins. Un jour même, harassé par la chasse, une femme à laquelle il demandait un peu de lait ne lui répondit qu'en le lapidant cruellement.

La route longe les gorges où circule, quand il roule de l'eau, le torrent de Togouéni. Sur certains points de ces gorges vivent quelques familles de bédouins troglodytes: ils s'abritent sous les entablements des rochers, qu'ils ferment avec des clayonnages. C'est une population de faméliques, qu'une profonde misère rapproche de la brute. Vêtus de peaux de bêtes, ils sont armés de l'arc, de la fronde et de la hache; ils possèdent le secret de préparer pour les flèches un poison violent dont ils font un petit commerce.

Après une série de marches très pénibles au milieu des rochers surchauffés par le soleil, M. Révoil atteignait enfin Bender-Khor, en face de la mer. Il y avait déjà passé; aussi sa présence excita-t-elle vivement la curiosité des habitants, qui ne se lassaient point de contempler le premier blanc qui eût traversé la Medjourtine.

Il y fit un séjour de quatre jours, pendant lequel, en prenant des précautions infinies et en se cachant même de ses serviteurs, il put dérober nuitamment un crâne humain qu'il avait rencontré au milieu de ruines intéressantes.

Un boutre qui faisait relâche le prit pour le reconduire à Mérâya; mais, pour la seconde fois, le séjour intolérable de cette embarcation lui fit préférer les fatigues de la route de terre.

En effet, cette route (du moins ce qu'il appelle ainsi) fut si pénible, elle est si impraticable, la contrée est si fréquentée par les fauves, que quand il arriva, malade et épuisé, à Mérâya, personne ne voulait croire qu'il eût osé affronter les dangereux passages de la côte.

A peine remis des fatigues de cette dure excursion, M. G. Révoil voulut vérifier l'existence de vestiges anciens, situés dans deux sites arrosés par des sources abondantes, au pied du Karoma.

Puis, la saison des pluies étant survenue tout à coup, il dut se réfugier sous sa simple tente de toile, qu'il avait dressée dans sa case même, où, jour et nuit, brûlait du feu destiné à combattre les effets du déluge sous lequel ces contrées sont noyées à pareille époque. Sa seule occupation, pendant ces longues heures de détention, était de s'adonner aux préparatifs de la grande exploration qu'il projetait vers le sud, au delà des monts de Karkar, et jusque dans la vallée du Nogal.

Dès que ses projets furent connus, l'instinct rapace des Medjourtines éclata d'une si révoltante façon, que le voyageur changea complètement son organisation. Sans prévenir personne, il traita avec un boutre qui se rendait à Bender-Gâsem, à l'ouest de Mérâya. Il comptait ainsi rencontrer aisément, sur ce grand marché de la côte,

quelque caravane dolbohante ou ouarsanguéli à laquelle il se joindrait pour pénétrer dans l'intérieur.

En présence de cette résolution, qui enlevait aux gens de Méràya la proie qu'ils comptaient dépouiller jusqu'au bout, le conseil de la ville déclara au voyageur que l'on s'opposait à son départ; que néanmoins on lui faciliterait, au gré de ses désirs, l'organisation qu'il poursuivait sans succès depuis tant de semaines.

De nouveaux délais s'écoulant sans solution, se sentant saigner par tous ces vampires qui s'attaquaient à ses provisions sous tous les prétextes imaginables et le menaçaient lui-même de la famine, le voyageur se décida à louer une grande embarcation.

Ce ne fut pas sans de nouvelles extorsions qu'il put quitter Méràya. En arrivant à Bender-Gàsem, le plus important marché de la Medjourtine, il trouva le pays en pleine hostilité avec les Dolbohantes, peuplades fixées sur la rive sud du bassin du Darror.

En attendant l'occasion d'une caravane, il entreprit quelques excursions qui lui fournirent les preuves manifestes qu'une race avancée en civilisation avait jadis vécu dans ces contrées aujourd'hui déshéritées, au sol aride, rocailleux, brûlé par le soleil.

Mais les services qu'on lui rendait et le prix auquel on les lui vendait lui permirent d'augurer des obstacles qui seraient apportés à des explorations plus importantes; on continuait d'ailleurs à voir en lui un espion devançant quelque expédition; l'abondance de ses notes et de ses dessins en était une preuve suffisante. Néanmoins il demanda et obtint du guérad des Ouarsanguélis l'*aman* nécessaire à sa libre circulation sur le territoire de ces tribus. Le guérad mettait à cette protection une condition formelle : c'est que le voyageur viendrait débarquer à Lasgoré, sa résidence officielle, ainsi que l'avaient fait tous les Européens venus dans le pays avant lui.

On verra bientôt ce que cachait cette protection si facilement accordée.

Sur ces entrefaites, rentrant d'excursion dans l'est, il trouva tout le pays sous les armes. Les Dolbohantes avaient franchi le Darror; on se trouvait dans un état d'alertes continuelles, et personne ne voulait se risquer à le conduire dans la direction des montagnes de Karkar; de plus, la sécheresse générale ayant amené la plus profonde misère et poussé au brigandage toutes ces peuplades, habituellement déjà si hostiles les unes aux autres, les caravanes n'osaient se hasarder sur les chemins du désert.

Quelques jours plus tard, une grande caravane, conduite par Hassen, un des frères du guérad, faisait son entrée à Bender-Gâsem,

mais les précautions prises pour sa sûreté même aux portes de la ville, révélaient des craintes assez vives.

L'occasion tant attendue semblait enfin se présenter. M. Révoil se hâta donc de traiter avec Hassen pour se joindre à lui au moment de son départ pour les Karkar, où il comptait se rendre sous peu. Il espérait échapper à la nécessité de passer par Lasgoré, grâce à la protection du frère du sultan.

Tandis qu'on faisait les derniers préparatifs, un clan de Medjourtines qui avait traqué la caravane pendant la route, profitant de la nuit, parvint à tomber à l'improviste sur les bêtes de somme et à les emmener avant que les Ouarsanguélis aient pu revenir de leur surprise.

Cependant Hassen, après avoir réorganisé tant bien que mal sa caravane, était prêt à repartir; quand il voulut le rejoindre, M. G. Révoil ne put obtenir les bêtes de somme qu'on lui avait promises, et qu'il avait dû cependant payer d'avance.

Hassen partit sans lui. Le soir même, il rentrait à moitié dévalisé; les mêmes Medjourtines l'avaient une seconde fois surpris.

Le lendemain, la caravane repartait pourvue d'une escorte de deux cents hommes fournie par le conseil de la ville; mais, à quelques lieues de là, un messager accourait demandant du secours. Quand les renforts arrivèrent sur le terrain, les assaillants venaient de lâcher pied, les derniers blessés se tordaient encore dans les angoisses de l'agonie.

Enfin, des courriers étant venus annoncer que la caravane d'Hassen avait pu passer, la route paraissait libre. Dévoré d'impatience, le voyageur, qui voulait partir à tout prix, parvint, à force d'argent, à vaincre la résistance qu'on lui opposait toujours; laissant le gros de ses bagages en garde, afin de pouvoir se ravitailler s'il venait à être pillé, il partit enfin, emmenant dix chameliers et quatre serviteurs.

Tout le long de la route qui le mena au delà des monts Almascate à travers la vallé du Karin, il fallut se tenir continuellement sur le qui-vive. Les Bédouins pillards qui fréquentent cette ligne des caravanes se rencontraient à chaque halte, se présentant toujours en mendiants; mais la petite caravane s'était un peu grossie en route, et son nombre ainsi que sa vigilance détournaient les brigands de leurs projets d'attaque. Puis, quand on était débarrassé d'eux, les fauves et les hyènes, attirés par l'odeur des repas du soir, succédaient aux Bédouins et tenaient toute la nuit les gens en alerte.

A la naissance du Karin, le voyageur, en tournant un mamelon, se trouvait en face d'une immense vallée courant dans le lointain, et qui

débouchait de l'ouest au sud des monts Almédo. C'était celle du Darror, vaste torrent desséché qui prend naissance aux monts Hadaftémo, chez les Ouarsanguélis, et se déverse dans l'océan Indien, près de Haffoùn. La grande vallée dans laquelle il coule est encaissée au sud entre les monts de Karkar, au delà desquels coule le Nogar; les montagnes d'Almédo et celles d'Almascate forment ses limites du nord.

Les chameliers ayant appris que Mohammed-Noûr, le gouverneur de Bender-Gâsem, se trouvait à Tigieh, manœuvrèrent si bien, que l'explorateur se trouva dans l'obligation de se rendre auprès de ce personnage, malgré le détour que cette visite inutile lui imposait.

Mohammed-Noûr était fils de Noûr Osman, mais il n'avait rien des qualités de son père. Il reçut le voyageur d'une façon désobligeante, bien qu'il le connût déjà depuis longtemps. Et quand, sur sa demande, M. Révoil lui eut fait savoir le but de son voyage, qu'il connaissait d'ailleurs fort bien :

« Le Karkar est là devant toi, luirépondit-il d'un ton violemment irrité qui ne comportait aucune discussion; il ne te faudrait que quarante-huit heures pour l'atteindre, mais je réponds de ta vie, et tu n'iras pas plus loin. Pour t'escorter, il faudrait deux cents hommes que je ne puis te fournir. La vallée du Darror est sans ressources, livrée qu'elle est au pillage et à la famine. D'ailleurs, tu viens ici pour tout observer et tout noter en attendant d'amener des soldats qui s'empareront de la Medjourtine. »

Le voyageur eut beau lui assurer qu'il dégageait sa responsabilité et qu'il saurait se défendre, il n'en put rien obtenir.

C'était ce que cherchaient les guides, qui ne se souciaient nullement de s'avancer davantage.

Espérant que le temps, beaucoup de patience et quelques cadeaux auraient raison de cette résistance, qu'il savait bien n'être pas désintéressée, M. Révoil dressa son campement près de celui de Mohammed-Noûr. Grave imprudence! à peine fut-il installé, qu'il se vit assailli par les demandes multipliées d'une foule de gens affamés qui, pour fuir les Esa Mahmoud, s'étaient groupés autour de Tigieh.

La misère de ces malheureux était telle, que, quand on tuait un mouton, ils se jetaient sur les entrailles de la bête et se les disputaient comme des chiens; d'autres faisaient griller sur la cendre chaude les rognures fraîches de la peau.

L'arrivée d'un *saladin*[1] aussi abondamment pourvu que l'était le voyageur semblait une bonne fortune pour tout ce monde, qui comp-

[1] C'est le nom donné aux riches par les pauvres.

tait bien vivre à ses dépens. De plus, la politique de Mohammed-Noûr y trouvait son compte, car tout ce que donnait l'explorateur était autant de libéralités économisées par lui.

Aussi traînait-il en longueur, afin de garder sa proie le plus longtemps possible.

Quand, fatigué de ces lenteurs calculées, M. Révoil voulut secouer son joug et retourner à Bender-Gâsem, le rusé gouverneur lui opposa les mêmes fins de non-recevoir. Il se déclarait responsable de sa personne et tenait à le reconduire lui-même sous peu à la ville.

Toutefois il lui fournit une monture et des guides pour pousser une pointe dans la vallée. Chapitrés sans doute par leur maître, ses compagnons semblaient s'appliquer à lui rendre cette courte excursion aussi difficile que possible. Néanmoins, du haut d'un mamelon, il put apercevoir le fleuve, dont le lit se développait à trois kilomètres de là. Au loin se profilaient les montagnes de Karkar qui l'attiraient.

Cette région, qu'il entrevoyait seulement, est le séjour des Esa Mahmoud, les pillards les plus redoutés de la Medjourtine, rendus encore plus entreprenants par la famine qui les éprouvait en ce moment. Ce sont également de fanatiques mahométans, qui n'auraient vu dans le voyageur qu'un chrétien foulant leur sol, et qui l'auraient tué comme un impur attirant sur leur contrée désolée la malédiction du Prophète.

Cependant, au retour de cette excursion, la situation n'était plus tenable pour le voyageur; il lui fallait fuir pour éviter la famine à son tour. Malgré toutes ses précautions pour partir secrètement, sa caravane n'était pas en route qu'elle se trouvait triplée par le nombre de parasites attachés après elle. Mohammed lui-même, voyant que sa proie allait lui échapper, se hâta de lever son camp et de rejoindre l'explorateur, tout en laissant en arrière ses propres provisions.

Les exigences de ce chef devinrent telles, qu'au bout de quelques marches une violente discussion s'éleva et que, furieux de la résistance tardive de M. Révoil à toutes ses demandes, il le quitta brusquement, laissant son hôte continuer seul sa marche. Celui-ci put alors, chassant et observant, se diriger selon son goût ou d'après les sujets d'observation qui l'attiraient. Cependant ce ne fut pas sans faire quelques désobligeantes rencontres qu'il put regagner Bender-Gâsem, où il retrouvait en bon état tout son petit avoir d'explorateur.

Une fois de plus la route du sud venait de se fermer à toutes ses tentatives, non par suite d'un danger réel, mais, ce qui l'affligeait davantage, par l'opposition systématique d'un chef çomali n'écoutant que son avidité, n'obéissant qu'à sa méfiance.

Ce nouvel insuccès n'abattit nullement le courage du voyageur; il

ne fit, au contraire, que l'exciter davantage contre les obstacles. Vainement il tenta plusieurs fois de se joindre à des caravanes se rendant vers le Nogal afin d'y attendre la saison des pluies; il n'éprouva partout que des refus provenant assurément d'un mot d'ordre donné par Mohammed-Noûr.

Tout en cherchant des occasions et en combinant des itinéraires qu'il lui fallait constamment changer, M. Révoil utilisait son séjour forcé à Bender-Gâsem en faisant aux alentours de patientes observations. En même temps il pouvait saisir sur le vif les mœurs çomalis.

Un jour, c'était le baptême solennel d'un boutre qu'on s'apprêtait à lancer. Un beau taureau noir et un mouton, provenant tous deux de la montagne, étaient les victimes propitiatoires. Au bruit des prières prononcées par un *padri*, les deux animaux devaient être égorgés, la tête posée sur la quille du navire en construction, le taureau à l'arrière, le mouton à l'avant; puis les animaux devaient être dépecés et distribués à tous les habitants par petits morceaux accompagnés d'un peu de riz et de dattes.

Le même jour avait lieu le mariage d'un *midgan*. Ses camarades, les gardes du fort, promenèrent dans la ville le fiancé, paré de ses plus beaux vêtements. Leurs chants guerriers étaient accompagnés de coups de feu et de morceaux bizarres exécutés par les femmes. A la tombée de la nuit, on se rendit à la case de la jeune épouse, qui s'était également mise en frais de toilette. Elle avait refait toutes les tresses de ses cheveux, symbole de sa virginité; son front portait le *jarré*, sorte de natte en cuir terminée par un flot d'ornements qui tombe derrière la tête. Autour d'elle ses amies, groupées, tenaient à la main des brûle-parfums remplis d'encens ou de *mourcoud* (résine odoriférante). Les deux époux restèrent quelque temps assis à côté l'un de l'autre pendant que la foule chantait, puis ils se retirèrent dans la hutte garnie des plus belles nattes. L'habitation fut alors entourée par les danseurs et les chanteurs, qui faisaient le plus de bruit possible en bondissant, avec leurs sandales, sur des peaux sèches tapissant le sol. De temps à autre, quelques tasses de café ou de *moutama* étaient servies aux invités en guise de repas de noces.

Cependant le temps s'écoulait sans apporter de solution: en revanche on voyait arriver sans cesse des caravanes composées de gens que la faim poussait à venir sur le marché se défaire de tout ce qu'ils possédaient pour le troquer contre quelques provisions.

M. Révoil put se procurer ainsi quelques objets qui figurent aujourd'hui dans les collections du musée ethnographique.



Aden.

Un fait donnera une idée suffisante des mœurs et de la misère de ces gens. A bout de ressources, une famille s'était traînée jusqu'à Bender-Gâsem pour marier ou, pour parler plus juste, pour vendre deux filles dont le prix devait permettre l'acquisition de quelques vivres. Autour de leur abri, leurs frères en armes veillaient, tandis que la mère, horrible duègne toute décrépite, soulevant de temps en temps, devant la foule amassée, la natte formant portière, montrait aux curieux deux malheureuses, aux traits assez beaux, tirés par la faim, et annonçait qu'elles appartiendraient au plus fort enchérisseur. Ému de pitié, indigné des quolibets pleuvant sur ces infortunées, que personne ne songeait à secourir, le voyageur leur envoya un demi-sac de riz. Derrière lui, l'une d'elles trouvait acquéreur pour trois *nuri* de dattes, d'une valeur de quatre-vingt-cinq francs.

Les difficultés s'accentuant toujours, les discordes locales s'envenimant par suite de la misère, il n'y avait plus à espérer pour l'explorateur de mettre à exécution, durant la saison, ses projets de voyage au Karkar.

Il se résolut à rentrer à Aden, pour s'y reposer un peu et pour se ravitailler à la réserve qu'il y avait organisée. Son départ de Bender-Gâsem fut plutôt une fuite; il dut profiter d'une nuit obscure pour faire transporter son bagage sur son boutre, tant la fureur de le voir leur manquer était extrême chez ses exploiteurs.

Décidé à faire une troisième tentative pour pénétrer au cœur du Çomal, M. Révoil repartait bientôt d'Aden.

Cette fois, le seul point lui offrant des chances de réussite était Lasgoré, port principal des Ouarsanguélis. Le *guérad* lui ayant donné l'*aman*, quelques mois auparavant, sous la condition d'aborder chez lui, l'intérêt de son entreprise lui imposait de subir cette invitation.

En longeant la côte, seul mode de navigation possible aux boutres arabes en dehors des temps exceptionnellement beaux, il passa en vue de Mahet, petite localité de quelques huttes, qui est la ville sainte des Çomalis.

Le cheik Esa, dont la mémoire est en grande vénération parmi eux, y est enterré, et tous les vieux Çomalis viennent par dévotion finir leurs jours dans cet endroit, afin d'être inhumés auprès du saint personnage.

En arrivant à Lasgoré, son premier soin fut de choisir pour *aban* un certain Mohamed-Abdi-Fata, qui, depuis plus de trente ans,

hébergeait les rares européens égarés dans ces parages, privilège dont son hôte n'était pas peu fier.

Sa réputation de médecin ayant précédé le voyageur, il se vit, à peine arrivé, littéralement assiégé par la foule des malades. Parmi les remèdes habituellement prescrits, certains étonnaient singulièrement ces Comalis : l'effet de la toile vésicante produisait sur eux une impression si étrange, que beaucoup, pleins de méfiance, allaient consulter le *padri*, ou prêtre de la mosquée, pour savoir s'il n'y avait là aucun sortilège. Par contre, ceux qui en avaient fait l'expérience s'amusaient fort à conseiller aux ignorants l'aspiration violente de l'ammoniaque; leur joie était extrême quand ils voyaient la victime se rouler par terre sous l'empire de la secousse ressentie.

En attendant le retour du guérad, le temps fut employé en excursions dans le voisinage. Informé de la présence de l'européen, le guérad Mohamed-Mahmoud se hâta de rentrer à Lasgoré pour recevoir le voyageur.

Dès la première entrevue, M. Révoil était édifié sur la valeur du personnage, dont les fils et les frères, rencontrés chez les Medjourtines, avaient été bien traités par le voyageur. Pendant l'entrevue, son aban lui avait soufflé d'ailleurs cette phrase significative : « Lui et les siens ont toujours faim ! » ce qui voulait dire : « Pas de phrases; prends-les, non par les sentiments, mais par le ventre. »

En effet, à peine le voyageur avait-il présenté les cadeaux d'usage avec la promesse d'en remettre d'autres après la réussite de son voyage, que le guérad lui fit remarquer qu'étant solidaire de ses douze frères et de ses huit enfants, il fallait donner satisfaction à chacun d'eux. C'était un début peu encourageant, mais ce n'était pas un refus; l'explorateur n'en voulut retirer que l'espérance de n'être pas empêché de partir.

Comme complément à cette première entrevue, Mohamed-Mahmoud imposa au titre d'*aban* et de guide dans l'intérieur son frère Hamed-Mahmoud, puis comme escorte huit autres de ses frères ou fils; enfin il se chargeait de fournir à son hôte tout ce dont il aurait besoin.

Comment se soustraire à de pareilles exigences? le guérad lui exposait que sa sûreté ne pouvait être garantie qu'à ce prix.

Le désir de partir fit accepter à M. Révoil ces conditions draconiennes.

Il comptait, en les surchargeant un peu, se rattraper du prix de location des chameaux et des ânes, payés presque au taux de leur leur valeur; mais, quand tout fut prêt, le chamelier ne voulut accepter que la moitié du poids convenu.

Instruit par l'expérience, sentant combien la famine pouvait le saisir, obligé qu'il était de traîner ainsi avec lui, pour la nourrir, toute la famille du guérad, notre explorateur laissa derrière lui de forts approvisionnements, s'attendant bien à l'obligation de les envoyer prendre un jour ou l'autre.

A peine s'était-il enfin mis en route, que deux malheureux, accompagnés de leurs trois enfants, vinrent, sans y être autorisés, grossir les rangs de sa caravane et s'inviter à ses dépens.

Peu après il s'engageait dans les montagnes difficiles d'Aïrensit. Sur la route il remarqua seulement quelques pâturages dont les gardiens ne manquèrent pas de venir mendier plus ou moins obséquieusement, et de loin en loin quelques tumuli çomalis dont, détail bizarre, les pierres levées sont blanchies à la chaux. Sur le plateau, une végétation toute particulière, composée de cactus, de buis et d'acacias en fleur, donnait à la contrée un étrange aspect. Du milieu des roches sortaient de nombreux adaï, sorte de betteraves colossales dont la tête est à peine couverte de quelques feuilles. Les indigènes avaient évidé un certain nombre de ces végétaux, qui ont la propriété de conserver fraîche et pure la rosée amassée dans ces vases naturels.

Surpris dans ces montagnes par un orage épouvantable, le voyageur n'eut un jour d'autre refuge qu'une caverne tout récemment habitée par un fauve, à en juger par les restes à moitié dévorés d'une gazelle qu'il y rencontra. Mais les vraies difficultés de ses campements venaient surtout des Bédouins, qui accouraient rôder autour de la caravane comme des oiseaux de proie attendant quelque cadavre.

Du sommet des monts Almédo, il aperçut les montagnes de Karkar, de l'autre côté du Darror; il put constater, en abordant le versant sud, que la sécheresse et la misère n'y étaient pas moindres que dans la Medjourtine. La vallée du Mogor, affluent du Darror, ne lui offrit que le spectacle d'une désolante aridité.

Comme il en débouchait, il apprit que les Esa-Mahmoud, ces terribles pillards Medjourtines, avaient poussé jusqu'au milieu de la plaine et obligé le guérad lui-même à se réfugier derrière le Karkar, dans la vallée de Sol.

Le succès de l'expédition se trouvait déjà compromis d'une façon inquiétante: car, en apprenant ces nouvelles, le chamelier prétendit ne pas pousser plus loin, se refusant à hasarder ses animaux: néanmoins on parvint à vaincre sa résistance, et la route fut reprise.

Dans ces pays dénudés, le rayonnement, qui se produit avec une

grande intensité, rend les nuits cruellement fraîches : le vent s'en mêle souvent, et l'atmosphère devient glaciale alors que, dans le jour, on marche sur un sol absolument brûlant. Les Bédouins se procurent aisément le feu nécessaire à leur campement du soir : ils portent tous dans leur sac deux petits bâtons d'un bois spécial qu'ils manœuvrent rapidement entre leurs mains, comme les Indiens, et qui ne tarde pas à s'enflammer.

A peine sorti des monts Almédo, le mauvais temps le forçant à camper sous l'abri d'une roche, M. Révoil fut réveillé une nuit par un bruit semblable à celui du canon. On lui apprit que ces détonations étaient produites par la chute partielle des berges du fleuve, qui, minées par la violence du courant, s'engloutissaient dans les eaux. En quelques heures, alors qu'il était complètement à sec, son lit s'était rempli à pleins bords il fallut à plusieurs reprises changer la place du camp, sous peine d'être entraîné par les eaux débordantes.

Cet incident réveilla les prétentions du chamelier. Cette fois il fut impossible de le faire revenir sur sa décision, et il fallut chercher à se procurer d'autres bêtes de somme. En attendant, deux hommes de l'escorte furent dépêchés jusqu'à la vallée de Sol pour traiter de la location de nouveaux animaux. Sous prétexte de les aider, leurs camarades, profitant de l'absence du maître, étaient allés les rejoindre, emmenant deux chameaux appartenant au voyageur. Son guide dut lui avouer, non sans embarras, qu'une partie des chameaux loués était la propriété d'un frère du guérad, lequel demeurant du côté d'Hadaftémo, vers l'ouest, avait trouvé l'ingénieux moyen de faire rapprocher ses animaux de leur destination tout en en tirant profit, mais qu'il voulait rentrer sans retard en leur possession et qu'il avait fallu obéir à son ordre.

Cependant, bien qu'il fut convenu que les chameaux poursuivraient jusqu'à Bar-Ham en attendant ceux qu'on allait chercher à Sol, le chamelier quittait brusquement M. Révoil dès le lendemain, en emmenant les bêtes de somme. Sous prétexte de courir après lui pour le faire revenir, l'aban Hamed disparaissait à son tour et ne revenait qu'à la nuit close, sans nouvelles, prétendait-il, mais fort probablement après avoir concerté avec le fugitif quelque nouveau moyen d'exploiter le voyageur.

Quoi qu'il en soit, il fallut s'abriter tant bien que mal, ainsi que les bagages, dans des creux de rocher et supporter sans feu une nuit glaciale accompagnée d'un épais brouillard. Au matin, comme le soleil n'avait pas encore dissipé les vapeurs, un groupe de cavaliers Ço-

malis mettait pied à terre, sans l'apercevoir, tout à côté de la petite caravane, qui, édifiée par la conversation de ces pillards, se garda bien de manifester sa présence. Mais un de ces cavaliers ayant été reconnu par Hamed, on se montra. En voyant un blanc, les pillards prétendirent le rançonner à leur tour; ce fut seulement sur la menace de les tuer comme des chiens qu'ils se retirèrent, non sans accabler d'injures ceux qu'ils n'osaient dépouiller.

Depuis déjà trois jours M. Révoil était réfugié dans les rochers quand les fils du guérad revinrent, disant que leur père n'était plus à Sol, qu'il redoutait pour le voyageur de le laisser s'enfoncer davantage dans le pays infesté de hordes pillardes, et que, dans l'intérêt de sa sécurité, il ne lui envoyait point de bêtes de somme.

Vers la fin du cinquième jour, un autre fils du guérad rentrait à son tour; il était accompagné de deux migdans que ce personnage commettait à la garde du blanc.

Ce n'était qu'un habile stratagème pour forcer M. Révoil à reculer.

Enfin, au bout de quelques jours passés dans cette intolérable situation, Hamed, envoyé vers le guérad avec les injonctions les plus pressantes, revint avec des chameaux et des ânes qu'on s'était décidé à lui donner.

La route, à peine reprise, conduisit les voyageurs dans les vastes pacages de la Guibi, affluent à peu près parallèle du Darror. L'attitude de tous les gardiens de troupeaux, à chaque gourgui qu'on rencontrait, montrait à quel point la méfiance était grande dans toute la contrée.

On se trouvait sur le territoire des Dolbohantes, et il s'agissait de rejoindre le sultan des Ouarsanguélis, qui s'était installé avec sa suite dans la vallée de Fararalé. Cette vallée s'étend précisément au pied des monts de Karkar, qu'il avait été impossible à M. Révoil d'atteindre en passant par la Medjourtine: aussi espérait-il beaucoup en allant vers le guérad, car, après avoir passé la crête des monts de Karkar, il lui suffisait de vingt-quatre heures pour atteindre le Nogal.

L'accueil de Mohamed-Mahmoud suffit pour faire évanouir encore une fois toutes ses espérances. Dès les premières paroles il reprocha au voyageur son insistance à ne point rester à Ogda, ajoutant avec colère que des escarmouches ayant lieu quotidiennement avec les Dolbohantes et les Esa-Mahmoud, il ne pouvait garantir la sécurité de son hôte.

Dès le soir même, sous le fallacieux prétexte de veiller sur lui, il

augmentait son escorte de quatre ou cinq hommes, c'est-à-dire d'un supplément de parasites.

Le lendemain, étant d'un peu moins mauvaise humeur, il prêtait au voyageur un cheval dont il sut se faire remettre le prix en cadeaux destinés à sa mère, à sa femme, à ses enfants. M. Révoil voulait du moins pousser une reconnaissance jusqu'au pied de ces montagnes qu'il lui était interdit de franchir.

Tout autour de Fararalé ce n'était que campements où les hommes veillaient en armes sur les troupeaux, prêts, à la moindre alerte, à sauter à cheval.

En inclinant vers l'ouest, M. Révoil put traverser la vallée. Le sol y est jonché de nids de termites. A la suite d'une chaîne de mamelons bas, il se trouva au pied d'une gigantesque pyramide désignée sous le nom de Laba-Coran. Derrière se dressaient à pic les monts de Karkar, qui semblaient, à cet endroit, n'avoir pas plus de cent cinquante mètres de hauteur.

Comme il revenait de son excursion, des guerriers accouraient de tous côtés, en proie à une vive agitation. L'ennemi était signalé à courte distance ; il avait enlevé les troupeaux d'un gourgui voisin, et l'on se mettait en mesure de le recevoir.

Le lendemain, pour prendre part à une revanche sur les campements Dolbohantes, toute son escorte l'abandonnait. Mais, tandis que les Ouarsanguélis enlevaient quelques têtes de bétail, derrière eux, vers Hadaftémo, les Dolbohantes leur prenaient neuf cents moutons, quatre-vingt-cinq chevaux et massacraient une dizaine d'hommes et de femmes.

Il n'en fallut pas plus pour jeter une profonde panique dans les campements de Fararalé ; en quelques heures, les gourguis étaient défaits et les troupeaux poussés dans une autre direction.

Cependant le voyageur constatait que si l'est et l'ouest présentaient quelque danger par suite des incursions de l'ennemi, la route du sud demeurait libre. En conséquence, il fit connaître à Mohamed-Mahmoud son intention de poursuivre vers le sud pour atteindre le pays des Dolbohantes Farah. Comme toujours, le guérad lui répondit par une fin de non-recevoir, remettant sa décision à un peu plus tard.

Le temps s'écoulant sans obtenir satisfaction, le voyageur voulut du moins assurer sa route en expédiant un message au guérad des Farah. La lettre fut interceptée par Mohamed, qu'on avait secrètement avisé.

En vain M. Révoil voulut-il employer l'influence d'Hamed, en vain

conjura-t-il; il eut beau faire ressortir toutes les promesses trompeuses du guérad, il ne put rien obtenir. Il fallut décidément renoncer à continuer sa route.

A son grand regret, le retour s'imposait à l'explorateur. Il essaya du moins de le rendre fructueux en changeant d'itinéraire et en visitant Rhât, où existent de curieux vestiges.

Pour cela encore il fallait le concours et l'autorisation de son geôlier; ce qui donna lieu à de nouvelles et interminables conférences, desquelles il résulta que le guérad, dont l'unique but en attirant le voyageur auprès de lui était de le rançonner, faisant semblant de céder à ses instances, lui imposa comme chamelier un de ses frères et lui fit payer les animaux le double du prix déjà si excessif qu'il avait exigé de Fararalé à Lasgoré.

La discussion de l'itinéraire ne fut ni moins longue ni moins difficile; enfin, quand tout fut réglé, que le départ fut fixé, le guérad émit, au dernier moment, la prétention de fournir les chameaux sans selles ni licols.

Le lendemain de cette décision, en s'éveillant après une nuit pluvieuse, le voyageur rangeait ses instruments lorsque, soulevant un sac de figues qui lui servait d'oreiller, un trigonocéphale lui glissa entre les mains. Le dangereux animal, attiré sans doute par l'odeur des fruits, avait été son compagnon de sommeil.

On préparait cependant le départ, et le voyageur avait subi les incroyables prétentions de son chamelier quand, passant inaperçu auprès d'un groupe, il entendit prononcer son nom. Prêtant l'oreille, il surprit le guérad lui-même conférant avec ses guerriers sur le moyen à employer pour s'assurer des bagages du voyageur, et, au besoin, pour se débarrasser de sa personne.

Devant cette découverte, il n'y avait plus à garder aucun des ménagements qu'il s'était imposés dans l'intérêt de sa mission. Allant droit au guérad et se plaçant résolument devant lui, il l'interpella avec calme et avec fermeté. Il lui fit un résumé saisissant de tous ses mauvais procédés; il lui rappela les obligations que lui imposait l'aman délivré par lui, ses promesses éludées, l'arrestation du courrier destiné au guérad des Farahs, son mauvais accueil, ses raisons dilatoires, son refus de pourvoir, selon ses engagements, aux besoins du voyageur, la honteuse exploitation qu'il faisait de son hôte; enfin, l'accablant des paroles qu'il venait de surprendre, il jeta à ses pieds son trousseau de clefs, lui disant :

« Puisque tu veux me voler, prends; et, si tu l'oses, assassine-moi. »

. . . .

Le guérad avait écouté sans mot dire; mais sa mine assombrie disait la colère qui grondait en lui. Se levant d'un bond, agitant son sabre nu, il se récria avec violence, écumant de rage, mais subissant quand même l'empire d'un langage inconnu de lui.

Voyant son avantage, l'explorateur reprit le même thème, et, accentuant encore ses expressions, il y mit une telle énergie, qu'il put craindre un moment d'être écharpé par les guerriers témoins de cet entretien. Par prudence, et de crainte d'être frappé par derrière, il se retira à reculons, ayant, en définitive, dompté par son attitude son sauvage interlocuteur.

Quelques heures après, Mohamed se présentait à son tour sous la tente de son hôte. Sa mortification était extrême; toutefois, vaincu par tant de fermeté, il se décidait à autoriser le retour par Rhât et par Mana; de plus, se conformant au désir formel de M. Révoil, il lui rendait comme aban, pour la route, son frère Hamed, qu'il prétendait retenir et qui, somme toute, s'était assez convenablement comporté.

L'explorateur avait hâte de sortir des griffes de ce sauvage; sans écouter de nouvelles réclamations intéressées, tant de lui que de ses gens, il quittait précipitamment le campement du maudit guérad et se dirigeait à marches forcées vers le Darror, mettant le plus de distance possible entre lui et Mohamed-Mahmoud.

Cependant il aurait pu encore manquer l'exploration des ruines de Rhât sans l'intervention d'Hamed, qui lui donna en temps utile l'explication des allures plus que douteuses du chamelier fourni par le guérad. Cet homme, plus hostile peut-être que le guérad, avait ordre de ne point conduire M. Révoil aux ruines, pas plus à celles de Mana qu'à celles de Rhât.

Sachant à quoi s'en tenir, il put aviser et parvint néanmoins à faire de ces ruines l'étude qu'il projetait. Elles ne sont pas à Rhât même, mais dans le voisinage, au fond de la petite vallée d'Hafdâr. Ce lieu, absolument aride, renferme, comme une sorte de village en ruines, un grand cimetière jonché de tombes de toutes sortes généralement closes par des murailles de pierres sèches.

Les restes de deux constructions importantes attirent l'attention : une mosquée en pisé, puis un fort dont la disposition en labyrinthe est assez remarquable.

Le voyageur aurait bien voulu fouiller les tombes gallas qui l'entouraient, mais la surveillance jalouse de ses guides lui rendait impossible toute exploration de ce genre, qui eut éveillé la terreur superstitieuse des Çomalis. Il ne put rapporter que quelques silex de

cette excursion dont il avait espéré cependant tirer de nombreux documents.

Pendant la dernière soirée qu'il passait à Rhât, le voyageur était allé à la chasse des insectes nocturnes, qui offrent dans ces contrées des sujets nombreux et remarquables, lorsqu'en rentrant il entendit le bruit d'une discussion entre ses gens. Ils se plaignaient de leur nourriture; un des hommes d'escorte prétendait même n'avoir pas reçu la ration réglementaire. De propos en propos, l'aban en vint à reprocher à son frère le chamelier et à ses neveux leur attitude vis-à-vis du voyageur, attitude, ajouta-t-il, inspirée par le guérad lui-même.

A ces mots, la querelle s'envenima et atteignit un tel degré de violence, qu'un des hommes osa dire que, s'il lui semblait bon, il enlèverait les bagages du blanc, tant la protection d'Hamed lui paraissait sans valeur.

Hamed, resté calme jusque-là, se levant alors furieux, brandissant ses armes, se plaça la lance en arrêt, et, défiant toute l'escorte :

« Touchez, dit-il, si vous l'osez, à une corde appartenant au Français, et je transperce de ma lance le premier qui fait un pas. »

On intervint heureusement; le voyageur lui-même parut, et, tout en remerciant Hamed de son dévouement, on déplaça le campement, laissant à part les onze hommes d'escorte et le chamelier, tandis que le voyageur et ses deux serviteurs, Hamed et Shunaka, formaient un autre groupe veillant en armes, de crainte d'une attaque.

Ce ne fut pas sans une certaine appréhension qu'on dut, le lendemain, reprendre la route en compagnie d'une pareille bande. Heureusement que les esprits avaient été calmés par la nécessité de surveiller quelques rôdeurs que deux coups de fusil suffirent à mettre en fuite.

Sur la route se trouvait un cantonnement de nomades; devant l'un des gourguis, une famille se lamentait sur le cadavre d'un pauvre petit être à moitié dévoré par un guépard. L'animal avait surpris l'enfant jouant seul aux environs de la case; il l'avait emporté dans les broussailles, où les parents venaient de trouver ses restes.

Le passage des monts Almédo exigea plusieurs étapes, et ce ne fut qu'à travers des sentiers pleins de périls qu'on put atteindre Garamodé. A cet endroit, en poursuivant une gazelle, le voyageur fut amené jusqu'à une excavation d'où s'échappait une odeur fétide. Des branches et de grosses pierres, qui en masquaient l'entrée, faisaient

croire à M. Révoil que des bergers avaient emprisonné là un fauve pour l'y laisser périr de faim. Poussé par la curiosité, il dégagea l'entrée, et se trouva en présence d'un cadavre humain incomplètement décomposé; le corps était non point enseveli, mais simplement posé à terre, enveloppé dans son manteau de peau. Il remit bien vite les choses en état, craignant d'être aperçu.

Mana, qu'il atteignit ensuite, lui présenta, comme il s'y attendait, des traces nombreuses d'ancienne occupation. Pour le moment, une douzaine de gourguis constituaient seuls ce qui fut une cité importante.

Après deux jours employés à étudier cette station, M. Révoil se remettait en route pour Lasgoré, qu'il atteignait en quelques marches, et sans avoir eu à subir d'autres misères que les querelles fréquentes de son escorte.

Il était là sur un terrain où il n'avait plus rien à craindre de ses aimables compagnons; aussi se donna-t-il la légitime satisfaction de traiter chacun selon ses œuvres, en donnant à ceux dont il avait eu à se louer les récompenses qu'il destinait à l'ensemble de leurs camarades.

Cela ne fit pas le compte du chamelier, qui prétendait absolument obtenir un *aschour* (cadeau) de congé pour lui et pour le guérad. Cet homme dut s'en retourner les mains vides, chargé pour son frère de l'expression du profond mépris que sa conduite avait inspiré à l'explorateur.

Il pleuvait depuis un mois; on pouvait supposer que l'affreuse sécheresse qui désolait la Medjourtine, lorsque l'explorateur tenta d'y pénétrer, avait enfin cessé. Il résolut d'essayer encore d'aborder cette région en gagnant par la côte le grand cirque qui s'étend derrière Durduri et Alleyah, au pied des monts Almédo.

De nouvelles difficultés surgirent quand il fallut se procurer des chameaux; son aban Hamed, qui l'avait si bien défendu durant sa dernière exploration, gâté sans doute par la générosité du voyageur, semblait s'être mis, cette fois, du côté des exploiteurs. Dès le début du voyage, il se montra irascible, grossier, peu serviable; il fallut que Farah, le domestique de confiance, s'en retournât à Lasgoré chercher un renfort d'hommes et d'animaux.

M. Révoil atteignit ainsi la vallée de la Sélid, où il reconnut en passant les restes de cultures tentées par un arabe qui avait entrepris, mais vainement, d'initier les Çomalis à l'exploitation des terres irriguables qui composent cette vallée.

Une querelle violente, qui éclata entre deux de ses hommes d'escorte, lui fit perdre une journée que ses gens employèrent à s'ériger en tribunal pour régler le différend. On en était venu aux mains, et l'un des adversaires avait eu la mâchoire fracassée d'un coup de massue. L'agresseur fut expulsé du convoi, et le blessé fut confié aux soins du premier gourgui qu'on rencontra.

Au milieu d'une série d'orages, on arrivait sur Durduri, lorsqu'on croisa un convoi de Bédouins. Ces gens enterraient une femme. La morte était cousue dans son vêtement de peau; la fosse où l'on allait la déposer avait juste la largeur du corps; quand elle fut assez profonde, on y descendit le cadavre, puis on tassa soigneusement pardessus de la terre et des pierres pour empêcher les hyènes de le déterrer.

Ce soir-là, des entablements de rochers servirent d'abri à la caravane. Des coups de fusil réveillèrent brusquement tout le monde; des Medjourtines venaient d'enlever, dans le voisinage, un troupeau appartenant à des Bédouins.

Poursuivant sa route à travers un splendide paysage que dominent des montagnes volcaniques et dénudées, on aperçut un campement d'Ouarsanguélis qui gardaient, armés jusqu'aux dents, un superbe troupeau de vaches. Tout en se tenant sur la défensive à l'égard des nouveaux arrivants, ils consentirent à leur vendre du lait, ce qui permit à l'explorateur de voir comment ces bergers s'y prenaient pour traire leurs bêtes à demi sauvages. Quand ils veulent approcher la vache qu'il s'agit de traire, ils l'amorcent au moyen d'un peu d'herbe, puis ils lui présentent un grand triangle en bois, sur lequel est tendue une peau de veau. La bête se met à lécher cette peau avec une sorte de frénésie; pendant ce temps, un enfant s'approche d'elle sans difficulté et lui prend son lait.

Au bord de la Sélid, près d'un gîte minier qu'il explorait, M. Révoil put voir les traces encore humides d'un lion qui sortait de l'eau. Cet animal avait, paraît-il, élu domicile dans la région, et il était la terreur des bergers, dont il décimait les troupeaux.

A Méninguel, comme l'on se trouvait près du territoire des Medjourtines, son aban refusa de le conduire plus loin; il jugeait imprudent pour le voyageur de s'avancer davantage sans la protection d'un aban de cette tribu. Farah partit donc pour Bender-Gâsem dans le but d'en ramener un chef de caravane. Pendant le temps de son absence, l'explorateur se proposait d'étudier les environs, tout en se rapprochant de Durduri.

Ce dernier point n'est qu'un misérable village ouarsanguéli, où

il fallut satisfaire la cupidité des habitants, malgré tout le déplaisir qu'en éprouvait le voyageur.

Il apprit là que Mohamed-Noûr, vers lequel il avait envoyé Farah, était absent et ne reviendrait guère avant un mois. En vain voulut-il décider deux chefs medjourtines, de passage à Durduri, aucun ne voulut être son aban. Il se trouvait contraint à séjourner, en attendant le retour de Farah. Au bout de quelques jours, il dut reconnaître que le malheureux village ne pouvait lui fournir aucune ressource et que, dans ses courses aux environs, il se trouvait continuellement exposé aux désagréments les plus graves par suite des hostilités qui avaient éclaté entre les diverses tribus de la contrée.

Si amère que lui parût cette nécessité, il lui fallut reprendre encore une fois la route de Lasgoré, soucieux, exaspéré par ses luttes quotidiennes contre la mauvaise foi, la rapacité et l'hypocrisie des gens dont il lui fallait se servir.

En le voyant ainsi empêché d'avancer, ses hommes d'escorte, bien que payés d'avance, avaient déserté, le chamelier lui-même, prétextant que le voyage ne s'accomplissait point et que ses animaux manquaient de pâturages, se prétendait délié de son engagement, bien que le temps pour lequel il était loué fût loin d'être écoulé; sans que rien pût l'en empêcher, il partit, emmenant ses chameaux.

Farah revint de Bender-Gâsem, ramené par un boutre arabe. Conformément à ses tristes prévisions, M. Révoil se voyait encore une fois refuser la route du Nogal. Les chefs Medjourtines lui faisaient savoir que, puisqu'il n'avait pas su se résigner à attendre des jours meilleurs à Bender-Gâsem et qu'il était chez les Ouarsanguélis, il devait rester dans ces tribus et ne plus revenir chez eux.

Un dernier espoir lui restait : passer par Hadaftémo, puis redescendre par le sud-ouest. Il avait, à force de recherches, trouvé un Dolbohante qui acceptait d'être son aban : mais les conditions de cet homme étaient si exorbitantes, sa protection assurée dans un périmètre si restreint, qu'il y avait à hésiter, surtout s'il fallait encore subir de nouveaux retards, lesquels, en raison de la saison avancée, pouvaient entraîner une perte de plus de trois mois. Le voyageur découvrit en outre que l'escorte à laquelle on le confiait comptait plusieurs des individus qui avaient dévasté la vallée du Darror pendant qu'il l'explorait. Cette circonstance était peu faite pour lui inspirer confiance. L'examen de ses ressources de toute nature lui montrait la nécessité d'un ravitaillement sérieux, sous peine de se

trouver dans la détresse; or son expérience lui disait assez qu'il ne pouvait compter sur aucun secours des indigènes. Enfin sa sécurité ne lui était pas garantie chez les Ouarsanguélis au même degré qu'à Bender-Gâsem.

Toutes ces raisons réunies lui montrèrent que le retour à Aden était le parti le plus sage. C'était le seul moyen de ne point compromettre les résultats acquis.

En attendant le passage d'un boutre quelconque, M. Révoil mit en ordre ses notes, ses observations de tout genre; voulant laisser de lui un bon souvenir, il s'appliqua aussi à soigner tous les malades qu'on lui présenta. Il comptait ainsi faire bénéficier de ses bienfaits aux indigènes les Européens qui viendraient après lui.

La mauvaise saison avançait; il commençait déjà à craindre de ne pouvoir s'embarquer pour Aden, lorsqu'un boutre chargé de grains vint mouiller devant Lasgoré. Les conditions faites au voyageur étaient démesurément exagérées, mais il sut habilement profiter des menaces du *chamal* (violent vent de l'ouest qui empêche les boutres de s'aventurer en mer) pour traîner en longueur sa réponse au capitaine de l'embarcation. Celui-ci, qui redoutait tout retard inutile et qui rencontrait une aubaine inespérée, rabattit beaucoup de ses prétentions. M. Révoil fit embarquer sur l'heure ses bagages et ses livres; au moment où il allait monter dans l'embarcation, un coup de chamal brisait les amarres du boutre, qui devint le jouet des vagues furieuses. Le fruit de ses travaux, les notes, les collections du voyageur, tout allait être englouti, quand heureusement on parvint à frapper une ancre plus solide et à ramener l'embarcation en lieu sûr.

Ce fut seulement au bout de quarante-huit heures qu'on put prendre le large ou, pour mieux dire, longer la côte. Mais ce voyage, qui, en temps ordinaire, ne demande que quatre jours, réservait à l'explorateur de cruelles souffrances, et, comme compensation, la joie extrême de pouvoir déterminer à Salonine les points essentiels de ses recherches sur les anciens peuples du Çomal.

La mer, démontée à chaque moment par les coups de chamal, était fort dangereuse et obligeait à relâcher dans chaque abri qu'on rencontrait. La traversée de Haïs à Karim et de Karim à Aden, qui n'exige ordinairement que quarante-huit heures, dura quatorze jours sans toucher terre. Un boutre faisant voile à côté du sien s'abîma sous les yeux du voyageur. Cela seul suffit à donner une idée des dangers qu'il eut à courir. Enfin, quand on arriva en vue d'Aden, l'eau douce manquait totalement depuis trois jours déjà.

Les soins empressés qu'il reçut de ses amis d'Aden purent heureusement remettre la santé délabrée de M. Révoil. Au bout de quelques semaines de repos, il se trouvait en état de regagner l'Europe.

Repoussé de tous les points par lesquels il comptait pénétrer au cœur du Çomal, M. Révoil n'avait point pour cela renoncé à poursuivre ses études dans ces curieuses régions.

Ce qu'il n'avait pu réussir à exécuter en abordant à la côte nord du Çomal pouvait, dans sa pensée, être accompli en tournant la position, en pénétrant par les pays bénadirs soumis à la juridiction du sultan de Zanzibar.

Ce projet le conduisit en 1882 et 1883 sur la côte de l'océan Indien et lui fit accomplir une nouvelle exploration qui, malheureusement, fut entravée comme les précédentes.

Notre intention n'est point d'en faire le récit, quelque intéressant que soit le sujet. Nous nous bornerons à faire savoir au lecteur que le voyageur se heurta, au sud comme au nord du Çomal, à d'insurmontables difficultés. Il eut à combattre la même hypocrisie, la même méfiance, la même dureté de caractère, la même rapacité, les mêmes lenteurs calculées dont il avait déjà eu tant à souffrir.

Là encore ceux qui se donnaient pour ses protecteurs prêtèrent la main aux plus odieux guets-apens, et sa vie fut plus d'une fois menacée. Il dut s'estimer bien heureux d'avoir pu s'en tirer sain et sauf.

Bien que n'ayant pas ouvert de vastes contrées à la civilisation européenne, les explorations de M. Révoil n'en comptent pas moins parmi les plus remarquables de ces dernières années. Elles ont été extrêmement fécondes en observations de tout genre, et des plus utiles par la précision des renseignements : les peuples, les mœurs, la flore, la faune, le commerce, la géologie, la géographie, la minéralogie, la météorologie du Çomal ont été étudiées avec un soin tout particulier.

Par ses patientes et difficiles recherches, M. Révoil a pu également soulever le voile sous lequel s'abritaient les origines des Çomalis, dont le caractère et les coutumes diffèrent essentiellement des peuplades nègres de l'Afrique.

De document en document, à force de comparaisons, d'études, de rapprochements, il a pu établir que le Çomal n'est autre que le pays de Poun, dont l'antique Strabon parle dans ses descriptions géographiques. Les peuples qui l'habitent sont issus des anciens Gallas, et

ils ont conservé dans leurs mœurs, dans leurs coutumes, dans leurs expressions de langage, une foule de traits marquant la profonde empreinte qu'ont mise sur eux leurs relations successives avec les anciens Égyptiens, les Grecs et les Romains.

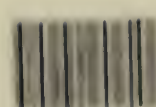
Le séjour de ces divers conquérants sur la *Terre des aromates* a laissé de nombreuses traces ; mais elles sont aujourd'hui presque effacées par l'Islam, qui s'est acharné à cette tâche, là comme partout d'ailleurs, dès son arrivée sur le sol de l'Afrique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

1929s. — Tours, impr. Mame




39003

002522018 6

